H

L'A

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE,

Ecrite ſur les Mémoires les plus authentiques ;

DÉDIÉE

A SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE;

Par FRANÇOIS SOULÉS.

TOME TROISIÈME.

Avec des Cartes.

Tros Tyriuſque mihi nullo diſcrimine agetur.
VIRG. Æneid. lib. I.

A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Meſgrigny,
rue des Poitevins, N°. 13.

1787.

K
E
208
S72
v.3-4

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

CHAPITRE XVII.

LE Général Clinton, qui étoit venu à la tête de quatre mille hommes pour porter des ſecours à *Rhode-Iſland*, trouvant cette place hors de danger, étoit auſſi retourné à *New-York*. A ſon arrivée il détacha le Général-Major Grey avec un corps de troupes, ſous l'eſcorte d'une frégate, pour une expédition dans la baie des Buzzards. Cette baie, ſur la côte de Plimouth, contient beaucoup de criques & de petits ports qui ſervoient de retraite aux Corſaires Américains. Ces derniers incommodoient le commerce de *Long-Iſland* & de *New-York*, & échappoient ordinairement aux pourſuites des Anglais à cauſe de la proximité de la baie, de la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, & du peu d'eau qu'il y avoit dans 1778.

1778. les criques. Il fut donc réſolu de les détruire dans leurs ports. Le 5 Septembre, entre ſix & ſept heures du ſoir, les troupes débarquèrent des deux côtés de la rivière Acushinet, & le lendemain à midi elles détruiſirent ſoixante-dix voiles, outre un grand nombre de barques. Elles brûlèrent auſſi les magaſins, les hangards, les munitions, les cordages & les bateaux qui étoient dans les chantiers de Bedford & de *Fair-Haven*. De là elles paſsèrent dans une île appellée *Martha's Vineyard*, dont les habitans, comme ceux de Nantucket, étoient autrefois célèbres pour leur eſprit d'entrepriſe, leur habileté & leur grand ſuccès à la pêche : elles y prirent dix mille moutons, & trois cens bœufs qu'elles firent paſſer à *New-York*.

L'Amiral Montague, qui commandoit l'eſcadre au banc de Terre-Neuve, ne fut pas plutôt informé que les hoſtilités étoient commencées ſur les côtes d'Amérique, qu'il envoya le Commodore Evans avec un vaiſſeau de ligne & quelques frégates pour prendre poſſeſſion des îles Saint-Pierre & Miquelon qui avoient été cédées à la France pour y accommoder & ſécher le poiſſon. Comme ces places n'étoient pas en état de défenſe, elles capitulèrent ſur le champ. Le Gouverneur, & environ deux mille perſonnes qui les habitoient furent tranſportés en France.

Toutes les habitations & les établiſſemens qui ſervoient à la pêche furent détruits, & l'île remiſe dans ſon état naturel. 1778.

Auſſi-tôt que les troupes furent de retour de la rivière Acushinet, le Chevalier Clinton projetta une autre expédition. Il réſolut de les envoyer à *Egg-Harbour* ſur la côte de Jerſey, où les Américains avoient beaucoup de Corſaires & de priſes, &, ce qui étoit encore plus important, un grand nombre de ſalines. Pour détourner leur attention de cet objet, & pour procurer en même temps du fourage & des proviſions à l'armée, Mylord Cornwallis s'avança dans les Jerſeys avec un corps de troupes, & prit poſte à *New-Bridge* ſur la Hackinſack, ayant cette rivière à ſa gauche, & celle du nord à ſa droite. Le Lieutenant-Général Knyphauſen marcha avec une autre diviſion du côté oriental de la rivière du nord juſqu'à Wepperham, & prit une poſition parallèle à celle de Mylord Cornwallis, ſa gauche s'étendant juſqu'à cette rivière, & ſa droite juſqu'à la Brunx. Il eſt impoſſible de concevoir une ſituation plus favorable pour les opérations militaires. Les deux diviſions n'étant ſéparées que par la rivière du nord, pouvoient, par le moyen de bateaux plats, réunir leurs forces en vingt-quatre heures, ſur l'une ou l'autre rive, tandis que M. Washington n'étoit

1778. pas capable de raſſembler les ſiennes en moins de dix jours, parce que la marine Anglaiſe commandoit la rivière juſqu'à l'entrée des montagnes. En quittant ſa poſition avantageuſe pour venir au ſecours des Jerſeys, le Général Américain s'expoſoit à une bataille dont les conſéquences pouvoient être funeſtes. Par cette manœuvre, les provinces de la Nouvelle-York & des Jerſeys étoient ouvertes à l'armée Anglaiſe, elle obtenoit facilement des proviſions & du fourage, & les ſujets attachés à la cauſe du Roi pouvoient ſans peine ſe rendre au camp. Les chevaux légers du Colonel Baylor furent tout-à-fait détruits dans cette expédition. Mylord Cornwallis ayant appris que ce régiment avoit été détaché avec quelques ſoldats de milice pour intetrompre les fourageurs, & qu'ils étoient dans les villages du vieux & du nouveau Taapan, conçut le deſſein de les ſurprendre. Il fit donc avancer, la nuit du 27 Septembre, l'infanterie légère aux ordres du Général-Major Grey vers la gauche, tandis que M. Knyphauſen détacha le Colonel Campbell de l'autre côté, qui devoit traverſer la rivière du nord & les environner de telle manière, qu'ils ſe feroient trouvés entre deux feux. Quelques déſerteurs de la diviſion de Campbell empêchèrent que ce projet fût pleinement exécuté. Ils éveillèrent les miliciens

au vieux Taapan, & leur donnèrent le temps de s'échapper avant l'arrivée des Anglais; mais le Général-Major Grey conduiſit ſes troupes avec tant de ſilence, qu'elles enlevèrent une patrouille de douze hommes & entourèrent le nouveau Taapan ſans être découvertes. Les chevaux légers furent ſurpris dans les granges où ils étoient couchés & généralement maſſacrés. Les Américains accusèrent à cette occaſion les Anglais de la dernière cruauté, & dirent qu'ils avoient tué, de ſang froid, des gens ſans armes & qui demandoient quartier. 1778.

Pendant ce temps-là le Capitaine Ferguſon étoit parti pour *Egg-Harbour* avec trois cens hommes de troupes réglées ſous l'eſcorte du Zebre & de deux frégates, outre quelques petits vaiſſeaux. Les Américains étant informés des deſſeins de l'ennemi, avoient envoyé leurs Corſaires en mer & fait remonter la rivière Mullicus aux gros bâtimens, qui étoient la plupart des priſes faites ſur les Anglais, juſqu'à *Cheſnut Neck*, à environ vingt milles de ſon embouchure: les petits bateaux remontèrent beaucoup plus haut.

Le Capitaine Ferguſon arriva à la place de ſa deſtination vers le commencement d'Octobre. Il fit auſſi-tôt avancer ſes troupes dans les galères ſous la protection des petits vaiſſeaux armés,

1778. &, malgré les difficultés qu'il rencontra dans ſon paſſage à cauſe du nombre de bancs qu'il y a dans la rivière, il vint à bout de ſon deſſein. Les Américains avoient élevé une batterie près de la rivière, & une autre ſur une éminence pour la ſoutenir avec un parapet; mais l'apparence n'épouventa pas Ferguſon, & lorſqu'il s'approcha plus près, il s'apperçut qu'il n'y avoit point d'artillerie. Les Anglais débarquèrent ſous les canons des galères & des chaloupes; & la milice Américaine, qui n'avoit que de la mouſqueterie, fut bientôt repouſſée. Ils brûlèrent dix navires, les établiſſemens, les magaſins & les ouvrages de toute eſpèce. En s'en retournant ils firent auſſi pluſieurs excurſions dans la campagne où ils détruiſirent quelques ſalines & les habitations de pluſieurs perſonnes qui s'étoient rendu célèbres par leur attachement à la cauſe du Congrès. Ce genre de ſervice étoit plus propre à ſatisfaire la vengeance d'un parti & à exciter le reſſentiment de l'autre, qu'à produire aucun bon effet pour la concluſion de la guerre.

Lorſque les troupes eurent rejoint l'eſcadre, les vents contraires ne leur permirent point de partir. Cette circonſtance donna lieu à une nouvelle entrepriſe plus dangereuſe que celles dont nous venons de parler. Un Capitaine de la légion de Pulaski, noble Polonais, qui étoit au

ſervice des Américains, déſerta avec quelques ſoldats, & donna avis aux Anglais du peu de diſcipline qu'il y avoit dans ce corps. Il leur indiqua l'endroit où étoient cantonnées trois compagnies de cavalerie & trois d'infanterie appartenant à cette légion, & les aſſura qu'elles n'étoient nullement ſur leur garde. Comme la diſtance n'étoit pas conſidérable, qu'on pouvoit d'ailleurs conduire les troupes par eau la plus grande partie du chemin, & que, ſuivant la relation des déſerteurs, il étoit facile de s'emparer d'un pont, ſur la route, qui pouvoit ſervir à couvrir la retraite en cas de beſoin, les Officiers ſe laiſsèrent tenter & partirent pour battre les quartiers de Pulaski. Ils prirent deux cens cinquante hommes qui, après avoir été à la rame pendant l'eſpace de dix milles, débarquèrent long-temps avant le jour à un mille du pont dont les déſerteurs avoient fait mention. Après y avoir laiſſé une garde, le reſte du détachement s'avança plus avant, & ſurprit tellement l'infanterie légère de Pulaski dans les maiſons où elle étoit couchée, qu'il la tailla en pièces ſans qu'elle eut le temps de faire la moindre réſiſtance. Pluſieurs Officiers, & entre autres le Baron de Boſe, Lieutenant-Colonel, un Capitaine & un Aide-Major périrent dans ce maſſacre. Le Capitaine Ferguſon dit lui-même, 1778.

1778. dans la relation qu'il envoya au Général Clinton, que l'attaque ayant été faite de nuit, il ne fut guère poſſible de donner quartier, & qu'il ne fit que cinq priſonniers. La cavalerie & le reſte de l'infanterie de Pulaski pourſuivirent les Anglais, & tâchèrent de les harraſſer dans leur marche; mais à la faveur du pont, ils ſe retirèrent ſans perte.

Cette expédition & celle du Général-Major Grey excitèrent les plaintes des Américains. Ils dirent qu'il étoit contraire à tous les uſages établis parmi les Nations civiliſées de maſſacrer des hommes nuds qui, ſe fiant ſur ces mêmes uſages, ne vouloient faire aucune réſiſtance & demandoient quartier. Le Congrès prit les dépoſitions de pluſieurs ſoldats qui avoient échappé à ce carnage, & les publia dans les Gazettes. Quelques-uns d'eux avoient reçu depuis neuf juſqu'à onze coups de bayonnettes.

Quoique pluſieurs tribus d'Indiens euſſent envoyé féliciter le Général Gates du ſuccès qu'il avoit eu à Saratoga, & paruſſent fort ſatisfaites de cet évènement, cependant les préſens qu'elles recevoient continuellement d'Angleterre, l'activité des agens de cette Nation, & les perſuaſions des *Tories* qui s'étoient retirés parmi eux, joint à leur paſſion naturelle pour le pillage, engagèrent ces Sauvages à contredire par leurs

actions les ſentimens qu'ils avoient exprimés à cette occaſion. Le ſuccès que pluſieurs de leurs confrères avoient eu dans quelques expéditions avec les réfugiés qui ſavoient les conduire dans des endroits où il n'y avoit qu'à piller, ſans courir aucun riſque, répandit bientôt la contagion dans les autres tribus; de ſorte que ces barbares portèrent le fer & le feu dans les nouveaux établiſſemens ſur les frontières des provinces du centre de l'Amérique. 1778.

Un certain Colonel Butler, autrefois Agent des Indiens du côté du Canada, & un demi Sauvage appellé Brandt, qui avoit auſſi le rang de Colonel, & que pluſieurs perſonnes ont pu voir à la Cour d'Angleterre en 1786, étoient les principaux conducteurs de ces expéditions horribles. La vaſte étendue des frontières, la ſituation ſéparée des différens établiſſemens, & la connoiſſance du pays qu'avoient les réfugiés, les mettoient en état de ſatisfaire leur férocité naturelle. Entre autres ravages, la deſtruction du bel établiſſement de Wyoming, & les circonſtances qui l'accompagnèrent, ne manqueront point d'exciter le courroux de l'Univers, & de faire couler les larmes de l'humanité. Cette province eſt ſituée ſur la branche orientale de la Suſquehanna, dans un pays délicieux & ſous un ciel ſuperbe, au quarante-unième degré de

1778. latitude ſeptentrionale. Ce diſtrict qui, ſuivant l'ordre des choſes, devroit appartenir à la Penſylvanie, avoit néanmoins été cultivé depuis la concluſion de la guerre de 1756 avec beaucoup d'ardeur, par des eſſaims nombreux de la province de Connecticut, ce qui avoit occaſionné une guerre ouverte entre les Penſylvaniens & les habitans du Connecticut. Les chartres qu'on leur avoit accordées ſembloient s'entre-choquer. Il paroît que le Gouvernement Britannique ne s'étoit pas beaucoup embarraſſé de fixer la géographie de déſerts immenſes & incultes qui ne rapportoient alors aucun bénéfice, & qu'il n'avoit pas prévu les diſputes qui pourroient enſuite s'élever au ſujet de leurs limites. La chartre des habitans du Connecticut leur accordoit toutes les terres vers l'occident contenues dans les degrés de latitude qu'ils poſſédoient ſur les côtes juſqu'à l'Océan Pacifique, excepté celles qui étoient déjà occupées par d'autres Puiſſances. La nouvelle-York & la Nouvelle-Jerſey croiſoient les terres ainſi accordées, & conſéquemment devoient jouir de cette exception. La Penſylvanie fut enſuite donnée à M. Penn & à ſes ſectateurs. Cet Etat eſt ſitué plus à l'occident dans une ligne parallèle avec les deux autres. Les habitans du Connecticut admettoient la validité de l'exception en faveur de la Nouvelle-York &

de la Nouvelle-Jerſey ; mais ils ne vouloient point reconnoître les prétentions des Penſylvaniens, & ſoutenoient qu'une chartre accordée après la leur ne pouvoit point affecter leurs droits. 1778.

L'établiſſement de Wyoming conſiſtoit en huit *Townships* (1), dont chacune contenoit un quarré de cinq milles admirablement bien ſituées des deux côtés de la Suſquehanna.

Un pays dont la ſituation & le climat étoient tels que nous venons de les décrire, qui avoit un terroir des plus fertiles, où chaque individu, par le moyen d'un travail aiſé, ſe procuroit tous les beſoins de la vie, où les hommes n'étoient ni fort riches, ni fort élevés en dignité, formoit un tableau de cette félicité primordiale, qu'il paroît impoſſible à la nature humaine de ſurpaſſer. Auſſi cet établiſſement avoit-il fait des progrès incroyables, &, quoiqu'il fût encore dans ſon enfance, la population s'y étoit tellement accrue, qu'il avoit été capable d'envoyer quatre cens hommes à l'armée des Etats. Nonobſtant

(1) Township eſt une eſpèce de bourg qui forme un corps, ou ce que les Anglais appellent *Corporation-Town*, avec cette différence cependant que les maiſons ſont plus éloignées les unes des autres, chaque particulier ayant une grande étendue de terre autour de ſon habitation.

1778. le manque de tant de bras utiles à une nouvelle plantation, la terre donnoit des moiſſons ſi abondantes, & les prairies étoient tellement couvertes de bétail, que les habitans ne contribuèrent pas moins à approviſionner l'armée qu'à la recruter. Ils avoient auſſi pourvu aux dangers qu'ils appréhendoient de la part des Sauvages, à cauſe de leur ſituation éloignée, en bâtiſſant quatre forts qui auroient été ſuffiſans pour arrêter leurs incurſions, ſi ces derniers n'euſſent été aſſiſtés de pluſieurs Européens.

La beauté du climat & la fertilité du ſol n'avoient pas empêché les diſcordes politiques de croître dans ce lieu charmant. Quoique par le nombre des ſoldats qu'ils fourniſſoient pour la défenſe de la liberté, on pût croire qu'ils étoient tous animés des mêmes principes, il y avoit cependant pluſieurs *Tories* parmi eux. La différence d'opinions politiques dans ces temps de trouble, excitoit des animoſités de part & d'autre, qui empoiſonnoient même le repos des familles, diviſoient les plus proches parens & étouffèrent par la ſuite toutes les loix de la Nature & de l'humanité. Le parti républicain étant le plus fort, perſécuta ſans miſéricorde ceux qui ſoutenoient l'ancien Gouvernement. On vit pour la première fois des priſons s'élever ſur ces bords enchantés. Les *Tories* furent par-tout tourmen-

tés, insultés, & plusieurs d'entre eux envoyés comme traîtres dans le Connecticut, d'autres dépouillés de leurs biens & chassés de l'établissement. Ces derniers se retirèrent naturellement avec les Sauvages, & tâchèrent de trouver chez eux cet asyle que leurs confrères leur refusoient. 1778.

Peu de temps après le départ de ces Royalistes, quelques Indiens vinrent à Wilkesbury avec un parlementaire pour réclamer les effets des réfugiés, représentant qu'ils avoient eux-mêmes été tellement troublés dans leurs chasses, qu'ils n'étoient point capables de nourrir un si grand nombre de leurs confrères; mais que si les Républicains vouloient rendre les vaches & les chevaux des *Tories*, ils leur donneroient des terres suffisamment pour se soutenir eux-mêmes. Au lieu d'accorder une demande si juste, ils se saisirent de ces Ambassadeurs, les firent fouetter & les renvoyèrent. Ce traitement excita le plus grand ressentiment chez cette Nation féroce & altière, & elle résolut d'en prendre vengeance. Avant de commencer les hostilités, elle envoya cependant une seconde ambassade. Le Colonel Dier, alors membre du Congrès pour la province de Connecticut, écrivit aux habitans de Wyoming, & leur représenta l'injustice & la mauvaise politique de leurs procédés; mais ils ne firent aucune attention à ses remontrances, & tâchèrent de se saisir encore

1778. une fois de ces nouveaux envoyés. Ils n'en purent cependant prendre que deux, les autres échappèrent. Après cette démarche, ils commencèrent à craindre la vengeance des Indiens & à réfléchir ſur leur état de foibleſſe. Ils firent demander du ſecours au Général Washington & à d'autres perſonnes en place, mais il étoit trop tard.

Que ne m'eſt-il permis de jetter un voile ténébreux ſur les horreurs que je vais décrire; mais mon devoir m'oblige de ne cacher aucun des évènemens de cette révolution qui ſont parvenus à ma connoiſſance : puiſſe cette relation produire l'effet que je me propoſe, & empêcher les peuples & les Princes d'entrer ſi promptement en guerre, puiſqu'il en réſulte ſouvent des crimes qui dégradent la nature humaine.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis parurent ſoudainement ſur la Suſquehanna au nombre de huit cents, les blancs ſous la conduite de Butler, & les Indiens ſous celle de Brandt; mais ils étoient tous peints & déguiſés en Sauvages, excepté leurs Officiers qui portoient un uniforme. Ils firent d'abord des incurſions ſur les frontières, brûlant & ſaccageant tout ce qu'ils rencontroient. Pluſieurs habitans furent enfermés dans leurs maiſons & périrent dans les flammes avec leurs effets. Lorſqu'ils

eurent raſſemblé un nombre ſuffiſant de canots, 1778.
ils deſcendirent la rivière afin d'attaquer l'établiſſement de Wyoming. A leur approche, la plupart des habitans ſe retirèrent dans le fort Kingſton, qui étoit le plus conſidérable. Le Colonel Butler voyant que les habitans avoient abandonné leurs demeures, leur propoſa de ſe rendre & de ſortir du pays. Cette propoſition fut rejettée par les émigrans de la Nouvelle-Angleterre, qui réſolurent d'aller à la rencontre des aſſaillans en pleine campagne. Ils avancèrent hardiment ſur les Indiens, qui firent mine de fuir juſqu'à ce qu'ils les eurent attirés dans l'endroit où ils vouloient les attaquer. Les Républicains ſe trouvèrent alors tout d'un coup entourés, & quelques-uns de leurs chefs les abandonnèrent. Ils ſe défendirent cependant avec vigueur, & dirigèrent ſi bien leur feu, qu'ils obtinrent quelque avantage ſur leurs ennemis. Les Indiens ſe croyant sûr de ſuccès, à cauſe de leur nombre, jettèrent leurs fuſils par terre, & fondirent ſur eux avec leurs tomohawcks & leurs lances. Les Républicains réſiſtèrent encore à cette furieuſe attaque; mais les *Tories* & les Sauvages, animés par l'eſprit de vengeance, combattoient avec tant d'acharnement, qu'ils les mirent en déroute & les obligèrent à prendre la fuite. Pluſieurs d'entre eux ſe précipitèrent

1778. dans la rivière, dans l'eſpérance d'atteindre l'autre bord; les Indiens s'y précipitèrent avec eux, & étant nuds & meilleurs nageurs, n'eurent pas de peine à les atteindre & à les percer de leurs lances; il n'y en eut que trente-trois qui gagnèrent la rive oppoſée, ceux qui furent pris vivans furent ce même jour-là liés à des arbres & brûlés.

Les vieillards, les femmes & les enfans qui étoient dans le fort purent voir ce combat furieux, & entendre les cris de leurs amis & de leurs parens. Quelle ſituation pour une tendre épouſe de voir tomber un époux chéri! Pour un père & une mère de voir périr un fils qui faiſoit l'eſpoir de leur vieilleſſe! A peine cette ſcène étoit-elle finie, qu'il s'en préſenta une nouvelle d'une autre nature. Les Indiens n'eurent pas plutôt dépouillé de leurs chevelures les victimes qui avoient tombé ſous leurs coups, qu'ils demandèrent le fort; on le leur rendit avec beaucoup de ſoumiſſion. Cent d'entre eux entrèrent alors dans la place, dans tout le triomphe de la victoire, avec les chevelures des parens & des amis des priſonniers. On n'entendit plus que les cris lamentables des femmes & des enfans, tous s'attendoient à une mort certaine; mais les Indiens montrèrent un degré d'humanité auquel ils n'étoient pas accoutumés.

Satisfaits

Satisfaits d'avoir massacré ceux qu'ils avoient trouvés les armes à la main, ils épargnèrent les vieillards, les femmes & les enfans. Il s'ensuivit après cela une scène de dévastation dans toutes les *Townships*. Le fer, le feu & les autres instrumens de destruction triomphèrent tour-à-tour; les moissons furent brûlées, les maisons & les meubles de toute espèce détruits; les habitations des *Tories* restoient seules au milieu des ruines générales, & ressembloient à des îles; tous les chevaux & autre bétail que les Sauvages purent rassembler dans l'espace de huit jours furent conduits dans leur pays par un parti qu'ils détachèrent exprès. Les autres petits forts ayant appris la réduction de Kingston se rendirent à discrétion. On ordonna sur le champ aux différentes garnisons de se peindre le visage en rouge, ce qui devoit être le symbole de la paix, tant que les deux partis resteroient ensemble. C'est ainsi que furent détruits en un malheureux jour des travaux qui avoient demandé tant de tems & tant d'industrie. La plupart des infortunés qui survécurent à ce désastre, périrent de différentes manières; les uns eurent des fièvres violentes accompagnées de transport, & moururent comme enragés; d'autres demeurèrent dans une douce langueur, & tombèrent dans une espèce d'insensibilité. 1778.

1778. Les Américains étoient trop occupés d'ailleurs pour pouvoir tirer vengeance de toutes ces horreurs. Il y eut cependant quelques petites expéditions conduites avec beaucoup de fermeté & de perſévérance. Quoiqu'elles puiſſent ſe juſtifier par la loi du talion, & même par la politique, elles ne ſervirent qu'à renouveller des cruautés qui font gémir tout être penſant, lorſqu'il réfléchit aux excès où les paſſions conduiſent les hommes. Dans le cours de l'été le Colonel Clarke partit de Virginie à la tête d'environ deux cens cinquante hommes pour une de ces expéditions. Elle paroîtra ſans doute extraordinaire à ceux qui ne ſont accoutumés qu'aux opérations militaires de l'Europe. Ce détachement, pour parvenir à l'objet de ſa deſtination, étoit obligé de faire quatre cens lieues à travers un pays inculte & inhabité : il eſt vrai que la plus grande partie du chemin il avoit l'avantage des rivières.

Son deſſein étoit de s'emparer de ces plantations, que les Canadiens ont établies ſur le haut Miſſiſſipi, dans la belle & fertile contrée des Illinois. Il paroît que le Gouverneur de ces établiſſemens étoit l'auteur des incurſions des Sauvages, & du ravage qu'ils avoient cauſé; que depuis le commencement des troubles il avoit été agent du Gouvernement Britannique, &

qu'il avoit offert de grandes récompenses à ceux qui lui apporteroient des chevelures. Il paroît aussi qu'il faisoit de continuels efforts pour exciter les Indiens de l'Ohio & du Mississipi à entreprendre des expéditions contre les établissemens éloignés des Etats-Unis. C'étoit pour punir cette conduite que le Colonel Clarke étoit parti de Virginie avec son petit détachement. Après avoir descendu l'Ohio jusqu'à vingt lieues de son embouchure où il cacha ses bateaux, il s'avança par terre vers le nord. Dans cette marche les soldats portèrent eux-mêmes leurs provisions, & après les avoir consommées, furent deux jours sans trouver la moindre nourriture. Lorsqu'ils arrivèrent dans cet état à la ville de Kaskaskias vers le milieu de la nuit, ils résolurent de la prendre ou de périr. 1778.

Cette ville contenoit environ deux cens cinquante maisons, & étoit fortifiée de manière à pouvoir résister à des ennemis plus formidables; mais comme les habitans n'avoient aucune idée du danger qui les menaçoit, ils n'étoient pas du tout sur leur garde : c'est pourquoi la surprise fut complette. La ville & le fort furent pris sans bruit & sans opposition, avant que les habitans fussent bien éveillés, & il ne s'en échappa pas un seul pour porter l'alarme aux établissemens voisins. Phillipe Rocheblave, qui

1778. en étoit Gouverneur, & qui avoit fait paroître tant d'inimitié contre les Américains, fut envoyé à la Virginie avec tous ſes papiers, qui contenoient les inſtructions qu'il avoit reçues de Quebec, de Détroit & de Michillimackinack, pour ſoulever les Indiens. Les habitans furent obligés de prêter ſerment de fidélité aux Etats-Unis, & le fort ſervit de quartier général aux vainqueurs. Ceux-ci envoyèrent encore plus loin un petit détachement à cheval, qui s'empara avec autant de facilité d'une ville Françaiſe ou plutôt Canadienne, le long du fleuve Miſſiſſipi. Les habitans ne firent point de difficulté de prêter ſerment, & parurent même ſatisfaits de changer de maîtres; car ils accoururent ſans néceſſité des campagnes voiſines pour reconnoître l'autorité des Etats-Unis.

Le Colonel Clarke ſe prépara enſuite à prendre vengeance des Indiens. Se trouvant au milieu de leurs établiſſemens, il les attaqua avec tant de célérité & de jugement, que ces Sauvages n'eurent point le temps de ſe reconnoître. Ils éprouvèrent alors au ſein de leurs familles les calamités qu'ils avoient ſi ſouvent fait éprouver aux autres. Leurs cabanes furent brûlées & leurs moiſſons détruites. Cette meſure les rendit plus timides & plus circonſpects par la ſuite. Ils ne furent plus ſi prompts à joindre

les Anglais & les réfugiés. En même temps les habitans des frontières ayant appris les ſuccès du Colonel Clarke, commencèrent à reprendre courage & formèrent de nouvelles expéditions. Le Colonel Butler partit de Schoharie ſur les derrières de la Penſylvanie avec un régiment & quelques chaſſeurs pour ſurprendre les *Tories* & Indiens qui avoient détruit Wyoming. Ils étoient entremêlés & habitoient une étendue de pays bien cultivé au-delà des montagnes ſituées à l'oueſt de la haute Delaware. Après avoir gagné la ſource de cette rivière, Butler marcha pendant deux jours le long de ſes rives; puis tournant à droite, il croiſa les montagnes & s'approcha de la Suſquehanna, qui étoit le théâtre où il devoit agir. Ses ſoldats détruiſirent les moiſſons, les villages & autres édifices, & ne laiſsèrent pas pierre ſur pierre; mais les habitans avoient eu la précaution de prendre la fuite, & avoient par ce moyen évité une mort certaine, & qu'ils avoient bien méritée. 1778.

Il eſt impoſſible de concevoir les misères que les Américains éprouvèrent dans cette expédition: quoiqu'ils euſſent pluſieurs chevaux, ils étoient cependant obligés de porter des proviſions pour ſix jours, &, ainſi chargés, de paſſer des rivières & des criques qui paroîtroient même difficiles à des Européens ſans aucun fardeau.

1778. Après la fatigue d'une longue marche, n'oſant pas quelquefois allumer de feu de peur d'être découverts, ils couchoient dans les plaines expoſés au froid de la nuit & aux grandes pluies qui tombent ordinairement dans cette ſaiſon de l'année, tandis que par les mêmes cauſes leurs armes devenoient inutiles au moment où ils en avoient le plus beſoin.

Quand ils voulurent s'en retourner, ils furent expoſés à des dangers d'une nouvelle eſpèce; car les rivières étant conſidérablement augmentées, ne leur permirent plus de paſſer, & ils ſe trouvèrent au milieu des ennemis épuiſés de faim & de fatigue : ils ſurmontèrent cependant toutes ces difficultés. C'eſt ainſi que les deux partis faiſoient la guerre ſur les frontières avec beaucoup de hardieſſe & de conſtance, portant le fer & le feu, & offrant une variété épouventable de ſcènes d'horreur & de dévaſtation.

CHAPITRE XVIII.

PENDANT que ces choſes ſe paſſoient au-delà des montagnes, Philadelphie voyoit pour la première fois dans ſon enceinte, le Miniſtre d'un des plus puiſſans Monarques de l'Europe, & le Congrès étoit occupé de la manière dont il devoit le recevoir. Ce ſpectacle devoit cauſer bien de la joie au parti Républicain & à ceux qui deſiroient l'indépendance des Etats-Unis, puiſqu'avec l'aſſiſtance d'un pareil Allié, elle paroiſſoit aſſurée. Au commencement d'Août M. Gérard arriva à Philadelphie, en qualité de Miniſtre plénipotentiaire pour la Cour de France. Le 5 du même mois, le Congrès étant aſſemblé, on y prit les réſolutions ſuivantes : Arrêté, « que les portes de la chambre ſeront » ouvertes pendant qu'on donnera audience au » Miniſtre plénipotentiaire de Sa Majeſté Très-» Chrétienne. 1778.

» Qu'il ſoit recommandé aux Délégués de » Penſylvanie d'informer le Vice-Préſident, le » Conſeil ſuprême & l'Orateur de cet Etat, » que le Congrès donnera audience demain à » midi au Miniſtre plénipotentiaire de Sa Ma-» jeſté Très-Chrétienne.

1778. » Qu'il ſoit permis à chaque Membre du » Congrès de donner deux billets d'entrée, & » qu'aucune perſonne ne ſoit admiſe ſans bil- » let ». En conſéquence, M. Gérard fut introduit le lendemain à l'audience par deux Membres du Congrès, & étant aſſis ſur ſon ſiège, ſon Secrétaire préſenta au Préſident une lettre du Roi de France adreſſée comme ſuit :

« A nos très-chers grands amis & alliés le » Préſident & les Membres du Congrès général » des Etats-Unis,

Le contenu de cette lettre étoit :

« TRÈS-CHERS GRANDS AMIS ET ALLIÉS,

» Les traités que nous avons ſignés avec vous, » en conſéquence des propoſitions que vos Dé- » putés nous ont faites de votre part, vous ſont » un garant aſſuré de notre affection pour les » Etats-Unis en général, & pour chacun d'eux » en particulier, ainſi que de l'intérêt que nous » prenons & que nous prendrons conſtamment » à leur bonheur & à leur proſpérité. C'eſt pour » vous en convaincre d'une manière plus particu- » lière, que nous avons nommé le ſieur Gérard, » Secrétaire de notre Conſeil d'Etat, pour réſi- » der auprès de vous en qualité de notre Mi- » niſtre plénipotentiaire. Il connoît d'autant

» mieux les sentimens que nous vous portons, 1778.
» & il est d'autant plus en état de vous en
» rendre témoignage, qu'il a été chargé de notre
» part de négocier avec vos Députés, & qu'il
» a signé avec eux les traités qui cimentent notre
» union. Nous vous prions d'ajouter foi entière
» à tout ce qu'il vous dira de notre part, prin-
» cipalement lorsqu'il vous assurera de notre
» affection & de notre constante amitié pour
» vous. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait,
» très chers grands amis & alliés, en sa sainte
» & digne garde.

» Ecrit à Versailles, le 28 Mars 1778, votre
» bon ami & allié,

» LOUIS.

» *Et plus bas*,

» GRAVIER DE VERGENNES ».

Le Ministre fut ensuite annoncé à la Chambre; sur quoi il se leva, & s'adressa au Congrès de la manière suivante :

» MESSIEURS,

» Les liaisons que le Roi mon Maître a for-
» mées avec les Etats-Unis de l'Amérique lui
» sont si agréables, qu'il n'a pas voulu différer
» de m'envoyer auprès de vous pour les ci-
» menter. Sa Majesté apprendra avec satisfaction

1778. » que les ſentimens qui ſe ſont manifeſtés à
» cette occaſion juſtifient la confiance que lui
» avoient inſpiré le zèle & le caractère des
» Députés des Etats-Unis en France; la ſageſſe
» & la fermeté qui ont dirigé vos réſolutions,
» ainſi que la conſtance & le courage, que les
» peuples ont fait éclater. Vous ſavez, Meſſieurs,
» que cette confiance a fait la baſe du plan vrai-
» ment amical & déſintéreſſé ſur lequel Sa Ma-
» jeſté a traité avec les Etats-Unis.

» Il n'a pas dépendu d'elle, que ſes engage-
» mens n'aſſuraſſent votre indépendance & votre
» repos ſans effuſion ultérieur du ſang, & ſans
» aggraver les maux de l'humanité, dont toute
» ſon ambition eſt d'aſſurer le bonheur; mais
» les diſpoſitions & les réſolutions hoſtiles de
» l'ennemi commun, ayant donné, à des en-
» gagemens purement éventuels, une force ac-
» tuelle, poſitive, permanente & indiſſoluble,
» le Roi mon maître a penſé que les deux
» Alliés ne doivent plus s'occuper que des
» moyens de les remplir de la manière la plus
» utile à la cauſe commune, & la plus efficace
» pour parvenir à la paix, qui eſt l'objet de
» l'alliance. C'eſt d'après ce principe que Sa
» Majeſté s'eſt hâtée de vous envoyer un ſe-
» cours puiſſant: vous ne le devez, Meſſieurs,
» qu'à ſon amitié, à l'intérêt ſincère qu'elle

» prend aux avantages des Etats-Unis & au desir 1778.
» qu'elle a de concourir efficacement à affermir
» votre repos & votre prospérité sur des bases
» honorables & solides. Elle espère d'ailleurs,
» que les principes adoptés par les différens Gou-
» vernemens contribueront à étendre les liai-
» sons que l'intérêt mutuel des peuples respec-
» tifs avoit déjà commencé à établir entre eux.
» Le principal point de mes instructions est de
» faire marcher sur la même ligne les intérêts
» de la France & ceux des Etats-Unis. Je me
» flatte, Messieurs, que ma conduite passée,
» dans les affaires qui les intéressent, vous aura
» déjà convaincu que je n'ai point de desir plus
» cher que celui d'exécuter mes instructions de
» manière à mériter la confiance du Congrès,
» l'amitié de ses Membres, & l'estime de tous
» les citoyens.

» GERARD ».

Il donna ensuite copie de ce discours au Secrétaire, qui la présenta au Président, qui y fit la réponse suivante :

« MONSIEUR,

» Les traités entre Sa Majesté Très-Chrétienne
» & les Etats-Unis de l'Amérique démontrent

1778. » ſi évidemment ſa ſageſſe & ſa magnanimité,
» qu'ils ne manqueront point d'exciter le reſ-
» pect de toutes les Nations. Les vertueux ci-
» toyens de l'Amérique en particulier n'oublie-
» ront jamais l'attention bienfaiſante qu'elle a
» bien voulu faire à la violation de leurs droits,
» & ne ceſſeront de reconnoître le doigt de
» la Providence, en leur ſuſcitant un ami ſi
» puiſſant & ſi illuſtre. C'eſt l'eſpérance & l'o-
» pinion du Congrés, que l'expérience aug-
» mentera tous les jours la confiance que Sa
» Majeſté veut bien avoir en la fermeté de ces
» Etats.

» Cette Aſſemblée eſt pleinement convain-
» cue, Monſieur, que s'il n'avoit dépendu que
» de Sa Majeſté Très-Chrétienne, non-ſeule-
» ment l'indépendance de ces Etats auroit été
» univerſellement reconnue; mais même leur
» tranquillité pleinement établie. Nous ſommes
» extrêmement fâchés de cette ſoif de dominer
» qui a donné naiſſance à la guerre préſente,
» & qui prolonge les misères & les calamités
» du genre humain. Nous deſirons avec ardeur
» de remettre l'épée dans le fourreau, & d'éviter
» l'effuſion ultérieure de ſang; mais nous ſommes
» déterminés, par tous les moyens qui ſont
» en notre pouvoir, à remplir ces engagemens
» éventuels qui ont acquis une force poſitive &

» permanente, par les deſſeins & les meſures 1778.
» hoſtiles de l'ennemi commun.

» Le Congrès a lieu de croire que les ſecours » que Sa Majeſté vient ſi ſagement & ſi généreuſement d'envoyer, inſpireront à la Grande-» Bretagne des ſentimens de juſtice & de modération, avanceront les intérêts de la France » & de l'Amérique, & aſſureront la paix & » la tranquillité ſur des fondemens ſolides & » honorables. Il n'y a point de doute non plus, » que ceux qui ſont à la tête des différens Gouvernemens de ces Etats, ne tâchent de cimenter entre eux & les Français une union dont » ils ont déjà éprouvé les effets ſalutaires.

« MONSIEUR,

» Connoiſſant les efforts que vous avez faits » afin d'avancer les intérêts de ces Etats & de » votre patrie, c'eſt avec la plus grande ſatisfaction que le Congrès reçoit, comme le premier Miniſtre de Sa Majeſté Très-Chrétienne, » une perſonne dont la conduite paſſée fournit » un heureux préſage qu'elle méritera la confiance de ce corps, l'amitié de ſes Membres » & l'eſtime des citoyens de l'Amérique.

» HENRI LAURENS ».

Le Secrétaire du Congrès donna copie de ce

1778. diſcours au Miniſtre de France, après quoi ce dernier ſe retira, & fut reconduit chez lui de la même manière dont il avoit été amené à la Chambre, dans un carroſſe à ſix chevaux appartenant au Congrès par MM. Henry Lee & Samuel Adams.

L'arrivée & la réception du Miniſtre de France firent beaucoup d'impreſſion ſur les Américains. Ils commencèrent alors à s'appercevoir du degré d'importance qu'ils avoient acquis parmi les Nations de l'Europe. Dans un de leurs écrits, ils s'expriment de la manière ſuivante : « C'eſt » ainſi que le nouveau Monde vient de contempler un ſpectacle auſſi noble qu'il eſt nouveau ; les Repréſentans des Etats-Unis de » l'Amérique donnant ſolemnellement une audience publique au Miniſtre plénipotentiaire » du plus puiſſant Prince de l'Europe. Il y a » quatre ans on n'avoit pas même d'idée qu'un » pareil évènement fût ſi près d'arriver. C'eſt » le Tout-Puiſſant qui élève ; il a placé l'Amérique parmi les Puiſſances de la terre, & l'a » revêtue de la robe de ſouveraineté ».

La préſence de ce Miniſtre, les aſſurances de ſecours qu'il apportoit, l'arrivée du Comte d'Eſtaing, l'évacuation de Philadelphie, & la retraite de l'armée Anglaiſe furent des évènemens qui arrivèrent preſque en même temps,

& qui élevèrent tellement les Américains qu'ils regardèrent alors leur indépendance comme certaine. C'eſt pourquoi ils traitèrent avec mépris les propoſitions des Anglais. C'eſt auſſi pour les mêmes raiſons qu'ils inſiſtèrent avec tant de fermeté qu'il étoit néceſſaire de reconnoître l'Amérique indépendante avant de pouvoir entrer en traité avec les Commiſſaires du Roi d'Angleterre. 1778

M. Johnſtone, l'un des Commiſſaires, avoit autrefois été Gouverneur d'une province en Amérique, & il s'y étoit fait un grand nombre de connoiſſances. Il s'étoit, outre cela, diſtingué en Parlement, en ſoutenant la cauſe des Etats-Unis. Le Miniſtère eſpéroit beaucoup de ſon habileté & de ſes connexions. Voyant que la réſolution du Congrès ne préſageoit rien de bon pour la Grande-Bretagne, il forma le deſſein d'établir une correſpondance avec des particuliers, & de tenter s'il ne pourroit point gagner quelques-uns de ſes anciens amis qui, par leur influence, ſeroient ou capables de diriger les meſures du Congrès, ou du moins de détacher de ce Corps une partie de la Nation. Il écrivit donc pluſieurs lettres à différens Membres de cette Aſſemblée, & à d'autres perſonnes de conſidération, en leur faiſant des promeſſes indirectes de récompenſes, en cas qu'ils contri-

1778. buaſſent à la réconciliation avec la Mère-Patrie. Cette politique n'étoit pas mauvaiſe & pouvoit diviſer les Américains. Bien des gens n'étoient point des plus ſatisfaits de l'alliance avec la France, & ces préjugés populaires qu'il eſt ſi difficile de déraciner au ſujet de la différence de mœurs, de religion, de langage & de gouvernement, exiſtoient encore dans toute leur force; mais malheureuſement pour Johnſtone, il s'adreſſa à des gens d'un caractère décidé. Ses lettres furent remiſes au Congrès, qui veilloit avec l'œil le plus jaloux ſur la conduite des Commiſſaires. Le Congrès recommanda ſur le champ aux Gouverneurs, au Général en chef & aux autres Officiers de prendre des meſures efficaces pour mettre fin à une correſpondance ſi criminelle & ſi dangereuſe. Il n'avoit d'abord nommé perſonne, & s'étoit contenté de dire que pluſieurs lettres de l'ennemi avoient été adreſſées à des particuliers contenant des expreſſions inſidieuſes & calculées pour diviſer le peuple; mais vers le commencement de Juillet, cette Aſſemblée prit une autre réſolution, & ordonna que toutes les lettres au ſujet des affaires publiques qui avoient été reçues par des particuliers, fuſſent miſes devant la Chambre. Le Congrès n'ignoroit pas le contenu de ces lettres; mais c'étoit pour pouvoir les cenſurer publiquement.

ment. En conſéquence de cet ordre, quelques lettres furent produites, & entre autres une du Gouverneur Johnſtone au Général Joſeph Reed, & une autre à M. Morris. Dans la lettre au Général Reed il y avoit ce paſſage qui fut fort blâmé : « La perſonne qui contribuera à réta- » blir l'harmonie entre nous, & à réunir les » différens partis que cette conteſtation a irrités, » méritera beaucoup plus du Roi & du peuple, » du patriotiſme, de l'humanité & de l'amitié, » que ce que l'on a encore juſqu'ici accordé à » qui que ce ſoit ». 1778.

Dans la lettre à M. Morris il ſe trouvoit les phraſes ſuivantes : « Je crois bien que ceux qui » ont conduit les affaires de l'Amérique ſont » incapables de ſe laiſſer guider par de vils » motifs ; mais dans toutes ces affaires il y a » des riſques, & celui qui s'expoſe doit être » récompenſé. Le Pilote, qui après avoir bien » gouverné le vaiſſeau dans une tempête, le » ramène sûrement dans le port, mérite d'être » comblé d'honneurs & de richeſſes. Je penſe » que Washington & le Préſident du Congrès » auront droit à toutes les faveurs qu'une Na- » tion reconnoiſſante eſt capable d'accorder, » s'ils peuvent encore une fois réunir nos in- » térêts & mettre fin aux calamités de la » guerre ».

1778. Ce qui offenſa le plus le Congrès, fut la déclaration de M. Reed. Il dit que peu de jours après l'évacuation de Philadelphie il avoit reçu un meſſage de la part d'une Dame qui deſiroit lui parler touchant des affaires qu'elle ne pouvoit pas communiquer par écrit, qu'il s'étoit tranſporté chez elle à l'heure marquée, & qu'après une courte converſation ſur le caractère des Commiſſaires en général, elle s'étoit étendue ſur les talens du Gouverneur Johnſtone, & avoit ajouté qu'il avoit toujours parlé très favorablement de M. Reed, & qu'il avoit deſſein de ſe ſervir de ſon crédit, afin d'avancer l'objet de ſa commiſſion ſi cela s'accordoit avec ſes principes : que s'il employoit ſon influence pour rendre ce ſervice à ſa patrie, il ſeroit juſte que le Gouvernement le récompensât, & qu'il pouvoit compter ſur dix mille livres ſterling, & ſur toute place quelconque dans les Colonies qui étoit à la diſpoſition du Roi : que lui, M. Reed, avoit répondu qu'il ne valoit pas la peine qu'on l'achetât ; mais que tel qu'il étoit, le Roi d'Angleterre n'étoit pas encore aſſez riche pour le payer.

Le Congrès ayant pris en conſidération les paſſages de ces lettres & la converſation de M. Reed avec Madame Ferguſon, déclara : « que » ces paſſages & la converſation ne pouvoient

» être regardés que comme des tentatives pour 1778.
» corrompre le Congrès des Etats-Unis de l'Amé-
» rique ; que comme il reſſentoit la plus grande
» indignation de ces tentatives atroces, il de-
» voit auſſi la témoigner au Public ». Puis il en vint à la réſolution ſuivante : « Arrêté, qu'il eſt
» incompatible avec l'honneur de cette Chambre
» de tenir aucune correſpondance avec George
» Johnſtone, écuyer, & ſur-tout de négocier
» aucune affaire avec lui dans laquelle la cauſe
» de la liberté & de la vertu eſt intéreſſée ».

Cet *arrêté* fut envoyé par un parlementaire à *New-York*.

La conduite du Congrès excita la colère de M. Johnſtone au plus haut degré. Il publia une lettre très-ſévère dans laquelle il accuſoit les Membres de cette Aſſemblée de tous les plus grands crimes. Ils n'étoient plus alors ces hommes vertueux dont le patriotiſme devoit ſervir d'exemple au genre humain, tels qu'il les avoit repréſentés à ſon arrivée : il ſoutenoit au contraire qu'ils avoient trahi leur patrie ; qu'ils agiſſoient d'une manière oppoſée aux ſentimens du peuple en général ; qu'ils ſacrifioient les intérêts les plus chers à de vils motifs ; qu'ils trompoient leurs conſtituans & les conduiſoient les yeux bandés dans un précipice inévitable. Il déclaroit enſuite qu'il étoit tout-à-fait indiffé-

1778. rent au ſujet de leur opinion, & que loin de prendre l'*arrêté* qu'ils avoient envoyé comme une inſulte, il le regardoit comme une marque de diſtinction. Dans cette lettre M. Johnſtone ne nioit pas abſolument les faits dont on l'accuſoit; mais il ne les avouoit pas non plus, il ſe réſervoit la liberté de juſtifier ſa conduite dans un autre temps. Il attribuoit cependant *ces réſolutions* à la malignité du Congrès, diſant qu'il ne les avoit priſes que pour enflammer le peuple & l'engager à ſouffrir les calamités de la guerre; & à fruſtrer les effets ſalutaires que les négociations auroient pu produire. Il ajouta que pour faire avorter leurs deſſeins criminels, il ſe démettoit de toutes ſes charges, & qu'il ne vouloit plus agir comme Commiſſaire, ou autrement, dans aucune négociation où le Congrès auroit part.

Il eſt bon d'obſerver que M. Johnſtone nia par la ſuite qu'il eût jamais autoriſé Madame Ferguſon à faire des propoſitions au Général Reed.

Les autres Commiſſaires firent réponſe à la déclaration du Congrès, & déſavouèrent toute connoiſſance directe ou indirecte de ce dont il s'agiſſoit; ils prirent en même temps beaucoup de ſoin de ne ſe ſervir d'aucune expreſſion qui pût tendre à reconnoître la vérité des aſſertions du Congrès,

ou à avouer que quelqu'un fût autoriſé à traiter avec M. Reed ; en parlant de leur confrère, ils dirent qu'ils n'étoit pas néceſſaire d'entrer dans aucune explication touchant la conduite d'un homme dont les talens & l'intégrité étoient reconnus. Ils rendirent témoignage à la libéralité de ſes ſentimens & aux principes équitables, ſuivant leſquels il avoit deſſein de rétablir l'harmonie entre les deux nations : le grand objet de cette publication, ainſi que de celle de M. Johnſtone, étoit d'empêcher l'effet des traités avec la France, de diſputer l'autorité du Congrès, pour les accepter ou les ratifier, & de rendre la conduite de cette aſſemblée odieuſe au peuple. C'eſt pourquoi, après avoir d'abord poſé, comme un fait inconteſtable, qu'une alliance avec la France étoit tout-à-fait contraire aux intérêts de l'Amérique, & devoit détruire ſes droits civils & religieux ; ils tâchèrent enſuite de prouver que le peuple n'étoit nullement tenu, ni par l'honneur, ni par la foi publique, à ratifier ces traités. Pour ſoutenir cette doctrine, ils alléguèrent que les conceſſions de la France ne devoient leur origine qu'au bill *conciliatoire* de la Grande-Bretagne. La Cour de Verſailles, continuoient-ils, s'appercevant de la réunion, de la félicité & de la force que les meſures pacifiques du Parlement Britannique vont produire 1778.

1778. dans toute l'étendue de l'Empire, s'eſt hâtée d'accorder des conditions qu'elle avoit juſqu'ici refuſées avec dédain, afin de prolonger les troubles, & de faire ſervir les Colonies d'inſtrument *à l'ambition & à la perfidie* Françaiſes.

Ils examinèrent enſuite la validité que la ratification du Congrès pouvoit donner aux traités, & s'efforcèrent de perſuader au peuple que cette aſſemblée avoit beaucoup excédé ſes pouvoirs en demandant des préliminaires inadmiſſibles avant d'entrer en négociations; ce qui avoit détruit tous les moyens d'accommodement. Ils ſoutinrent que, ſuivant la conſtitution actuelle, le Congrès n'étoit pas autoriſé à prendre des meſures ſi déciſives, & à prononcer en dernier reſſort ſur des queſtions de cette importance, ſans prendre des inſtructions de ſes conſtituans, après que la queſtion auroit été agitée librement dans leurs aſſemblées reſpectives. Ils pointèrent donc toute leur artillerie contre le Congrès qu'ils accusèrent de trahir le dépôt qui lui étoit confié, d'agir d'une manière contraire aux ſentimens du peuple en général, & de ſacrifier le bien-être de l'Amérique à ſes vues ambitieuſes & intéreſſées.

Pluſieurs Ecrivains habiles, & entre autres M. Drayton, & l'Auteur d'une brochure célèbre

appellée *Commonsense*, entreprirent la défense du Congrès, & s'efforcèrent de prouver la fausseté de toutes ces assertionss. Ils attaquèrent d'abord ce qui pouvoit opérer davantage sur l'esprit du peuple ; savoir, que les traités avec la France n'avoient été conclus qu'à cause du bill *conciliatoire* de la Grande-Bretagne. Ils démontrèrent par les dates que cela étoit absolument faux, & ils firent voir au public les contradictions dont les écrits des Commissaires étoient remplis. Ils entreprirent ensuite de prouver que les concessions de l'Angleterre, loin d'avoir été la cause de la conclusion des traités avec la France, n'avoient au contraire été que les effets produits par ces traités. Dans une de ces publications, on remarquoit avec esprit que ces Commissaires, qui refusoient au Congrès une autorité suffisante pour conclure des traités avec la France, avoient eux mêmes offert de traiter avec lui, & que le chagrin & le dépit qu'ils témoignèrent, parce que leurs propositions avoient été rejettées, ne montroient que trop combien ils étoient convaincus de sa compétence. En réfutant les Commissaires, quelques-uns de ces Ecrivains avancèrent des choses qui n'eurent, peut-être, jamais lieu que dans leur imagination. Ils dirent que la Grande-Bretagne, pour engager la France à souffrir la réduction de l'Amérique, lui 1778.

1778. avoit offert une partie conſidérable de ſes poſſeſſions dans les Indes Orientales, & les mêmes avantages dont jouiſſoient les Anglais ſur la côte d'Afrique. Les Commiſſaires ne s'attendoient pas que leurs écrits puſſent avoir aucun effet ſur la conduite du Congrès ; mais ils s'imaginoient qu'ils feroient quelque impreſſion ſur l'eſprit du peuple, & c'eſt en quoi ils furent trompés. Cette reſſource étant auſſi épuiſée, ils réſolurent de changer de ſyſtême, & d'annoncer la guerre, le carnage & la deſtruction ſous les formes les plus épouventables. Ceux qui conſeilloient une guerre de pillage, diſoient que la nature du pays l'expoſoit plus qu'aucun autre à des incurſions ; qu'il étoit impoſſible de défendre cette longue étendue de côtes contre les attaques d'une marine ſupérieure accompagnée d'un nombre modéré de troupes de terre qui pouvoient débarquer dans différens endroits, & porter par-tout la déſolation. Ces nombreuſes criques, ces belles rivières qui ſervoient autrefois à répandre l'abondance dans les endroits les plus éloignés, pouvoient alors ſervir à y porter le fer & le feu. La diſpoſition du pays, qui eſt planté de petites villes & de villages ouverts, dont les maiſons ſont même à une grande diſtance les unes des autres, rendroit le ſuccès de cette guerre infaillible.

Le 3 Octobre, les Commissaires publièrent 1778.
cette fameuse proclamation qui a fait tant de bruit dans toute l'Europe, & qui n'a pas causé moins de débats dans les deux Chambres du Parlement Britannique, que dans le Congrès des Etats-Unis.

Dans ce manifeste, ils faisoient une longue récapitulation des argumens qu'ils avoient déjà avancés dans leur déclaration précédente touchant les traités avec la France, la conduite & les vues du Congrès, son opiniâtreté criminelle à rejetter toutes les propositions d'accommodement. Ils en venoient ensuite à l'énumération de leurs efforts répétés pour rétablir la tranquillité & la félicité du peuple, & des grands avantages qu'offroit le bill *conciliatoire ;* après quoi, ils déclaroient leur intention de retourner en Angleterre. Ils offroient, cependant, les conditions qu'ils avoient d'abord proposées tant qu'ils resteroient dans le pays. Après ce préambule, les Commissaires dirent qu'ils croyoient qu'il étoit nécessaire d'avertir les Américains du changement qu'il y auroit dans la méthode de faire la guerre, s'ils persistoient dans leur opiniâtreté, & continuoient d'être alliés de la France.

Voici leurs expressions :

« La politique, ainsi que la bienfaisance de

1778. » l'Angleterre, ont juſqu'ici modéré les hor-
» reurs de la guerre, tandis qu'elles ne ſervoient
» qu'à affliger des peuples que nous regardions
» encore comme nos compatriotes, & à déſo-
» ler un pays qui devoit bientôt redevenir une
» ſource d'avantages mutuels ; mais lorſque ce
» pays entretient le noir deſſein de s'aliéner &
» même d'engager toutes ſes reſſources à nos
» ennemis, alors l'objet eſt changé, & la
» queſtion eſt de ſavoir comment la Grande-
» Bretagne pourra, par tous les moyens poſ-
» ſibles, rendre inutile une liaiſon formée pour
» ſa ruine, & pour l'aggrandiſſement de la
» Maiſon de Bourbon ».

Le Congrès répondit, le 10 du même mois, à ce manifeſte, par une déclaration qui avertiſſoit le peuple de ſon danger, & qui lui recommandoit de prendre des précautions. « Nos
» ennemis barbares, dit-il, déſeſpérant de
» pouvoir nous aſſujettir par la force ouverte,
» veulent, pour dernier effort, ravager, brû-
» ler & détruire toutes les villes & villages du
» continent de l'Amérique, où il leur ſera
» poſſible de pénétrer. C'eſt pourquoi, il ſeroit
» à propos que les plus expoſés à leurs incur-
» ſions bâtiſſent des barraques à trente milles
» dans la campagne, afin d'y faire conduire les
» femmes, les enfans, le bétail, & leurs ef-
» fets ».

Dans un autre endroit, le Congrès s'ex- 1778.
prime ainſi : « Il eſt recommandé aux peuples
» de ces Etats, quand l'ennemi commencera
» à détruire les villes, de brûler & ravager
» les habitations des *Tories* & des ennemis
» de la liberté & de l'indépendance, en pre-
» nant cependant ſoin de ne point les traiter
» avec cruauté, n'ayant pas deſſein d'imiter
» en cela nos ennemis, ou leurs alliés Alle-
» mans, Nègres, ou de ſang mêlé ».

Environ trois ſemaines après, le Congrès publia un autre manifeſte rempli d'amertume & d'acrimonie. Il dit que ne pouvant empêcher les calamités de la guerre, il avoit voulu les diminuer, qu'il s'étoit étudié à épargner ceux qui étoient armés contre lui, & à alléger les chaînes de la captivité. Pour contraſter cette conduite avec celle de ſes adverſaires, il fit un tableau hideux des énormités dont ceux-ci avoient été coupables. « Ils ont, ajouta-t-il,
» ravagé les campagnes, brûlé les villages
» ſans défenſe, & maſſacré ſes habitans. Leurs
» priſons ont ſervi de boucheries à nos ſoldats,
» leurs vaiſſeaux à nos matelots, & ils ont inſulté
» à nos malheurs par les affronts les plus piquans.
» Incapables de conquérir l'eſprit indomptable
» de la liberté, ils ont baſſement eſſayé de cor-
» rompre les repréſentans du peuple, & ont

1778. » fait uſage de fourberies & d'adulations ſer-
» viles ».

Les expreſſions ſuivantes ſont les plus remarquables.

« Ils ont fait un jeu de l'humanité, en pre-
» nant plaiſir à détruire les hommes ; ils ont
» fait un jeu de la Religion, en prenant l'Être-
» Suprême à témoin, & en violant ſes ſacrés
» commandemens ; ils ont fait un jeu de la
» raiſon même, en s'efforçant de prononcer que
» la liberté & la félicité de l'Amérique pou-
» voient être confiées à ceux qui ont vendu
» la leur ſans être retenus par aucun ſentiment
» d'honneur ou de honte.

» Mais puiſqu'ils ſont incorrigibles, & qu'ils
» ne ſe laiſſent toucher ni par la tendreſſe, ni
» par la compaſſion, il eſt de notre devoir de
» venger, par d'autres moyens, les droits du
» genre humain. C'eſt pourquoi nous, formant
» le Congrès des Etats-Unis, déclarons & pro-
» clamons que ſi nos ennemis ont la hardieſſe de
» mettre leurs menaces à exécution, & de perſiſter
» dans leur carrière de cruauté, nous prendrons
» une vengeance exemplaire qui fera craindre
» aux autres de tenir une pareille conduite. Nous
» appellons de la droiture de nos intentions à ce
» Dieu à qui les cœurs des hommes ſont à décou-
» vert, & nous déclarons en ſa ſainte préſence

» que, comme nous ne ſommes guidés par 1778.
» aucun motif de paſſions perſonnelles, nous
» adhérerons à cette réſolution dans tous les
» changemens de condition poſſibles ».

C'eſt ainſi que la ſeconde commiſſion du Gouvernement Britannique pour rétablir la paix, devint auſſi inutile que la première. Outre les choſes extraordinaires qui ſe paſsèrent pendant le ſéjour des Commiſſaires à *New-York*, & que nous avons déjà racontées; il y eut une affaire qui cauſa beaucoup d'étonnement. M. le Marquis de la Fayette, piqué de quelques expreſſions inſultantes dont les Commiſſaires s'étoient ſervis dans leur manifeſte contre la nation Françaiſe, envoya un cartel à Mylord Carliſle, & le défia à un combat ſingulier. Cette démarche qui, dans toute autre occaſion, auroit pu paſſer pour une bravade de jeune homme & être taxée de légèreté, n'étoit pas tout-à-fait inutile. Les Américains ne connoiſſoient pas encore les Français. Ils avoient été accoutumés, par des préjugés d'éducation, à les regarder comme des hommes inférieurs aux Anglais en courage, & il étoit bon de leur faire voir qu'un Français n'étoit nullement effrayé de ſe meſurer avec un habitant de la Grande-Bretagne; d'ailleurs, cela diminuoit en quelque ſorte l'importance des Commiſſaires dans l'eſprit de la popu-

1778. lace, & lui donnoit une haute idée du courage & de l'attachement de leurs nouveaux alliés. Le Marquis étoit avec raiſon le favori des Américains. Dans un tems où les Puiſſances de l'Europe ne leur donnoient encore aucun ſecours, il avoit quitté une épouſe aimable pour voler vers les plaines du nouveau Monde, afin d'y chercher le danger & la gloire. Cette dernière action augmenta beaucoup ſa popularité. Les gens même les plus circonſpects n'y voyoient que l'ardeur d'un jeune héros qui brûloit de ſe diſtinguer, & qui vouloit venger ſa nation offenſée. On paſſoit ſur les irrégularités du procédé, &, en convenant que Mylord Carliſle ne devoit point, comme Commiſſaire, accepter le cartel, on trouvoit que M. de la Fayette n'avoit pas mal fait de l'envoyer. Ce cartel fut refuſé, & c'eſt à quoi tout le monde s'attendoit.

CHAPITRE XIX.

TANDIS que la Nouvelle-York, les Jerseys, la Pensylvanie & les frontières du Connecticut éprouvoient toutes les calamités de la guerre, les provinces septentrionales & les méridionales jouissoient d'une grande tranquillité ; car, depuis l'affaire de *Bunker's hill*, près de Boston, la tentative sur l'île Sullivan, les aventures de Mylord Dunmore à la Virginie, & la défaite des *Tories* dans lex deux Carolines, il ne s'étoit passé rien d'extraordinaire dans ces Etats. Il y avoit cependant toujours quelques escarmouches entre la Georgie & la Floride Orientale. Au printemps, le Capitaine Willing avoit entrepris une expédition sur le Mississipi qui causa bien des alarmes à la Floride Occidentale. Le but de cette expédition étoit de former une communication avec les Espagnols de la Nouvelle-Orléans. Il descendit ce grand fleuve, & surprit les établissemens des Anglais situés sur sa rive orientale. Ces établissemens faisaient partie de la Floride occidentale ; mais ils étoient trop éloignés pour que le Gouvernement pût les protéger. Le Capitaine Willing se comporta envers les habitans avec beaucoup d'humanité. Quoiqu'ils fussent entière- 1778.

1778. ment en ſon pouvoir, il leur accorda toutes les conditions qu'ils demandèrent pour leur sûreté préſente & à venir.

Lorſque la ſaiſon ne permit plus au Général Clinton d'agir dans les provinces ſeptentrionales, il médita quelques expéditions pour le midi. Il crut qu'il étoit important de recouvrer la province de Georgie, tant parce qu'elle produiſoit abondance de riz dont l'armée & la flotte avoient grand beſoin, que parce que ces denrées ſervoient alors aux ennemis de la Grande-Bretagne, tant en Europe qu'en Amérique. D'ailleurs, cette Colonie, une fois réduite, elle ſerviroit de barrière à la Floride orientale, & cette dernière ſeroit délivrée des alarmes continuelles & de ces incurſions auxquelles elle avoit été juſqu'ici expoſée.

C'étoit les Colonies méridionales qui ſoutenoient le crédit des Etats-Unis en Europe, & c'étoit par leur médiation qu'ils recevoient les ſecours dont ils avoient beſoin. En recouvrant la Georgie, le repos des provinces méridionales étoit affecté, & les Anglais avoient une ouverture dans la Caroline. *Charles-Town* pouvoit, par ce moyen, être attaquée d'un moment à l'autre, & le ſort de toute la Colonie dépendoit de cette Capitale. Il chargea de cette expédition le Colonel Campbell qui avoit été mis en priſon

priſon à Boſton par repréſailles du temps de 1778.
la priſe du Général Lee. Ce Colonel avoit à ſes ordres un régiment d'infanterie, deux bataillons d'Heſſois, quatre de Loyaliſtes, & un détachement d'artillerie. Il partit, le 27 Novembre, de *Sandy-Hook*, ſous l'eſcorte d'une petite eſcadre de vaiſſeaux de guerre commandée par le Commodore Hyde-Parker. Le Général-Major Prevoſt, qui commandoit les troupes de la Floride orientale, avoit en même temps reçu ordre d'aſſembler toutes ſes forces, excepté celles qui étoient abſolument néceſſaires pour la défenſe du fort Saint-Auguſtin; d'envahir la province de Georgie de ce côté là, & de pénétrer le plus avant poſſible pour coopérer avec Campbell à l'attaque qu'il méditoit ſur Savannah, capitale de cette province. Les Américains ne ſe doutoient nullement de cette entrepriſe. La flotte arriva, le 23 Décembre, à l'iſle de Tybee, à l'embouchure de la rivière Savannah.

Le jour ſuivant, le Commodore paſſa la Barre avec la plus grande partie des bateaux de tranſport, & mouilla dans la rivière près du fanal de Tybee; mais, par quelque accident, le reſte de la flotte ne le joignit que le 27. Les Commandans, ne connoiſſant pas du tout les forces de la garniſon, profitèrent de ce délai pour ſe

1778. procurer des informations. Ils dépêchèrent une compagnie d'infanterie légère, avec un parti de matelots, dans deux bateaux plats, vers une des criques, où ils prirent deux hommes qui leur apprirent tout ce qu'ils vouloient ſavoir. Ceux-ci informèrent les Anglais que les batteries, conſtruites pour la défenſe de la rivière, étoient en fort mauvais état, & qu'il n'y avoit que très-peu de troupes dans la ville; mais qu'on attendoit des renforts. Là-deſſus, les Anglais réſolurent de ne point perdre de tems, & ſe préparèrent à débarquer. Le 28, les vaiſſeaux de guerre remontèrent la rivière, & furent ſuivis des tranſports. La place où l'on devoit débarquer, étoit un poſte important, de très-difficile accès, & qui pouvoit réſiſter à des forces ſupérieures; mais il n'y avoit pas de choix, c'étoit le premier endroit où l'on pouvoit prendre terre le long de la rivière Savannah, le reſte du pays, depuis Tybe, étant des marais profonds, entrecoupés des larges criques de Saint-Auguſtin & de Tybee, outre un grand nombre de ruiſſeaux qu'il étoit impoſſible de paſſer. La première diviſion, aux ordres du Lieutenant-Colonel Maitland, débarqua au point du jour.

Il falloit paſſer une chauſſée étroite, à travers une rizière environnée d'un foſſé de chaque

côté, pour parvenir à une éminence sur laquelle 1778.
étoit un poste appellé, la ferme de Gerrido. Aussi-tôt que l'infanterie legère fut débarquée, M. Cameron s'avança avec elle le long de la chaussée. Environ cinquante Américains, qui y étoient postés, firent une décharge de mousqueterie qui tua le Capitaine Cameron & cinq soldats; mais ils furent repoussés sans avoir le temps de recharger. Si ce passage avoit été bien gardé, les Anglais auroient perdu la moitié de leurs troupes avant de pouvoir le forcer. De la ferme de Gerrido, le Colonel Campbell découvrit l'armée Américaine, aux ordres du Général-Major Robert Howe, en bataille, avec plusieurs pièces de canon qui couvroient son front. Il résolut de marcher sur le champ aux ennemis, & donna ordre au reste des troupes de suivre à mesure qu'elles débarqueroient. Les Anglais s'avancèrent le long de la grande route, ayant à leur gauche un marais impénétrable, couvert de bois, & les troupes légères à leur droite, qui alloient à la découverte dans les plantations cultivées. Elles arrivèrent, à trois heures, dans le pays ouvert, & firent halte à environ mille pas des Américains. Ces derniers s'étoient formés en deux divisions, & étoient avantageusement postés des deux côtés de la grande route. Deux régimens de la Caroline,

1778. qui faiſoient la moitié de leurs forces, aux ordres du Colonel Eugee, s'étendoient depuis la grande route juſqu'à un bois qui couvroit leur droite, & il y avoit outre cela des chaſſeurs placés dans les maiſons pour la ſoutenir. Le reſte, commandé par le Colonel Elbert, ayant la grande route à droite, étoit couvert à gauche par des rizières & par le fort de *Savannah-Bluff*, qui pouvoit, en cas d'attaque, ſervir de ſecond flanc. La ville de Savannah, environnée d'une ancienne ligne de retranchemens, les protégeoit par-derrière. Ils avoient deux pièces de canon aux extrémités de leurs lignes, une à droite, & l'autre à gauche, & deux au centre. A environ cent pas de leur front, il y avoit une tranchée coupée entre deux marais, & à cent pas de la tranchée, un ruiſſeau parallèle à toute l'étendue de la ligne, dont on avoit rompu le pont.

Le Colonel Campbell ne tarda pas à s'appercevoir, par les mouvemens des Américains, qu'ils s'attendoient à être attaqués à l'aîle gauche, & il n'omit aucune manœuvre pour leur faire croire que c'étoit là vraiment ſon deſſein. Il ordonna à un bataillon du ſeptième régiment de défiler, & de ſe former ſur la droite de la grande route; puis, marchant juſqu'aux derniers rangs de l'infanterie légère, il la fit dé-

filer encore plus à droite ; ce qui augmenta les soupçons des Républicains, & leur fit croire qu'il alloit étendre sa ligne de ce côté-là. Par ce mouvement, l'infanterie légère se trouva dans un ravin, d'où elle n'étoit pas du tout apperçue de l'ennemi. La fortune servit aussi le Colonel Campbell ; il fit un prisonnier qui lui fut de la plus grande utilité. C'étoit un Nègre qui connoissoit un sentier à travers le marais, couvert de bois, à la droite des Américains, par lequel il promit de conduire les troupes sans difficulté, & sans qu'on pût les découvrir. Le ravin dans lequel étoit l'infanterie légère, alloit en tournant derrière l'armée jusqu'au marais dont nous venons de parler. Elle eut ordre de suivre le marais jusqu'au sentier où le Nègre devoit la faire passer. Par ce moyen, elle fut en état de tourner l'aîle droite des ennemis en faisant un petit circuit. Pendant ce mouvement, l'artillerie se forma dans un champ sur la gauche de la grande route, derrière une colline qui la déroboit aux yeux des Américains, & au haut de laquelle on devoit la traîner au premier signal. De cette hauteur, on pouvoit canonner leur droite & les troupes qu'ils pourroient envoyer afin de retarder les progrès de l'infanterie légère. Il y avoit un régiment d'Hessois sur la gauche de l'artillerie. 1778.

1778. Pendant ce temps-là, les Américains ne firent aucun mouvement qui indiquât qu'ils s'étoient apperçus des deſſeins des Anglais, & continuèrent une canonnade inutile à laquelle ces derniers ne répondirent pas. Cette circonſtance auroit cependant dû avertir les premiers de leur danger; car il n'étoit pas à ſuppoſer que l'armée Anglaiſe, après ſon débarquement, fût reſtée dans l'inaction, ſi elle n'avoit pas eu quelque projet en vue. Lorſque le Colonel Campbell crut que l'infanterie légère étoit parvenue à l'objet de ſa deſtination, il fit ſoudainement monter l'artillerie, & commanda à la ligne de s'avancer vers l'ennemi. Ce mouvement rapide jetta les Américains en confuſion, & les fit plier. L'infanterie légère, étant en même temps arrivée aux nouvelles caſernes, derrière les Républicains, y rencontra un corps de milice qui gardoit le grand chemin d'Ogeeche. Elle mit auſſi-tôt les miliciens en déroute, & s'empara de leurs canons. Tandis qu'elle pourſuivoit les fuyards, les brigades de la Caroline & de la Georgie, que le Colonel Campbell avoit repouſſées, ſe précipitèrent à travers la plaine de ce côté-là. La déroute des Américains fut alors univerſelle. Leur ligne rompue fut attaquée avec une nouvelle ardeur par l'infanterie légère, tandis qu'ils étoient preſſés de

l'autre côté par la diviſion de Campbell. Avant le ſoir, les vainqueurs étoient en poſſeſſion du fort, des proviſions de guerre & de bouche, des vaiſſeaux qu'il y avoit dans la rivière, & de la capitale de la Georgie. Ils prirent trente-huit Officiers & quatre cens quinze ſoldats, & trouvèrent dans la place quarante-huit pièces de canon & vingt-trois mortiers. Cette action fit honneur à M. Campbell, d'autant plus, qu'il ne ſouilla ſa victoire par aucun acte de cruauté. Quoique la déroute fût univerſelle, les Américains ne perdirent que très-peu de monde. Ils eurent environ quatre-vingts hommes de tués, & trente périrent dans le marais, en tâchant de s'échapper. 1778.

Les Officiers des Etats-unis avoient certainement bien choiſi leurs poſtes; mais ils montrèrent enſuite un manque de connoiſſance du métier de la guerre. Ils ſe laiſsèrent amuſer, & crurent qu'on alloit les attaquer du côté où ils le deſiroient. M. Campbell obſerva la plus grande diſcipline; &, quoique la ville fût pour ainſi dire priſe d'aſſaut, il n'y eut pas de pillage, tant il eſt vrai que les énormités dont on accuſe ſort ſouvent les ſoldats, ne doivent être attribuées qu'à leurs Officiers; car, ſi les derniers ſavoient commander, les premiers apprendroient à obéir. M. Robert Howe, après cette défaite, ſe retira

1778. dans la Caroline méridionale, &, en moins de quinze jours, toute la Georgie, à l'exception de la ville de *Sunbury*, fut rendue au Gouvernement Britannique. La tranquillité fut rétablie dans la province, & les *Loyaliſtes* retournèrent à leurs habitations. Les Anglais avoient auſſi, dans un ſi petit eſpace de tems, établi des poſtes pour garder les frontières du côté de la Caroline méridionale, & formé un corps de dragons des ſujets bien affectionnés. Pendant que le Colonel Campbell emportoit ainſi tout devant lui ſur les frontières de la Caroline, le Général-Major Prevoſt aſſembloit ſes forces pour envahir la Georgie du côté de la Floride. Il trouva beaucoup de difficultés à amener ſon artillerie, parce que les Américains étoient maîtres de la mer le long des côtes & des rivières dans l'intérieur des terres. Dans toutes ces opérations, ſes troupes ſouffrirent conſidérablement. Elles n'eurent, pendant pluſieurs jours, que des huitres pour toute ſubſiſtance. Enfin, M. Prevoſt parut ſoudainement devant *Sunbury*, & inveſtit ſur le champ le fort & la ville. La garniſon étoit d'environ deux cens hommes. Elle fit d'abord mine de vouloir réſiſter, & donna aux Anglais la peine d'ouvrir la tranchée; mais, étant ſans eſpoir de ſecours, & le reſte de la province au pouvoir de l'ennemi, elle ſe rendit

à discrétion. A l'arrivée du Général Prevost, le commandement de toutes les forces lui appartint de droit. 1778.

CHAPITRE XX.

TANDIS que le Colonell Campbel s'emparoit de la Georgie, le Marquis de Bouillé enlevoit la Dominique aux Anglais. Depuis long-temps, les Négocians de la Grande-Bretagne s'étoient plaints au Ministère que les Antilles étoient en danger. On leur avoit répondu qu'il n'y avoit rien à craindre des Puissances étrangères, & qu'elles tenoient toutes le langage de la paix; mais le fait étoit que la guerre d'Amérique engloutissoit toutes les forces de l'Etat, & qu'il falloit confier les autres établissemens au hasard. La Dominique est une petite île située entre la Guadeloupe & la Martinique, & qui est importante en temps de guerre, à cause de sa situation. Le Gouvernement Anglais étoit même tellement convaincu de son importance, qu'il avoit fait une dépense considérable pour la fortifier, & y avoit, depuis peu, envoyé une artillerie formidable; mais la garnison étoit trop foible pour pouvoir faire une longue résistance.

1778. La difficulté de trouver des ſoldats obligeoit le Miniſtère à épuiſer toutes les autres places pour fournir des troupes à la grande armée ſur le continent de l'Amérique. Le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, s'appercevant que ſi cette île reſtoit entre les mains des Anglais, elle pourroit devenir très-pernicieuſe aux Français, puiſque de là les premiers avoient vue ſur la Guadeloupe & ſur la Martinique, réſolut de profiter de ſon état de foibleſſe. Il débarqua le 7 Septembre au point du jour à la Dominique, avec deux mille hommes, ſous la protection de quelques frégates, & attaqua les différens forts par terre, tandis que les vaiſſeaux ſe préſentèrent du côté de la mer. Les Anglais n'avoient pas plus de cent cinquante hommes, tant milice que troupes réglées. Le Marquis s'empara aiſément de toutes les batteries qui étoient ſur ſon paſſage, & s'avança, ſur les onze heures, vers Roſeau, Capitale de l'île, qu'il ſe diſpoſa à attaquer par terre & par mer. M. Stuard, Lieutenant-Gouverneur-Commandant, aſſembla pour lors un Conſeil de guerre, dans lequel il fut réſolu de demander à capituler. Le Marquis de Bouillé ſe comporta dans cette occaſion avec une généroſité qui fut même admirée de ſes ennemis. Quoique la place ne fût pas capable de faire de réſiſtance, il ne re-

fuſa aucune des conditions qui lui furent pro- 1778.
poſées en faveur des habitans. Il accorda à la garniſon les honneurs de la guerre & la liberté de garder leurs armes. Il donna aux habitans toutes les sûretés poſſibles pour leurs biens, leurs droits & privilèges, leur laiſſa la même forme de gouvernement, pleine liberté de religion, & leur permit de continuer les mêmes loix & les mêmes coutumes juſqu'à la paix. Alors, ſi l'île étoit cédée à la France, ils auroient droit de choiſir s'ils vouloient retenir leur ancienne forme de gouvernement, ou dopter celle des îles Françaiſes; mais dans tous les cas, il leur ſeroit permis de vendre leurs biens & de ſe retirer où bon leur ſembleroit. En un mot ce n'étoit qu'un changement de Souverain. Le Marquis de Bouillé ne ſouffrit pas que ſes ſoldats commiſſent le moindre déſordre; mais il leur donna une récompenſe en argent. On trouva dans les ouvrages cent ſoixante-quatre pièces de canon, & vingt-quatre mortiers de fonte, avec une quantité conſidérable de proviſions de bouche & de guerre. Les effets publics, ainſi que les vaiſſeaux qui étoient dans le port, appartinrent de droit aux vainqueurs. Le Marquis ne reſta pas long-temps ſur l'île; mais il y laiſſa une garniſon de quinze cens hommes, qui, avec les ouvrages & l'artillerie dont ils étoient maîtres,

1778. pouvoient faire une forte réſiſtance. Auſſi-tôt que la nouvelle de la priſe de la Dominique fut parvenue en Angleterre, chacun jetta les haut cris contre les Miniſtres. Tout, à la vérité, contribuoit à exciter l'humeur de la Nation. Depuis long-temps on avoit repréſenté l'état de foibleſſe où étoient les îles & l'importance de la Dominique en cas de guerre. Le Miniſtère en étoit même convenu, puiſqu'il avoit dépenſé des ſommes conſidérables pour y conſtruire des fortifications & les munir d'une artillerie nombreuſe. Sa ſituation entre deux îles Françaiſes la mettoit dans le plus grand danger, & malgré toutes ces conſidérations on l'avoit laiſſée ſans garniſon. Il ſembloit qu'on ne l'eût fortifiée que pour la donner enſuite aux Français. Pour comble de diſgrace, le Contre-Amiral Barrington étoit à la Barbade depuis deux mois, avec deux vaiſſeaux de ligne & quelques frégates, où il attendoit des ordres qui n'arrivoient pas. Ces forces auroient été ſuffiſantes pour protéger la Dominique ; car les Français n'avoient pas un ſeul vaiſſeau de ligne dans ces parages-là. Une eſpèce de manifeſte publié à la Martinique au milieu d'Août, qui équivaloit à une déclaration de guerre, fut la première nouvelle que l'Amiral Barrington eût des hoſtilités entre les deux Nations. Le Chevalier *Peter* Parker,

qui étoit en ſtation à la Jamaïque, ne fut informé de la guerre que par la priſe de deux de ſes frégates ſur la côte d'Hiſpaniola. 1778.

Dès que M. Barrington apprit l'invaſion de la Dominique, il fit ſur le champ voile pour lui porter du ſecours. Il ne lui fut pas poſſible d'empêcher la priſe de la place, puiſqu'elle étoit rendue avant ſon arrivée ; mais ſon eſcadre raſſura les autres îles Anglaiſes, & empêcha le Marquis de Bouillé de faire aucune entrepriſe.

Retournons à préſent à Boſton, où nous avons laiſſé le Comte d'Eſtaing occupé à radouber ſes vaiſſeaux. Cet Amiral, pendant ſon ſéjour dans cette place, avoit tâché de gagner l'amitié de ſes nouveaux Alliés, & de leur donner une idée favorable de la Nation Françaiſe. Les principaux habitans lui avoient auſſi témoigné beaucoup d'égards, & avoient contribué de tout leur pouvoir à avancer l'équipement de ſon Eſcadre ; mais il n'en étoit pas de même de la populace. Depuis leur enfance les Américains avoient appris à regarder les Français d'un œil défavorable, & il n'eſt pas facile de déraciner des préjugés ſi invétérés. La différence de mœurs, de coutumes, de religion, de langage, ſervoit à entretenir ces animoſités, & il falloit toutes les précautions du monde pour empêcher qu'elles ne dégénéraſſent en querelles. Il faut cependant

1778. convenir, à la louange des Français qui paſsèrent dans le nouveau Monde, que dans toutes leurs liaiſons avec les Américains, ils ſe conformèrent beaucoup à leurs uſages & à leurs préjugés. Malgré toutes ces complaiſances, il s'éleva une diſpute le 13 Septembre entre des matelots Français & Américains qui auroit pu avoir des ſuites funeſtes. On dit qu'il y eut pluſieurs perſonnes de tuées & de bleſſées de part & d'autre, & entre autres quelques Officiers Français.

Quoique ces querelles ne ſoient pas extraordinaires dans les places où il y a beaucoup de troupes, & qu'elles arrivent même fréquemment entre les matelots & les ſoldats de la même Nation, c'étoit cependant un fort mauvais préſage, que deux peuples qui venoient de former une alliance ſe battiſſent à la première entrevue. Le Comte d'Eſtaing & le Corps légiſlatif de Boſton s'apperçurent qu'il étoit néceſſaire d'uſer de politique, d'étouffer les cauſes de ces querelles, & même d'en prévenir d'autres en donnant aux agreſſeurs un ſubterfuge pour pallier leur conduite. Le Conſeil de l'Etat de Maſſafuchet fit, le lendemain, publier un édit qui recommandoit aux Magiſtrats de faire tous leurs efforts pour prendre les coupables; & qui offroit une récompenſe de trois cens dollars à

ceux qui découvriroient les auteurs du tumulte. 1778.
Par une politique rafinée, les papiers de nouvelles annonçoient que la diſpute devoit ſon origine à quelques matelots Anglais & à quelques déſerteurs de l'armée de Burgoyne, qui s'étoient engagés dans les corſaires Américains. Malgré la récompenſe que l'on avoit offerte, il n'y eut perſonne de découvert.

A-peu-près dans le même temps il y eut un ſemblable tumulte dans le port de *Charles-Town* dans la Caroline méridionale; mais il fut beaucoup plus violent. La querelle commença, comme à Boſton, la nuit & dans la ville, & ſe termina par une guerre ouverte. On ſe ſervit d'artillerie & de mouſqueterie. Les Français avoient été obligés de ſe réfugier à bord de leurs vaiſſeaux, d'où ils tiroient ſur les Américains, & ceux-ci leur répondoient des magaſins qui ſont ſur le rivage. Il ſemble que l'origine de la querelle venoit de ce que quelques Américains avoient fait uſage d'expreſſions injurieuſes aux Français; car M. Lowndes, qui étoit Gouverneur de la Colonie, dit aux Magiſtrats, dans ſa proclamation, qu'il étoit non-ſeulement néceſſaire de punir les coupables; mais même de faire uſage de tous les moyens poſſibles pour empêcher à l'avenir tout propos indécent contre les ſujets du Roi de France, que

1778. l'intérêt, les traités & les alliances les obligeoient de regarder comme amis, & qui méritoient particulièrement leur affection. Dans ſon meſſage à l'Aſſemblée, il lui recommanda de faire quelques réglemens pour empêcher cette licence, & elle nomma effectivement un comité pour reviſer les loix concernant les matelots, & pour prévenir & ſupprimer les tumultes à l'avenir. On promit une récompenſe de mille liv. ſterling à ceux qui découvriroient les perſonnes qui avoient tiré avec du canon d'un des hangards ſur le quai ; mais cette promeſſe n'eut aucun effet.

Comme les provinces ſeptentrionales ne produiſent pas aſſez de bled pour leur ſubſiſtance, & que la guerre ne permettoit pas que les ſecours arrivaſſent régulièrement, que d'ailleurs l'année avoit été extraordinairement mauvaiſe ; les proviſions étoient fort rares, & on appréhendoit une famine à Boſton. Le Comte d'Eſtaing craignoit même qu'il ne lui fût pas poſſible de ravitailler ſa flotte ; mais la fortune favoriſa les Américains & les Français. Les corſaires de la Nouvelle-Angleterre prirent un ſi grand nombre de vaiſſeaux chargés de proviſions pour *New-York*, que l'Eſcadre Françaiſe en eut ſuffiſamment, & que le prix des proviſions baiſſa même conſidérablement dans le pays.

Par

Par ce moyen, le Comte d'Estaing fut en 1778.
état, le 3 Novembre, de faire voile pour les Antilles avec une flotte bien réparée & ravitaillée, & les équipages jouissant de la meilleure santé. Avant son départ, il fit publier une déclaration adressée aux Canadiens au nom du Roi de France. Il rappelloit aux habitans du Canada leurs anciennes liaisons & leur ancienne amitié avec les Français dont ils tiroient leur origine. Il leur disoit qu'étant du même sang, parlant le même langage, ayant les mêmes coutumes, les mêmes loix, la même religion, il leur seroit beaucoup plus avantageux de secouer le joug des Anglais, que de combattre contre leurs anciens compatriotes. Il flattoit aussi la vanité de la Noblesse, en lui rappellant les honneurs dont elle avoit autrefois joui sous le Gouvernement Français, & dont elle jouiroit encore en combattant sous ses drapeaux. Il recommandoit aux Canadiens de regarder les Américains & les Français comme leurs amis & comme un seul peuple, & de croire que si les uns ou les autres envahissoient le Canada, ce ne seroit point pour y commettre des hostilités, mais pour les délivrer du joug d'une nation étrangère, qui vivoit dans un autre hémisphère. Il leur disoit que cette nation différoit avec eux en religion & en coutumes, & que son Gou-

1778. vernement deſpotique traiteroit un jour le Canada comme un pays conquis, & ſans doute plus mal que leurs compatriotes les Américains, à qui ils étoient redevables de leurs conquêtes paſſées. Il ne leur expliquoit cependant pas ſi, en abandonnant les Anglais, ils retourneroient ſous le Gouvernement de France, ou s'ils feroient partie des Etats-Unis; mais il promettoit en général, au nom du Roi, que tous ſes anciens ſujets qui renonceroient au Gouvernement Britannique, pourroient compter ſur ſa protection.

L'eſcadre de Byron étoit arrivée à *New-York* vers le milieu de Septembre; mais elle fut plus d'un mois à ſe réparer avant de pouvoir ſortir du port pour veiller les mouvemens du Comte d'Eſtaing. Après avoir radoubé ſes vaiſſeaux, cet Amiral fit voile pour Boſton; mais à peine parut-il devant la ville, qu'un violent ouragan le chaſſa de la côte, & déſempara de nouveau ſa flotte; de ſorte qu'il fut obligé d'entrer à *Rhode-Iſland*, d'où il ne ſortit que le 14 Décembre, pour aller aux îles.

Le Chevalier Clinton s'appercevant du danger où les îles Anglaiſes alloient être expoſées, & voyant qu'il n'étoit guère poſſible de former aucune entrepriſe de conſéquence ſur le continent de l'Amérique dans cette ſaiſon de l'année, détacha

le Général-Major Grant avec cinq mille de ces vétérans qui avoient déjà eſſuyé tant de dangers & paſſé par une variété de climats. Les troupes s'embarquèrent ſur ſoixante bateaux de tranſport, ſous l'eſcorte de cinq vaiſſeaux de guerre, d'une galiote à bombes, & de quelques frégates, aux ordres du Commodore Hotham. 1778.

Il arriva encore à cette occaſion des choſes remarquables, qui prouvent d'un côté la bonne fortune des Anglais, & de l'autre le malheur du Comte d'Eſtaing. Hotham partit de *Sandy-Hook* le même jour que le Comte quitta Boſton, & les deux flottes furent, durant le paſſage, aſſez près l'une de l'autre, faiſant voile pour le même endroit, dans des lignes parallèles, ſans que l'une eût connoiſſance de la ſituation de l'autre. Un coup de vent dans la traverſée, qui diſperſa la flotte Françaiſe, ſauva probablement l'eſcadre Anglaiſe & ſon convoi. Le Commodore Hotham eut le bonheur de tenir ſes vaiſſeaux enſemble pendant la tempête, & d'arriver, le 10 Décembre, à la Barbade, où il joignit l'Amiral Barrington, avant que le Comte d'Eſtaing eût gagné les îles. Les Officiers formèrent ſur le champ le deſſein d'attaquer Sainte-Lucie, entrepriſe qui fut accompagnée de beaucoup de dangers & d'accidens imprévus, mais dont l'iſſue fit honneur

1778. aux Anglais. Cette île leur fut du plus grand avantage le reſte de la guerre. Il étoit impoſſible que la petite garniſon de Sainte-Lucie réſiſtât long-temps à des forces ſi ſupérieures. Le 13 au ſoir, le Brigadier-Général Meadows débarqua au grand cul-de-ſac avec la première diviſion, & s'avança vers les hauteurs du côté ſeptentrional de la baie où étoit poſté le Chevalier de Micoud, Commandant de la place, avec ce qu'il avoit de troupes réglées, & un peu de milice. Il força ce fort, après quelque réſiſtance, s'empara d'une pièce de campagne qui ſervoit à faire feu ſur les chaloupes de débarquement, & d'une batterie de quatre canons qui avoit beaucoup incommodé les vaiſſeaux à l'entrée du port. Pendant ce temps-là, le Brigadier-Général Prevoſt avoit débarqué cinq régimens, & gardoit l'entrée de la baie. Il plaça ſes poſtes avancées, pendant la nuit, de manière à pouvoir conſerver une communication avec la première diviſion. Auſſi-tôt que le jour parut, M. Meadows, ſuivi du Brigadier-Général Prevoſt, marcha vers le Morne-Fortuné, & s'en empara. Le Chevalier de Micoud fut obligé de ſe retirer de poſte en poſte à meſure que les Anglais s'approchoient, à cauſe de l'infériorité de ſes forces. Il ſemble que ceux-ci prévoyoient ce qui devoit arriver; car, à meſure que l'a-

vant-garde s'emparoit des poſtes, M. Prevoſt les réparoit avec ſoin, y plaçoit des Officiers d'artillerie, établiſſoit des communications, & les mettoit dans le meilleur état de défenſe poſſible, agiſſant avec autant de précaution que s'il avoit eu des forces formidables à combattre. 1778.

Le Brigadier-Général Meadows prit enfin poſſeſſion de la Vigie qui commande le côté ſeptentrional du havre du Carenage. Le Chevalier Calder gardoit la place de débarquement avec quatre bataillons, d'où il envoya pluſieurs détachemens pour occuper des poſtes dans les montagnes qui commandent le côté méridional du grand cul-de-ſac, meſure qui ſauva probablement la flotte & l'armée d'un danger alors inattendu. A peine les Anglais s'étoient-ils emparés de l'île, que le Comte d'Eſtaing parut avec des forces formidables. Outre ſes vaiſſeaux de ligne, il étoit accompagné d'un grand nombre de frégates, de corſaires & de tranſports, & avoit près de neuf mille hommes de troupes à bord. Une partie de ces troupes, ainſi que les tranſports & les corſaires, avoient été raſſemblés à la Martinique, & l'attendoient depuis quelque temps. Le projet de M. d'Eſtaing étoit d'attaquer la Grenade & Saint-Vincent. En faiſant voile pour cette expédition, il fut informé de l'attaque de Sainte-Lucie. Cette

1778. circonſtance paroiſſoit des plus fortunées, puiſqu'elle lui offroit une occaſion de s'emparer tout d'un coup de toutes les forces de terre & de mer que les Anglais avoient dans les îles ; & il faut avouer que s'il étoit arrivé vingt-quatre heures plutôt, cet évènement paroiſſoit inévitable. Le Comte arriva devant l'île ſur le ſoir, & ne put commencer ſes opérations que le lendemain. Les Anglais profitèrent de la nuit pour faire les préparatifs néceſſaires à une défenſe obſtinée. Ils placèrent la flotte dans le grand cul-de-ſac, les bateaux de tranſport occupant l'intérieur de la baie, & les vaiſſeaux de guerre formant une ligne à ſon entrée, pour en barrer le paſſage. Il y avoit auſſi une batterie ſur la pointe méridionale, & une autre ſur la pointe ſeptentrionale. La baie du Carenage, qui conduit au Morne-Fortuné, eſt à deux ou trois milles au nord du grand cul-de-ſac, & la preſqu'île de la Vigie, où étoit le Brigadier-Général Meadows, forme l'extrémité ſeptentrionale du Carenage, & en couvre l'entrée de ce côté-là. La baie de Choc & celle de Gros-Iſlet ſont encore plus au nord. Lorſque M. Meadows eut pris poſſeſſion de la Vigie, l'Amiral Barrington avoit deſſein de faire paſſer les bateaux de tranſport dans la baie du Carenage, comme devant y être plus en ſûreté ; mais l'apparence ſoudaine

de la flotte Françaiſe l'avoit empêché d'exécuter ſon projet. Comme il n'attendoit pas d'ennemis, tout étoit en déſordre dans la baie, & il eut beſoin de toute ſon habileté pour pouvoir faire, dans l'eſpace d'une nuit, l'arrangement que nous avons déjà décrit. Cette manœuvre demandoit beaucoup de travail, & ſes matelots, fatigués, avoient enſuite la perſpective d'une attaque par une flotte ſupérieure, aux ordres d'un Général entreprenant. Barrington montoit le Prince de Galles, de ſoixante-quatorze canons; le reſte de ſon eſcadre conſiſtoit en un vaiſſeau de ſoixante-dix, deux de ſoixante-quatre, deux de cinquante, & trois frégates. 1778.

Par la conduite du Comte d'Eſtaing, il ſemble qu'il ne ſavoit pas encore que les Anglais euſſent pris poſſeſſion de la Vigie & des autres poſtes du Carenage; car ſon premier mouvement, au point du jour, fut de forcer de voiles, avec toute ſa flotte & ſon convoi, pour entrer dans cette baie; mais le feu des batteries des montagnes lui firent bientôt voir que les ennemis étoient maîtres de ce fort. Son propre navire, le Languedoc ſouffrit même beaucoup. La flotte Françaiſe parut alors déconcertée, elle s'éloigna de la côte, & il ſemble qu'il y eut une conſultation entre les Officiers Généraux pour ſavoir de quelle manière on devoit agir. Quelque temps après, le Comte d'Eſtaing

1778. s'avança avec dix vaiſſeaux de ligne, pour rompre la ligne de l'armée navale Anglaiſe, & pour forcer ſon paſſage dans le cul-de-ſac ; mais, après une canonnade très-vive de part & d'autre, il fut obligé de regagner le large. Il fit cependant de nouvelles diſpoſitions, & vers les quatre heures du ſoir, il revint à la charge avec douze vaiſſeaux. Il dirigea alors ſon attaque plus à la droite de la ligne ennemie, ce qui fit que le Prince de Galles ſouffrit conſidérablement. Cette dernière attaque fut bien ſoutenue, & continua plus long-tems que la première. Il y eut un engagement très-vif ; mais les Français ne purent faire aucune impreſſion, & ſe retirèrent à la fin en déſordre. Quand on conſidère la ſupériorité de la flotte Françaiſe, on eſt forcé d'avouer que l'Amiral Barrington, ainſi que toutes ſes forces, ſe firent beaucoup d'honneur dans cette défenſe. Le jour ſuivant, M. d'Eſtaing fit encore une diſpoſition qui indiquoit une troiſième attaque ; mais après pluſieurs mouvemens, il fit voile vers *Gros-Iſlet*, environ deux lieues plus au nord, & y mouilla ſur le ſoir. La nuit & une partie de la matinée furent employées à débarquer les troupes dans la baie de Choc, qui eſt entre *Gros-Iſlet* & le Carenage. L'île de Sainte-Lucie eſt remplie de forts naturels. Sa ſurface eſt une maſſe informe de collines roides & droites,

éparſes dans des montagnes eſcarpées, entre- 1778.
coupées par des vallées tortueuſes, des défilés profonds & des gorges étroites. Le Général Grant, avec le plus grand corps de troupes, occupoit tous les poſtes dans les montagnes des deux côtés du grand cul-de-ſac, &, par le moyen de pluſieurs petits forts, commandoit tout le terrein de-là à la place du Carenage, qui eſt à une diſtance de deux milles. Nous avons déjà vu que l'entrée de la baie étoit défendue par deux batteries. Les Anglais avoient, outre cela, deux autres batteries au fond de la baie où elle ſe rétrécit & ſe joint à une crique qui, dépaſſant le Morne Fortuné, coupe le pays, & s'étend encore un peu plus loin. La crique couvroit le front des batteries, & ces batteries commandoient les approches de la Vigie par terre. Le Général Meadows étoit dans cette preſqu'île avec treize cens hommes. M. Grant, qui commandoit les troupes de terre, avoit agi avec une circonſpection peu ordinaire aux Généraux Anglais, qui ont ſouvent trop de mépris pour leurs ennemis. Il avoit profité de tous les avantages du terrein; rien n'étoit confié au haſard. Les Français furent auſſi ſurpris de trouver les ennemis maîtres des montagnes, qu'ils l'avoient été de les trouver en poſſeſſion de la baie du Carenage. Après quelques délibérations,

1778. il fut réſolu d'attaquer la preſqu'île. Cinq mille hommes furent diviſés en cinq colonnes. La colonne droite étoit conduite par le Comte d'Eſtaing, celle du centre par M. de Lovendal, & la gauche par le Marquis de Bouillé. Le reſte des troupes s'occupa des mouvemens de M. Prevoſt, afin de l'empêcher de porter du ſecours au Général Meadows. En approchant de l'ennemi, les colonnes ſe trouvèrent enfilées par les batteries qui étoient au fond de la baie; mais, malgré ce contre-tems, elles ſe précipitèrent ſur les retranchemens des Anglais avec cette impétuoſité particulière aux troupes Françaiſes, & à laquelle il eſt preſqu'impoſſible de réſiſter. M. Meadows avoit donné ordre à ſes ſoldats de ne faire feu que lorſque les Français ſeroient tout près de ſes ouvrages, & il fut bien obéi. Les Anglais ne firent qu'une ſeule décharge, & les reçurent enſuite avec la bayonnette. Ce feu fut en conſéquence fort meurtrier; mais, loin d'être découragés, les Français continuèrent l'attaque avec la même ardeur, montèrent dans les retranchemens des ennemis, & ne furent repouſſés qu'après y avoir laiſſé ſoixante-dix morts. Ils ſe formèrent ſur le champ, & revinrent une ſeconde fois à la charge avec la même intrépidité; mais ils rencontrèrent la même opiniâtreté & le même courage. Quoiqu'ils euſſent

ſouffert conſidérablement, ils ſe rallièrent en- 1778.
core, & revinrent une troiſième fois ; mais ce troiſième effort n'eut pas la vigueur des deux premiers, ils furent rompus, & ſe retirèrent en déſordre, laiſſant les morts & les bleſſés ſur le champ de bataille. Il y eut cependant peu de tems après un accord entre le Comte d'Eſtaing & le Général Anglais, par lequel il fut permis aux troupes Françaiſes d'enterrer leurs morts, & d'emporter les bleſſés, à condition que les derniers ſeroient comptés comme priſonniers de guerre. La diverſion que la flotte fit, ne fut d'aucun effet.

Le Général Meadows mérite de grands éloges, tant à cauſe des belles diſpoſitions qu'il avoit faites, qu'à cauſe de ſa conduite. Quoique bleſſé dès le commencement de l'action, il ne voulut ni quitter ſon poſte, ni ſouffrir qu'on le penſât, juſqu'à ce que l'affaire fût décidée. Cette journée fut glorieuſe pour les Anglais, & la gloire qu'ils acquirent ne leur coûta pas bien cher. Ils n'eurent que peu de monde de tué, & ne perdirent pas même un ſeul Officier. Les Français eurent ſept cens hommes de tués & de bleſſés. M. d'Eſtaing reſta encore dix jours dans l'île, ſans faire aucune tentative par terre, ou par mer ; après quoi il rembarqua ſes troupes, & abandonna la place à ſa deſtinée.

1778.

CHAPITRE XXI.

APRÈS avoir vu ce qui ſe paſſoit en Amérique, il eſt tems que nous tournions nos regards vers l'Europe, & que nous examinions les meſures que prit l'Angleterre pour ſe débarraſſer de la ſituation critique où elle ſe trouvoit; ſituation dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans l'hiſtoire. Affoiblie par des querelles domeſtiques, qui épuiſoient ſes forces, dans leſquelles les victoires mêmes étoient ruineuſes, & la balance de la guerre ſi inégale, que, quoiqu'elle ne reconnût pas la ſouveraineté de ſes Colonies, elle étoit cependant obligée de les traiter comme des Etats indépendans; elle ſe trouva ſoudainement enveloppée dans une nouvelle guerre avec un des plus puiſſans Monarques de l'Europe, & que ſon voiſinage rendoit encore plus dangereux. Sans alliés, & même ſans amis, elle devoit ſoutenir ſeule une conteſtation ſi inégale, tandis que les autres Potentats de la Terre voyoient d'un œil de ſatisfaction les coups qu'on lui portoit. Tel étoit le tableau de la Grande-Bretagne en 1778. Une criſe ſi terrible, un

état ſi périlleux demandoit cette ſageſſe dans 1778.
les conſeils & cette fermeté dans les opérations qui ſe trouvent ſi rarement réunies dans les mêmes perſonnes, & encore moins avec le vrai patriotiſme. Si ces ſituations des affaires publiques ſervent quelquefois à tirer de l'obſcurité & à faire éclater des talens ſupérieurs que l'on n'auroit jamais connus autrement, il arrive plus ſouvent qu'elles produiſent des effets contraires; car la vaſte étendue des objets éblouit, embarraſſe & confond des talens médiocres, qui auroient été ſuffiſans dans toute autre occaſion pour diriger les affaires de l'Etat.

Il y avoit pendant ces tems dangereux une irréſolution & un manque de fermeté dans les conſeils de la Grande-Bretagne qui n'échappèrent pas aux obſervations du reſte de l'Europe. Quoiqu'elle dût s'attendre à cet évènement, elle en parut étonnée. Le langage de la Cour, auſſi-tôt qu'elle fut revenue de ſa première ſurpriſe, fut à la vérité violent; mais c'étoit plutôt le langage de l'indignation & de la vengeance, que celui de la fermeté & de la réſolution. Ces rodomontades furent bientôt évaporées, &, au lieu de conquête & de reſſentiment, on ne parla plus que d'une guerre défenſive. Les ennemis des Miniſtres ſe firent entendre à cette occaſion.

1778. Ils dirent que ce plan timide ne convenoit ni à l'état critique des affaires, ni au langage qu'ils avoient tenu ; qu'ils auroient dû, par quelque grand coup, faire revivre l'ancienne réputation de la nation, & faire conſerver aux Puiſſances étrangères une haute idée de leur bravoure. Le Conſeil étoit alors diviſé. Il y avoit deux plans en agitation. Le premier étoit de rompre l'alliance des Etats-Unis avec la France par le moyen des Commiſſaires, & nous en avons déjà vu l'iſſue. Le ſecond, de détacher la France des Etats-Unis en lui faiſant des conceſſions ; mais celui-ci promettoit encore moins de ſuccès que le premier. L'Angleterre n'avoit rien à donner d'équivalent aux avantages qu'offroit l'Amérique. D'ailleurs, trop de raiſons engageoient le Miniſtère Français à agir conformément aux traités qu'il avoit ſignés. L'honneur de la nation, & plus encore la politique qui, par ce démembrement de l'Empire Britannique, ôtoit aux Anglais tous les moyens de pouvoir nuire à la France. On dit qu'il fut auſſi propoſé dans le Conſeil de reconnoître l'indépendance de l'Amérique, de faire la paix avec elle, & de tourner toutes les forces de l'Empire contre la France. Cette meſure étoit certainement la plus ſage. Les Anglais avoient

dans le nouveau Monde une flotte pour le moins égale à celle de France ; &, s'ils avoient tranſporté aux Antilles les trente mille hommes qui étoient ſur le continent de l'Amérique, il eſt probable qu'avec de pareilles forces, ils ſe ſeroient emparés de la plupart des îles Françaiſes, &, par ce moyen, porté un coup terrible au commerce de cette nation. Si, dans ces circonſtances, elle s'étoit trouvée réduite à faire la paix, ou ſi elle n'avoit pu ſe conſerver une ſupériorité en mer, elle perdoit également tous les avantages de ſon alliance avec les Etats-Unis; car les Américains auroient préféré échanger leurs denrées aux Indes occidentales, que de courir de grands riſques en venant en Europe. Les anciennes liaiſons ſe ſeroient renouvellées, l'intérêt mutuel auroit inſenſiblement fait oublier les animoſités qu'avoient cauſées les diſſentions, & l'Angleterre, en perdant des ſujets, ſe ſeroit acquis des alliés qui auroient pu lui donner beaucoup de poids dans les deux hémiſphères. Qui ſait ce qu'auroient pu faire ces deux Puiſſances en portant tour-à-tour leurs forces réunies dans l'un ou l'autre Monde? Mais, heureuſement pour la France, la politique bornée du Gouvernement Britannique, qui ne reſpiroit qu'une vengeance impoſſible, a probablement aliéné les Etats-Unis pour toujours,

1778.

1778. La Grande-Bretagne va inſenſiblement reprendre le rang que la nature lui avoit deſtiné. C'eſt, ſans doute, à cette variété d'opinions que l'on doit attribuer l'indéciſion des Conſeils de l'Angleterre. Le Marquis de Noailles s'en étoit même plaint en quittant Londres, & avoit dit que le Miniſtère étoit ſi irréſolu, qu'il ne pouvoit jamais obtenir une réponſe poſitive touchant aucune affaire. Le jour même que cet Ambaſſadeur avoit délivré le reſcrit de la Cour de Verſailles au Secrétaire d'Etat, la ville de Londres avoit préſenté une adreſſe au Roi pour le prier d'ôter l'adminiſtration des affaires à des Miniſtres qui n'avoient jamais donné que des preuves d'ignorance, & la placer en des mains habiles qui fuſſent capables de faire renaître la confiance du peuple. Cette adreſſe étoit écrite avec la dernière élégance & la plus grande juſteſſe. Elle faiſoit une récapitulation de toutes les pertes & les diſgraces que les mauvais conſeils du Cabinet avoient cauſées à la nation. Elle rappelloit à Sa Majeſté combien de fois les citoyens de la Métropole, ainſi que d'autres corps reſpectables, l'avoient priée de mettre fin aux calamités de la guerre, & lui avoient humblement repréſenté les conſéquences qui s'en ſuivroient. Elle faiſoit auſſi mention des réponſes altières qu'on avoit faites à leurs humbles repréſentations

préſentations. Elle obſervoit que dans ces tems de danger, il ſe trouvoit une négligence impardonnable dans le Gouvernement ; qu'il n'avoit pris aucune meſure pour former des alliances avec les autres Puiſſances de l'Europe, afin de contrebalancer le pouvoir des ennemis formidables dont il étoit menacé. 1778.

La réponſe que le Roi fit à cette adreſſe, fut plus meſurée que de coutume. Il dit que les reſſources de l'Etat n'avoient pas été mal employées, puiſque l'objet étoit de maintenir cette ſubordination ſuivant les loix qui devoit exiſter dans toutes ſes parties ; que Sa Majeſté avoit toujours déploré les calamités de la guerre, & qu'elle donneroit toute l'efficacité poſſible aux meſures que le Corps légiſlatif avoit priſes pour rétablir la paix & une réconciliation permanente.

Le 18 Mars, la Cour de France ayant appris l'effet qu'avoit produit le reſcrit du Marquis de Noailles, donna des ordres pour ſaiſir tous les vaiſſeaux Anglais qui ſe trouvoient dans ſes ports. Cette conduite fit faire la même choſe à la Cour de Londres ; mais il n'y avoit que très-peu de vaiſſeaux dans les ports reſpectifs des deux nations. Le 21 du même mois, la Cour de Verſailles prit un parti plus décidé, qui ſembloit mettre le ſceau à ſa dernière déclaration, &

1778. qui donnoit à ſes nouveaux alliés des preuves non équivoques de ſa ſincérité. Elle donna publiquement audience aux trois Députés de l'Amérique, le D. Franklyn, Silas Deane & Arthur Lee, & les reçut comme Miniſtres plénipotentiaires des Etats-Unis. M. de Vergennes les introduiſit au Roi avec les cérémonies ordinaires aux Ambaſſadeurs des Puiſſances ſouveraines; évènement mémorable, & qui étoit des plus mortifians pour la Cour de Londres. Les deux Cours conſervèrent cependant les apparences, & la proclamation du Roi d'Angleterre, qui offroit des avantages extraordinaires à ceux qui feroient des priſes, quoique ſignée le 28 Mars, ne fut publiée que vers le commencement de Juillet. On leva la milice, & on forma différens camps à Weſtminſter, Salisbury, & à Saint-Edmundsbury, dans le Comté de Suffolk. Pour augmenter la confiance du peuple, on nomma au commandement de la flotte de la Manche un Amiral fort populaire, & qui avoit mérité l'eſtime de ceux de ſa profeſſion. On s'apperçut alors que les aſſurances de Mylord Sandwich n'étoient rien moins que véritables, & que la marine n'étoit pas dans cet état floriſſant où il l'avoit repréſentée. M. Keppel, qui étoit deſtiné au commandement de la flotte qui devoit protéger le commerce de la Grande-

Bretagne, & ſoutenir l'honneur de ſon pavillon dans les mers de l'Europe, partit pour Portsmouth, quelques jours après que l'Ambaſſadeur de France eut donné ſon reſcrit. Il trouva la marine encore en plus mauvais état qu'il ne la croyoit lui-même, & qu'on ne l'avoit dit en plein Parlement. Il n'y avoit que ſix vaiſſeaux de ligne d'équipés, & un manque général de toute eſpèce de proviſions. Cet Amiral agit, néanmoins, avec tant de prudnce & de diſcrétion, qu'il empêcha le peuple de s'alarmer. Sans murmure & ſans plainte, il s'adreſſa ſecrétement à l'Amirauté, & s'appliqua tellement à encourager les matelots & les différens ouvriers, qu'un nouvel eſprit s'empara de toutes ces claſſes d'hommes, & que, vers le milieu de Juin, il fut en état de mettre en mer avec une flotte de vingt vaiſſeaux, & des promeſſes de renfort. Le public fut très-ſatisfait du choix que l'on avoit fait. M. Keppel s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la guerre de 1756, & avoit mérité les éloges de Mylord Anſon & de l'Amiral Hawke. Il étoit, pour ainſi dire, l'idole des matelots. Il y a des choſes qui démontrent bien la dépravation de la nature humaine. Dans les tems de ſécurité, c'eſt ordinairement l'intrigue, la flatterie ou la baſſeſſe, qui obtiennent les poſtes honorables; mais, 1778.

1778. lorſque le danger eſt près de nous, on va chercher le mérite & les talens dans les retraites où ils s'étoient retirés. Cette réflexion eſt à la vérité flatteuſe pour la vertu opprimée ; mais elle doit auſſi lui cauſer bien des alarmes. L'Amiral Keppel, dans ſa ſituation, n'avoit rien à gagner, & tout à perdre. Il alloit riſquer, dans une ſeule campagne, la gloire qu'il avoit acquiſe pendant quarante ans de ſervice, & il entreprenoit cette campagne dans des tems bien critiques. Il n'étoit plus dans cet âge ambitieux où l'on cherche toujours de nouveaux dangers & une addition de gloire. Il pouvoit alors ſe repoſer tranquillement ſur ſes lauriers, & il n'en auroit pas moins mérité les louanges de ſes compatriotes ; mais il préféra l'amour de ſa patrie à toute autre conſidération. Ses opinions politiques rendoient encore ſa ſituation plus dangereuſe ; car il s'étoit toujours oppoſé aux meſures des Miniſtres qui recherchoient alors ſes talens. Tout Officier à qui l'on a confié des commandemens d'importance, doit ſavoir combien les ſuccès d'un Général dépendent du ſoutien qu'il reçoit du Gouvernement. Il eſt facile aux Miniſtres de faire échouer ſes projets, & de lui attribuer enſuite ce manque de réuſſite. La bravoure & la franchiſe ont ſouvent été victimes des intrigues des Cours.

Le Roi fit demander M. Keppel, qui ſe rendit auſſi-tôt dans ſon Cabinet. Dans cette audience, & dans les ſuivantes, il s'expliqua avec toute la franchiſe qui lui étoit naturelle. Il dit qu'il ſervoit pour obéir à ſes ordres ; qu'il n'avoit jamais eu de relation avec ſes Miniſtres, & qu'il prenoit le commandement ſans faire aucune difficulté, & ſans exiger la moindre faveur ; mais qu'il ſe fioit aux bonnes intentions de Sa Majeſté & à ſa protection. Quand dans la ſuite on inſtruiſit ſon procès, il ſe ſervit de ces expreſſions : « Quoique pendant quarante » ans de ſervice, je n'euſſe reçu aucune faveur » du Roi, excepté ſa confiance en tems de » danger, je ne crus pas devoir refuſer mes » ſervices à ma patrie, ſur-tout lorſqu'on me » diſoit qu'ils pouvoient lui être précieux ». 1778.

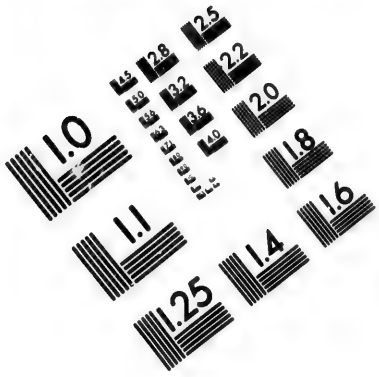
Le Miniſtre de la Marine ſembloit auſſi fort ſatisfait de la nomination de M. Keppel ; car c'étoit le Chevalier Hugh Palliſer, un de ſes favoris, qui avoit apporté le meſſage du Roi à l'Amiral. Palliſer étoit *Lord* de l'Amirauté, avoit vécu dans la plus grande intimité avec M. Keppel, & devoit commander la diviſion bleue ſous lui. La plus grande concorde régnoit dans l'Armée navale. Keppel partit, le 13 Juin, de Saint-Helen avec des pouvoirs illimités. Il tenoit en ſes mains la deſtinée de

1778. l'Empire. Toutes les flottes marchandes qui, par le moyen des immenſes richeſſes dont elles étoient chargées, pouvoient ſeules rendre l'Angleterre capable de s'oppoſer à tant d'ennemis, étoient alors en mer pour revenir des différentes parties du Globe. Il falloit, outre cela, protéger les côtes étendues de la Grande-Bretagne, & ces ports royaux qui renfermoient toutes les ſources de ſa puiſſance, & ſes eſpérances futures. C'étoit à la garde de vingt vaiſſeaux que la défenſe de ces objets importans étoit confiée, tandis que la France faiſoit à Breſt des armemens formidables.

Lorſque la flotte Anglaiſe arriva dans la baie de Biſcaye, où elle avoit ordre de croiſer, deux frégates Françaiſes s'en approchèrent pour obſerver ſes mouvemens. Quoique la guerre n'eût pas encore été déclarée, les circonſtances dans leſquelles ſe trouvoient les deux Royaumes auroient néanmoins pu juſtifier des hoſtilités. Malgré cela, l'Amiral Keppel agit avec beaucoup de précaution. Il voulut cependant connoître la force & la poſition de la flotte Françaiſe, & pour ſe procurer des informations, il réſolut d'arrêter les deux frégates. Il fit donc mettre un ſignal de chaſſe, & ſur le ſoir la frégate le Milford atteignit la Licorne de trente-deux canons. Le Capitaine Anglais pria le Capitaine

de la Licorne de venir parler à l'Amiral, ce qui fut abſolument refuſé. Un vaiſſeau de ligne tira alors un coup de canon en avant de la frégate Françaiſe, & elle vira vers lui & fut menée dans la flotte Anglaiſe. L'Amiral envoya ſur le champ ordre de traiter le Capitaine Français avec toute la politeſſe poſſible, & de l'informer qu'il le verroit le lendemain matin auſſitôt qu'il ſeroit près de ſon bord. Les navires qui avoient la frégate en garde eurent ordre de la conduire vers le vaiſſeau Amiral; mais le lendemain matin elle fit un mouvement qui indiquoit qu'elle vouloit s'éloigner. Cela obligea un des navires qui l'accompagnoient de tirer un coup de canon en avant pour l'avertir de continuer ſa route. Au grand étonnement des Anglais elle tira alors toute ſa bordée, & fit une décharge de mouſqueterie ſur l'Amérika, de ſoixante-quatorze canons, au moment où Mylord Longford qui le commandoit étoit ſur le tillac & parloit au Capitaine Français dans les termes les plus meſurés. Auſſi-tôt après cette décharge, elle mit pavillon bas. 1778.

Pendant ce tems-là, la Belle-Poule, de trente-ſix canons, ainſi qu'un petit bateau de douze, tâchoient d'éviter la flotte Anglaiſe. L'Aréthuſe, frégate à-peu-près de même force, & un cutter, les pourſuivirent vivement. Ces frégates étoient



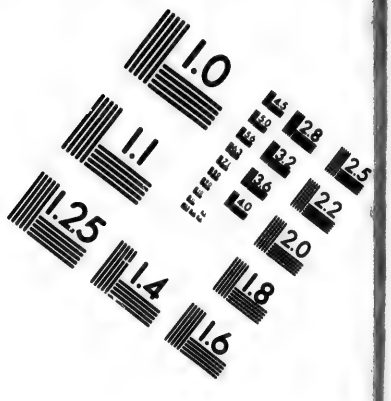
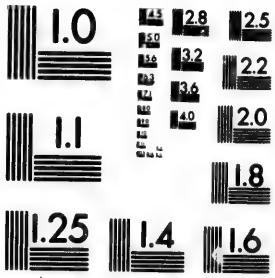
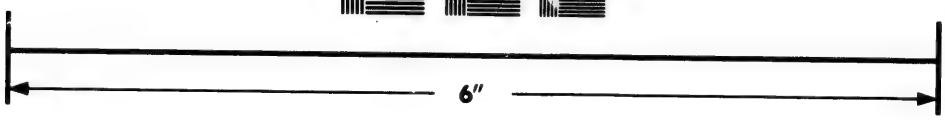
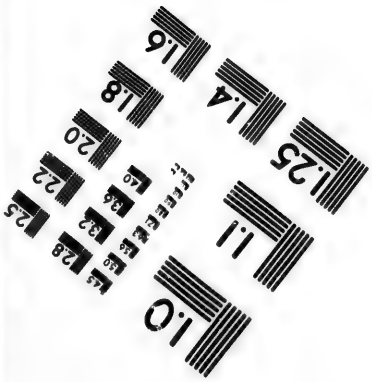
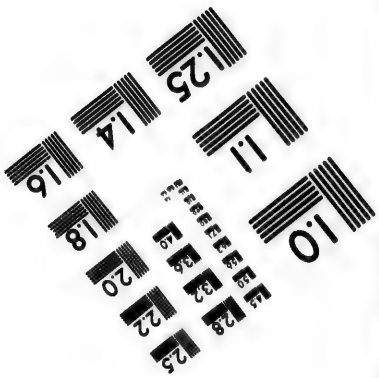


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1778. fort éloignées de la flotte lorſque l'Aréthuſe atteignit la Belle-Poule & lui ſignifia l'ordre de l'Amiral Anglais de venir lui parler. Le Capitaine Français refuſa avec raiſon d'obéir, ſur quoi l'Aréthuſe tira un coup de canon en avant de la Belle-Poule, qui lui répondit par toute une bordée. Il y eut alors un combat déſeſpéré qui dura pendant deux heures, dans lequel les deux Nations s'efforcèrent de remporter la palme. A la fin, les mats & les voiles de l'Aréthuſe furent tellement déſemparés, qu'elle ne fut plus capable de gouverner. La Belle-Poule avoit auſſi été fort maltraitée, & il ſemble que les deux frégates furent bien aiſes de ſe ſéparer. Au point du jour, pluſieurs bateaux remorquèrent la Belle-Poule dans une petite baie. Il y eut auſſi une action très-vive entre les deux petits vaiſſeaux, le cutter Anglais avoit dix canons & l'autre huit. Le combat dura une heure; mais la fortune fut ici plus favorable aux Anglais, le Capitaine Français fut obligé de ſe rendre, ayant cinq hommes de tués & ſept de mortellement bleſſés. La Belle-Poule eut quarante hommes de tués & cinquante-ſept de bleſſés : entre les premiers étoit le ſecond Capitaine. Le Roi récompenſa l'équipage de la Belle-Poule, à cauſe de ſa bravoure, & fit donner des penſions aux veuves de ceux qui avoient

péri dans le combat. Les Capitaines de l'Aré- 1778.
thuse & du cutter reçurent aussi de grands éloges de la part de l'Amiral Anglais. On peut dire que ce combat servit à donner un nouveau lustre à la valeur des deux Nations. M. Keppel retint une autre frégate qui se trouva au milieu de sa flotte ; mais il laissa passer plusieurs vaisseaux marchands, ne se croyant pas autorisé à interrompre le commerce. Par le moyen de ces frégates l'Amiral Anglais fut informé de bien des choses importantes. Il découvrit qu'il y avoit dans les eaux de Brest trente-deux vaisseaux de ligne, outre dix à douze frégates, tandis qu'il n'en avoit que vingt & trois frégates. Il se trouvoit alors près d'Ouessant, & sa situation devenoit embarrassante. Il ne pouvoit s'imaginer qu'on l'eût envoyé avec vingt vaisseaux pour en combattre trente-deux, dans un tems où la défaite de la flotte entraînoit, pour ainsi dire, celle de l'Empire. Il ne croyoit pas non plus que le premier *Lord* de l'Amirauté fût mal informé de ce qui se passoit à Brest, puisque la sûreté de l'Etat dépendoit, dans ce moment, de cette connoissance. L'Amiral Keppel n'étoit pas un de ces ignorans que l'on trouve chez toutes les Nations, qui attribuent toutes les bonnes qualités à leurs compatriotes, & ne veulent rien accorder à leurs ennemis. Une

1778. expérience de quarante ans lui avoit appris qu'un vaiſſeau Anglais n'eſt pas capable d'en battre deux Français ; c'eſt pourquoi il ſe trouvoit dans la plus grande perplexité. S'il étoit battu, ce n'étoit pas une de ces défaites ordinaires qui ſe terminent par la perte de quelques vaiſſeaux ; mais il y alloit du ſort de l'Empire. Si la flotte Françaiſe étoit reſtée victorieuſe, elle pouvoit enſuite balayer les mers, inſulter les côtes & envahir l'Angleterre. Les chantiers auroient même été expoſés à être détruits. D'un autre côté, il falloit ſoutenir l'honneur du pavillon Anglais, & il ſavoit que le peuple ne ſeroit guère content de voir fuir un de ſes Amiraux après avoir commis des hoſtilités ſur les côtes de l'ennemi. M. Keppel réſolut cependant de ne pas ſe laiſſer guider par un vain préjugé, lorſqu'il étoit balancé par de ſi grands dangers, & il revint à Portſmouth. Lorſque par la ſuite on inſtruiſit ſon procès, il déclara qu'il n'avoit de ſa vie ſenti tant de chagrin, que lorſqu'il fut obligé de tourner le dos aux côtes de France, & que ſon courage n'avoit jamais été mis à une pareille épreuve ; mais qu'il étoit perſuadé que cette retraite avoit ſauvé ſa patrie. Le retour inattendu de la flotte cauſa les plus vives alarmes à Mylord Sandwich. Il vit alors que le mauvais état de la marine alloit être découvert, & il

craignit que toute la rage de la Nation ne ſe tournât contre lui. La conduite de Keppel ne fut ni approuvée ni blâmée des Miniſtres. Ils le laiſsèrent dans l'incertitude ; mais il ſe trouva ſoudainement attaqué par des Ecrivains anonymes dans les papiers que l'on ſait être à la diſpoſition du Miniſtère. On lui reprocha ſon retour dans les termes les plus indécens, & il fut même menacé du ſort de l'Amiral Byng. Il ſouffrit tous ces reproches avec le plus grand ſang-froid, il ne fit aucune réponſe, & tâcha même d'étouffer le mécontentement que commençoient à faire paroître quelques-uns de ſes Officiers les plus affidés. Il fit tous les préparatifs néceſſaires pour retourner en mer le plutôt poſſible ſans eſſayer de juſtifier ſa conduite ; car en le faiſant, il auroit été obligé d'accuſer le premier *Lord* de l'Amirauté. L'arrivée des flottes des Indes Occidentales & du Levant fournit abondance de matelots. Par ce moyen, l'Amiral fut en état de faire voile le 9 Juillet avec vingt-quatre vaiſſeaux de ligne, & fut joint par ſix autres. Il n'avoit cependant que quatre frégates & deux brulots. Auſſi-tôt que la Cour de Verſailles fut informée du combat de la Belle-Poule & de la priſe des autres frégates, elle permit les repréſailles ſur les navires de la Grande-Bretagne. On ſuivit les mêmes meſures en 1778.

1778. Angleterre ; de ſorte qu'il ne manquoit rien à la guerre qu'une déclaration formelle.

Il y a encore ici une circonſtance qui prouve bien la bonne fortune des Anglais ; car ſi la flotte de Breſt avoit ſuivi celle des ennemis, elle auroit probablement intercepté tous ces navires marchands qui fournirent des matelots à la marine Royale, auroit bloqué leur flotte dans Portſmouth, & empêché la jonction de ces ſix vaiſſeaux ; mais elle laiſſa échapper cette occaſion. Elle ſortit cependant du port le 8 Juillet ; elle étoit compoſée de trente-deux vaiſſeaux de ligne, & d'un grand nombre de frégates. Le Comte d'Orvilliers étoit Général en chef, & avoit diviſé l'armée navale en trois Eſcadres. La première étoit directement ſous ſa conduite ; la ſeconde étoit commandée par le Comte Duchaffault, & la troiſième par le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans. M. de la Motte-Piquet, quoique Chef d'Eſcadre, ſervit comme Capitaine à bord du vaiſſeau du Duc de Chartres. En ſortant de Breſt ils prirent la frégate la *Lively*, qui s'étoit trouvé environnée. La flotte Anglaiſe étoit auſſi en trois diviſions. L'avant-garde étoit commandée par le Chevalier Harland, Vice-Amiral de la rouge, & l'arrière-garde par le Chevalier Palliſer, Vice-Amiral de la bleue. L'Amiral en chef étoit au centre, & avoit à ſes

ordres le Contre-Amiral Campbell, Officier très expérimenté, qui s'étoit offert à servir comme Capitaine à bord de son navire. Les deux armées vinrent en présence le 23 Juillet. Il parut, par la conduite du Comte d'Orvilliers, qu'il n'avoit aucune connoissance du renfort que M. Keppel avoit reçu, & qu'il croyoit qu'il n'avoit que le même nombre de vaisseaux avec lequel il s'étoit d'abord présenté devant Brest. Dans cette persuasion il tâcha d'en venir à une action; mais aussi-tôt que les flottes furent assez près l'une de l'autre pour reconnoître leurs forces réelles, il changea de résolution, &, par des manœuvres habiles, évita les efforts que faisoit son adversaire pour le forcer au combat. Comme la nuit approchoit, l'Amiral Anglais forma sa flotte en ligne de bataille, laissant le choix d'une attaque au Comte d'Orvilliers. Il y eut un changement de vent pendant la nuit & du gros tems qui changèrent les dispositions des deux armées navales. Les Français avoient le vent, & il étoit en leur pouvoir d'engager ou d'éviter le combat. Il y avoit cependant deux de leurs vaisseaux considérablement tombés sous le vent. M. Keppel résolut de les couper du reste de la flotte, & de réduire M. d'Orvilliers à l'alternative de les sacrifier, ou de hasarder une bataille. Le Général

1778.

1778. Français aima mieux s'en laiſſer ſéparer, & ils ne purent rejoindre la flotte le reſte de la croiſière. Par ce moyen, les deux armées étoient parfaitement égales en nombre; mais les Anglais avoient plus de navires à trois ponts que les Français. Les deux Généraux étoient guidés par des motifs différens. Keppel cherchoit à combattre, parce qu'il ne pouvoit pas protéger le commerce contre le nombre de frégates qui accompagnoient la flotte de France. D'Orvilliers avoit pluſieurs raiſons pour éviter une bataille: il ſe trouvoit entre les côtes d'Angleterre & la flotte Anglaiſe; il pouvoit intercepter par ce moyen quatre flottes marchandes de cette nation que l'on attendoit inceſſamment dans la Manche. Il ſe fit, pendant quatre jours, des évolutions dans leſquelles les deux Amiraux montrèrent beaucoup d'habileté, l'un tâchant d'éviter & l'autre d'amener une action. Un changement de vent ſoudain fit que les flottes ſe trouvèrent l'une près de l'autre, faiſant les mêmes bordées. M. d'Orvilliers ſe ſervit alors d'une manœuvre habile, par laquelle il pouvoit faire beaucoup de mal à l'ennemi ſans courir les riſques d'une défaite entière. Il fit virer de bord à tous ſes vaiſſeaux en même tems lof pour lof. De cette manière les deux armées ſe paſsèrent à bord oppoſé, &

reçurent réciproquement le feu l'une de l'autre. 1778.
L'action dura trois heures, & elles ſouffrirent conſidérablement.

Dès que l'Amiral Keppel eut paſſé l'arrière-garde des Français, & que la fumée fut aſſez diſperſée pour lui permettre d'obſerver la ſituation de ſon armée, il penſa aux moyens de renouveller le combat. Il s'apperçut que le Vice-Amiral de la rouge avoit déjà viré avec une partie de ſa diviſion, & portoit ſur l'ennemi; mais il vit que pluſieurs vaiſſeaux étoient tombés ſous le vent & étoient occupés à réparer leur dommage. Son vaiſſeau avoit tant ſouffert, qu'il ne put lui-même virer ſur le champ. Il le fit cependant peu de tems après, & fut le premier de la diviſion du centre qui porta ſur les Français. Il n'y eut que trois ou quatre navires qui purent le ſuivre. Voyant que la flotte étoit ſi déſemparée, il fit mettre bas le pavillon de combat, juſqu'à ce que les autres vaiſſeaux fuſſent en état de reprendre leur poſte, & mit le ſignal de former une ligne de bataille en avant. Par ce moyen, la diviſion bleue devoit former l'avant-garde; la rouge, l'arrière-garde, & l'Amiral reſter toujours au centre. Le Chevalier Palliſer, au lieu de virer, continua ſa route, paſſa l'Amiral à bord oppoſé, tomba ſous le vent, & ne revint plus dans la ligne le reſte du jour.

1778. Cela fit que le vaiſſeau Amiral ſe trouva le plus près des Français avec trois ou quatre autres de la diviſion du centre. Le Chevalier Harland étoit au vent avec ſix à ſept voiles de ſa diviſion, prêt à ſecourir l'Amiral. D'autres vaiſſeaux ſe trouvoient ſous le vent, faiſant les plus grands efforts pour réparer leur dommage & regagner leur poſte. A trois heures de l'après-midi, l'Amiral Keppel ne put raſſembler que douze vaiſſeaux.

La flotte Françaiſe ſe trouvoit alors entre la côte de France & la flotte Anglaiſe, & avoit auſſi viré de bord; mais il paroît que cette évolution n'avoit pas été faite avec tout l'ordre poſſible. Les vaiſſeaux ſe trouvoient, par ce moyen, trop près les uns des autres, & formoient un peloton. Cette ſituation auroit été dangereuſe ſi le Chevalier Palliſer avoit obéi, & ſi la flotte Anglaiſe avoit été en état de renouveller immédiatement le combat, parce que les vaiſſeaux auroient été expoſés à tout le feu de l'ennemi, & que pluſieurs d'entre eux n'auroient pu faire uſage de leurs canons; mais, dans les circonſtances actuelles, elle devenoit avantageuſe, parce que l'Amiral pouvoit étendre ſa ligne avec célérité du côté qu'il jugeoit le plus à propos, avant que l'ennemi ne pût de nouveau engager le combat; car les affaires étoient

étoient alors changées, c'étoit M. Keppel qui avoit le vent, & M. d'Orvilliers ne pouvoit que l'attendre. 1778.

Comme le Chevalier Palliſer reſtoit toujours hors de la ligne, l'Amiral Anglais ordonna au Chevalier Harland de former ſa diviſion à une certaine diſtance par derrière, afin de couvrir l'arrière-garde juſqu'à ce qu'il plût au Vice-Amiral de la bleue de reprendre ſon poſte. En conſéquence M. Harland ſe rangea avec ſa diviſion dans le ſillage de l'Amiral vers les quatre heures après-midi. C'eſt à cauſe de cette évolution que le Vice-Amiral de la bleue accuſa M. Keppel « d'avoir fait uſage d'une manœuvre » qui avoit l'apparence d'une fuite, & d'avoir » déshonoré le pavillon Anglais, en donnant » prétexte à l'ennemi de s'attribuer la victoire ». Quand on inſtruiſit le procès de Keppel, quelques-uns des marins les plus braves & les plus expérimentés déclarèrent cependant, avec ſerment, que cette manœuvre étoit abſolument néceſſaire, & qu'elle étoit fort habile.

Par cette relation, il paroît que la flotte Anglaiſe avoit ſouffert conſidérablement; que M. d'Orvilliers, en ſuivant le coup qu'il avoit porté, auroit pu remporter la victoire, & que la déſobéiſſance de Palliſer auroit rendu cette victoire facile.

1778. Le Général Français dit dans ſa relation qu'il fit virer de bord lof pour lof par la contre-marche à toute ſon armée, & que dès que ce revirement fut bien marqué, l'Amiral Anglais fit forcer de voiles à tous ſes vaiſſeaux pour s'élever dans le vent, & pouvoir, en revirant de bord, ſe trouver au vent de l'arrière-garde Françaiſe qu'il eſpéroit, ſans doute, couper & mettre entre deux feux. Mais qu'ayant reconnu le deſſein de M. Keppel, il rompit ſa manœuvre en faiſant revirer de bord toute l'armée Françaiſe en même tems, & en la préſentant en bataille au bord oppoſé à celui ſur lequel l'armée Anglaiſe venoit à ſa rencontre. Cette manœuvre inattendue déconcerta le projet de l'Amiral Anglais, & il fut obligé de prolonger l'armée Françaiſe ſous le vent. La tête de la ligne Anglaiſe ſe dirigea ſur les premiers vaiſſeaux du corps de bataille de l'armée de France, & cette direction oblique mit une partie de la tête de l'Eſcadre bleue hors de poſition de pouvoir combattre l'armée ennemie ; mais le feu fut d'autant plus vif au corps de bataille & à l'Eſcadre blanche-bleue, que les deux lignes s'étoient plus approchées, & que la mouſqueterie put jouer avec ſuccès. Comme le vaiſſeau la Ville de Paris dérivoit & tomboit ſous le vent plus que le reſte de la ligne, un vaiſſeau de quatre-vingt-dix

canons put paſſer au vent de ce vaiſſeau & le canonner d'un bord, tandis que le *Victory*, de cent canons, le canonnoit de l'autre : mais après un quart-d'heure d'un feu des plus vifs, le Comte de Guichen força ces deux vaiſſeaux à l'abandonner. Le Comte d'Orvilliers ajoute, que dans la vue d'ôter à l'armée Anglaiſe l'avantage que lui donnoit ſa poſition ſous le vent pour faire uſage de toute ſon artillerie, il fit ſignal d'arriver à l'Eſcadre bleue : que le ſignal ne fut pas d'abord apperçu, & que lorſque ſon intention fut connue de cette Eſcadre, le mouvement ne pouvoit plus être exécuté aſſez promptement pour avoir ſon effet, qui étoit de couper l'arrière-garde ennemie : que peu de tems après toute la ligne revira par la contre-marche, & qu'à quatre heures & demie elle étoit en bataille ſous le vent de la ligne Anglaiſe : que les ennemis qui avoient déjà reviré pour charger l'arrière-garde Françaiſe, voyant la ligne régulièrement formée, furent arrêtés dans leur évolution : que l'Amiral Anglais fut forcé de faire un mouvement rétrograde, & profita de ſa poſition au vent pour ſe rallier à l'ordre de bataille ſtribord qu'il parvint à former avec le tems. 1778.

Voilà les relations les plus exactes que nous avons pu nous procurer de ce combat qui a fait

1778. tant de bruit en Angleterre, & qui a auſſi excité quelques diſputes en France. M. de la Motte-Piquet, Capitaine de pavillon du Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans, auſſi habile que brave marin, fut très-piqué d'une phraſe dans la relation du Général, qui paroiſſoit inculper la diviſion bleue. Il écrivit à ce ſujet une lettre qui fut vue de tout Paris, dans laquelle il prétendoit que loin de ne pas avoir obéi au ſignal de M. d'Orvilliers, c'étoit le Saint-Eſprit qui avoit viré par la contre-marche, & fait le ſignal le premier, & qu'il avoit enſuite été confirmé par le Général. Il ajoutoit que le Duc d'Orléans, qui commandoit la diviſion bleue, avoit toujours montré la plus grande ardeur pour en venir à une bataille, que ce fut lui qui tira le premier coup de canon & qui engagea le combat, & que lorſque le Comte d'Orvilliers écrivit à ſes Lieutenans-généraux pour leur demander s'ils étoient d'avis de combattre, le Duc fit cette réponſe laconique : *le plutôt ſera le mieux, je ne ſuis venu ici que pour cela.*

Il ne paroît pas qu'aucune des flottes ait pris la fuite. Les Français perdirent l'occaſion d'une victoire preſque aſſurée, & ſe retirèrent enſuite pendant la nuit, & les Anglais furent bien aiſes de regagner leurs côtes quand le jour parut, afin d'y réparer leur dommage. C'eſt

donc avec bien peu de raiſon qu'on accuſa 1778.
l'Amiral Keppel d'avoir pu défaire l'armée navale de France, puiſqu'en ſuppoſant que la diviſion bleue eût obéi, la flotte Anglaiſe ayant plus ſouffert que celle de France, le ſecond combat devoit au moins être auſſi douteux que le premier. Les Anglais eurent cent trente-trois hommes de tués, & trois cens ſoixante-treize de bleſſés; & les Français deux cens cinq hommes de tués, & ſix cens ſoixante de bleſſés. Les premiers avouèrent que dans cette occaſion les derniers avoient manœuvré avec beaucoup d'habileté, & qu'ils avoient fait des progrès conſidérables dans la tactique navale. Les deux flottes remirent quelque temps après en mer; mais il n'y eut aucun combat.

CHAPITRE XXII.

1778. MALHEUREUSEMENT pour le repos du genre humain, les Européens, en portant leur commerce & leur correſpondance dans les parties les plus éloignées du Globe, y portèrent auſſi leurs querelles & leurs diſſentions, & elles ont conſidérablement affecté les peuples chez leſquels ils ſe ſont établis. Par ce moyen, ils ont contrebalancé, par un déluge de maux, tous les bénéfices que l'on pouvoit tirer d'une communication libre & aiſée avec le reſte de la terre. Telle eſt la dépravation de l'homme, que l'on eſt quelquefois tenté de regarder comme ſage la politique de la Chine & du Japon qui défend aux étrangers d'entrer dans leurs Etats. Elle eſt à la vérité nuiſible aux progrès de la ſcience & des arts ; mais auſſi elle aſſure le repos du peuple, & tend peut-être davantage à ſa félicité, que des inſtitutions plus libérales. Il eſt toutefois certain qu'en adoptant ce ſyſtême, bien des nations auroient évité la ruine inattendue dans laquelle elles ſe ſont enſuite trouvé enveloppées. Pendant que les effets des querelles entre la France & l'Angleterre ſe faiſoient ſentir

dans différentes parties de l'ancien & du nouveau Monde, la rage de la guerre ſe communiqua aux régions éloignées des Indes Orientales, régions qui appartenoient originairement à la race de Mortels, la plus paiſible, la moins mêlée, & qui témoigne le plus d'horreur pour l'effuſion de ſang & la cruauté. 1778.

La Compagnie des Indes Anglaiſe, prévoyant les conſéquences des traités entre la France & l'Amérique, crut qu'il étoit inutile de régler ſa politique ſuivant le ſyſtême des Cours de Verſailles & de Londres. Elle vit qu'en temporiſant, elle laiſſeroit échapper de belles occaſions, & que d'ailleurs la guerre ne pouvoit pas être bien éloignée, quoiqu'on conſervât encore l'apparence de la paix. Elle jugea auſſi que long-tems avant qu'on pût recevoir en Europe des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans cette partie de l'Aſie, les affaires prendroient une tournure qui juſtifieroit ſes meſures. Elle forma donc le deſſein de donner le dernier coup au pouvoir de la France dans les Indes Orientales. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que, dans un corps ſi nombreux, on ait pu tenir cette affaire aſſez ſecrete, pour qu'il n'en tranſpirât rien. La nouvelle de la réuſſite du projet apprit au peuple qu'il avoit été formé. Les inſtructions de la Compagnie & du Miniſtère étoient par-

1778. venues à Madraſs avec beaucoup de célérité ; & on y avoit auſſi-tôt fait des préparatifs pour le ſiège de Pondicherry. Le Général Monro, qui commandoit les troupes de la Compagnie ſur la côte de Coromandel, avoit aſſemblé, le 8 Août, une partie des forces deſtinées au ſiège, dans un endroit appellé *Red-Hill*, à quatre milles de cette ville. Il n'inveſtit cependant la place que le 21 du même mois. Ses troupes prirent, ce jour-là, poſſeſſion d'une haie épaiſſe qui entoure toutes les fortifications à une portée de canon, & coupèrent, par ce moyen, toute communication entre la ville & la campagne. Les 6 & 7, les Anglais ouvrirent la tranchée au midi & au nord de la ville, dans l'intention de l'attaquer en même tems des deux côtés. Avant ces opérations, le Chevalier Edward Vernon, qui commandoit les forces maritimes, avoit fait voile de Madraſs pour bloquer Pondicherry. Son Eſcadre conſiſtoit en un vaiſſeau de ſoixante canons, un de vingt-huit, un autre de vingt, un *ſloop*, & un vaiſſeau de la Compagnie armé en guerre. A peine fut-il parvenu au lieu de ſa deſtination, qu'il rencontra l'Eſcadre Françaiſe aux ordres de M. de Tronjolly. Elle étoit compoſée du Brillant de ſoixante-quatre canons, de la Pourvoyeuſe de trente-ſix, du Sartine de trente-

deux, & de deux vaiſſeaux de la Compagnie armés en guerre. Il y eut un combat très-vif qui dura deux heures ; après quoi, les flottes ſe ſéparèrent. Celle de France alla ſe réparer à Pondicherry, & l'Amiral Vernon tâcha de regagner le poſte qu'il devoit occuper ; ce qu'il ne put effectuer que le 20 à minuit. Le matin, un vaiſſeau Français venant d'Europe, ſe trouva dans la flotte Anglaiſe, & fut pris. On apperçut auſſi l'Eſcadre Françaiſe ſortant de la rade de Pondicherry à petites voiles. Le Chevalier Vernon ſe prépara alors pour un ſecond combat ; mais les vents empêchèrent les flottes de ſe joindre. Comme M. de Tronjolly avoit autant d'intérêt à protéger la ville par mer que M. Vernon à la bloquer, ce dernier crut qu'un ſecond combat étoit inévitable. C'eſt pourquoi il fit voile pour la rade de Pondicherry à l'approche de la nuit, où il mouilla, croyant que l'Amiral Français en feroit autant ; mais M. de Tronjolly abandonna entièrement Pondicherry, & une garniſon qui méritoit un meilleur ſort. Au point du jour, on ne découvrit aucun de ſes vaiſſeaux, & il ne parut plus enſuite ſur la côte. Nous ne ſavons à quoi attribuer cette conduite de l'Amiral Français. Le Sartine, qui avoit été ſéparé du reſte de l'Eſcadre dans la nuit du combat, ignorant ce changement de 1778.

1778. circonſtances, s'étoit ſi fort avancé pour gagner Pondicherry, que lorſqu'il s'en apperçut, il étoit trop tard, & il fut pris. La ville ſe trouva donc bloquée par terre & par mer. Le 18 Septembre, les Anglais ouvrirent des batteries de vingt-huit pièces de gros canons, & de vingt-ſept mortiers. M. de Bellecombe, Commandant de la place, fit une noble réſiſtance. Quoique privé de tout eſpoir de ſecours, il ſe défendit juſqu'à la dernière extrémité. L'artillerie formidable des aſſiégeans gagnoit néanmoins une ſupériorité évidente, & ils continuèrent les approches avec beaucoup d'ardeur; mais l'opiniâtreté de la garniſon les rendirent difficiles, & les pluies continuelles retardèrent beaucoup les ouvrages. Vers le milieu d'Octobre, il fut poſſible d'attaquer le corps de la place. Les aſſiégeans avoient, du côté du midi, pouſſé une galerie dans le foſſé de la ville, fait une brêche praticable au baſtion de l'hôpital, & préparé un pont de bateaux pour paſſer le foſſé. Les choſes n'en étoient pas moins avancées du côté du ſeptentrion. Ils avoient détruit toute la façade du baſtion, & conſtruit un radeau pour paſſer le foſſé, tandis que leurs compagnons le traverſeroient du côté du ſud. Ces deux attaques devoient être ſoutenues d'une autre par mer au nord, où les Français avoient une eſ-

pèce de jettée, & lorſqu'on eut réſolu d'atta- 1778.
quer, le Chevalier Vernon débarqua ſes ſoldats de marine & deux cens matelots pour aider les troupes de terre. Quand on fut prêt à donner l'aſſaut, il tomba une pluie exceſſive qui retarda l'attaque de quelques jours. Du côté du midi, les eaux enlevèrent la galerie du foſſé, & endommagèrent beaucoup le pont de bateaux. Les Anglais travaillèrent cependant avec tant de diligence, que le 17 Octobre, ils avoient tout réparé. M. de Bellecombe vit bien qu'une plus longue réſiſtance ne ſerviroit qu'à augmenter l'effuſion du ſang, & que ce ſeroit ſacrifier ſa garniſon & les habitans, ſans aucune utilité; c'eſt pourquoi il demanda à capituler. La bravoure de ce Commandant avoit inſpiré tant d'eſtime aux Anglais pour ſa perſonne & pour les troupes qu'il commandoit, qu'ils lui accordèrent tout ce qu'il demandoit. Ils lui permirent de renvoyer les Européens dans leur patrie, & de congédier les *Seapoys*. Ils accordèrent tous les honneurs de la guerre à la garniſon, & à la requête de M. de Bellecombe, ils ſouffrirent que le régiment de Pondicherry gardât ſes drapeaux. Il y avoit dans la place trois cens pièces de canon de différens calibres. Les effets publics tombèrent entre les mains des vainqueurs; mais on ne prit rien aux particuliers. Les troupes

1778. Anglaiſes qui attaquèrent cette place, étoient au nombre de dix mille cinq cens, dont quatre cens Européens. La garniſon qui la défendoit, étoit de près de trois mille hommes, dont neuf cens Européens. La perte des aſſiégeans ne fut point proportionnée à celle des aſſiégés, qui, étant couverts par des ouvrages plus forts, auroient dû, ce me ſemble, tuer beaucoup plus de monde à l'ennemi; mais on doit ſans doute attribuer cette circonſtance à l'opiniâtreté avec laquelle M. de Bellecombe défendoit tous les poſtes. Les Anglais eurent deux cens vingt-quatre hommes de tués, & ſix cens quatre-vingt-treize de bleſſés: les Français deux cens hommes de tués, & quatre cens de bleſſés.

Détournons les yeux de ces ſcènes de carnage, pour examiner les combats, moins ſanglans à la vérité, mais non moins opiniâtres du Parlement Britannique. Tout le monde attendoit avec impatience la réunion de cette Aſſemblée, parce qu'on devoit y parler d'affaires de la dernière importance. La fin d'une première campagne contre la France, ouvroit un vaſte champ à la diſcuſſion, ainſi qu'à la ſpéculation. Les principaux Officiers qui avoient eu des commandemens en Amérique, étoient de retour; les Commiſſaires étoient auſſi revenus, &, quoiqu'on fût déjà le ſort du bill *conciliatoire*, on eſpéroit

apprendre beaucoup de choſes touchant l'état civil & militaire de ce pays-là. 1778.

Le diſcours du Roi étoit rempli de plaintes contre les hoſtilités de la France. Sa Majeſté parloit fort peu des évènemens de la guerre, & fondoit ſes eſpérances de ſuccès plus ſur les efforts, l'unanimité & le courage de ſon peuple, que ſur ce qui étoit arrivé pendant la campagne. Elle diſoit cependant que le commerce avoit été protégé, & que l'on s'étoit vengé amplement ſur celui des aggreſſeurs. On y repréſentoit les Puiſſances neutres comme faiſant des proteſtations d'amitié; mais néanmoins comme ſuſpectes, à cauſe de leurs armemens. Le Roi regrettoit le manque de ſuccès du bill *conciliatoire*, & annonçoit qu'il ſeroit néceſſaire de faire de grands efforts par terre & par mer, ſans ſpécifier aucun plan d'opération, & gardoit un ſilence opiniâtre ſur la guerre d'Amérique.

La réponſe que le parti du Miniſtère propoſa de faire au Roi, fut, comme à l'ordinaire, une répétition de ſon diſcours. Les Membres de l'oppoſition proposèrent de leur côté l'*amendement* ſuivant : « Pour aſſurer Sa Majeſté qu'avec » le zèle le plus ſincère pour l'honneur de ſa » Couronne, & l'attachement le plus vif à ſa » perſonne & à ſa famille, la Chambre étoit » prête à ſoutenir, de tout ſon pouvoir, les

1778. » meſures néceſſaires pour la défenſe de la » Grande-Bretagne, & pour fruſtrer les deſſeins » de cette Puiſſance *inquiette* qui a ſi ſouvent » troublé la paix de l'Europe ; mais qu'elle » penſoit que ſon devoir le plus important, » dans cette malheureuſe ſituation des affaires, » étoit de s'informer par quels funeſtes con- » ſeils & par quel fatal ſyſtême de politique, » l'Angleterre avoit été réduite, de l'état le » plus brillant, qui excitoit même l'envie du » reſte de l'Europe, au commencement de ſon » règne, à cette condition dangereuſe qui de- » mandoit toutes les forces de l'Empire, ſans » que l'on pût eſpérer aucun avantage ».

Les Membres de l'oppoſition déclarèrent que l'unanimité qu'on recommandoit étoit abſurde, que ſi, à la vérité, c'étoit une reſſource infaillible dans la ruine des affaires, les Miniſtres avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour la rendre néceſſaire. Pour approuver unanimement une meſure, dirent-ils, il faut être convaincu de ſa ſageſſe. Nous ne pouvons donner notre approbation qu'à des plans déjà exécutés, ou à des projets à exécuter. Une différence d'opinions ne ſauroit, en aucune manière, affecter les premiers. Quant aux autres, comme le diſcours du Roi n'annonce aucun plan pour la conduite future de la guerre, il nous eſt im-

poſſible d'y conſentir, & de concourir unanimement dans des meſures que nous ne connoiſſons pas encore. Qui ſont, ajoutèrent-ils, ceux qui nous engagent à l'unanimité ? des gens qui ne s'accordent eux-mêmes ſur aucun article, ſur aucune diſpoſition, ſur aucun conſeil, ſur aucun principe, & ſur aucune action. L'unanimité eſt un mot ſpécieux ; mais elle ne ſauroit exiſter, parce que les ſavans & les ignorans ne ſeront jamais d'accord ; & ſi cela arrivoit, il s'enſuivroit bien des maux, puiſque, pour lors, ce ſeroit l'opiniâtreté qui prévaudroit, & qu'elle eſt conſtamment la compagne de la folie. L'unanimité, dans les circonſtances préſentes, ne ſerviroit qu'à donner ſanction à la conduite paſſée & aux bevues à venir des Miniſtres, & à commettre de nouveau le ſort de la nation dans une guerre plus dangereuſe, à l'incapacité de ces mêmes hommes qui ont, dans la première, cauſé la ruine de leur patrie. Si nous concourons unanimement à préſenter une adreſſe qui exprime la moindre ſatisfaction des Miniſtres actuels, cette meſure, loin de donner de la vigueur à nos efforts, ou d'inſpirer de la terreur à nos ennemis, ne ſervira qu'à exciter le déſeſpoir des Anglais & à donner de la confiance aux Français, lorſqu'ils verront que le pouvoir délibératif eſt auſſi abject 1778.

1778. que l'autorité exécutrice eſt mépriſable. D'ailleurs le diſcours du Roi, continuèrent-ils, ou plutôt celui du Miniſtre, nous annonce une fauſſeté palpable. Il dit que nous n'avons pas eu tout le ſuccès que la juſtice de notre cauſe & les efforts que nous avons faits, nous donnoient lieu d'eſpérer; &, conſidérant l'infériorité de nos flottes & les délais de nos préparatifs, nous n'avons pas droit d'attendre de ſi grands ſuccès. C'eſt même un miracle que nous ayons échappé à une ruine univerſelle. Conſéquemment le diſcours nous annonce une fauſſeté & accuſe injuſtement les Officiers qui ſont au ſervice de l'Etat, tandis que tout le blâme ne doit tomber que ſur les Miniſtres. Ce diſcours eſt un libelle ſur le Parlement. Il appelle les dernières meſures pour rétablir la paix celles du Parlement. Cette Aſſemblée ſavoit-elle que Philadelphie devoit être évacuée à l'arrivée des Commiſſaires? Ils ne le ſavoient pas eux-mêmes. Cette abſurdité eſt-elle donc le plan des repréſentans du peuple, ou ne ſont-ils aſſemblés tous les ans que pour décharger les Miniſtres des diſgraces que cauſent leurs erreurs? Les patriotes ſont unanimes dans le ſyſtême qu'ils recommandent. Tournez vos armes contre la France; elle n'a formé une alliance avec l'Amérique que par intérêt. Quand elle ſe trouvera attaquée vigoureuſement,

reuſement, & qu'elle ſentira les maux de la guerre, elle rejettera la perſpective éloignée d'avantages incertains, & abandonnera un allié dont elle ne reçoit qu'une participation de misères & de calamités. D'un autre côté, le courage de l'Amérique eſt ſoutenu par les motifs puiſſans de la liberté & de la conſervation. Chaque effort que nous faiſons pour ſoumettre nos Colonies les met encore plus au pouvoir de la France, qui n'éprouve aucun inconvénient de la protection qu'elle leur accorde. Chaque goutte de ſang que nous répandons dans le nouveau Monde, ne ſert qu'à cimenter une alliance fatale au bonheur de l'Empire Britannique. 1778.

Les partiſans du Miniſtère s'abſtinrent d'entrer dans aucune diſcuſſion ſur la politique de la guerre d'Amérique, parce qu'ils ne vouloient point découvrir leur deſſein, ou qu'ils vouloient avoir le choix d'adopter des meſures ſuivant les circonſtances; mais ils juſtifièrent leur conduite au ſujet des préparatifs & des armemens de la dernière campagne.

Ils dirent que ſi on avoit envoyé l'Amiral Byron plutôt dans le nouveau Monde, M. d'Eſtaing auroit pu joindre la flotte de Breſt, & que, par ce moyen, la France auroit eu une flotte ſupérieure dans la Manche; qu'ils avoient empêché que cette mer ne devînt le théâtre de la guerre,

1778. & que c'étoit beaucoup d'avoir éloigné le danger de leurs côtes. Ils ajoutèrent que l'évacuation de Philadelphie étoit une réſolution dictée par la ſaine politique. Lorſque la France eut pris parti dans cette conteſtation, continuèrent-ils, il devint néceſſaire de défendre nos îles & d'attaquer les ſiennes. Il étoit alors impoſſible que nous conſervaſſions tous nos poſtes ſur le Continent, & il fallut opter ou de Philadelphie ou de *New-York*. La dernière place parut préférable, parce qu'elle étoit plus au centre, & que d'ailleurs la flotte pouvoit coopérer avec l'armée.

Les Membres de l'oppoſition tournèrent ces argumens à leur avantage. Ils dirent que la juſtification de cette meſure étoit une condamnation abſolue du ſyſtême qui l'avoit occaſionnée, que les Avocats pour la guerre d'Amérique venoient de démontrer eux-mêmes qu'il étoit impoſſible de réuſſir, puiſque l'armée, en avançant dans le pays, étoit réduite à l'alternative ou de s'affoiblir en ſe diviſant, ou de retourner ſur ſes pas, & de faire voir l'inutilité de ſes opérations. Perſonne, ajoutèrent-ils, ne peut s'imaginer qu'il ſoit poſſible de conquérir un continent en reſtant dans une ville : c'eſt pourquoi, tant que nous continuerons une guerre offenſive en Amérique, que notre armée avance, qu'elle recule, ou qu'elle ne bouge pas de place, ce ſera toujours la même choſe, une guerre inu-

tile, diſpendieuſe & cruelle. Après des débats qui durèrent juſqu'à deux heures du matin, l'*amendement* fut rejetté. 1778.

Dans la Chambre des Pairs, il y eut auſſi de grandes diſputes au ſujet de l'adreſſe. Les Pairs du parti de l'oppoſition voulurent la rejetter toute entière, ſans y faire d'*amendement*. Il eſt abſolument néceſſaire, dirent-ils, d'examiner l'état de la Nation; il n'eſt pas tems de flatter le Roi, il faut lui ouvrir les yeux ſur la véritable ſituation des affaires. Les diſgraces que nous avons eſſuyées, le danger où nous ſommes, les mécontentemens qu'il y a dans toutes les parties de ſes dominations, les diſſentions de l'armée & de la marine proviennent de la mauvaiſe conduite du Gouvernement, & il faut y apporter remède. Il eſt néceſſaire de changer ce ſyſtême foible & méchant, fondé ſur de faux principes, ſoutenu par l'opiniâtreté, la folie & l'erreur, & qui tend inévitablement à la ruine & à la deſtruction. Il faut de nouveaux Miniſtres & de nouvelles meſures, avant qu'on puiſſe s'attendre à des ſuccès en tems de guerre & à être en ſûreté en tems de paix.

Les partiſans du Miniſtère déclarèrent qu'il étoit ſans exemple de ne point faire de réponſe à Sa Majeſté. On pouvoit propoſer un *amendement* à celle qui étoit offerte; mais non pas la rejetter

1778. de cette manière. Comment, dirent-ils, le Roi vient demander l'aſſiſtance de ſon peuple pour défaire les deſſeins perfides & dangereux de la France qui eſt ouvertement liguée avec ſes ſujets rebelles pour la ruine de l'Empire, & on refuſe de lui faire réponſe ! C'eſt déclarer ouvertement à toute l'Europe que nous ſommes déterminés à ne lui donner aucun ſecours, & que ſes dominations ſeront déſormais à la merci de ſes ennemis. Il n'eſt plus à préſent queſtion de conquérir l'Amérique, continuèrent-ils ; mais il s'agit de ſavoir ſi nous nous ſoumettrons ſans réſiſtance aux forces réunies de la France & de nos Colonies, où ſi nous ferons des efforts vigoureux pour punir la perfidie de nos ennemis, & pour rétablir la ſplendeur de l'Empire.

Les Membres de l'oppoſition répliquèrent qu'en rejettant l'adreſſe, ils ne refuſoient pas tout ſyſtême de guerre & de politique ; mais qu'ils exprimoient, par ce moyen, au Souverain ce qu'ils vouloient qu'il entendît, qu'ils étoient déterminés à ne donner aucun ſecours aux Miniſtres actuels, parce qu'ils étoient convaincus, par une expérience trop fâcheuſe, de leur incapacité. Quand on en vint à la diviſion des voix, il s'en trouva ſoixante-ſept pour l'adreſſe propoſée, & trente-cinq pour qu'on ne la préſentât pas.

Le manifeste que les Commissaires avoient fait publier avant leur départ de l'Amérique, ayant paru dans les papiers de nouvelles, le marquis de Rockingham dans la Chambre haute, & M. Coke dans la Chambre basse, proposèrent que l'on en mît des copies authentiques devant les Chambres ; ce qui fut accordé. 1778.

M. Coke dit que le Parlement n'avoit jamais autorisé les Commissaires à publier une pareille proclamation, & que Sa Majesté ne leur avoit pas, non plus, donné un semblable pouvoir, qu'ils avoient été envoyés pour faire la paix, & non pas pour déclarer la manière dont la guerre devoit être continuée. Il proposa ensuite l'adresse suivante.

« Qu'il soit recommandé à Sa Majesté de » désavouer la partie du manifeste qui contient » cette déclaration, parce qu'elle n'est point » conforme à l'humanité & au courage généreux qui a de tout tems distingué la Nation » Britannique ; parce qu'elle est contraire aux » maximes établies parmi les Chrétiens & les » nations civilisées, dérogatoire à la dignité » de la Couronne de ces Royaumes, qu'elle » ne tend qu'à avilir ses soldats, & à abolir » la discipline de ses armées & à exposer ses » sujets, dans toutes les parties de son Empire, » à de cruelles représailles ».

1778. Cette propoſition fut fort bien ſoutenue par les Patriotes. Si le Miniſtère Britannique, dirent-ils, a deſſein de donner l'exemple en renverſant tous les réglemens que la civiliſation & le Chriſtianiſme ont établis pour diminuer les horreurs de la guerre, & d'introduire un ſyſtême auſſi nouveau qu'il eſt cruel, il eſt néceſſaire que la Nation ſoit armée, afin de ne pas être expoſée aux repréſailles. Les côtes d'Angleterre & d'Ecoſſe peuvent être inſultées par l'ennemi le plus mépriſable ; celles d'Irlande ſont par-tout ſans défenſe, & ont déjà été pillées. Il eſt fort heureux que nous ayons une occaſion de déclarer à notre patrie & à la poſtérité, que nous n'avons eu aucune part à attirer ſur la Nation ces calamités qu'un aveu des principes barbares du manifeſte doit néceſſairement produire. On appelle, continuèrent-ils, cette guerre la guerre du Parlement ; mais cette Aſſemblée n'a jamais ordonné qu'elle fût conduite d'une manière qui ne peut convenir qu'à un Cherokee ou à un Onondago.

Les Miniſtres firent paraître le plus grand étonnement de ce que l'on avoit interprêté de cette manière les paroles du manifeſte. Ils dirent qu'ils n'avoient jamais vu un écrit plus innocent ; que c'étoit une adreſſe bienfaiſante qui avertiſſoit les Américains des dangers qu'ils

devoient courir, s'ils perſiſtoient dans leur ré- 1778.
bellion & dans leurs liaiſons avec la France. Elle déclaroit qu'ils ne ſeroient plus déſormais traités avec cette douceur qu'ils avoient juſqu'ici éprouvée, tandis que les Anglais les regardoient encore comme compatriotes.

Les patriotes repliquèrent & ſoutinrent que les paroles du manifeſte n'avoient pas beſoin d'explication, qu'elles étoient claires & intelligibles, & qu'on devoit conduire la guerre avec une rigueur juſqu'ici inconnue. Tandis que chaque parti s'efforçoit de prouver ſes aſſertions, un des Commiſſaires, & le ſeul qui étoit alors revenu d'Amérique, ſurprit toute la Chambre en avouant que ce manifeſte contenoit tout ce que les Membres de l'oppoſition avoient déclaré. Il vouloit dire une guerre de déſolation & rien autre choſe; mais cette meſure étoit juſte & néceſſaire. Après avoir condamné, dans les termes les plus ſévères, la conduite du Congrès, il déclara qu'il ne falloit faire aucun quartier aux rebelles, & que ſi on pouvoit employer contre eux les machines infernales, il y donneroit ſon approbation. Cet aveu embarraſſa les Miniſtres qui venoient de maintenir des principes contraires; ils ne purent ſe contredire, & abandonnèrent le Commiſſaire à la merci des patriotes.

Les deux Généraux qui étoient de retour

1778. de l'Amérique condamnèrent le manifeſte, & votèrent pour l'adreſſe. Le Chevalier Howe attaqua directement Mylord G. Germaine; il dit que c'étoit à la douceur avec laquelle il avoit conduit la guerre, qu'on devoit attribuer tous les ſarcaſmes publiés pour faire tort à ſa réputation. Il fit nombre de plaintes, tant par rapport à lui-même que par rapport à l'armée, demanda qu'on examinât ſa conduite & celle de ſon frère, afin que la Nation fût pleinement inſtruite des cauſes qui avoient occaſionné le manque de ſuccès, & finit ſon diſcours, en diſant qu'il étoit d'avis que tant que Mylord G. Germaine reſteroit à la tête des affaires de l'Amérique, il n'étoit pas poſſible d'eſpérer aucun ſuccès, tant pour la continuation de la guerre que pour le rétabliſſement de la paix.

Ce Miniſtre parut fort étonné de cette attaque inattendue. Il déclara qu'il n'avoit jamais eu intention de nuire à la réputation du Général, & qu'il ne ſe croyoit pas coupable de négligence. Il parla enſuite de la guerre, dit que ſi elle n'avoit pas eu autant de ſuccès qu'il l'auroit deſiré, on ne devoit pas lui attribuer ce manque de ſuccès. Qu'on le rendoit par-là beaucoup plus important qu'il ne l'étoit effectivement, en ſuppoſant qu'il avoit ſeul la conduite de la guerre. Il ajouta qu'il n'étoit qu'un humble

ſerviteur du Roi, & que s'il n'avoit pas toute 1778.
l'habileté poſſible, il pouvoit néanmoins aſſurer la Chambre qu'il avoit toujours agi pour le mieux; qu'il ne s'oppoſeroit à aucune enquête qui tendoit à défendre la réputation de qui que ce fut; & que ſi on vouloit examiner ſa propre conduite, il ſeroit tellement préparé, que ſon honneur & ſa réputation en ſortiroient en triomphe. Enfin, après pluſieurs débats, la propoſition de l'adreſſe fut rejettée. Elle eut le même ſort dans la Chambre des Pairs.

On a vu les circonſtances du combat naval entre le Comte d'Orvilliers & l'Amiral Keppel. Il étoit impoſſible que la conduite du Vice-Amiral de la bleue n'eût point frappé un grand nombre d'Officiers, & il étoit également impoſſible d'empêcher ces marins de déclarer leur façon de penſer. En conſéquence, il ſe répandit des murmures dans toute la flotte, & la plupart des matelots dirent que s'ils avoient été bien ſoutenus par la diviſion bleue, ils auroient remporté une victoire complette. Pluſieurs Officiers de cette diviſion qui s'étoient diſtingués par leur courage dans toutes les occaſions, ſe trouvèrent offenſés par ce reproche; & cette affaire ne tarda pas à devenir une conteſtation de papiers de nouvelles. Comme le Chevalier Palliſer étoit favori du premier *Lord* de l'Amirauté, on

1778. vit paroître dans les papiers du Miniſtère des éloges outrés de la conduite de ce Vice-Amiral. On lui attribuoit tout l'honneur de la journée de la bataille, & l'Amiral Keppel étoit accuſé de bien des fautes. Ces panégiriques donnèrent naturellement lieu à des commentaires & à des obſervations. Il parut une lettre anonyme qu'on attribua à un Officier qui étoit à l'affaire du 27 Juillet, dans laquelle il donnoit un détail de toutes les circonſtances, & accuſoit le Chevalier Palliſer d'être cauſe que la flotte Françaiſe n'eût pas été entièrement défaite, en déſobéiſſant aux ſignaux & aux ordres du Général en chef. Cette lettre découvrit des choſes dont le Public n'étoit pas encore inſtruit, & qui furent enſuite prouvées ſur ſerment. On apprit pour la première fois que M. Keppel avoit envoyé la frégate le *Fox* avec un meſſage verbal au Chevalier Palliſer, & que ce Vice-Amiral s'étoit tenu au vent toute l'après-midi malgré les ſignaux répétés & les ordres qu'on lui avoit envoyés de reprendre ſa place dans la ligne.

Cette publication fit que le Vice-Amiral de la bleue alla chez le Général en chef, & le pria de contredire publiquement des aſſertions que l'on avoit répandues, dit-il, pour l'injurier dans ſon honneur & dans ſa réputation. Pour donner plus d'effet à cette contradiction, il lui préſenta

un papier qui contenoit un détail des faits, & 1778.
il lui dit de ſigner toutes ces particularités. Il vouloit entre autres choſes que M. Keppel ſignât que lorſqu'il ordonna à la diviſion rouge & à la bleue de venir dans ſon ſillage, ce n'étoit pas pour renouveller le combat le même ſoir; mais afin d'être prêt le lendemain matin. L'Amiral rejetta entièrement cette propoſition, & parut même ſurpris qu'on la lui eût faite. Là deſſus le Chevalier Palliſer publia un long détail de toutes les particularités du combat avec une préface qu'il ſigna. Il ſe trouvoit dans cette publication pluſieurs accuſations directes & indirectes contre le Général en Chef. Il y avoit même des aſſertions qui, dans le procès, furent déclarées fauſſes & mal fondées. Le Vice-Amiral de la bleue diſoit que ſa diviſion avoit été tellement ſéparée par le ſignal de chaſſe, que ſon navire avoit paſſé la ligne Françaiſe ſans avoir aucun vaiſſeau en proue ou en pouppe pour le ſoutenir. Il aſſuroit auſſi que la frégate le *Fox* ne lui avoit parlé que ſur le ſoir, & qu'elle avoit ordonné aux vaiſſeaux de la bleue de venir dans le ſillage de l'Amiral; mais qu'elle n'avoit point dit qu'il n'attendoit que cette diviſion pour renouveller le combat. Cette lettre extraordinaire, qui accuſoit directement le Général en chef, tandis que celui-ci n'avoit fait aucune plainte

1778. contre lui, excita l'étonnement du Public. M. Keppel déclara ſur le champ à Mylord Sandwich, qu'à moins que le Vice-Amiral de la bleue ne s'expliquât d'une manière ſatisfaiſante, ſon honneur ne lui permettroit plus d'agir de concert avec lui & de ſervir dans la même flotte; car il craignoit un ſoulèvement parmi les matelots ſi l'on donnoit un commandement dans ſon armée à l'auteur d'une pareille lettre. Comme ces choſes arrivèrent peu de tems avant la rentrée du Parlement, elles firent faire pluſieurs obſervations dans les deux Chambres. Le Comte de Briſtol en parla le premier jour de la ſeſſion, & dit au premier *Lord* de l'Amirauté, qu'il falloit examiner la conduite des Officiers de la Marine au ſujet de l'affaire du 27 Juillet.

Mylord Sandwich déſapprouva fort l'enquête propoſée. Il dit que le combat entre MM. Keppel & d'Orvilliers avoit produit tous les avantages de la victoire la plus complette ; que le commerce d'Angleterre avoit été protégé, & celui de France ruiné, & que l'armée Britannique étoit reſtée maîtreſſe de la mer le reſte de la campagne. Il ajouta que l'examen propoſé auroit des ſuites plus funeſtes qu'une défaite ; qu'il diviſeroit la marine & exciteroit des cabales parmi les Officiers & les ſimples matelots. D'ailleurs, continua le premier *Lord* de l'Ami-

rauté, une pareille enquête obligera les princi- 1778.
paux Officiers à s'y trouver, ſoit comme juges, ou comme témoins, tandis que leur préſence ſeroit beaucoup plus néceſſaire ailleurs. Elle retardera au moins toutes les meſures pour la campagne prochaine, ſi elle ne les défait pas entièrement. Il parut fort fâché de ce qu'il y avoit des différens entre les deux Amiraux, déclara qu'il étoit pleinement convaincu qu'ils avoient tous deux fait leur devoir. Il dit que perſonne ne pouvoit avoir une plus haute idée que lui de l'Amiral Keppel, tant à cauſe de ſon habileté & de ſa bravoure, qu'à cauſe de ſa véracité, & que par la connoiſſance qu'il avoit de M. Palliſer, il en entretenoit la même opinion. Il ajouta que l'Amiral, dans ſa lettre officiele, avoit approuvé la conduite de tous ſes Officiers, que le Vice-Amiral n'en étoit pas exclu, & qu'il croyoit qu'il étoit inutile de faire une enquête.

Lorſqu'on vota dans la Chambre des Communes ſoixante-dix mille matelots pour le ſervice de l'année 1779, on revint ſur le même ſujet. Un des Membres dit qu'il étoit abſolument néceſſaire d'examiner la conduite de l'Amiral & du Vice-Amiral; que le premier ayant déclaré qu'il ne vouloit plus ſervir avec le dernier, cela devenoit important; que s'ils méri-

1778. toient tous deux d'être cenſurés, il falloit les cenſurer; mais que ſi leurs différens ne provenoient que de quelques jalouſies mal fondées, il ſeroit néceſſaire de les raccommoder. Il ajouta qu'il étoit important, dans ces tems de danger, de ne point perdre les ſervices des meilleurs Officiers; que s'il n'y avoit pas d'unanimité dans les Conſeils de la nation, il étoit eſſentiel qu'il y en eût entre les Généraux, & que puiſque MM. Keppel & Palliſer étoient tous deux préſens, il eſpéroit qu'ils donneroient quelque ſatisfaction à la Chambre, tant pour leur propre honneur que pour la tranquillité publique.

Mylord North ſe leva, probablement pour empêcher les diſcuſſions, au moment où l'Amiral Keppel ſe levoit auſſi pour répondre au Membre qui s'adreſſoit à lui; mais le deſir que la Chambre témoigna d'entendre ce dernier, fit que le Miniſtre ſe raſſit. M. Keppel commença alors à rendre compte de ſa conduite dans des termes généraux, & comme quelqu'un avoit dit que ſi l'Amiral avoit eu le même combat à recommencer, il n'auroit pas agi de la même manière, il dit à la perſonne qui avoit fait cette obſervation, qu'il alloit parler pour lui-même. Il déclara enſuite, que s'il étoit néceſſaire de recommencer le combat du 27 Juillet, il ſe conduiroit exactement comme il s'étoit conduit

alors. Il ajouta qu'il avoit fait tout ce qu'il étoit poſſible de faire, qu'il pouvoit ſe vanter que le pavillon Anglais n'avoit rien perdu de ſon luſtre entre ſes mains, & qu'il ne déſavoueroit jamais la conduite qu'il avoit tenue ce jour-là; qu'il étoit vrai que les Officiers les plus anciens & les plus expérimentés rencontroient toujours dans chaque bataille des évènemens auxquels ils ne s'attendoient pas auparavant, & qu'il avoit lui-même vu ce jour-là *quelque choſe de nouveau.* Il dit qu'il n'accuſoit perſonne de négligence, parce qu'il ſavoit que l'Officier auquel il faiſoit alluſion n'avoit fait paroître aucun manque de courage, ce qui étoit la qualité eſſentielle d'un marin Anglais. 1778.

Il avoua qu'il avoit été dans le plus grand étonnement, en voyant qu'un Officier, qui étoit ſous ſon commandement, avoit fait un appel au Public ſigné de ſon nom, qui tendoit à rendre ſon Général odieux & mépriſable, tandis qu'il n'y avoit aucune accuſation contre cet Officier. Il en avoit été ſi choqué, que dans le premier mouvement il avoit réſolu de ne jamais ſervir avec lui, parce qu'il concluoit qu'il n'y auroit plus aucune diſcipline dans la marine. Après avoir réfléchi, il s'étoit contenté de dire au Miniſtre de la marine, qu'il ne vouloit plus mettre en mer avec le Chevalier Palliſer, à moins qu'il

1778. n'en vînt à une explication ſatisfaiſante. Je crois, continua-t-il, que le Vice-Amiral n'ignore pas d'où viennent les attaques anonymes contre lui. On m'a fort ſouvent attaqué moi-même dans les papiers de nouvelles : je n'en ai cependant pas appellé au Public, & je n'ai pas refuſé de ſervir ma patrie lorſqu'elle avoit beſoin de mes ſervices. *Je n'accuſe point les Miniſtres d'avoir été les auteurs des paragraphes que l'on a écrits contre moi ; au contraire ils paroiſſent mes amis, ils me font des careſſes. S'il y a des Miniſtres capables de me couper la gorge par derrière, je ne penſe pas qu'ils ſoient à préſent près de moi. Au reſte, s'ils y ſont, leur amitié ou leur inimitié m'eſt tout-à-fait indifférente : je me ſoucie fort peu des conſéquences qui peuvent en réſulter, je ſerai toujours prêt à ſervir ma patrie de tout mon pouvoir.*

Ce diſcours attira une réplique de la part du Chevalier Palliſer. Il dit que l'Amiral ſembloit parler avec une eſpèce de réſerve & ne pas tout dire ; qu'il ſouhaitoit que M. Keppel s'expliquât, afin que ſachant ce dont on l'accuſoit, il fût dans le cas d'y répondre. Il ajouta qu'il regardoit, avec le plus ſouverain mépris, toutes ces viles inſinuations & toute tendreſſe affectée. Si je ſuis coupable, continua-t-il, pourquoi ne pas m'accuſer ouvertement : ſi je ne le ſuis pas, pourquoi

pourquoi inſinuer que j'ai manqué de conduite, 1778.
& louer en même temps mon courage ? Quand un Officier n'obéit pas aux ordres de ſon Général, ſa réputation & ſon honneur n'en ſouffrent pas moins que lorſqu'il manque de courage. Il eſt plus difficile de ſe défendre contre des attaques indirectes que contre une accuſation directe. Je me trouvois dans ces circonſtances lorſque je fus obligé de faire au Public cet appel, qui ſemble cauſer tant de déplaiſir à l'Amiral. On a inſinué que c'étoit moi qui avoit empêché de renouveller le combat le 27 Juillet : trouvant mon honneur attaqué, j'ai été demander à M. Keppel un éclairciſſement pour me laver de cette imputation ; mais comme il n'a pas voulu me rendre la juſtice que j'avois droit d'attendre, il a fallu que j'en appellaſſe au Public. Je n'ai expoſé que des faits, & c'eſt ſur ces faits que je veux être jugé. Il eſt ſans doute déſagréable à une ame ſenſible d'être obligé de parler contre un ami ; mais lorſqu'il y va de l'honneur, tout autre conſidération doit céder. Il déclara, dans les termes les plus forts, qu'il étoit abſolument faux qu'il eût déſobéi aux ſignaux : il dit qu'il ſouhaitoit qu'on inſtruiſît ſon procès, parce qu'on verroit qu'il avoit rempli ſon devoir à tous égards. Il conclut ſon diſcours, en aſſurant la Chambre qu'il n'avoit été coupable

1778. d'aucune négligence, & qu'il n'avoit nullement empêché que le combat ne fût renouvellé. Je mépriſe, continua-t-il, tous les moyens dont on ſe ſert pour me déshonorer. Certain de mon innocence, je ne crains ni les rapports, ni les inſinuations, ni une enquête du Parlement, ni celle d'un Conſeil de guerre.

L'Amiral Keppel repliqua qu'il ne ſavoit pas ce que le Chevalier Palliſer vouloit dire par des attaqués indirectes. Il dit que ſon accuſation étoit ſimple & directe; qu'il avoit attaqué une lettre ſignée Hugh Palliſer, publiée dans un papier de nouvelles, parce qu'elle contenoit des choſes injurieuſes à ſa réputation, & qui juſtifioient la réſolution qu'il avoit priſe de ne plus remettre en mer avec ce Vice-Amiral. Voilà, continua M. Keppel, tout ce dont j'avois accuſé M. Palliſer; mais puiſqu'il vient de faire mention de ſignaux, & de déclarer qu'il n'eſt point cauſe que le combat ne fut pas renouvellé le 27 Juillet, je ſuis obligé de dire que j'ai toujours cru que tout Officier inférieur étoit obligé d'obéir aux ſignaux de ſon ſupérieur. Puiſqu'il me force à parler, il faut que je déclare à cette Chambre & au Public, que le ſignal pour ordonner au Vice-Amiral de la bleue d'arriver dans le ſillage de mon navire, fut élevé depuis trois heures de l'après-midi

juſqu'à huit heures du ſoir, & qu'il ne fut pas obéi. Je n'accuſe cependant pas M. Palliſer de déſobéiſſance, ajouta l'Amiral Keppel. Comme je ne doute pas de ſon courage, je ſuis perſuadé que ſi on juge une enquête néceſſaire, il ſera capable de ſe juſtifier. Comme ami de ma patrie, je ſuis prêt à ſoutenir ſes droits & à défendre ſon honneur ; mais je n'ai aucun autre objet en vue ; je n'ai point de rapport avec les Miniſtres, & je ne m'inquiette que de mon devoir. 1778.

M. Luttrell, qui avoit donné lieu à cette diſcuſſion, propoſa ſur le champ qu'on préſentât une adreſſe au Roi pour le prier de faire inſtruire le procès du Chevalier Palliſer ; mais un des *Lords* de l'Amirauté lui ayant dit qu'il n'étoit pas en règle, parce qu'il y avoit une autre queſtion à décider auparavant, il avertit la Chambre que le lendemain il feroit la même propoſition. Des affaires plus importantes retardèrent la propoſition de M. Luttrell juſqu'au 11 Décembre. Dès que la perſonne qui le ſecondoit eut finit ſon diſcours, le Chevalier Palliſer ſe leva avec colère, & ſe plaignit, dans les termes les plus amers, du traitement injurieux qu'il avoit reçu du Général en chef, qui avoit paru ſoutenir les baſſes inſinuations que de vils aſſaſſins avoient publiées contre lui lorſ-

1778. qu'il l'avoit prié de juſtifier ſa conduite. Il dit que, depuis, M. Keppel s'étoit comporté avec la même indécence, s'efforçant de lui imputer le manque de ſuccès du 27 Juillet, ſans oſer l'accuſer ouvertement; qu'il vouloit ſe laver de cette imputation; qu'il étoit certain d'avoir fait ſon devoir, & qu'aucune conſidération ne l'engageroit à ſe charger des fautes des autres. Le fait eſt, continua-t-il, que l'Amiral veut faire tomber ſur moi l'indignation publique, & me forcer à porter le blâme de ſon incapacité. Un des Membres du parti du Miniſtère craignant les ſuites de cette violence ſi on permettoit au Vice-Amiral de continuer de cette manière, lui fit des repréſentations. Le Chevalier Palliſer parla alors avec moins de véhémence, & informa la Chambre que, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, n'ayant pu obtenir juſtice en s'adreſſant à l'Amiral, & voyant qu'aucun motif ne l'engageoit à l'accuſer publiquement, il avoit été réduit à la néceſſité d'accuſer lui-même M. Keppel afin de pouvoir juſtifier ſa conduite. Il ajouta qu'il démontreroit que c'étoit aux fautes du Géneral en chef qu'on devoit attribuer le manque de ſuccès du 27 Juillet; qu'il avoit demandé un Conſeil de guerre pour examiner cette affaire, & que l'Amirauté l'avoit accordé.

Il eſt impoſſible de décrire la ſurpriſe de toute

la Chambre à la concluſion de ce diſcours. Tous les Membres déſapprouvèrent la conduite du Chevalier Palliſer, tant à cauſe de la lettre qu'il avoit publiée qu'à cauſe de la demande qu'il avoit faite de ce Conſeil de guerre. Les deux partis ſe réunirent pour le blâmer, & pluſieurs Officiers de diſtinction déclarèrent, que quoiqu'ils euſſent beaucoup d'eſtime pour lui, ils ne pouvoient pas s'empêcher de condamner ces procédés. Les Miniſtres même, & ſes confrères de l'Amirauté, ne le défendirent pas. Quelques-uns cependant s'imaginoient qu'il ſeroit encore poſſible d'empêcher que les choſes ne fuſſent portées à l'extrémité lorſque M. Keppel ſe leva. Tous les yeux ſe tournèrent alors vers lui, & il s'obſerva un profond ſilence. Keppel remercia la Chambre de l'intérêt qu'elle avoit fait paroître pour ce qui le regardoit, & des ſouhaits qu'elle avoit exprimés, qu'il n'y eût aucune enquête, parce qu'une enquête ſuppoſoit toujours une imputation de blâme; mais il ajouta qu'il étoit alors trop tard, qu'il y avoit pluſieurs chefs d'accuſation au criminel contre lui, qui attaquoient ſa vie & ſon honneur; & que quelques momens après que ces accuſations avoient été faites, il avoit reçu ordre de l'Amirauté de ſe préparer à un Conſeil de guerre. Quelque déſagréable, continua-t-il, que ſoit un pareil évènement, 1778.

1778. après quarante ans de ſervice, je m'y ſoumettrai ſans répugnance. Je ne crains pas que l'iſſue puiſſe me cauſer la moindre diſgrace, ou aucun chagrin à mes amis. Ma conſcience m'abſout de tout crime, & je ne doute pas que ma patrie ne m'abſolve auſſi. Je me trouve dans une ſituation tout-à-fait ſingulière dans cette Chambre ; c'eſt pourquoi je ne toucherai point la queſtion préſente, & je me propoſe de me retirer dès que j'aurai ceſſé de parler. M. Keppel conclut, peu de temps après ſon diſcours, en remerciant Dieu de ce qu'il étoit l'*accuſé* & non pas l'*accuſateur*, & quitta la Chambre.

Dès que l'Amiral fut ſorti, le Chevalier Palliſer ſe trouva attaqué de tous côtés. Il fut cenſuré dans les termes les plus ſévères. Quelques-uns pouſsèrent même leur reſſentiment juſqu'à dire que c'étoit une intrigue préméditée pour perdre Keppel, & firent entendre qu'ils en ſoupçonnoient le premier *Lord* de l'Amirauté, regardant les Officiers de ce département comme des inſtrumens entre ſes mains ; en un mot, chacun parla en faveur de l'Amiral, & blâma fortement le Vice-Amiral de la bleue. Il ſe paſſa quelque choſe d'extraordinaire au ſujet de ce procès, & qui prouve bien les égards que les deux Chambres avoient pour M. Keppel. C'eſt à bord d'un vaiſſeau que doit ſe tenir un Con-

seil de guerre de marine ; mais comme l'Amiral avoit une mauvaise santé, & qu'il pouvoit souffrir dans la chambre étroite d'un navire, on passa un bill pour que son procès fût instruit à terre. La proposition de M. Luttrell fut remise à un autre tems. Il n'y eut plus rien d'important jusqu'aux vacances de Noël, sinon qu'on augmenta les troupes de terre de quatorze mille hommes. 1778.

CHAPITRE XXIII.

1779. ON commença donc le 7 Janvier ce fameux procès qui dura juſqu'au 11 Février, & qui jetta tous les eſprits dans la plus grande fermentation. Tout le monde fit paroître beaucoup de mécontentement. Pluſieurs circonſtances tendoient à rendre cette meſure odieuſe. Keppel étoit l'idole des matelots, il s'étoit diſtingué pendant quarante ans au ſervice de ſa patrie; il avoit toujours été négligé, & on ne l'avoit appellé que dans le moment le plus critique. On regardoit donc cette pourſuite comme une vengeance de la part du premier *Lord* de l'Amirauté, parce que l'Amiral ne lui avoit pas témoigné aſſez d'égards, & parce qu'il avoit découvert la foibleſſe de la marine en retournant à Portſmouth pour y chercher du renfort. On ſavoit d'ailleurs que Palliſer étoit grand ami de Mylord Sandwich, & qu'il étoit membre de l'Amirauté. On regardoit donc l'Amiral comme un homme que l'on vouloit opprimer, & cet amour de la juſtice qui, malgré la corruption du ſiècle, règne encore dans les royaumes les plus deſpotiques, & qui paroît avec plus d'efficacité en

Angleterre que dans bien d'autres États, réu- 1779.
niſſoit les honnêtes gens de tous les partis pour empêcher qu'il devînt victime de la vengeance & du pouvoir. La conduite du Vice-Amiral paroiſſoit, à la vérité, extraordinaire. Depuis le jour du combat il ne s'étoit nullement plaint de ſon Général; il avoit ſervi ſous lui, & il y avoit eu les mêmes liaiſons entre eux. Il étoit donc étrange que cinq mois après, & au moment où l'on avoit propoſé dans la Chambre d'examiner ſa conduite, il devînt ſoudainement l'accuſateur. Douze Amiraux des plus diſtingués, entre leſquels étoit *Lord* Hawke, préſentèrent un mémoire au Roi dans lequel ils blâmoient ſans réſerve la conduite du Chevalier Palliſer & même celle de l'Amirauté. Après avoir expoſé pluſieurs raiſons pour montrer les maux qu'une pareille conduite pouvoit cauſer, ils concluoient en ces termes: « C'eſt pourquoi nous repréſentons humblement à votre Majeſté en faveur de l'ordre » & de la diſcipline de la marine, qu'il eſt très-» dangereux de ſouffrir qu'on faſſe des accu-» ſations après en avoir long-tems caché les » cauſes, & que les Officiers ſubalternes puiſſent » récriminer contre leurs Généraux. Nous » croyons qu'il eſt ſcandaleux de permettre à » des hommes qui ont de grands emplois civils » & des commandemens ſubordonnés dans la

1779. » marine ou dans l'armée, de tenter de cor-
» rompre le jugement du Public, avant de faire
» ces accuſations, en publiant des libelles contre
» leurs ſupérieurs. Ces choſes ne tendent qu'à
» exciter des ſoulèvemens parmi les matelots,
» & des préjugés dans l'eſprit de ceux qui doi-
» vent juger du mérite des accuſations ».

Ce mémoire fut préſenté au Roi dans ſon cabinet par le Duc de Bolton, qui avoit demandé audience exprès. Ce qui prouve que le mécontentement étoit général, c'eſt que les deux tiers de ceux qui le ſignèrent étoient du parti du Miniſtère.

Le Conſeil de guerre, après avoir entendu un grand nombre de témoins, déclara, de la manière la plus explicite & la plus honorable, que l'Amiral Keppel étoit innocent de tout ce dont on l'avoit accuſé ; qu'il s'étoit conduit comme un Officier expérimenté, brave & judicieux, & que les accuſations contre lui étoient malicieuſes & mal fondées.

Dès que les Communes furent informées de cette ſentence, un des Membres propoſa, « qu'il
» falloit que cette Chambte fît ſes remercîmens
» à l'Amiral Auguſte Keppel, à cauſe du cou-
» rage diſtingué & de l'habileté avec laquelle
» il avoit défendu la Grande-Bretagne en pro-
» tégeant ſon commerce & en maintenant l'hon-

» neur du pavillon Anglais le 27 & le 28 1779.
» Juillet ».

Quatre jours après, la Chambre des Pairs lui fit les mêmes remercîmens à-peu-près dans les mêmes termes.

La déciſion du Conſeil de guerre répandit la plus grande joie dans tout le Royaume : il y eut des illuminations & des réjouiſſances, comme ſi la Nation avoit été délivrée du danger le plus imminent. D'un autre côté, la populace attaqua avec furie les partiſans de Palliſer : les grilles & les palliſades de la ſalle de l'Amirauté furent arrachées, & ce bâtiment auroit été probablement démoli ſi on n'avoit pas envoyé des troupes pour le protéger, ainſi que les hôtels des Miniſtres. En conſéquence de ce jugement, l'Amirauté avoit écrit à M. Keppel qu'il n'étoit plus ſuſpendu. Il reprit le commandement pendant quelque tems ; mais les manœuvres des courtiſans le forcèrent bientôt à le réſigner. Palliſer fut obligé de ſe démettre de toutes ſes charges & de renoncer à la qualité de Membre du Parlement. Il dit cependant qu'il vouloit retenir le rang de Vice-Amiral, afin qu'on pût inſtruire ſon procès. L'Amirauté ſe trouva attaquée de tous côtés. Il y eut trois propoſitions dans le cours de la ſeſſion pour cenſurer les différens départemens de la marine, & une pour prier le

1779. Roi de renvoyer Mylord Sandwich de ſon ſervice. Pluſieurs extraits de différentes lettres au ſujet de la flotte de Breſt ayant été mis devant la Chambre, M. Fox propoſa, le 3 Mars, qu'il falloit en venir à la réſolution ſuivante. « Il » paroît à cette Chambre, qu'envoyer l'Amiral Keppel au mois de Juin dernier ſur les » côtes de France avec une flotte de vingt vaiſ» ſeaux de ligne & quatre frégates, dans un » tems où il y avoit tout lieu de croire que » les Français avoient à Breſt trente-deux vaiſ» ſeaux, & où il eſt au moins certain qu'ils » en avoient vingt-ſept prêts à mettre en mer, » & un nombre conſidérable de frégates, étoit » une meſure dangereuſe à la ſûreté de l'Em» pire, ſans qu'elle offrît aucun avantage équi» valent ».

M. Fox introduiſit ſa propoſition par un diſcours plein de feu, dans lequel il dit que ſi elle étoit accordée, il en feroit une autre pour qu'on changeât le Miniſtre de la marine, & que la Chambre jugeroit alors ſi les faits dont il feroit mention ne ſeroient pas ſuffiſans pour qu'on examinât ſa conduite. Il fit pluſieurs obſervations judicieuſes ſur la nature de ces ſortes d'enquêtes, qui ſont particulières aux gouvernemens libres; dit qu'elles ſervoient de contre-poids au ſecret & à la promptitude avec laquelle les affaires ſe

conduiſent dans les gouvernemens arbitraires, 1779.
& qu'elles les valoient bien ; qu'on pouvoit le voir par les efforts irréſiſtibles & les reſſources des Etats libres. Il ajouta que rarement les hommes manquoient à leur devoir lorſqu'ils étoient sûrs qu'il falloit finalement rendre compte de leur conduite, & que les cabales des Cours n'étoient pas capables de protéger leurs erreurs, ni empêcher qu'ils fuſſent punis comme ils le méritoient. Cet Orateur fit uſage d'un dilemme qui embarraſſa terriblement le Miniſtère. Quand l'Amiral Keppel, dit-il, partit d'Angleterre avec vingt vaiſſeaux, avec ordre de croiſer à la hauteur d'Oueſſant, la Cour de l'Amirauté ſavoit qu'il y avoit trente-deux ou au moins ving-ſept vaiſſeaux dans la rade de Breſt prêts à mettre en mer, ou elle ne le ſavoit pas. Si elle en étoit informée, il étoit criminel au plus haut degré de riſquer le ſort de ce Royaume avec des forces ſi inégales ; car ſans la prudence de l'Amiral, il y auroit eu une bataille dont les conſéquences devoient être funeſtes. Notre commerce auroit été ruiné, nos côtes inſultées, & par la deſtruction de Portſmouth & de Plimouth, les ſemences de toute marine future pouvoient être anéanties. Si au contraire le premier *Lord* de l'Amirauté ne connoiſſoit pas l'état des forces maritimes de France, ſa conduite étoit

1779. également criminelle, puiſque les conſéquences n'en auroient pas été moins fatales. La négligence de ceux à qui on confie la sûreté des Nations, ajouta-t-il, n'eſt pas comme celle des hommes ordinaires. Chez les premiers elle devient un crime, & lorſqu'ils allèguent leur ignorance afin de ſe juſtifier, ils ſe reconnoiſſent coupables.

Les Miniſtres répondirent que pour prouver qu'ils n'étoient pas inſtruits de l'état des forces de France, il falloit d'abord démontrer qu'il y avoit vingt-ſept vaiſſeaux dans le port de Breſt; mais que cela n'étoit pas probable. Ils dirent que ſi cette aſſertion étoit fondée ſur les papiers trouvés à bord de la Pallas & de la Licorne, elle étoit mal fondée; car en ſuppoſant que ces papiers fuſſent exacts, ils n'étoient pas datés, & outre cela ils ne contenoient que des ordres pour préparer un mouillage. Ces papiers ne prouvoient donc point que les vaiſſeaux étoient prêts à mettre en mer; mais qu'on avoit ordonné de leur préparer une place afin qu'ils puſſent s'y mettre lorſqu'ils ſeroient prêts. Si les preuves écrites étoient défectueuſes, les preuves verbales ne l'étoient pas moins, puiſque les dernières étoient fondées ſur les premières. Les circonſtances, ajoutèrent-ils, démontrent le contraire, car M. Keppel laiſſa paſſer plu-

ſieurs navires marchands Français à travers ſa flotte le 23 & le 24 Juin ; ils devoient donc connoître la foibleſſe de l'armée navale Anglaiſe, & ſi la flotte de Breſt étoit auſſi nombreuſe qu'on nous le dit, quelle raiſon peut-on donner pour qu'elle ne mît point en mer afin d'écraſer un ennemi ſi inférieur. Quoique M. d'Orvilliers connût toutes ces particularités depuis le 23 Juin, il ne quitta cependant le port de Breſt que le 8 Juillet, preuve évidente qu'il n'y avoit pas trente-deux ou même vingt-ſept vaiſſeaux prêts à mettre en mer. Les patriotes repliquèrent, & après de grands débats la propoſition de M. Fox fut rejettée. 1779.

Malgré cette défaite, cet Orateur célèbre fit peu de jours après une autre propoſition qui tendoit au même but. Il dit qu'il étoit à propos de remonter juſqu'au commencement des troubles, & de faire un précis de toutes les affaires publiques depuis ce tems-là, afin de donner plus de clarté à ſa propoſition. Il fit enſuite une récapitulation de l'adminiſtration, des opérations & des conſéquences de la guerre, de l'état & de la direction du département de la marine : il montra ce que les Miniſtres avoient fait & ce qu'ils avoient négligé. Il rappella avec exactitude leurs déclarations, les deſſeins qu'ils avoient avoués, leurs promeſſes dans différens tems. Il fit voir les

1779. moyens amples que la Chambre leur avoit fournis, & ce qu'elle avoit droit d'attendre de ſemblables moyens. Il montra enſuite de quelle manière ils avoient rempli ces promeſſes. La grande queſtion n'eſt cependant pas, ajouta M. Fox, de ſavoir s'ils ont tenu parole, mais ſi nos préparatifs & l'état de la marine répondent aux ſommes immenſes que nous avons accordées pour ce ſervice.

En paſſant en revue l'état de la marine, il fit des comparaiſons entre les dépenſes actuelles de ce département & celles que l'on avoit faites dans différens tems dans des circonſtances à-peu-près ſemblables, après quoi il en vint à la réſolution ſuivante : « Il paroît à cette Chambre » que l'état de la marine, au commencement » de la guerre avec la France, étoit inférieur » à ce que la Nation avoit droit d'attendre, » tant à cauſe des promeſſes faites par les Mi- » niſtres qu'à cauſe des ſommes immenſes ac- » cordées pour ce ſervice, & que les forces » maritimes n'étoient pas ſuffiſantes pour les » différentes occaſions auxquelles il étoit du de- » voir des Miniſtres de pourvoir dans une criſe » ſi importante ».

Les Miniſtres n'eurent d'autres reſſources que de nier les faits. Mylord Howe, piqué de cette conduite, dit qu'il ne pouvoit pas plus long-

tems

tems garder le silence, de crainte qu'on ne crût qu'il approuvoit les mesures du Ministère. Il déclara que si on continuoit le même système, il termineroit par la ruine de l'Empire. Il ajouta que suivant les moyens que l'on avoit accordés aux Ministres, ils auroient dû avoir des forces plus considérables sur pied, qu'ils auroient dû garder la Méditerranée, & qu'il étoit impossible à l'Angleterre de conserver l'empire de la mer tant que ce service seroit négligé. Il informa la Chambre des raisons qui l'avoient engagé à se démettre de sa commission. Il dit qu'il avoit été trompé en acceptant le commandement, & qu'il avoit été trompé pendant qu'il commandoit; que fatigué & dégoûté, il avoit demandé permission de quitter service, & qu'il seroit retourné aussi-tôt après l'avoir obtenue; mais qu'il n'avoit pu soutenir l'idée d'abandonner la flotte, tandis qu'elle avoit un ennemi supérieur à combattre dans les mers de l'Amérique. Il dit que les motifs qui l'avoient engagé à retourner en Europe l'obligeroient à refuser du service tant que les Ministres actuels resteroient en place, parce que l'expérience l'avoit pleinement convaincu qu'outre le risque de perdre sa réputation, il ne pourroit être d'aucune utilité à sa patrie. 1778.

Après quelques autres débats, on laissa la pro-

1779. poſition de M. Fox à la déciſion des voix, & elle fut rejettée.

Peu de temps après, l'Amiral Keppel fit la même déclaration que Mylord Howe, & dit qu'il ne vouloit plus ſervir tant que Mylord Sandwich reſteroit dans le Miniſtère. Le Chevalier Harland, M. Leveſon Gower, le Chevalier Lindſay, & pluſieurs autres Officiers d'un mérite diſtingué, donnèrent leur démiſſion pour la même raiſon. On dit même que vingt-quatre des plus anciens Capitaines furent ſur le point de renvoyer leurs commiſſions en un ſeul jour. C'eſt ainſi que la Grande Bretagne voyoit la plupart de ſes Officiers les plus expérimentés s'éloigner dans des tems de danger, parce qu'ils n'avoient point de confiance au Miniſtre de la marine.

CHAPITRE XXIV.

DEPUIS long-tems Mylord Howe & le Che- 1779.
valier ſon frère demandoient qu'on examinât leur conduite au ſujet de la guerre d'Amérique, & les Miniſtres s'y étoient toujours oppoſés, diſant que perſonne ne les accuſoit. Il eſt vrai qu'il n'y avoit point d'accuſation formelle contre eux ; mais les papiers de nouvelles étoient remplis d'invectives & de ſarcaſmes ſur leur compte, & ils les attribuoient à la malice des partiſans de la Cour. Après des débats conſidérables pendant pluſieurs jours, ils obtinrent cependant leur demande. On prit à ce ſujet les dépoſitions de Mylord Cornwallis, du Général-Major Grey, du Chevalier Hammond, du Major Montreſor, ingénieur en chef, & du Chevalier Osborne, membre du Parlement. Il parut par leur témoignage, que les forces envoyées en Amérique n'étoient pas ſuffiſantes pour la conquête de ce pays-là, que la plupart des Américains avoient le Gouvernement Britannique en horreur, & que le pays étoit plus difficile pour les opérations militaires qu'il n'étoit poſſible de ſe l'imaginer; que ces deux circonſ-

1779. tances rendoient le ſervice des reconnoiſſances, & d'obtenir des informations preſqu'impraticable ; que l'on ne pouvoit ſe procurer du fourage & des proviſions qu'avec la dernière difficulté, & que cette raiſon obligeoit l'armée à ne point s'éloigner de la flotte, à moins qu'elle n'eût à droite ou à gauche une rivière navigable ; qu'en conſéquence ſes opérations étoient conſidérablement retardées, & qu'elle ſe trouvoit même quelquefois en danger. Ces témoins déclarèrent auſſi, que le 27 Août 1776, les lignes des Américains à Brooklynn dans Long-Iſland, étoient tellement fortes, que çauroit été le comble de la folie de les attaquer ſur le champ ſans faire des approches régulières, ou ſans attendre l'artillerie, les échelles, les haches & les autres choſes néceſſaires ; que la même année, lorſque Mylord Cornwallis, étant à pourſuivre l'ennemi, s'étoit ſoudainement arrêté à Brunſwick, cette meſure étoit abſolument indiſpenſable, tant à cauſe de la fatigue des troupes, qu'à cauſe de la néceſſité de ſe procurer des proviſions & d'occuper différens poſtes, afin de conſerver la ligne de communication ; que lorſqu'il arriva enſuite à Trenton, il étoit tout-à-fait impoſſible qu'il paſsât la Delaware, faute de bateaux ; qu'en allant à Philadelphie par mer, c'étoit la voie la plus convenable, &

peut-être le ſeul moyen de réduire la Penſylva- 1779.
nie, & qu'il valoit beaucoup mieux entrer par la Cheſapeak que par la Delaware; qu'à cauſe des fortifications dans les montagnes, & de pluſieurs autres empêchemens, il auroit été difficile, dangereux, & peut-être impraticable de remonter la rivière du nord vers Albany, tandis que le Général Washington étoit dans ſon voiſinage avec une armée puiſſante pour profiter des évènemens; que la diverſion la plus efficace qu'on pût faire en faveur de l'armée de Burgoyne étoit d'attirer Washington à trois cens milles de la rivière du nord pour défendre la Penſylvanie; que cette meſure pouvoit engager le Général Américain à riſquer une bataille, afin de protéger Philadelphie, choſe que l'on avoit tant deſirée en vain, & qu'on regardoit comme le ſeul moyen de terminer la guerre. Le Général Howe fit voir auſſi à la Chambre, par les papiers qui étoient devant elle, qu'il avoit continuellement donné avis au Miniſtre des difficultés qu'il rencontroit, & de l'impoſſibilité de ſubjuguer les Colonies avec les forces qu'il avoit à ſes ordres. Il dit qu'il avoit accompagné ſon plan de campagne, pour l'année 1777, d'une demande, en premier lieu, d'un renfort de vingt mille hommes, & enſuite de quinze mille, expoſant que, ſans ce ſecours, il lui étoit

1779. impoſſible de terminer la guerre en peu de tems; que le Miniſtre n'avoit pas cru que les difficultés fuſſent ſi grandes qu'on les lui repréſentoit, ni qu'il fût beſoin de tant de troupes; qu'il s'étoit laiſſé perſuader que les Penſylvaniens, bien affectionnés, étoient en ſi grand nombre, que le Général ſeroit capable de lever des forces ſuffiſantes dans le pays pour la défenſe de la province, quand l'armée paſſeroit dans une autre; qu'en conſéquence il n'avoit promis que la moitié des troupes demandées; mais qu'il n'en avoit pas envoyé la cinquième partie, & que ces troupes arrivèrent trop tard pour remplir le premier objet de la campagne. Il avança que loin de lui avoir propoſé d'agir de concert avec l'armée du Canada, le Miniſtre ne lui avoit pas même fait mention de cette expédition dans les diſcuſſions qu'il eut avec lui au ſujet de la campagne; que la première connoiſſance qu'il eut de ce deſſein fut par les bruits publics; que le premier avis que le Miniſtre lui donna, qu'il s'attendoit qu'il fît quelque choſe en faveur du Général Burgoyne, fut dans une lettre qu'il avoit reçue vers le milieu d'Août dans la Cheſapeack, lorſqu'il avoit déjà pris les meſures pour exécuter le plan concerté avec lui, & qu'il étoit alors trop tard pour reculer; que cette lettre ne diſoit autre choſe, ſinon qu'on eſpé-

roit qu'il ſeroit aſſez tôt de retour du midi pour aider les opérations de l'armée du Canada. 1779.

Mylord George Germaine fut extrêmement piqué de toutes ces aſſertions de la part du Chevalier Howe, & il propoſa de produire des témoins pour prouver le contraire. En conſéquence, le Général-Major Robertſon, & M. Joſeph Galloway furent examinés. Ce dernier étoit un Avocat Américain qui avoit été membre du premier Congrès, & avoit enſuite profité du pardon du Roi lorſque la cauſe des Républicains paroiſſoit ruinée, à cauſe des grands ſuccès de l'armée Anglaiſe à *New-York* & à Long-Iſland, vers la fin de l'année 1776, & lorſque les diſputes étoient ſi violentes à Philadelphie, que les Membres du Congrès étoient eux-mêmes diviſés. Le témoignage que rendirent ces deux perſonnes tendoit à invalider les dépoſitions faites en faveur du Chevalier Howe. Ils dirent que la plupart des habitans étoient attachés à la cauſe du Roi, & qu'ils déteſtoient la tyrannie du Congrès. Le dernier aſſura que les deux tiers des Américains étoient en faveur du Gouvernement Britannique; que ſi on avoit profité à tems de cette bonne diſpoſition du peuple, la guerre auroit été bientôt terminée; que les forces envoyées d'Angleterre étoient ſuffiſantes pour étouffer la rébellion; que l'A-

1779. mérique n'étoit pas un pays impraticable pour les opérations militaires ; que parce qu'un pays étoit couvert de bois, cela n'empêchoit pas qu'on ne pût y marcher en autant de colonnes qu'on vouloit ; que les Anglais avoient toujours eu un plus grand avantage ſur les Américains en combattant dans les bois, que dans toute autre occaſion ; que des ſoldats pouvoient porter pour dix-neuf jours de proviſions, & que conſéquemment ils ne devoient pas avoir peur d'entreprendre des expéditions, faute de ces chariots que l'on regarde comme indiſpenſables, & que les forces des Américains avoient toujours été inférieures à celles des Anglais. Ils condamnèrent l'expédition du Chevalier Howe vers le midi, & firent voir les avantages que l'on auroit eus dans le cours de la campagne, s'il s'étoit rendu maître de la rivière du nord, & avoit dirigé ſes opérations vers Albany. Il y eut encore d'autres accuſations contre le Chevalier & contre Mylord Howe, ſon frère. Il fut dit, qu'au lieu de faire un ſi grand tour & d'entrer dans la Cheſapeak, ils auroient dû entrer dans la Delaware ; que le Général avoit manqué de vigueur, en pourſuivant les Républicains, de Brunſwick à travers les Jerſeys en 1776; que ſans cela il étoit impoſſible qu'ils échappaſſent ; qu'il auroit pu intercepter la retraite

de Washington à Trenton, & l'empêcher de repaſſer la Delaware. Les deux témoins ſoutinrent auſſi, que ſi M. Howe avoit traverſé la rivière dans ce tems-là, & s'étoit avancé vers Philadelphie, il auroit pu mettre fin à la guerre. En Hiſtorien impartial, j'ai cru devoir expoſer au Public les dépoſitions de ces témoins pour & contre, afin de le mettre à portée de juger. 1779.

Après avoir examiné la conduite du Général de l'armée du midi, il eſt à propos que nous rendions la même juſtice au Général de l'armée du nord. M. Burgoyne, depuis ſon retour en Angleterre, avoit été traité avec une rigueur peu commune : il avoit pluſieurs fois demandé un Conſeil de guerre, & nous avons vu que, ſous différens prétextes, ſa requête avoit été refuſée. Il lui fut enfin permis de produire des témoins pour ſe juſtifier. Mylord Balcarras, un de ſes Aides-de-camp, le Major Money, qui étoit quartier-maître de ſon armée ; Mylord Harrington, le Major Forbes, M. Bloomfield, Capitaine d'artillerie ; le Lieutenant-Colonel Kingſton, Aide-Major-Général, qui avoient tous fait la campagne avec lui, dépoſèrent en faveur de ce Général infortuné. Ils dirent qu'il poſſédoit tellement la confiance des troupes, qu'aucune perte, ou aucun malheur ne put les ébranler. Ils certifièrent une choſe, qui fait beaucoup d'honneur à Burgoyne, &

1779. qui eſt peut être ſans exemple : c'eſt que durant le cours d'une ſcène continuelle de fatigue, de travaux, de danger & de détreſſe, qui termina par la ruine & la captivité, ils n'entendirent pas le moindre murmure contre le Général, il n'y eut pas un ſeul homme qui le blamât ; qu'au contraire, lorſque les troupes virent qu'après les plus grands efforts de valeur, il n'y avoit plus de reſſource, elles étoient prêtes à mourir avec lui Ces témoins ne touchèrent cependant pas à la queſtion de ſavoir ſi ſes ordres de marcher vers Albany étoient péremptoires ou conditionnelles, ils laiſsèrent auſſi quelques doutes ſur ſa conduite au ſujet de l'affaire de Bennington. Ils déclarèrent néanmoins poſitivement, que le Général Phillips n'avoit jamais propoſé de ſe faire un paſſage juſqu'à Ticonderoga, & que le Général Fraſer n'avoit jamais déſapprouvé la meſure de paſſer la rivière du nord. Ils dirent qu'il étoit abſurde de s'imaginer que les Américains fuſſent puſillanimes ou poltrons, qu'ils avoient montré une réſolution, une perſévérance & une opiniâtreté qui ne les rendoit nullement indignes des troupes qui leur étoient oppoſées. Ils aſſurèrent que le nombre des Républicains devant lequel ils avoient mis bas les armes montoit à dix-neuf mille hommes, dont treize ou quatorze mille étoient en armes. Ainſi

ſe terminèrent ces deux fameuſes enquêtes qui 1779.
ne donnèrent pas beaucoup de ſatisfaction à la Nation, & qui ſervirent à prouver au reſte de la terre, que les Miniſtres ou les Généraux Anglais avoient commis des fautes impardonnables dans la conduite de la guerre.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans la Chambre des Communes, le Comte de Briſtol étoit occupé dans celle des Pairs à attaquer Mylord Sandwich. Après avoir fait mention de toutes les fautes dont il le diſoit coupable, il revint ſur l'affaire de l'Amiral Keppel : il dit qu'il étoit fort conſolant de voir que *ſes artifices de Machiavel* avoient été défaits, & qu'ils ne lui avoient pas ſi bien réuſſi dans cette occaſion que dans pluſieurs autres. Il ajouta qu'il devoit être convaincu que ni les promeſſes ni les menaces n'étoient capables d'empêcher les marins Anglais de faire leur devoir & de dire la vérité. Il finit ſon diſcours, en aſſurant la Chambre qu'il prouveroit le 16 Avril tous les faits qu'il avoit avancés, & qu'il propoſeroit qu'on changeât le Miniſtre de la marine.

Mylord Sandwich juſtifia ſa conduite au ſujet de Keppel, de la même manière qu'il avoit fait auparavant. Il parut néanmoins piqué de toutes ces attaques réitérées, & dit qu'il ne craignoit qui que ce fût; que ſes intentions étoient droites & hon-

1779. nêtes, & qu'il ſeroit toujours capable de repouſſer la malice & la violence de ſes ennemis.

Dans le cours de ces débats, les patriotes dirent qu'on commençoit à s'appercevoir des effets funeſtes que les intrigues de l'Amirauté avoient produits; qu'en obligeant des Amiraux célèbres à quitter le ſervice, le Miniſtre ne ſavoit plus à qui confier le commandement de la grande flotte. Il ſe trouvoit dans la néceſſité de recourir à des perſonnes qui, à cauſe de leur âge, étoient plus propres à reſter aux invalides qu'à prendre un commandement où il falloit de la vigueur d'eſprit & de corps. Ils faiſoient alluſion au Chevalier Hardy, qui de Gouverneur de l'hôpital de Greenwich, place de retraite pour les vieux Amiraux, venoit d'être nommé Amiral en chef. Ils ajoutèrent, que leur deſſein n'étoit pas de faire aucun reproche au Chevalier Hardy, qu'il avoit autrefois été capable de ſervir ſa patrie; mais ils déclarèrent qu'ils n'étoient point ſans alarmes de voir le ſort de la Grande-Bretagne, dans les tems les plus critiques, confié à un Officier ſuranné qui étoit depuis long-tems retiré du ſervice.

Quelque accident ayant empêché le Comte de Briſtol de faire, le 16 Avril, la propoſition qu'il avoit annoncée, il la fit le 23 du même mois. Après avoir expoſé ſes raiſons à

la Chambre, d'une manière claire & préciſe, 1779.
il propoſa : « Qu'on préſentât une adreſſe au » Roi, pour le prier de changer l'honorable » Jean Comte de Sandwich, premier Commiſ- » ſaire pour exercer la charge du grand Ami- » ral d'Angleterre, & l'un des Conſeillers pri- » vés de Sa Majeſté ». Entre autres choſes dont le Comte de Briſtol parla dans le cours de ces débats, il prouva que depuis ſept ans on avoit accordé cent ſoixante-huit millions tournois plus que dans aucun autre tems, pour le ſervice de la marine, & que, loin d'être augmentée, elle étoit au contraire diminuée à proportion de l'argent qu'on avoit donné. Après être entré dans un grand nombre de détails, il s'écria : *Qu'eſt donc devenue notre marine, ou s'il n'y a pas de marine, qu'eſt devenu notre argent ?* Mylord Sandwich eut beſoin de toute ſon habileté pour ſe défendre. Enfin, après un nombre infini d'argumens de part & d'autre, on en vint à la diviſion des voix, & il s'en trouva trente-neuf pour le Comte de Briſtol, & ſoixante-dix-huit pour le Miniſtre de la marine. Les Ducs de Glouceſter & de Cumberland, frères du Roi, votèrent pour le changement de Mylord Sandwich. Il ſe ſoutint cependant, malgré les ennemis puiſſans qui s'élevoient contre lui, & on remarqua qu'il

1779. n'y avoit point d'exemple dans l'hiſtoire d'Angleterre où un Miniſtre eût conſervé un poſte ſi important, tandis que trente-neuf Pairs & cent ſoixante-quatorze Membres des Communes votoient pour ſon changement.

CHAPITRE XXV.

PENDANT que les Anglais étoient occupés à ſe quereller entre eux, la Cour de Verſailles ſe préparoit à porter le dernier coup à la Grande-Bretagne, & à lui ôter tout eſpoir de jamais recouvrer ſes Colonies. Depuis long-tems elle ſollicitoit la Cour de Madrid de remplir les conditions du pacte de famille. Elle démontroit que la France avoit été attaquée la première, & elle demandoit les ſecours ſtipulés. Le Miniſtère d'Eſpagne paroiſſoit néanmoins indécis. L'Eſpagnol, peu accoutumé à étudier les droits du genre humain, fidèle au dernier degré aux Princes qui le gouvernent, défenſeur zélé de la religion Catholique Romaine, ne pouvoit ſe laiſſer perſuader qu'il fût équitable de former une alliance avec des Proteſtans, armés contre leur Souverain. Les plus éclairés de la Nation voyoient les choſes d'un autre œil. Ils craignoient qu'en encourageant la révolte des Colons Anglais, ce ſeroit donner un mauvais exemple à leurs propres ſujets dans le Nouveau Monde, & qu'ils pourroient par la ſuite tendre eux-mêmes à l'indépendance. Mais on leur fit voir 1779.

1779. que ſi les Colonies Anglaiſes ſe réconcilioient avec la Mère-Patrie, la Grande-Bretagne porteroit bientôt ſes vues ambitieuſes ſur les mines du Mexique & du Pérou, qu'il ſeroit preſque impoſſible de réſiſter à ſes flottes formidables & aux armées nombreuſes qu'elle tireroit de l'Amérique Septentrionale, & que ces êtres malheureux qui mènent un vie languiſſante ſous le Gouvernement le plus arbitraire, accepteroient avec joie des offres de liberté. On leur perſuada que le ſeul moyen d'éloigner ce coup fatal à leur Puiſſance étoit de travailler à établir l'indépendance de l'Amérique; qu'ils auroient moins à craindre d'une nouvelle République, encore ſans marine, ſans moyens & ſans armée, que des forces réunies de l'Angleterre & de ſes Colonies. On leur démontra que les Gouvernemens démocratiques ne viſoient pas aux conquêtes, & que treize Etats ſéparés ſeroient moins formidables que lorſqu'ils agiroient de concert, aidés des flottes nombreuſes, des richeſſes & du crédit immenſe d'une Nation qui n'eſt pas moins célèbre par ſes exploits militaires que par ſon commerce. Les Miniſtres d'Eſpagne s'apperçurent alors que le ſeul moyen d'éloigner ce démembrement de l'Empire, étoit de diminuer le pouvoir des Anglais & de reconnoître l'indépendance des Etats-Unis. Ils crurent néanmoins

moins qu'ils devoient encore garder quelques ménagemens avec la Cour de Londres. Le Roi d'Eſpagne offrit ſa médiation aux Puiſſances belligérantes. Les termes propoſés étoient qu'elles accorderoient une ſuſpenſion d'armes dans toutes les parties du monde ; qu'elles garderoient les places en leur poſſeſſion au moment de la trève ; que l'on choiſiroit une ville où les Miniſtres de France & d'Angleterre ſe rendroient pour terminer leurs différens ; que la France ne ſe mêleroit pas des querelles entre la Grande-Bretagne & l'Amérique ; mais que cette affaire ſeroit laiſſée à la déciſion de l'Eſpagne ; que les Etats-Unis, pendant ce tems-là, ſeroient traités comme indépendans, & qu'en cas que les affaires ne fuſſent pas terminées à l'amiable, les différentes Puiſſances ſeroient obligées d'avertir un mois avant de recommencer les hoſtilités. Il eſt viſible qu'autant ces propoſitions étoient agréables à la France & aux Etats-Unis, autant elles déplaiſoient aux Anglais. Par ce moyen, ils abandonnoient la cauſe de la querelle, & quoique l'indépendance de l'Amérique ne fût pas formellement reconnue, elle l'étoit néanmoins tacitement. La Grande-Bretagne refuſa donc ces conditions, & ſur ce refus le Marquis d'Almadovar, alors Ambaſſadeur à Londres, déclara que la Cour d'Eſpagne étoit réſolue 1779

1779. à joindre la France. Il donna au Miniſtre Britannique un manifeſte que l'on peut voir à la fin de ce volume, & dit qu'il avoit ordre de quitter l'Angleterre.

Le 17 Juin, Mylord North inſtruiſit la Chambre de ce manifeſte, & lui communiqua un meſſage du Roi. Sa Majeſté informoit ſon Parlement que la conduite de la Cour de Madrid l'avoit engagée à rappeller ſon Ambaſſadeur de cette Cour. Elle déclaroit, de la manière la plus ſolemnelle, que ſes intentions de conſerver la paix & de cultiver l'amitié de Sa Majeſté Catholique avoient toujours été ſincères, & que ſa conduite envers l'Eſpagne avoit été guidée par des principes de bonne foi, d'honneur & de juſtice. Elle témoignoit la plus grande ſurpriſe des prétextes ſur leſquels étoit fondé le manifeſte. Elle diſoit que pluſieurs des griefs dont il faiſoit mention n'étoient jamais parvenus à ſa connoiſſance, ſoit par des repréſentations de la Cour d'Eſpagne, ou par d'autres voies, & que lorſque cette Cour s'étoit plainte, on l'avoit toujours traitée avec toute l'attention poſſible. Elle finiſſoit ſon diſcours en diſant, qu'elle eſpéroit que ſes fidèles Communes voudroient bien la ſoutenir, avec le même zèle qu'elle avoit tant de fois éprouvé, dans la réſolution qu'elle avoit priſe de faire uſage de toutes les reſſources

de la Nation pour repouſſer les hoſtilités que l'Eſpagne pourroit commettre. 1779.

Après avoir entendu ce meſſage, les patriotes commencèrent à reprocher aux Miniſtres leur aveuglement, leur opiniâtreté & leur abſurdité. Il leur rappellèrent le mépris qu'ils avoient toujours fait paroître quand on les avoit avertis de ce qui devoit arriver. *L'Eſpagne, répondoient-ils, ne peut avoir aucun intérêt à joindre nos ennemis. L'Eſpagne a elle-même des Colonies, & ne voudroit pas leur donner mauvais exemple en aſſiſtant nos ſujets révoltés. L'Eſpagne eſt naturellement attachée à la Grande-Bretagne : & d'ailleurs elle n'eſt point en état d'entrer en guerre.* Ils regardoient même l'honneur & la ſincérité de l'Eſpagne comme ſacrés, & ils faiſoient un crime à ceux qui oſoient voir la cauſe dans les effets, en ſoupçonnant ſes deſſeins par ſes préparatifs. Tel a été juſqu'au dernier moment le langage des Miniſtres. Ils ont toujours tenu la Nation dans un état d'illuſion juſqu'à ce qu'elle s'eſt trouvé réveillée de ſon aſſoupiſſement par le bruit ſoudain des ruines qui l'écraſoient. Cette illuſion augmentoit même plus elle s'approchoit du terme qui devoit la diſſiper, & ces Miniſtres incapables, qui ne peuvent gouverner les affaires de leur propre pays, avoient l'effronterie, ſans exemple, de s'ériger en

1779. politiques pour la Maiſon de Bourbon ; & de vouloir connoître les intérêts de la France & de l'Eſpagne mieux que ces deux Puiſſances ne les connoiſſent elles-mêmes. Malgré ces reproches, les deux Chambres réſolurent de continuer la guerre, & votèrent unanimement une adreſſe au Roi, en réponſe au meſſage qu'il leur avoit envoyé, par lequel elles l'aſſuroient qu'elles étoient prêtes à ſacrifier leur vie & leur fortune pour ſon ſervice, & pour l'aider à repouſſer les attaques de ſes ennemis.

Auſſi-tôt que cette adreſſe fut votée dans la Chambre des Communes, Mylord John Cavendish propoſa qu'on en préſentât une autre : « pour prier Sa Majeſté d'aſſembler ſur le champ » toutes les forces de l'Etat, afin qu'elles puſſent » agir de concert contre les forces réunies de » la Maiſon de Bourbon ».

Le Miniſtre de la guerre demanda ſi on vouloit auſſi dire celles qui étoient en Amérique, & Mylord Cavendish ayant répondu qu'oui, il propoſa immédiatement que la Chambre s'ajournât.

Ceux qui ſoutinrent Mylord Cavendish, dirent qu'il étoit impoſſible de continuer la guerre d'Amérique, & de faire tête à la fois à la France & à l'Eſpagne ; que les dominations de la Grande-Bretagne en Europe étoient dans le danger le

plus imminent, & que pour cette raiſon ſes forces devroient être dans cette partie du monde, tant pour les défendre que pour porter la guerre chez les ennemis; que c'étoit le ſeul moyen raiſonnable de punir ces derniers de leur injuſtice & de leur perfidie, & de les faire renoncer à leurs deſſeins ambitieux; qu'en épuiſant les forces de l'Empire dans le Nouveau Monde, c'étoit ſervir la France & réduire l'Angleterre à une guerre défenſive, dans laquelle il y auroit tout à perdre & rien à gagner. 1770.

Les Miniſtres donnèrent les raiſons ordinaires pour prouver qu'on ne devoit pas abandonner l'Amérique. Ils dirent auſſi que la propoſition de Mylord Cavendish étoit une infraction de la prérogative du Roi, en lui preſcrivant la manière de conduire la guerre; que ces choſes n'étoient point du reſſort du grand Conſeil de la Nation, qu'elles étoient du département du Conſeil privé, & que les Miniſtres, en ſe chargeant du pouvoir exécutif, devenoient reſponſables de leurs actions. Ils ajoutèrent, qu'en ſuppoſant même que cette meſure fût la plus ſage qu'on pût adopter, & qu'elle le fût même déjà, il ſeroit fort imprudent d'annoncer ce deſſein aux ennemis, & de leur fournir par-là les moyens d'en prévenir les effets. La propoſition de Mylord Cavendish fut finalement re-

1779. jettée, & celle du Miniſtre, pour l'ajournement; acceptée.

Dans la Chambre des Pairs, le Duc de Richmond propoſa l'amendement ſuivant à l'adreſſe : « Dans un moment auſſi critique que » le préſent, le plus terrible que la Nation ait » encore éprouvé, ce ſeroit tromper Sa Majeſté & le peuple, ſi en déplorant les effets » funeſtes de ces conſeils qui, en diviſant & » épuiſant les forces de l'Empire par des guerres » civiles, ont excité ſes ennemis naturels à » prendre avantage de ſon état de foibleſſe & » de diſtraction, nous ne repréſentions pas à » Sa Majeſté que le ſeul moyen de réſiſter à » la combinaiſon puiſſante qui menace ſes Etats, » c'eſt de changer ce ſyſtême qui a enveloppé » la Nation dans des difficultés en Amérique, » en Irlande & en Angleterre même. Pour lors, » avec de l'économie, & les efforts réunis d'un » peuple brave, nous eſpérons, qu'avec l'aide » de la Providence, Sa Majeſté ſera capable » de repouſſer tous les efforts de ſes ennemis, » & de rendre à la Grande-Bretagne ſon ancienne ſplendeur ».

Le Duc de Richmond ſoutint cet *amendement* avec ſon habileté ordinaire, & donna toutes les raiſons poſſibles pour prouver qu'on devoit retirer les forces qui étoient dans le Nouveau

Monde. Mylord Shelburne dit qu'il ne ſuffiſoit pas de changer de ſyſtême, qu'il étoit auſſi néceſſaire de changer de Miniſtres. Il faut, s'écria-t-il, ôter de deſſus la ſcène *ces marionnettes* que l'on n'a revêtues de ce titre que pour faire illuſion & que les auteurs de ce ſyſtême déteſtable font mouvoir à leur gré. 1779.

Les Miniſtres, ſans répondre à toutes ces invectives, ſe contentèrent de ſoutenir qu'il n'étoit pas à propos de retirer les troupes de l'Amérique. Mylord Stormont aſſura même la Chambre qu'il y avoit un article ſecret dans le traité entre la France & les Etats-Unis, par lequel il étoit ſpécifié que les deux Puiſſances n'accepteroient aucune condition, à moins que la Grande-Bretagne ne reconnût l'indépendance de l'Amérique, & qu'ainſi il ſeroit inutile de rappeller les troupes, puiſque cette meſure ne pouvoit produire aucun des effets deſirés, ſoit en portant les Colonies à la réconciliation, ſoit en rompant la grande alliance. Après pluſieurs autres argumens, l'*amendement* fut rejetté.

Le danger où le Royaume ſe trouvoit expoſé fit qu'on propoſa pluſieurs plans au Parlement pour ſa défenſe. Les uns étoient d'avis de lever des compagnies de volontaires dans chaque Comté, les autres de doubler la milice. Il fut à la fin déterminé de lever des volontaires, parce

1779. qu'ils pouvoient être envoyés dans toutes les parties du globe, au lieu que les miliciens ne ſortoient pas du pays.

A peine cette réſolution fut elle priſe, qu'un des premiers Conſeillers du Royaume propoſa un *bill* pour empêcher que certaines claſſes d'hommes, qui étoient ordinairement exemptes d'être *preſſées* pour le ſervice, ne profitaſſent de ces exemptions pendant un tems limité. Cette meſure, que la néceſſité ſeule pouvoit faire adopter, occaſionna bien des débats; mais *le bill* fut néanmoins approuvé avec un *amendement* en faveur des charbonniers.

Le 3 Juillet, le Roi prorogea ſon Parlement, en le remerciant des ſervices eſſentiels qu'il lui avoit rendus, ainſi qu'à la patrie. Il dit que les évènemens de la guerre ne donnoient pas lieu à la Cour de France de triompher; que cette Puiſſance pourroit ſe repentir d'avoir, ſans aucun ſujet, envahi les droits de ſa Couronne; Il ajouta que de quelques prétextes que les Eſpagnols ſe ſerviſſent, il n'avoit non plus rien à ſe reprocher à leur égard. Il parut fort ſatisfait de l'affection de ſes ſujets, & dit, que c'étoit un heureux préſage pour le ſuccès de ſes armes, de voir que plus les difficultés augmentoient, plus la Nation montroit de courage & de conſtance. Il témoigna beaucoup de chagrin

d'être obligé de mettre de nouveaux impôts, & assura les Communes de sa reconnoissance, à cause du zèle avec lequel elles avoient accordé les sommes considérables que demandoient les besoins de l'Etat. Il ajouta qu'il étoit fort fâché que la rébellion ne fût pas encore éteinte; mais que les preuves indubitables que son Parlement lui avoit données de sa disposition à mettre fin à ces troubles, le faisoit espérer que les desseins des ennemis de la Grande-Bretagne ne prévaudroient pas, desseins qui étoient évidemment contraires aux intérêts de ces malheureuses provinces. 1779.

CHAPITRE XXVI.

1779. APRÈS avoir vu ce qui ſe paſſoit en Angleterre, il eſt tems de tourner les yeux vers l'Amérique, & de raconter les effets de cette guerre dans l'endroit où elle a pris naiſſance. La réduction de la Georgie par les Royaliſtes avoit cauſé les plus vives alarmes aux deux Carolines. Les *Tories*, qui habitoient les frontières, conçurent de grandes eſpérances de ces ſuccès, & furent bientôt en mouvement. On a déjà pu voir qu'ils étoient plus nombreux dans les Colonies méridionales que dans les ſeptentrionales. Quoique les pertes, qu'ils avoient eſſuyées au commencement des troubles, les euſſent découragés, & qu'ils ſe fuſſent alors ſoumis aux conditions des vainqueurs, ils ne pouvoient cependant ſurmonter l'averſion qu'ils portoient à un gouvernement Républicain. Ils veilloient toutes les occaſions de pouvoir ſecouer un joug qu'ils déteſtoient. Les plus violens d'entre eux avoient depuis long-tems été proſcrits, & s'étoient joints aux Sauvages avec qui ils faiſoient des incurſions ſur les frontières. La nature du pays leur fourniſſoit pluſieurs occaſions de communiquer avec ceux de leurs amis, qui n'avoient pas quitté leurs

habitations, & qui paroiſſoient ſoumis au nouveau Gouvernement, & d'entretenir parmi eux un eſprit de mécontentement & d'oppoſition. Lorſqu'ils apprirent les ſuccès du Général Prevoſt ils s'aſſemblèrent en armes au nombre de ſept cens; mais ils ne furent pas plus heureux que dans les expéditions précédentes. Ils furent attaqués avant d'avoir eu le temps de frapper aucun coup d'importance, & perdirent la moitié de leurs forces. Trois cens de ceux qui reſtoient trouvèrent cependant moyen de pénétrer juſqu'aux frontières de la Georgie & de joindre l'armée Royale. 1779.

La Caroline Méridionale devint alors le grand objet des Anglais. Sa diſtance de l'armée du Général Washington, & les difficultés des chemins empêchoient les Républicains d'y envoyer de prompts ſecours. Il y avoit une autre circonſtance qui rendoit même ces ſecours fort incertains. L'argent, ce grand reſſort de la guerre, manquoit aux Américains, & toutes leurs opérations militaires étoient bornées faute de cet article. Ceux qui ſont accoutumés aux reſſources immenſes des Etats anciennement établis, ne conçoivent d'autres empêchemens que ceux qui s'élèvent en voulant contrecarrer les opérations de l'ennemi; mais un peuple dont le gouvernement n'a pas encore de ſolidité, & qui conſé-

1779. quemment manque de ces reſſources que l'induſtrie & la politique a été pluſieurs ſiècles à former dans les anciens Gouvernemens, éprouve des difficultés beaucoup plus grandes que celles de marcher & de combattre. Quand on conſidère toutes ces circonſtances, les forces formidables, & les richeſſes immenſes de la Grande-Bretagne, la nature compliquée de la guerre dans toutes les parties de l'Amérique, & même au centre des provinces qui fourniſſoient les ſecours les plus importans, on ne peut concevoir comment il a été poſſible aux Etats-Unis de ſoutenir ſi long-tems une conteſtation ſi inégale. Quoique le Colonel Campbell eût pénétré juſqu'à la ville d'Auguſta, ſituée à cent trente milles de Savannah en remontant la rivière, cependant la difficulté de garder les communications & le voiſinage de l'ennemi, avoient engagé le Général Prevoſt à le rappeller & à reſſerrer ſes poſtes dans un cercle qui ne s'étendoit pas à plus de vingt-quatre milles de la capitale. Le Général Lincoln, avec un corps de troupes réglées, étoit alors arrivé pour protéger la Caroline Méridionale, & avoit pris poſte à un endroit appellé Purrysburgh, à environ cinq lieues de Savannah, du côté ſeptentrional de la rivière qui ſépare la Georgie de cet Etat.

Le Général Ashe étoit plus haut ſur la rivière

avec deux mille hommes de milice, &, lorſque 1779.
les Anglais quittèrent Auguſta, M. Lincoln ordonna à Ashe de laiſſer ſon bagage, de paſſer la rivière, & de prendre poſte en Georgie, à *Briar-Creek*, afin de couvrir le haut pays, où les habitans, bien affectionnés à la cauſe du Congrès, étoient en grand nombre, & avoient repris leur ſupériorité accoutumée. M. Prevoſt, qui étoit treize milles plus bas, au paſſage d'Hudſon, forma le deſſein de ſurprendre M. Ashe. Ce projet n'étoit cependant pas facile à exécuter. Le front des Américains étoit couvert par la crique *Briar*, trop profonde pendant l'eſpace de pluſieurs milles pour pouvoir être paſſée à gué; leur gauche par la rivière Savannah & un marais profond, & ils avoient deux cens chevaux pour garder leur droite. Il fit des diſpoſitions ſur les bords de la rivière, entre Savannah & Ebenezer, pour attirer l'attention du Général Lincoln. Le Colonel Prevoſt forma en même tems ſes troupes en deux diviſions. Il en fit avancer une avec deux pièces de canon vers la crique *Briar* pour faire une diverſion ſur le front des Américains, tandis qu'avec la ſeconde il fit un détour de cinquante milles pour tourner leur droite, & tomber inopinément ſur leur arrière-garde. Il arriva que, dans ce moment, le Général Ashe avoit détaché la cavalerie qui cou-

1779. vroit ſa droite pour quelque expédition. Cette circonſtance fut des plus favorables aux Anglais. Les Américains ſe trouvèrent ſurpris en plein jour, & ne s'apperçurent de leur danger, que par le ravage que les ennemis firent dans leur camp. Des régimens entiers prirent la fuite ſans tirer un ſeul coup, & d'autres ſans avoir le tems de prendre leurs armes. La rivière & le marais qui couvroient leur gauche devinrent alors les inſtrumens de leur deſtruction, car la terreur panique qui les poſſédoit, les précipita dans l'une ou dans l'autre, de ſorte qu'ils périrent dans l'eau, ou dans la fange. Pluſieurs Officiers & un régiment de la Caroline ſeptentrionale ſe défendirent cependant avec courage, quoique la fuite du reſte de l'armée rendît enſuite leur défenſe inutile. Les Républicains perdirent ſept pièces de canon, preſque toutes leurs armes, leurs proviſions, & le bagage qu'ils avoient avec eux. Ils eurent cent cinquante hommes de tués, & deux cens de faits priſonniers. Entre ces derniers étoit le Général Elbert, un de leurs meilleurs Officiers. Les Anglais ne perdirent que peu de monde. Par cette victoire, les Royaliſtes redevinrent maîtres de la province, & leurs poſtes furent à l'abri de toute inſulte. Ils gardèrent une communication ouverte avec les frontières, & permirent aux *Tories* de joindre l'armée. Le

Général Lincoln occupoit toujours le poſte dont nous avons parlé. La poſition de ces deux petites armées continua ainſi juſqu'à la fin d'Avril. Elles étoient ſéparées par une rivière qu'elles n'oſoient paſſer ni l'une ni l'autre, & couvroient chacune leur province. Un mouvement que M. Lincoln fit, changea entièrement la face des affaires. Pour protéger une aſſemblée qui devoit ſe tenir à Auguſta, au commencement de Mai, afin d'élire des Délégués pour la province de Georgie, il quitta ſon poſte d'où il pouvoit couvrir *Charles-Town*, & marcha vers Auguſta. Il eſt vrai que cette meſure ne paroiſſoit pas dangereuſe, car les eaux étoient alors débordées, ce qui ſembloit rendre la rivière ſuffiſante pour la protection de *Charles-Town*. Les marais paroiſſoient impraticables, & le plat pays, le long de la côte, étoit par-tout couvert d'eau. On ne croyoit pas qu'il fût poſſible de faire des opérations militaires dans cette ſaiſon de l'année. Lincoln ne s'étoit cependant pas entièrement fié à toutes ces difficultés naturelles ; il avoit, outre cela, laiſſé, ſous la conduite du Général Moultrie, un corps d'environ quinze cens hommes pour garder les paſſages des rivières & des marais. Ce mouvement des Américains inſpira à M. Prevoſt le deſſein de pénétrer dans la Caroline Il crut que les opérations offenſives étoient néceſſaires 1779.

1779. pour augmenter la réputation des armes Britanniques, & que cette conduite pourroit lui procurer un grand nombre de Loyaliſtes, ce que lui faiſoient eſpérer ceux qui avoient déjà joint ſes drapeaux. Il étoit d'ailleurs certain que cette meſure obligeroit Lincoln à abandonner ſon projet, & qu'il ſe procureroit, par ce moyen, des proviſions dont il avoit alors grand beſoin. Toutes ces raiſons l'engagèrent à paſſer la rivière, vers la fin d'Avril, avec trois mille hommes. La milice de Moultrie fut tellement étonnée de voir les troupes Anglaiſes s'avancer à travers des marais qu'elle ſuppoſoit impraticables, qu'elle ne défendit les paſſages que foiblement, & ſe retira avec précipitation vers *Charles-Town*. La facilité avec laquelle ces difficultés avoient été ſurmontées, & le peu de réſiſtance des Américains, firent que M. Prevoſt étendit ſes vues à des objets plus importans. Les *Tories*, que le moindre ſuccès élevoit toujours au plus haut degré, l'aſſurèrent que, s'il ſe préſentoit devant *Charles-Town*, cette ville ſe rendroit ſans faire la moindre réſiſtance. Ils pouvoient être bien informés, & le Général aſſembla un Conſeil de guerre pour y délibérer de quelle manière on devoit agir. Tous ceux qui le compoſoient, furent d'avis qu'il falloit marcher vers la ville. M. Lincoln ne pouvoit, de ſon côté, s'imaginer que les Anglais euſſent d'autre deſſein

deſſein que celui de fourager, & ce ne fut que 1779.
quelques jours après qu'ils eurent paſſé la rivière, qu'il put ſe réſoudre à retourner pour défendre la Capitale. Quand il fut détrompé, il détacha vers *Charles-Town* un corps d'infanterie à qui il fit donner des chevaux pour plus de diligence. Il aſſembla la milice, & marcha avec toutes ſes forces pour lui donner du ſecours. L'armée Anglaiſe avoit quelques jours de marche ſur celle des Américains, & chaſſoit devant elle la milice de Moultrie & la légion de Polaski, qui ſe retirèrent de poſte en poſte, à meſure qu'elles ſe trouvèrent preſſées par les ennemis. Il y eut pluſieurs eſcarmouches; mais, en général, les Américains ne firent pas grande réſiſtance.

Le 11 Mai, Prevoſt paſſa la rivière *Ashley*, à quelques milles de *Charles-Town*, & s'avançant le long de cette langue de terre formée par cette rivière & celle de *Cooper*, il prit poſte à environ une portée de canon de la ville. Il y eut, ce jour-là & pendant la nuit, pluſieurs eſcarmouches dans leſquelles il périt du monde de part & d'autre, mais qui ne furent d'aucun ſervice eſſentiel. Le lendemain, le Général Anglais ſomma la ville de ſe rendre, & lui offrit des conditions fort avantageuſes. Les négociations continuèrent pendant tout le jour. Les habitans propoſèrent que toute la province reſ-

1779. tât neutre durant la guerre. Ces propoſitions ayant été rejettées par les Anglais, & les Américains refuſant les conditions qu'on leur offroit, les négociations furent rompues, & la garniſon fit tous les préparatifs néceſſaires pour repouſſer un aſſaut auquel elle s'attendoit pendant la nuit. Il y avoit cependant bien des raiſons qui devoient empêcher M. Prevoſt de prendre cette réſolution. Il voyoit que les eſpérances qu'on lui avoit données étoient mal fondées, & que les conditions même les plus avantageuſes n'étoient pas capables de les déterminer à ſe rendre. Il ſavoit que la place étoit défendue par une artillerie nombreuſe & flanquée par des vaiſſeaux armés, & que le Général Lincoln s'approchoit avec des forces ſupérieures aux ſiennes. Il n'avoit pas de groſſe artillerie ni de vaiſſeaux pour coopérer avec ſes troupes, choſe abſolument néceſſaire. S'il étoit repouſſé avec perte, il ſe trouveroit embarraſſé dans un labyrinthe de rivières & de criques, & entouré par une armée plus forte que la ſienne. Après avoir conſidéré toutes ces difficultés, il réſolut de décamper pendant la nuit. Le lendemain matin, il avoit repaſſé la rivière Ashley ſans que les Américains euſſent eu la moindre connoiſſance de ce mouvement, puiſqu'ils avoient été toute la nuit ſous les armes, dans la crainte d'un aſſaut. Les Anglais paſsèrent enſuite dans

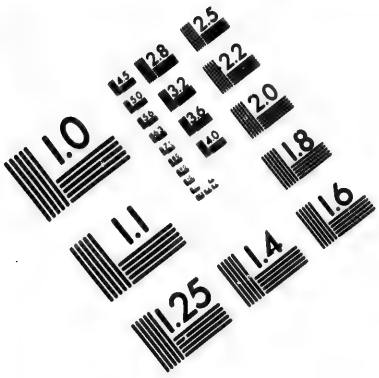
les îles de *Saint-James* & de *Saint-John*, au ſud du port de *Charles-Town*, où ils trouvèrent abondance de proviſions. C'eſt-là où commence cette chaîne d'îles formées par la mer, les criques & les rivières, qui s'étend depuis *Charles-Town* juſqu'à Savannah. Les canaux qui ſéparent ces îles du continent ſont dans quelques endroits étroits & peu conſidérables, & dans d'autres fort larges, forment d'excellens ports & de très-bonnes rades. Les Anglais attendirent dans ces places des ſecours de *New-York*. Les premiers vaiſſeaux qu'on leur avoit envoyés, avoient été pris, ou diſperſés. Il arriva cependant à la fin deux frégates qui les tirèrent de leur embarras, & les rendirent capables de retourner plus au midi. Prevoſt forma alors le deſſein de s'emparer de l'île de Port-Royal. Cette place pouvoit fournir de bons quartiers aux troupes pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon, & lui donnoit, outre cela, un poſte dans la Caroline Méridionale, dont les Américains n'étoient pas capables de le dépoſſéder, & où il pourroit attendre les renforts néceſſaires pour la réduction de cette Colonie. D'ailleurs, dans cette poſition, il couvroit la Georgie de ce côté là, & le havre de Port-Royal étoit le meilleur qu'il y eût dans ce diſtrict. Son voiſinage de Savannah & la communication ouverte entre ces deux 1779.

1779. places, ſervoient à rendre ce poſte important. Pendant qu'une partie de l'armée étoit occupée à paſſer d'une île à l'autre, & à prendre des quartiers pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon, M. Lincoln crut que le moment étoit favorable pour attaquer le Lieutenant-Colonel Maitland à *Stono-Ferry*, entre le continent & l'île *Saint-John*. M. Maitland avoit avec lui environ mille hommes; mais le pays où il étoit poſté, eſt naturellement fort, & il étoit, outre cela, couvert de redoutes, d'abattis & d'artillerie.

Les Américains, qui devoient les attaquer, étoient au nombre de cinq mille, & avoient huit pièces de canon. Ils commencèrent l'attaque avec vivacité, & maintinrent le combat avec beaucoup d'opiniâtreté pendant une heure; mais les Anglais ſe défendirent avec tant de courage, & les incommodèrent tellement par le feu d'une batterie qui couvroit leur flanc gauche, que les premiers furent obligés de ſe retirer avec perte. Les Républicains attribuèrent leur retraite à deux circonſtances également prépondérantes. Ils dirent que les redoutes étoient ſi fortes, que leurs pièces de campagne ne pouvoient faire aucune impreſſion, & que, pendant l'action, les Anglais reçurent des renforts conſidérables de l'île *Saint-John*.

Au commencement de Mai, le Chevalier

Clinton concerta, avec l'Amiral Collier, qui commandoit alors les forces maritimes à *New-York*, une expédition pour la baie de *Chesapeak*. Ils résolurent de faire une descente dans la Virginie. Le Général-Major Mathews commandoit les troupes destinées à cette expédition. Les vaisseaux passèrent heureusement entre les caps de la Virginie, & entrèrent dans la rade d'Hampton. L'Amiral y laissa un vaisseau de guerre pour bloquer le port & intercepter la navigation de la rivière *James*, tandis qu'il remonta lui-même la rivière Elisabeth, à bord d'une frégate, avec les autres navires. Leur dessein étoit d'aller par eau jusqu'à la ville de Portsmouth; mais, ayant trouvé des obstacles dans leur chemin, ils débarquèrent les troupes à quelque distance de-là. Cette ville n'étoit défendue que par le petit fort Nelson, que les Américains abandonnèrent à l'approche des Anglais, dans la crainte d'être entourés. Les Royalistes en prirent aussi-tôt possession, ainsi que de Portsmouth, & des restes de la ville de Norfolk, que Mylord Dunmore avoit détruite au commencement des troubles, & qui étoit de l'autre côté de la rivière. Les Républicains brûlèrent plusieurs vaisseaux pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis, & entr'autres deux batimens Français 1779.



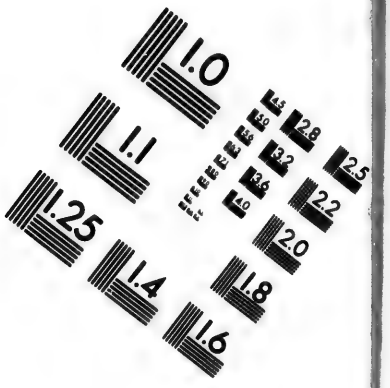
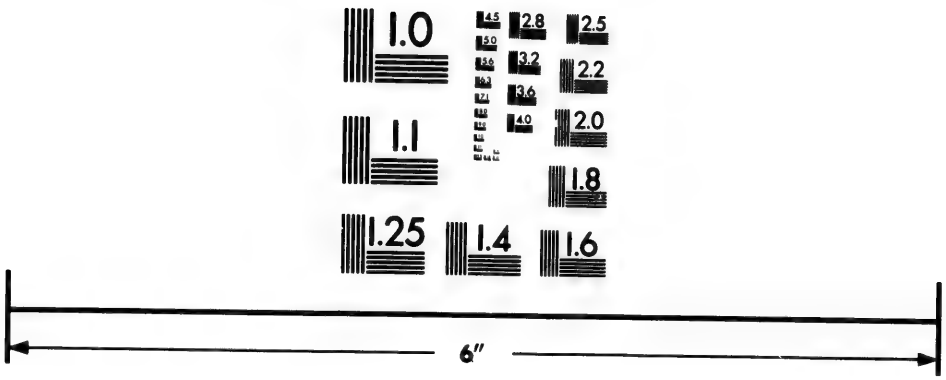
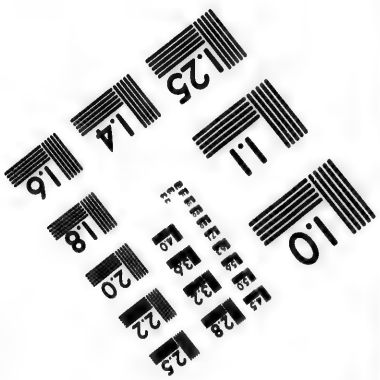


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1779. chargés de mille muids de tabac. Le Général Mathews pouſſa des détachemens plus loin, & fit avancer les gardes pendant la nuit vers la ville de Suffolk, qui eſt ſituée à dix-huit milles de Portſmouth, ſur la rivière Nanſemond. Les troupes brûlèrent un grand magaſin de proviſions, pluſieurs bateaux & agrès; en un mot, elles détruiſirent tout ce qu'elles ne purent emporter dans toutes les places dont elles prirent poſſeſſion. Cette petite armée fit un tort conſidérable le long des côtes. Les Américains perdirent un grand nombre de proviſions deſtinées pour leurs armées, & cent trente vaiſſeaux de différente grandeur. Les bâtimens qui étoient commencés furent détruits, ainſi que les chantiers. Les *Tories* repréſentèrent ici les choſes ſuivant leur coutume, c'eſt-à-dire qu'ils perſuadèrent au Chevalier Collier que la plus grande partie de la province étoit pour la cauſe du Roi. Celui-ci en écrivit au Général Clinton, & lui manda que ſi on ne vouloit pas en faire la conquête, il ſeroit, néanmoins, à propos de lui envoyer des renforts, afin d'y établir une place d'armes, que Portſmouth étoit fort convenable, & que les vaiſſeaux ſeroient en ſûreté dans le port de cette ville. Il ajouta que de-là on pourroit auſſi interrompre toute la navigation de la *Cheſapeak*. M. Clinton vit que cette meſure

pourroit avoir des ſuites funeſtes, parce que toutes les forces de la province & des colonies voiſines s'aſſembleroient pour délivrer Portſmouth, & que cette place étoit trop éloignée pour qu'on pût lui porter promptement du ſecours : c'eſt pourquoi, il donna ordre au Chevalier Collier de retourner. Alors les Anglais démolirent le fort Nelſon, mirent le feu au chantier de Goſport, & revinrent à *New-York* avec leur butin, un mois après leur départ. Une des raiſons qui engageoit le Général Clinton à rappeller les troupes de Virginie, c'eſt qu'il avoit formé une nouvelle expédition ſur la rivière du Nord. Les Américains étoient occupés, depuis long-tems, à conſtruire des ouvrages ſur les pointes de *Verplanks* & de *Stoney*, qui ſont ſituées dans les montagnes & ſur les rives oppoſées de la rivière du Nord, & qui devoient être de la dernière importance pour garder les communications entre les Colonies Orientales & Occidentales, puiſque le grand paſſage du Roi (*Kings - Ferrey*) eſt exactement au milieu de ces pointes. Ces ouvrages, quoique preſqu'achevés, n'étoient pas encore en état de défenſe. Clinton jugea que c'étoit le moment de les attaquer & de rendre, par ce moyen, tous les travaux des Américains inutiles. L'armée de Washington ſe trouvant alors à *Middle - Brook*, dans les 1779.

1779. Jerſeys, étoit trop éloignée pour l'interrompre; & il n'étoit pas même poſſible à ce Général de troubler les Anglais du côté Oriental de la rivière. Les troupes arrivèrent de la Cheſapeak au moment où celles de New-York venoient de s'embarquer. Elles s'avancèrent enſemble dans la rivière du Nord, ſous le commandement de l'Amiral Collier & du Général-Major Vaughan. Le lendemain matin, ce Général débarqua ſur la rive occidentale, à huit milles de Verplanks, avec la plus grande partie des forces, tandis que le reſte, aux ordres du Chevalier Clinton, s'avança plus avant, & débarqua à trois milles de *Stoney-Point*. Auſſi-tôt que les Américains apperçurent les vaiſſeaux, ils mirent le feu à un fort, & abandonnèrent leurs ouvrages. Ils firent enſuite mine de vouloir réſiſter en ſe rangeant ſur les collines voiſines; mais ils n'attendirent pas les ennemis. Il y avoit de l'autre côté de la rivière un petit fort avantageuſement ſitué, ſur la pointe de Verplanks. Ce fort étoit défendu par ſoixante-dix ou quatre-vingts hommes, & il étoit difficile de l'approcher. Il étoit cependant commandé par *Stoney-Point*, qui eſt ſitué à environ mille toiſes de-là, de l'autre côté de la rivière. Il fut dont réſolu de l'attaquer de cette dernière place. En conſéquence, le Général Pattiſon fit, avec beaucoup de diffi-

eulté, monter de l'artillerie ſur les roches eſ- 1779.
carpées de *Stoney-Point*, & travailla avec tant de diligence, que le lendemain il ouvrit deux batteries qui foudroyèrent le fort de Verplanks. L'attaque fut ſoutenue par le Chevalier Collier avec ſes galères. Il y eut une furieuſe cannonade de part & d'autre tout le long du jour. Cet Amiral ordonna, ſur le ſoir, à deux galères, de remonter la rivière juſqu'au-deſſus du fort, afin d'empêcher la garniſon de s'échapper par eau. M. Vaughan, après un long circuit dans les montagnes, s'en étoit auſſi approché. Les Américains défendirent cette petite fortereſſe avec une intrépidité incroyable. Voyant enfin qu'ils étoient inveſtis de tous côtés, ſans eſpoir de ſecours, & que la violence du feu des ennemis les accabloit, ils ſe rendirent le lendemain, ſans autre ſtipulation que celle d'être traités avec humanité. Le Général ordonna qu'on achevât ſur le champ les ouvrages des deux poſtes, & qu'on mît *Stoney-Point* dans le meilleur état de défenſe poſſible. Pour protéger ces ouvrages, ainſi que pour faciliter les opérations de la campagne, il campa à Philisburg, entre *Stoney-Point* & *New-York*, afin de conſerver les communications. La perte de ces poſtes cauſa beaucoup d'embarras aux Américains, parce qu'ils furent obligés de faire un long circuit

1779. de plus de quatre-vingt-dix milles à travers les montagnes pour communiquer avec les Colonies à l'Eſt de la rivière du Nord.

Les deux grandes armées reſtoient, pendant ce tems-là, dans un état d'inaction. Le Général Clinton n'avoit pas aſſez de troupes pour attaquer les Américains dans leurs retranchemens, & le Général Washington n'avoit nulle envie de riſquer une bataille. Pluſieurs raiſons engageoient ce dernier à reſter ſur la défenſive. Il fatiguoit par ce moyen les ennemis, il manquoit de proviſions & d'argent; outre cela, il attendoit des ſecours de France, & il ne vouloit rien riſquer avant qu'ils arrivaſſent. On ne faiſoit donc qu'une guerre de pillage, on prenoit & reprenoit quelques poſtes. Les Corſaires du Connecticut incommodoient, néanmoins, terriblement les Anglais. Ils étoient ſi nombreux dans le *Sound*, qu'ils avoient tout-à-fait interrompu le commerce de *New-York*. Les Chevaliers Clinton & Collier formèrent le deſſein de les détruire dans leurs ports, & de brûler les matériaux qui pouvoient ſervir à en conſtruire de nouveaux. Le Gouverneur Tryon fut chargé des troupes de terre qui conſiſtoient en deux mille ſix cens hommes, & eut à ſes ordres le Brigadier-Général Garth, Officier d'un mérite diſtingué. L'Eſcadre arriva, le 5 Juillet, à

New-Haven, où elle débarqua les troupes. Elles 1779.
prirent auſſi-tôt poſſeſſion de cette ville & d'une batterie qui en couvroit le port. Elles détruiſirent le fort & toutes les proviſions de guerre. On épargna cependant la ville, parce que les habitans ne la défendirent point. De *New-Haven*, les Anglais allèrent à *Fairfield*, où ils mirent le feu à la ville, & tout fut conſumé. Ils brûlèrent auſſi les villes de *Norwalk* & de *Greenfield*, dans une autre expédition. Les Américains ſouffrirent conſidérablement par la deſtruction de ces deux villes ; car outre leurs maiſons & leurs effets, ils perdirent beaucoup de vaiſſeaux, de bateaux de baleine, & d'autres marchandiſes. Les Anglais n'eurent que cent cinquante hommes de tués & de bleſſés, ce que l'on doit attribuer à la foibleſſe de la défenſe des Républicains. Soit que le Chevalier Clinton n'approuvât pas cette manière de déſoler le pays, ſoit pour d'autres raiſons, il rappella ſoudainement les troupes. On peut imputer la ruine de ces places au reſſentiment des *Tories* & des réfugiés qui ſe trouvoient dans ce détachement. Ces derniers portoient une haine implacable aux partiſans du Congrès, & ſe comportoient, dans preſque toutes les occaſions, avec la dernière inhumanité.

1779. La ſurpriſe de Verplanks & de *Stoney-Point*; ainſi que les incurſions des ennemis dans le Connecticut, avoient attiré le Général Washington des Jerſeys. Il étoit campé des deux côtés de la rivière du Nord, dans ce pays fort & montagneux, qui eſt au-deſſus de ces poſtes. Il avoit deſſein d'obliger M. Clinton à concentrer ſes poſtes, tandis que celui-ci mettoit en uſage tous les moyens poſſibles pour le faire ſortir de ces eſpèces de fortereſſes, & pour l'attirer dans le plat pays, où il auroit pu le combattre avec avantage. C'étoit même dans cette intention que le Général Anglais avoit envoyé un détachement ſur les côtes du Connecticut; mais il n'étoit pas facile de tromper le *Fabius* Américain.

Pendant que les deux armées étoient ainſi occupées à veiller les mouvemens l'une de l'autre, les Républicains entreprirent une expédition qui fit beaucoup d'éclat, & qui étonna même leurs ennemis. Ce fut le Général Wayne qui conduiſit cette entrepriſe. Les Anglais avoient fait toute la diligence poſſible pour réparer les fortifications de *Stoney-Point*, & avoient mis ce fort dans un état formidable. Il étoit défendu par un corps de troupes d'élite, aux ordres du Lieutenant-Colonel Johnſon. La garniſon de

Verplanks, sur la rive opposée, n'étoit pas moins forte, & étoit commandée par le Lieutenant-Colonel Webster. 1779.

Le Général Wayne eut ordre de surprendre ce premier poste, avec un corps d'infanterie choisie. Il partit, le 15 à midi, de *Sandy reach.* Il falloit faire une marche de quatorze milles à travers des montagnes escarpées, des marais profonds, des défilés difficiles, & des gorges si étroites, que souvent elles n'admettoient qu'un homme de front. L'avant-garde arriva, à huit heures du soir, à un mille de *Stoney-Point,* où elle fit halte. Les troupes se formèrent ensuite en deux colonnes, à mesure qu'elles arrivèrent. Pendant ce tems-là, le Général Wayne alla reconnoître les ouvrages, avec ses principaux Officiers. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la bayonnette, qui étoit ordinairement si fatale aux Américains, fut la seule arme dont ils se servirent dans cette occasion. Il étoit près de minuit lorsque les deux colonnes arrivèrent devant la place. Celle de droite, composée des régimens de Febiger & de Meigs, étoit conduite par le Général Wayne. L'avant-garde étoit aux ordres du Lieutenant-Colonel Fleury, Officier Français, & s'avança à l'attaque sans charger ses fusils. Elle étoit, outre cela, précédée d'une vingtaine des plus déterminés, sous la

conduite d'un Officier qui devoit frayer un chemin à travers l'abattis. La colonne de gauche avoit auſſi une avant-garde, dont les fuſils n'étoient point chargés, aux ordres du Major Steward, & qui étoit de même précédée de vingt ſoldats, & d'un Officier, pour lever l'abattis. Les deux attaques furent dirigées aux extrémités oppoſées des ouvrages, tandis qu'un détachement, aux ordres du Major Murfree, devoit occuper l'attention de la garniſon de front. Les approches furent plus difficiles que les Officiers ne ſe l'étoient imaginés. Les ouvrages étoient couverts d'un marais qui ſe trouvoit alors rempli d'eau, à cauſe de la marée. La profondeur de ce marais, la double rangée d'abattis, & la force des ouvrages de front & en flanc, ne furent pas capables de rallentir le courage des ſoldats. Ils ſe précipitèrent à travers une grêle de mouſqueterie & de grapes de raiſin, forcèrent leur paſſage avec la bayonnette, juſqu'à ce que les deux avant-gardes ſe rencontrèrent au centre des ouvrages, où elles arrivèrent preſque en même tems. Une balle de fuſil bleſſa le Général Wayne à la tête, en paſſant le dernier abattis; mais il fut ſoutenu & conduit dans la place par ſes deux Aides-de-Camp. Ce fut le Colonel Fleury qui mit bas le pavillon Anglais. Le Major Steward, & pluſieurs autres Officiers, ſe diſtinguèrent

également. Les Lieutenans Gibbons & Knox, qui conduiſoient les vingt hommes qui précédoient chaque colonne, eurent tous deux le bonheur d'échapper ſans être bleſſés, quoique le premier perdît dix-ſept hommes des vingt qu'il commandoit. 1779.

Rien ne peut égaler la joie que la réuſſite de cette entrepriſe cauſa aux Américains. Il faut auſſi avouer qu'elle fut conduite avec un courage qui auroit fait honneur aux ſoldats les mieux diſciplinés. Le Congrès donna des récompenſes honoraires à ceux qui y avoient participé, & qui s'étoient diſtingués. Le Général Wayne reçut une médaille d'or qui repréſentoit cette action. Le Colonel Fleury en reçut une auſſi, ainſi que le Major Steward. Les autres Officiers, & même les ſimples ſoldats, eurent de même des récompenſes. Le Général Washington, le Congrès, le Conſeil Suprême de Penſylvanie & l'Aſſemblée, dans les louanges qu'ils donnèrent à ce détachement, applaudirent beaucoup à l'humanité & à la clémence des vainqueurs. Ils dirent qu'ils avoient droit de paſſer la garniſon au fil de l'épée, & qu'ils ne l'avoient point fait, quoiqu'ils n'y fuſſent que trop autoriſés par l'exemple de leurs ennemis, & que les cruautés dont les Anglais s'étoient rendus coupables, euſſent été ſuffiſantes pour juſtifier une pareille conduite. Les Roya-

1779. liſtes eurent ſoixante-trois hommes de tués, & cinq cens quarante-trois de faits priſonniers. Les Républicains trouvèrent dans la place de l'artillerie & des proviſions de guerre en abondance.

Dès que *Stoney-Point* fut pris, ſon artillerie fut tournée contre Verplanks, & il y eut une furieuſe canonnade qui obligea les vaiſſeaux à couper leurs cables, & à deſcendre la rivière au plus vîte. Lorſque la nouvelle de ce déſaſtre fut parvenue au Général Clinton, & qu'il apprit le danger où étoit Webſter, qui craignoit auſſi une attaque du côté de terre, il prit les meſures les plus promptes, afin de ſecourir ce dernier, & de recouvrer *Stoney-Point.* Il mit toutes ſes forces en mouvement. La grande armée s'avança juſqu'à *Dobbs-Ferry*; la cavalerie & l'infanterie légère pouſsèrent juſqu'aux bords de la rivière Croton, pour empêcher que les ennemis n'attaquaſſent Verplanks du côté de terre. Le Chevalier Collier remonta la rivière avec les frégates, les bateaux armés & les tranſports, prenant à bord le Brigadier-Général Sterling & trois régimens.

Quelque grande que fût l'importance de *Stoney-Point*, le Général Washington n'étoit cependant pas d'avis de riſquer une bataille pour le conſerver, ſur-tout, lorſque la Hudſon offroit de ſi grands avantages aux Anglais; puiſqu'étant maîtres de cette

cette rivière, ils pouvoient, à leur gré, porter leurs troupes sur l'une ou l'autre rive, s'emparer des défilés, & couper entièrement la retraite de son armée. Dans une lettre qu'il écrivit au Congrès, il dit qu'il avoit été déterminé auparavant dans un conseil de guerre de ne pas garder ce poste, & qu'on ne l'avoit attaqué que pour en détruire les ouvrages, & en emporter l'artillerie & les provisions. Le Général Clinton reprit donc possession de *Stoney-Point*, après qu'il eut été trois jours au pouvoir des Républicains, & y mit une forte garnison. 1779.

Le succès qu'avoient eu les Américains à *Stoney-Point*, les engagea à faire une entreprise de la même nature à *Paulus-Hook*, fort situé vis-à-vis de *New-York*, du côté des Jerseys : ils se présentèrent devant la place à trois heures du matin, & les sentinelles les prenant pour des troupes de la garnison qui revenoient d'une excursion où on les avoit envoyées la veille, les laissèrent entrer sans opposition. Ils s'emparèrent aussi-tôt d'un poste & de deux redoutes ; mais le Major Sutherland, Commandant du fort, s'étant jetté, avec quarante Hessois, dans une autre redoute, fit un feu si vif, que les Américains abandonnèrent, avec précipitation, les postes dont ils s'étoient emparés. Ils n'eurent pas

1779. même la préſence d'eſprit d'enclouer les canons, ou de mettre le feu aux caſernes.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans le voiſinage de *New-York*, les Américains faiſoient à Boſton de grands préparatifs pour attaquer un fort que les Anglais avoient conſtruit pendant l'été ſur les frontières orientales de la nouvelle Angleterre, près de la rivière Penobſcot. Afin d'obtenir des matelots, l'Etat de Maſſachuſet avoit mis un embargo de quarante jours ſur tous les vaiſſeaux, & avoit abandonné ſa part aux priſes à ceux qui s'engageroient dans cette expédition. Il ſe forma, avec beaucoup de diligence, dans les ports de cette province, une Eſcadre formidable, dont le commandement fut donné au Commodore Saltonſtall, ſur laquelle il embarqua un corps de troupes aux ordres du Général Lovel.

Les ouvrages du fort n'étoient pas encore achevés, & il n'étoit guère poſſible qu'il réſiſtât long-tems contre des forces ſupérieures. Le Colonel Macleane, qui y commandoit, reçut avis des deſſeins des Républicains, quelques jours avant leur arrivée. Il prit auſſi-tôt les meſures néceſſaires pour mettre le fort dans le meilleur état de défenſe poſſible. Il fut bien ſoutenu des équipages des trois frégates qui étoient

dans la rivière qui s'offrirent à ſubir le ſort de la garniſon. 1779.

Le 25 Juillet, l'Eſcadre Américaine, compoſée de trente-ſept voiles, parut devant la place, &, quelque tems après, leurs vaiſſeaux armés commencèrent à canonner les frégates & une batterie de quatre pièces de douze élevée ſur le bord de la rivière pour les protéger. Les ouvrages du fort étoient commencés au milieu d'une petite preſqu'île dont la partie occidentale s'enfonce fort avant dans la rivière, & qui forme une eſpèce de crochet qui renferme une petite baie. L'iſthme qui joint la preſqu'île au continent, étoit bien fortifié, ce qui empêchoit ceux qui défendoient la place, d'être attaqués par-derrière. La partie la plus foible de la preſqu'île étoit l'entrée du port, qui étoit défendue, comme nous avons pu le voir, par les frégates & la batterie de quatre canons. Le ſeul moyen que les Américains avoient de s'approcher du fort, c'étoit en débarquant du côté occidental; mais, même dans cet endroit, le terrein étoit ſi difficile, que le Colonel Macleane pouvoit retarder conſidérablement les opérations des aſſiégeans, & peut-être défaire tous leurs efforts. Après une canonnade très-vive de part & d'autre à l'entrée du port, les Américains furent obligés de ſe retirer, & mouil-

1779. lèrent à la hauteur de la partie occidentale de la péninſule. Ils renouvellèrent l'attaque le lendemain ſur les vaiſſeaux; mais ils furent encore repouſſés. Ils tentèrent enſuite de débarquer du côté occidental; mais ils furent auſſi repouſſés pluſieurs fois. Ils réuſſirent cependant le 28 au matin, débarquèrent ſous un feu fort vif de leurs plus gros vaiſſeaux, & diſpersèrent les piquets des ennemis. Trois jours après, ils ouvrirent une batterie à environ ſept cens cinquante toiſes des ouvrages, & enſuite une autre encore plus près; mais cela n'empêcha pas la garniſon de continuer ſes travaux avec la même ardeur. Pendant quinze jours, il y eut une canonnade bien ſoutenue des deux côtés; après quoi, les Américains réſolurent de donner l'aſſaut à la place. Macleane, étant informé de leur deſſein, par un déſerteur, fit les préparatifs néceſſaires pour les recevoir; mais, dans la matinée du 14 Août, on s'apperçut que les aſſiégeans avoient abandonné leur camp pendant la nuit, & rembarqué leurs troupes & leur artillerie. Les Anglais ne tardèrent pas à connoître la cauſe de cette retraite ſoudaine; car ils virent, peu de tems après, l'Eſcadre du Chevalier Collier qui remontoit la rivière. Il étoit venu de *New-York* au ſecours de la place avec un vaiſſeau de ligne & cinq frégates. La flotte de

Maſſachuſet fit d'abord mine de vouloir réſiſter, & forma un croiſſant en travers la rivière; mais à l'approche des Anglais, elle fit force de voiles. Elle fut pourſuivie avec tant de vigueur, qu'il ne s'en échappa pas un ſeul vaiſſeau. Les Américains en détruiſirent eux-mêmes une grande partie, pour empêcher qu'ils ne tombaſſent entre les mains des ennemis. La marine naiſſante de Boſton reçut un coup terrible dans cette occaſion. L'Eſcadre étoit compoſée d'une frégate de trente-deux canons, de cinq de vingt-quatre, de deux de dix-huit, & de pluſieurs autres bâtimens, depuis quatorze juſqu'à ſeize canons; en un mot, les Républicains perdirent dix-neuf vaiſſeaux armés, outre vingt-quatre tranſports. Ceux qui échappèrent à cette deſtruction, furent obligés de regagner leur pays à travers des déſerts & des bois, où ils éprouvèrent bien des misères, à cauſe du manque de proviſions. Chemin faiſant, il y eut même une querelle entre les ſoldats & les matelots; les premiers attribuant les cauſes de leur déſaſtre aux derniers: elle fut portée à un ſi haut degré, qu'ils en vinrent aux mains, & il y en eut pluſieurs de tués des deux côtés. Saltonſtall fut fort blâmé de ſes compatriotes. Il eſt vrai qu'il s'étoit comporté avec beaucoup de puſillanimité; car, quoiqu'il ne fût pas capable de faire face à 1779.

1779. l'Eſcadre Anglaiſe en pleine mer, il y avoit des paſſages étroits dans la rivière, des détours & des bancs où il auroit pu ſe poſter avec avantage, & où le vaiſſeau de ligne des ennemis ne pouvoit point aborder. D'ailleurs, une réſiſtance déſeſpérée n'auroit point produit des effets plus funeſtes que ſa fuite ignominieuſe.

CHAPITRE XXVII.

L'ARRIVÉE de l'Amiral Byron dans les Antilles donna la ſupériorité à la flotte Anglaiſe, & le Comte d'Eſtaing fut obligé de ſe retirer à la Martinique pour y attendre des renforts. Les Anglais regrettoient cependant la perte de la Dominique; car le climat mal ſain de Sainte-Lucie faiſoit rage parmi les troupes, & emportoit, ſans miſéricorde, ces braves vétérans que la fatigue & les armes avoient épargnés. 1779.

Les deux Amiraux reçurent à la fin des renforts. Rowley joignit la flotte d'Angleterre avec pluſieurs vaiſſeaux de ligne, & le Comte de Graſſe arriva à la Martinique avec un grand convoi, qu'il avoit pris ſous ſon eſcorte. Ces renforts laiſſoient toujours la ſupériorité du côté des Anglais; mais elle n'étoit pas conſidérable. Le Comte d'Eſtaing évita cependant toutes les occaſions d'en venir à une action, & montra qu'il n'avoit pas moins de prudence que de courage. Il ſavoit que M. de la Motte-Piquet devoit dans peu lui amener des renforts, & il ne vouloit rien confier au haſard. Il s'offrit une occaſion qui montra la juſteſſe de ſa conduite, &

1779. qui récompenſa ſa perſévérance à continuer dans ce ſyſtême.

Vers le milieu de Juin, tout le commerce des îles Anglaiſes s'aſſembla à S. Chriſtophe. L'Amiral Byron ſe trouva alors dans un grand embarras. Il ne pouvoit point laiſſer partir une flotte marchande de cette importance ſans eſcorte, &, s'il envoyoit avec elle une partie de ſon armée navale, il expoſoit le reſte à être attaqué par le Comte d'Eſtaing, ou même cette première diviſion à être interceptée dans ſon retour. Il étoit d'autant plus indiſpenſable de protéger le commerce, qu'on ſavoit que M. de la Motte-Piquet étoit en route avec une Eſcadre de vaiſſeaux de ligne. Byron réſolut donc d'eſcorter la flotte marchande avec toute ſon armée navale juſqu'à une certaine latitude. A peine fut-il parti, que le Comte d'Eſtaing envoya un détachement de quatre cens hommes de la Martinique pour attaquer Saint-Vincent. Les Caribs ſe joignirent aux Français, &, quoique la garniſon fût compoſée de ſept compagnies de troupes réglées, l'île ſe rendit ſans tirer un coup de canon. On lui accorda à-peu-près les mêmes conditions que le Marquis de Bouillé avoit accordées à la Dominique.

Pendant l'abſence de l'Amiral Byron, le Comte d'Eſtaing fut joint par l'Eſcadre de M.

de la Motte-Piquet qui apportoit d'Europe des troupes, des proviſions de guerre & de bouche, & les autres choſes néceſſaires à ſa flotte. Il voulut profiter de la ſupériorité que ce renfort lui donnoit, & il forma d'abord une expédition contre la Grenade. Il arriva, le 2 Juillet, à la hauteur de cette île avec vingt-cinq vaiſſeaux de ligne & dix frégates, ayant à bord dix mille hommes de troupes. Toute la défenſe de la place conſiſtoit en cent cinquante ſoldats & environ quatre cens habitans armés. Sa principale force étoit le morne de l'hôpital, ſur lequel il y avoit des fortifications qui commandoient le port & la ville de Saint-George. M. d'Eſtaing débarqua, ce jour-là même, environ deux mille cinq cens hommes de troupes réglées aux ordres du Comte Dillon, qui inveſtirent la colline le lendemain, & firent les préparatifs néceſſaires pour la prendre d'aſſaut. Mylord Macartney, Gouverneur de l'île, la défendit avec opiniâtreté, malgré la foibleſſe de ſa garniſon. Il fut cependant obligé de céder au nombre, après un combat d'une heure & demie. Les Français furent incommodés dans leurs approches par le feu d'un vaiſſeau qui étoit dans la rade. Dès qu'ils furent maîtres du morne, ils tournèrent ſon artillerie contre le fort, & le Gouverneur fut obligé de demander à capituler. Le Comte d'Eſtaing traita le Parle- 1779.

1779. mentaire avec hauteur, n'accorda qu'une heure & demie pour faire les conditions, & lorſqu'on les lui apporta, il les rejetta toutes. Il en propoſa enſuite d'autres ſi dures, que la garniſon & les habitans ne voulurent point les accepter, & aimèrent mieux ſe rendre à diſcrétion, ſe fiant aux uſages établis parmi les nations civiliſées.

Pendant ce tems-là, l'Amiral Byron étoit retourné à Sainte-Lucie. La première nouvelle qu'il apprit à ſon arrivée fut la priſe de Saint-Vincent. Il forma auſſi-tôt la réſolution, avec le Général Grant, de faire une tentative pour recouvrer l'île. Chemin faiſant, ils reçurent avis que le Comte d'Eſtaing attaquoit la Grenade; ce qui les engagea à faire voile pour y porter du ſecours.

Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent, le 6 Juillet, en préſence de la flotte Françaiſe. M. Byron avoit à ſes ordres vingt-un vaiſſeaux de ligne & une frégate; le Comte d'Eſtaing vingt-cinq vaiſſeaux de ligne & dix frégates. Les Anglais étoient embarraſſés d'un grand nombre de bateaux de tranſport qui portoient les troupes. Les Français étoient mouillés à la hauteur du port de Saint-George; mais lorſqu'ils furent informés de l'approche des ennemis, ils gagnèrent le large. Les deux Amiraux avoient des objets

différens en vue. Byron vouloit en venir à un combat déciſif, afin de pouvoir ſecourir l'île qu'il ne ſavoit pas encore priſe. Le Comte d'Eſtaing ne cherchoit qu'à conſerver ſes conquêtes. Avant de connoître la ſupériorité des Français, l'Amiral Anglais mit le ſignal de chaſſe, pour que chaque navire engageât à meſure qu'il pourroit atteindre l'ennemi. Quand il fut informé du nombre de vaiſſeaux que le Général Français avoit à ſes ordres, il continua le ſignal de chaſſe, & ajouta celui de combattre de près. Sur les ſept heures du matin, l'Amiral Barrington engagea le combat avec trois ou quatre autres navires qui le ſuivoient. Ne pouvant être aſſez tôt ſoutenu du reſte de la flotte, il eſſuya tout le feu de l'avant-garde Françaiſe, & ſes vaiſſeaux ſouffrirent conſidérablement; M. Barrington fut lui-même bleſſé. Comme les vaiſſeaux Français étoient pour la plupart plus fraîchement carénés que ceux des Anglais, ils étoient conſéquemment meilleurs voiliers, & pouvoient manœuvrer avec plus de dextérité. Le Comte d'Eſtaing profita de cette circonſtance, & ne s'approcha des ennemis, que lorſqu'il le put faire avec un grand avantage. Il y eut en conſéquence pluſieurs navires Anglais qui eſſuyèrent le feu de toute la ligne Françaiſe. Le Monmouth, qui eſſaya d'arrêter l'avant-garde de la flotte de 1779.

1779. France, afin d'amener une action générale, fut tout-à-fait démâté. Le Suffolk & la *Fame* ſouffrirent auſſi conſidérablement. Une variété de circonſtances firent que l'action ceſſa depuis midi juſqu'à deux heures. Quoiqu'elle fût alors renouvellée, & qu'elle continuât entre quelques vaiſſeaux juſqu'au ſoir, il n'y eut rien de déciſif. L'objet de l'Amiral Anglais étoit alors changé ; car pluſieurs de ſes vaiſſeaux, ayant pouſſé juſqu'au port de Saint-George pour inſpirer du courage à leurs compatriotes qu'ils croyoient encore maîtres de l'île, y découvrirent le pavillon Français, & eſſuyèrent tout le feu du fort. Il ne s'agiſſoit plus alors de la ſecourir, & ſes forces n'étoient pas ſuffiſantes pour la reprendre, en préſence d'un ennemi auſſi formidable. Il fallut penſer à protéger les tranſports & les vaiſſeaux déſemparés. Il y en avoit deux qui étoient conſidérablement dérivés en arrière, & le Lion avoit tellement ſouffert, qu'il ne put rejoindre la flotte, mais fut obligé de ſe laiſſer aller vent arrière. Il arriva, à la Jamaïque, dans un état déplorable. L'Amiral Anglais donna ordre au Monmouth, & aux tranſports, de gagner l'île d'Antigue, ou de Saint-Chriſtophe. Il n'avoit plus alors que dix-neuf vaiſſeaux, dont pluſieurs étoient fort endommagés. Il forma, ſur le ſoir, une ligne

de bataille, à environ trois milles de l'ennemi, craignant d'être attaqué le lendemain matin; car il ne s'imaginoit pas qu'avec des forces si supérieures, & sur-tout un si grand nombre de frégates, le Général Français eût laissé échapper les bateaux de transports sans au moins les poursuivre. Les Anglais disent que dans cette bataille ils eurent cent quatre-vingt-trois hommes de tués, & trois cens quarante-six de blessés. L'Amiral Byron se plaignit des mauvaises munitions qu'il avoit à bord; il manda au premier *Lord* de l'Amirauté que ses boulets ne pouvoient pas souvent atteindre les vaisseaux des ennemis, tandis que ceux de ces derniers passoient par-dessus ses navires. Les Français restèrent ensuite maîtres de la mer, & causèrent de grandes alarmes à toutes les îles Anglaises. 1779.

Le Comte d'Estaing dit, dans sa relation, qu'il ne débarqua que treize cens hommes de troupes; que la nuit il marcha à la tête d'une partie de ces troupes pour tourner le morne de l'Hôpital, où les Anglois avoient mis leurs principales forces & toutes leurs espérances; que le 3 au matin, il reconnut la position de l'ennemi sur ce morne, dont la pente extrêmement roide & embarrassée de gros quartiers de pierres entassées, étoit fortifiée d'une palissade au bas, & de trois retranchemens l'un sur l'autre; qu'il

1779. réſolut d'emporter le morne de vive force; qu'il fit pendant la journée ſes diſpoſitions pour attaquer ſur trois colonnes la partie de l'Eſt qui tient aux hauteurs qu'on avoit tournées, & qu'il ordonna en même tems une fauſſe attaque ſous l'hôpital du côté de la rivière Saint-Jean; que dans l'après-dînée il fit ſommer le *Lord* Macartney de ſe rendre; mais qu'il répondit qu'il feroit ce qui dépendroit de lui pour défendre l'île.

Le Comte ajoute, que vers minuit les troupes ſe mirent en mouvement & arrivèrent avant deux heures du matin, à environ un quart de lieue du morne qu'on devoit attaquer; que là on forma les trois colonnes, & qu'elles furent placées ſur leurs débouchés.

La colonne de droite étoit aux ordres du Vicomte de Noailles; celle du centre aux ordres du Comte Edouard Dillon, & celle de gauche étoit commandée par le Comte Arthur Dillon. Le Comte d'Eſtaing marchoit à la tête des grenadiers de cette colonne, qui étoit immédiatement précédée par l'avant-garde aux ordres du Comte de Duras. La diviſion qui devoit faire la fauſſe attaque étoit aux ordres du Comte de Pondevaux.

A deux heures après minuit les trois colonnes

débouchèrent pour marcher au morne de l'hô- 1779.
pital. Le vaiſſeau du Marquis de Vaudreuil ayant dérapé, & ſe trouvant ſous la batterie dans le tems de l'attaque, ſaiſit cette occaſion pour la canonner, ce qui produiſit une diverſion utile. Lorſqu'on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; mais ni le feu des retranchemens ni celui d'un vaiſſeau emboſſé, qui prenoit les troupes en flanc, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put rallentir l'ardeur des troupes excitées par la préſence du Général qui ſauta dans les retranchemens avec les premiers grenadiers. M. d'Eſtaing dit auſſi qu'on graviſſoit colonne preſſée les hommes ſe portant & ſe pouſſant les uns les autres, & que l'ennemi fut ſucceſſivement chaſſé par-tout; que dès qu'il fut jour on tourna une pièce de 24 ſur le fort, que le morne domine de fort près, qu'au premier coup qu'on tira, il parut un Officier avec un drapeau blanc, de la part du Gouverneur, qui demandoit à capituler; qu'il accorda une heure & demie au Lord Macartney pour faire ſes propoſitions; qu'elles furent apportées à l'heure preſcrite; mais qu'il les rejetta toutes, & que le Gouverneur Anglais ſe détermina à ſe rendre à diſcrétion; que le lendemain il prit poſſeſſion du fort, où il fit ſept cens priſonniers; que ſa perte montoit à trente-cinq

1779. hommes de tués, & à ſoixante-onze de bleſſés. Le Général Français ajoute que toutes ſes troupes s'étoient comportées avec beaucoup de valeur, & qu'il faudroit nommer tous les Officiers, ſi on vouloit déſigner tous ceux qui s'étoient diſtingués : il fait mention particulière de Haradou, dit Languedoc, ſergent des Grenadiers au régiment d'Hainaut, qui montra la plus grande intrépidité pendant l'action ; il ſauta dans la dernière batterie du morne, & s'élançant à travers les ennemis, il ſauva la vie au ſieur Vence, qui le précédoit. Le Comte, ſous les yeux duquel il combattoit, arrivant l'inſtant d'après dans la batterie, l'embraſſa, en lui déclarant qu'il le faiſoit Officier.

Le 6 Juillet, la flotte étant au même mouillage qu'elle occupoit le 2, on découvrit l'armée navale Anglaiſe à trois heures du matin, à une lieue de diſtance, portant toutes voiles dehors ſur l'armée de France. On mit ſur le champ le ſignal de couper les cables, & de ſe former ſur la ligne du plus près ſtribord. L'ennemi approchant avec rapidité, ce ſignal fut viré à cinq heures trois quarts, & il devint preſſant d'ordonner de former la ligne, ſans avoir égard au poſte ni au rang des vaiſſeaux. L'armée Anglaiſe couroit le bord oppoſé à celle de France, la mer étoit belle & il ventoit jolie briſe. A ſept heures

heures & demie le ſignal de commencer le combat, la ligne n'étant pas encore bien formée. L'armée Anglaiſe prolongea la ligne de l'armée Françaiſe, qui lui fit eſſuyer un feu au moins égal au ſien. Dès qu'elle l'eut dépaſſée, elle remit au même bord que celle de France en virant vent arrière. Trois vaiſſeaux ennemis parurent alors fort dégrayés, & commencèrent à tomber ſous le vent. A neuf heures & un quart on mit le ſignal de ſe former en ligne & de ſerrer le vent le plus qu'il étoit poſſible. Trois vaiſſeaux de l'arrière-garde Anglaiſe voulurent attaquer pluſieurs vaiſſeaux de la flotte de France qui étoient ſous le vent; mais les ayant mieux reconnus ils virèrent de bord, & donnèrent vent devant pour reprendre leur poſte dans la ligne, qui ne ceſſa plus de s'élever au vent. A dix heures, le Comte d'Eſtaing fit ſignal à dix vaiſſeaux qui étoient ſous le vent de virer vent devant, afin de former l'arrière-garde. A midi le combat ceſſa. Le feu avoit été très-vif, & l'avant-garde Anglaiſe avoit été fort maltraitée. Cinq des vaiſſeaux de l'armée de Byron avoient beaucoup ſouffert dans leurs mâtures & dans leurs agrès, & il y en avoit trois qui étoient ſéparés des autres. A deux heures la ligne étoit bien formée, & le ſignal fut mis de virer vent devant tous enſemble, afin de 1779.

1779. couper ces trois vaiſſeaux ſéparés ; ce qui fut exécuté avec beaucoup de promptitude. Les Anglais firent peu de temps après la même manœuvre. L'armée de France ſe trouvant en échiquier, il fut ordonné de former la ligne les poſitions inverties, de forcer de voiles & de tenir le vent. Le vaiſſeau Anglais qui étoit le plus ſous le vent, fit ſur le champ vent arrière, & fut conſéquemment totalement ſéparé de ſon armée. Le Comte d'Eſtaing dit que ſi on l'avoit chaſſé il auroit été vraiſemblablement pris ; mais qu'il voulut éviter les inconvéniens d'une ſéparation, & ne point tomber avec lui ſous le vent, de peur de mettre la Grenade en danger. Il dit auſſi que s'il eût été poſſible de développer les vingt-cinq vaiſſeaux, d'avoir le vent, d'approcher l'ennemi avec plus d'enſemble, l'avantage auroit été plus grand ; mais qu'il en étoit plus glorieux, puiſque les vaiſſeaux de ſon armée qui avoient combattu étoient inférieurs en nombre à l'armée Anglaiſe, & que celle-ci étoit venue attaquer toute formée & avec l'avantage du vent. Il y eut un tranſport chargé de cent cinquante ſoldats Anglais de pris.

Le Comte d'Eſtaing, après cette action, établit à la Grenade une garniſon ſuffiſante & alla à S. Domingue. Ayant eſcorté les flottes marchandes qui s'y trouvoient juſqu'à une certaine latitude,

il fit enſuite voile pour l'Amérique Septentrionale. 1779.

L'arrivée inattendue de la flotte Françaiſe ſur les côtes de la Georgie & de la Caroline Méridionale ſurprit beaucoup les Anglais. L'*Expériment*, de 50 canons, & deux autres frégates ſe trouvèrent enveloppées & furent priſes. La première, commandée par le Chevalier Wallace, apportoit des proviſions de *New-York* à Savannah, & une ſomme conſidérable en argent.

Le Général Prevoſt étoit alors à Savannah; mais la plus grande partie de ſes troupes étoit encore dans l'île de Port-Royal où il s'étoit retiré après ſa retraite de *Charles-Town*. Comme les Français ſe trouvoient maîtres de la mer, il n'étoit guère poſſible à ce corps de joindre M. Prevôt que par les rivières & les criques dont le pays eſt entrecoupé. Les Américains interceptèrent une lettre par laquelle le Général ordonnoit au Colonel Maitland, qui commandoit les forces de Port-Royal, de ſe rendre au plus vîte à Savannah. Par ce moyen ils eurent le temps de s'emparer des principales communications avant que cette jonction pût avoir lieu. Le ſeul eſpoir de défendre la place étoit cependant fondé ſur cette jonction; mais l'adreſſe & l'habileté du Colonel Maitland, & de M. Goldesborough, Lieutenant de vaiſſeau, ſurmontèrent tous les obſtacles.

Le Comte d'Eſtaing arriva ſur la côte le pre-

1779. mier Septembre; mais comme il fut obligé de ſe conſulter avec le Gouvernement de la Caroline, & avec le Général Lincoln, qui devoit agir de concert avec lui, cela retarda un peu ſes opérations. Il mouilla cependant le 9 à la hauteur de la barre de Tybee, à l'embouchure de la rivière Savannah. Pendant trois ou quatre jours les Français paſsèrent leurs troupes dans de petits bateaux Américains par les canaux d'Oſſabaw, & les débarquèrent à Beaulieu, à environ treize milles de la ville de Savannah. Leurs frégates prirent en même tems poſſeſſion des embouchures des rivières, & s'approchèrent le plus près des ouvrages qu'il leur fut poſſible.

Le 15, les troupes Françaiſes & les chevaux légers de la légion de Polaski eſcarmouchèrent avec les piquets de Prevoſt, & les obligèrent à rentrer dans leurs lignes. Le jour ſuivant le Comte d'Eſtaing ſomma la place de ſe rendre aux armes de Sa Majeſté Très-Chrétienne. Il dit qu'il commandoit ces troupes qui venoient d'emporter d'aſſaut l'île de la Grenade: il ajouta qu'il ſeroit inutile à M. Prevoſt, avec les ouvrages qu'il avoit à défendre, & le peu de forces qu'il avoit à ſes ordres, de vouloir réſiſter à l'ardeur & au courage de ces troupes victorieuſes; que Mylord Macartney avoit eu le bonheur d'échap-

per aux premiers transports de leur furie, mais qu'il n'avoit pu lui-même empêcher le pillage. Il avertissoit le Général Anglais qu'il seroit responsable de toutes les conséquences qui pourroient résulter de son opiniâtreté en faisant une défense inutile contre des forces auxquelles il n'étoit pas capable de résister. 1779.

Maitland n'avoit pas encore joint la garnison, & les lignes des Anglais n'étoient point en état de défense. Prevost tâcha donc d'obtenir une trève de vingt-quatre heures pour délibérer. Pendant ce tems-là il débarqua les canons des vaisseaux, & par un coup de bonne fortune, le Colonel Maitland arriva avec les troupes de Port-Royal. Il fit alors réponse qu'il étoit résolu à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Le Général Lincoln avoit aussi joint le Comte d'Estaing, avec environ quinze cens hommes qui s'augmentèrent ensuite jusqu'au nombre de trois mille. On dit que les Français avoient débarqué quatre mille huit cens hommes de troupes réglées, outre quelques centaines de nègres & de mulâtres qu'ils avoient amenés des îles; Prevost avoit à ses ordres à-peu-près trois mille hommes.

Les Anglais travaillèrent avec une ardeur incroyable à fortifier leurs ouvrages. Les Officiers généraux ne s'épargnèrent pas plus que

1779. les ſimples ſoldats. Leurs lignes qui, à l'arrivée du Comte d'Eſtaing, n'étoient point défendues par plus de dix canons, ſe trouvèrent à la fin du ſiège couvertes de cent pièces d'artillerie, qu'ils avoient débarquées des vaiſſeaux, & qui étoient placées avec beaucoup de jugement. Les matelots ſervoient l'artillerie & ſe comporterent avec intrépidité. Les Anglais ſont redevables, pour la conſervation de ce poſte, à l'habileté du Capitaine Moncrieffe, qui étoit ingénieur, & qui, malgré les efforts des ennemis, pour interrompre ſes travaux, élevoit tous les jours de nouvelles batteries.

Les Français travailloient de leur côté avec beauconp d'aſſiduité, & après huit jours de ſiège avoient pouſſé une ſappe juſqu'à trois cens toiſes de l'abbatis. Sur le minuit du 3 au 4 Octobre, les Alliés commencèrent à bombarder la place, & au point du jour ils ouvrirent deux batteries, une de trente-ſept pièces de canon du côté de terre, & une autre de ſeize du côté de la rivière. Cette canonnade dura pendant cinq jours, & n'eut d'autre effet que d'abattre pluſieurs maiſons dans la ville, & de tuer quelques femmes, enfans & nègres; car ceux qui étoient en état de porter les armes ſe trouvoient dans le fort. Les cris des femmes & des enfans, dont les craintes étoient encore augmentées par

les bombes que l'on jettoit dans la ville qui avoient mis le feu à plusieurs maisons, engagèrent le Général Prevost à envoyer demander permission au Comte d'Estaing de les faire descendre la rivière dans des bateaux, & de les confier à la protection d'un vaisseau de guerre Français jusqu'à ce que le sort de la place fût décidé ; mais après trois heures de délai il reçut une lettre, signée *Lincoln* & d'*Estaing*, qui lui refusoit sa demande. Comme la flotte Française couroit de grands risques sur cette côte, & que les ennemis faisoient plus de résistance que le Comte d'Estaing ne s'étoit imaginé, il fut résolu de donner l'assaut à la place. En conséquence, après une furieuse canonnade, les Alliés attaquèrent les lignes des Anglais le 9 avant le jour avec une intrépidité incroyable. La nature du terrein, aux deux flancs des ouvrages, étoit favorable aux approches d'un ennemi : à droite il y avoit un ravin marécageux, par lequel il pouvoit s'avancer à couvert fort près des principaux ouvrages : du côté gauche il n'étoit pas si bien couvert ; mais le terrein étoit ferme & plus propre aux opérations de troupes réglées. Comme les Français étoient campés de ce côté-là, les Anglais s'attendoient qu'ils y dirigeroient leurs opérations, & que les Américains attaqueroient l'autre flanc. La grande attaque se fit cependant 1779.

1779. à la droite. Le Comte d'Eſtaing en perſonne conduiſoit la fleur des deux armées. Après avoir diviſé ſes troupes en trois colonnes, il s'avança par ce ravin dont nous venons de parler ; mais il parut que l'obſcurité de la nuit lui fit manquer ſon chemin, & qu'il s'enfonça plus avant dans le marais qu'il n'étoit néceſſaire, ce qui lui fit perdre un tems précieux, & cauſa ſans doute quelque dérangement dans ſes diſpoſitions. Malgré ce contre-tems, les troupes attaquèrent avec la dernière furie, & ſe précipitèrent ſur la redoute qui étoit dans la grande route d'Ebenezer, avec une intrépidité qui étonna même leurs ennemis. Elles plantèrent deux drapeaux ſur le parapet, & furent ſur le point de s'emparer de ce poſte. Le Capitaine Taws, qui le défendoit, fut mortellemeut bleſſé au moment où ſon épée étoit plongée dans le corps du troiſième ennemi, qu'il avoit, ce jour-là, tué de ſa main. Le Capitaine Wickham le remplaça auſſitôt & ſe comporta avec beaucoup de courage. Pendant que l'action étoit indéciſe à cette redoute, & que chaque parti y faiſoit des prodiges de valeur, les matelots ouvrirent trois batteries qui prirent les Français & les Américains dans toutes les directions, & qui firent un carnage épouvantable parmi eux. Cela les mit un peu en déſordre. Dans ce moment cri-

tique, les grenadiers Anglais, & les ſoldats de marine ſortirent ſoudainement de leurs lignes, & les chargèrent avec furie, ſe précipitant avec eux dans les foſſés & dans les ouvrages. En un inſtant la redoute & une batterie qu'il y avoit ſur la droite furent abandonnées. Les Anglais pourſuivirent les aſſaillans à travers l'abbatis juſqu'au ravin. Les Américains avoient de leur côté été repouſſés ; mais leur perte n'étoit pas ſi conſidérable que celle des Français. Lorſque le brouillard qu'il y avoit au point du jour fut un peu diſſipé, on découvrit un nombre prodigieux de tués & de bleſſés dans les foſſés & dans les ouvrages de la redoute d'Ebenezer. A dix heures les Alliés demandèrent une ſuſpenſion d'armes, & permiſſion d'enterrer leurs morts & d'emporter leurs bleſſés, ce qui fut accordé. La perte des Anglais ne fut pas grande, ils ne perdirent que cinquante-cinq hommes & un ſeul Officier. Les aſſiégeans penſèrent néanmoins à lever le ſiège ; mais comme il falloit du tems pour embarquer l'artillerie, le bagage, les malades & les bleſſés, ils firent mine de vouloir continuer un blocus ; mais le matin du 18 Octobre on s'apperçut que les Français & les Américains avoient abandonné leur camp pendant la nuit. 1779.

Le Comte d'Eſtaing dit dans ſa relation, qu'après avoir eſſuyé un coup de vent terrible dans la traverſée qui avoit briſé le gouvernail de

1779. cinq de ſes vaiſſeaux, & autrement endommagé ſa flotte, il fut obligé de s'arrêter ſur la côte de Georgie, afin de s'y réparer, & que pour ne point perdre de tems, il réſolut de faire le ſiège de Savannah; qu'il n'avoit que deux mille huit cens vingt-trois hommes de troupes réglées, cent cinquante-ſix grenadiers du cap Français, & cinq cens quarante-cinq volontaires mulâtres & nègres; que le Général Lincoln le joignit enſuite avec deux mille Américains; que les Anglais avoient dans la place trois mille quatre-vingt-cinq Européens, quatre-vingt Sauvages, & quatre mille Nègres; que l'impoſſibilité de continuer un ſiège en règle contre des forces ſupérieures le décida à ordonner le 9 Octobre l'attaque des retranchemens; que l'ennemi fut informé par des transfuges du plan de l'attaque, & qu'en conſéquence il avoit préparé la défenſe du côté qu'on avoit deſſein de le ſurprendre; que les troupes Françaiſes & Américaines attaquèrent avec la plus grande vigueur, & revinrent trois fois à la charge; mais que la ſupériorité du nombre les força de ſe replier; que la ſaiſon étoit trop avancée pour pouvoir terminer les opérations d'un ſiège; qu'il craignoit qu'un de ces coups de vent ſi fréquens ſur la côte de Georgie ne fît dérader ſon Eſcadre, ou ne l'obligeât à mettre à la voile pour ſauver les vaiſſeaux, & à abandonner ainſi les troupes

employées à l'expédition; que cela le décida à lever le siège, & que la retraite fut faite dans le meilleur ordre & sans être inquiétée; que lorsque ses troupes se rembarquèrent, il n'y avoit que deux jours que ses vaisseaux avoient été remis en état; que la plus grande union subsista entre les troupes combinées. 1779.

La relation Française ajoute que les Français perdirent plusieurs Officiers de distinction; qu'ils eurent cent quatre-vingt-trois hommes de tués, & quatre cens cinquante-quatre de blessés; que le Comte d'Estaing fut grièvement blessé à la jambe droite d'un coup de feu, & au bras droit par un biscayen.

Le Comte Polaski, Polonais au service des Américains, fut aussi tué dans cet assaut.

Le Comte d'Estaing quitta peu de tems après la côte de l'Amérique, & fit voile pour l'Europe avec la plus grande partie de sa flotte. Le reste retourna aux Antilles, excepté le vaisseau de M. de Vaudreuil, qui relâcha à York en Virginie. Ainsi se termina la campagne du Comte d'Estaing, qui, quoiqu'il eût eu un succès brillant à la Grenade, ne remplit pas toutes les espérances flatteuses qu'on avoit formées de son expédition, & qu'une variété de circonstances malheureuses empêcha de réaliser.

CHAPITRE XXVIII.

1779. ON vit alors paroître des manifeſtes de toutes les Puiſſances belligérantes pour prouver à l'univers la juſtice de leur cauſe, coutume que l'étiquette des Cours modernes a établie & qui ſert de prélude aux ſcènes de carnage & de deſtruction qui ſont prêtes à paroître. Ces écrits vantent toujours la bienveillance & la tendreſſe des différens Potentats pour le genre humain, & déplorent dans les termes les plus pathétiques les maux & les misères qu'ils vont cauſer. S'ils ne produiſent aucun effet, c'eſt ordinairement tout ce qu'on en attend, & ſi le Public n'y donne pas grand crédit, il faut avouer qu'ils ne méritent pas beaucoup ſa confiance.

La France avoit commencé la guerre avec l'Angleterre dans des circonſtances fort heureuſes. On a déjà vu qu'elle avoit formé un très-beau plan de campagne pour l'Amérique Septentrionale, & que s'il avoit pu être exécuté, la Grande-Bretagne auroit été obligée de demander la paix. Ses vaſtes projets ne ſe bornoient point à anéantir le pouvoir des Anglais dans le Nouveau Monde; elle avoit encore le deſſein de porter la guerre dans toutes les parties de leurs dominations, & de les attaquer même au cœur

de l'Empire. Vers le commencement de l'année, 1779.
elle avoit envoyé une Eſcadre chargée de troupes pour s'emparer des établiſſemens des Anglais ſur la côte d'Afrique. Les troupes étoient aux ordres du Duc de Lauzun, & l'armée navale étoit commandée par le Marquis de Vaudreuil. Ils prirent aiſément poſſeſſion de tous les forts que les Anglais avoient au Sénégal dans la rivière Gambie, après quoi les Français, qui étoient à l'île de Gorée, ſe tranſportèrent avec toutes leurs proviſions de guerre & de bouches au Sénégal, & abandonnèrent l'île. Après avoir rempli l'objet de cette expédition, le Comte de Vaudreuil fit voile pour les Antilles, afin de renforcer le Comte d'Eſtaing, & le Duc de Lauzun revint en France. Le Chevalier Hughes, en allant aux Indes Orientales, entra dans l'île abandonnée, & y laiſſa garniſon; mais il ne fit aucune tentative ſur le Sénégal.

Vers le printems le Prince de Naſſau forma le deſſein de prendre Jerſey ſur la côte de Normandie. Il parut devant l'île avec environ cinquante bateaux plats chargés de troupes, ſous l'eſcorte de cinq frégates, & tenta de débarquer dans la baie de Saint-Ouen; mais par un défaut de combinaiſon de marée, il fut obligé de ſe retirer.

Quoique cette expédition ne réuſsît pas, elle

1779. cauſa néanmoins un retard conſidérable aux opérations de l'armée Anglaiſe dans le Nouveau Monde. L'Amiral Arbuthnot étoit ſur le point de partir pour *New-York* avec une Eſcadre de vaiſſeaux de ligne, & une flotte marchande de quatre cens voiles. Il rencontra le navire qui avoit été dépêché au Gouvernement pour l'informer du danger de Jerſey. Son zèle le fit voler au ſecours de cette île. Il ordonna au convoi de l'attendre à Torbay, & lorſqu'il fut de retour, les vents contraires ne lui permirent point de partir juſqu'au mois de Juin, de ſorte qu'il n'arriva à *New-York* que vers la fin d'Août. Comme cette flotte avoit à bord les renforts, les équipages, les proviſions & les autres choſes néceſſaires au Chevalier Clinton pour ouvrir la campagne, on peut voir que ce délai eut des conſéquences funeſtes.

Après la tentative ſur Jerſey, les Français avoient débarqué les troupes ſur la côte de Saint-Malo : les vaiſſeaux armés reſtoient toujours ſur celle de Normandie. Les Anglais envoyèrent le Chevalier Wallace, qui fut enſuite pris ſur la côte de Georgie par le Comte d'Eſtaing, comme on a pu le voir dans la relation de cette campagne, avec l'*Expériment*, de cinquante canons, deux frégates & deux brigs : il pourſuivit pluſieurs frégates Françaiſes juſques dans

la baie de Cancalle, où elles échouèrent ſous 1779.
la protection des batteries. Quoique ſes pilotes ne vouluſſent plus répondre de ſon vaiſſeau, il s'avança hardiment en travers de la batterie, & fit un feu terrible qui obligea les Français à ſe retirer. Ces derniers abandonnèrent auſſi leurs frégates. Le Chevalier Wallace envoya ſes chaloupes, qui prirent poſſeſſion de la Danaé, de 34 canons, & de deux autres petits bâtimens qu'ils enlevèrent. La milice & les payſans s'aſſemblèrent cependant ſur le rivage, d'où ils firent un feu continuel d'artillerie & de mouſqueterie, ce qui empêcha Wallace de relever les deux autres frégates; mais il les brûla, ainſi que deux bâtimens de 16 canons, & un grand nombre de bateaux.

Tandis que ces petits combats occupoient la Cour de Londres, la France méditoit un coup plus ſérieux contre la Grande-Bretagne, c'étoit de débarquer une armée nombreuſe ſur ſes côtes, pendant que ſes troupes étoient occupées dans le Nouveau Monde. Dès la campagne précédente, le Maréchal de Broglio avoit raſſemblé en Normandie & en Bretagne, une armée de quarante mille hommes pour faire une deſcente en Angleterre; mais l'indéciſion du combat d'Oueſſant avoit empêché que ce deſſein ne fût accompli, & les camps de Vauſſieux &

1779. & de Saint-Malo n'avoient ſervi qu'à exercer les troupes.

Ce projet fut repris avec la plus grande vigueur, & vers la fin de Mai, les flottes de France & d'Eſpagne eurent ordre de ſe combiner pour en favoriſer le ſuccès. L'armée de terre étoit commandée par le Comte de Vaux, & il en avoit formé quatre diviſions, aux ordres du Duc d'Harcourt, du Duc du Chatelet, du Marquis de Lanjac, & du Marquis de Langeron. Les trois premiers étoient au Havre avec un nombre de bateaux de tranſport prêts à les recevoir. Celle du Marquis de Langeron étoit à Saint-Malo également préparée à cet évènement. On y avoit formé, au Comte de Rochambeau, un corps de tous les grenadiers & chaſſeurs des régimens qui étoient embarqués ſur la flotte de M. d'Orvilliers, avec lequel il étoit deſtiné à faire l'avant-garde de l'armée. Tandis que les préparatifs pour une invaſion de l'Angleterre ſe faiſoient avec la plus grande activité dans ces deux ports de la Manche, la flotte de France fit voile pour le cap Finiſtère, afin de joindre celle d'Eſpagne. Différens contretems retardèrent cette jonction près de trois mois, & lorſqu'elle ſe fit, le Comte d'Orvilliers avoit épuiſé la plus grande partie de ſes vivres : il avoit un grand nombre de malades

à

à bord. Il entra alors dans la Manche avec une armée navale de plus de ſoixante vaiſſeaux de ligne, & ſe préſenta devant Plimouth. Il envoya enſuite la frégate la Magicienne à M. le Comte de Vaux, pour l'avertir de ſon arrivée dans cette mer, & qu'il enverroit inceſſamment une Eſcadre pour eſcorter ſes troupes. Ce projet n'eut point d'effet, le convoi qui devoit porter à l'armée navale un ſupplément de vivres la manqua à ſon paſſage à Oueſſant, & ne put la rejoindre. Un coup de vent violent mit la flotte combinée en grand danger ſur la côte de *Cornwal*, & le Comte d'Orvilliers n'eut d'autre parti à prendre, que de regagner le port. Il rentra à Breſt avec des vaiſſeaux chargés de malades, & qui n'avoient pour la plupart ni vivres ni eau. L'Amiral Hardy, qui avoit à ſes ordres trente-huit vaiſſeaux de ligne, ayant été ſéparé de ſes côtes par la flotte combinée, en fut cependant apperçu lorſqu'il chercha à rentrer dans la Manche, & eut une chaſſe très-vive; mais il fut aſſez heureux pour rentrer dans Portſmouth ſans autre perte que celle du vaiſſeau l'Ardent qui, allant pour le joindre, fus pris par des frégates Françaiſes, ſoutenue de l'eſcadre légère. M. de Marigny, qui avoit infiniment contribué à ſa priſe, obtint le commandement de ce vaiſſeau. 1779.

M. d'Orvilliers ayant perdu ſon fils unique

1779. pendant la campagne, & pour quelques mécontentemens particuliers, ſe démit de ſon commandement à ſon retour à Breſt. Il fut remplacé par M. Duchaffaut, qui, quoique marin très-expérimenté & d'une grande réputation, vit ſans jalouſie les regrets les plus unanimes & les plus univerſels du départ de M. d'Orvilliers. Ce dernier en reçut les témoignages les plus expreſſifs de la flotte combinée des deux Nations, & particulièrement de l'Amiral Cordova, qui, quoique ſon ancien, avoit fait cette campagne ſous ſon commandement. Il dit hautement qu'il n'avoit jamais vu de manœuvres auſſi ſavantes que celles qu'il avoit faites à ſes ordres. Il ſe tint enſuite des Conſeils de guerre entre les Généraux de terre & de mer, où il fut décidé qu'il n'étoit pas poſſible d'expoſer de nouveau la flotte dans la Manche dans une ſaiſon auſſi orageuſe. Ainſi finit l'appareil formidable & diſpendieux d'une invaſion qui allarma vivement les côtes d'Angleterre.

L'Eſpagne avoit commencé vers le milieu de Juin le ſiège de Gibraltar. Il paroît que les Gouverneurs Eſpagnols, tant ſur le continent de l'Amérique que dans les îles, étoient informés du tems où la guerre devoit commencer entre les deux Nations; car peu de tems après que le Marquis d'Almodovar eut donné ſon reſcrit

aux Miniſtres Britanniques, les vaiſſeaux Eſpa- 1779.
gnols firent des priſes ſur les Anglais, & les conduiſirent à la Havanne. Ils avoient même fait des préparatifs afin de prévenir leurs ennemis. Le 19 Août, Don Bernardo de Galvez, Gouverneur de la Louiſianne, partit de la Nouvelle-Orléans avec toutes ſes forces pour attaquer la Floride Occidentale. Les Anglais n'avoient dans toute la province que cinq cens hommes de troupes, & un petit fort appellé Baton Rouge. Don Galvez s'en rendit maître après un ſiège de neuf jours, & traita les priſonniers avec beaucoup d'égards. Chemin faiſant, il avoit ſurpris dans le lac Pontchartrain une corvette de Roi, & pluſieurs petits bâtimens chargés de proviſions ſur les rivières.

Les Eſpagnols attaquèrent auſſi, dans la baie d'Honduras, les établiſſemens des Anglais, pillèrent *Saint-Georges key*, & emmenèrent pluſieurs familles de cette place à Merida; mais les habitans s'étant à la fin raſſemblés, les avoient repouſſés. Ils s'adreſſèrent enſuite au Gouverneur de la Jamaïque, qui leur envoya un ſecours de troupes aux ordres du Capitaine Dalrymple. Sur ces entrefaites, le Chevalier Peter-Parker détacha trois frégates, ſous le commandement du Capitaine Luttrel, pour s'emparer de deux gaillons qui étoient dans la baie. Les Eſpagnols

1779. eurent connoiſſance des deſſeins des Anglais ; & mirent leurs vaiſſeaux ſous le fort Omoa, où il n'étoit pas poſſible à cette petite Eſcadre de les attaquer. Luttrel eut quelque tems après le bonheur de rencontrer les troupes envoyées aux habitans d'Honduras. Les deux Commandans, après avoir tenu conſeil, formèrent le projet d'attaquer le fort Omoa par terre & par mer. Cette place paroiſſoit formidable ; mais elle manquoit de bonne artillerie, & ſa garniſon n'étoit pas aſſez ſuffiſante pour faire une longue réſiſtance.

Les forces de terre des aſſiégeans montoient à cinq cens cinquante hommes, & celles des aſſiégés étoient moins conſidérables. En faiſant leurs approches du fort, les Anglais ſe trouvèrent tellement incommodés par le feu de la ville, qu'ils ſe déterminèrent à la brûler. Ils prirent enſuite la réſolution de donner l'aſſaut à la place. Tout étant diſpoſé pour exécuter ce projet, les troupes marchèrent à trois heures du matin au ſignal donné, & eſcaladèrent le fort. Les Eſpagnols ne firent qu'une foible réſiſtance. Les Anglais firent trois cens cinquante-cinq priſonniers, outre les Officiers & les habitans. A l'approche de l'ennemi, les Eſpagnols avoient fait ſortir le tréſor du château. Malgré ces précautions, les priſes furent évaluées à trois

millions de piaſtres. La plus grande perte des 1779.
aſſiégés fut deux cens cinquante quintaux de vif argent dont ils avoient un extrême beſoin pour travailler aux mines. Les priſonniers furent traités avec beaucoup d'humanité. Les Anglais laiſsèrent garniſon dans le château, & retournèrent à la Jamaïque. Ils ne profitèrent cependant pas long-tems de leur conquête, car le climat mal-ſain emporta la plus grande partie de la garniſon, & les Eſpagnols profitèrent de ſa foibleſſe pour reprendre la forteresſe. Ils firent les préparatifs néceſſaires pour lui donner l'aſſaut ; mais les Anglais n'ayant plus que quatre-vingt-cinq hommes, la plupart malades, prirent le parti d'évacuer la place, après avoir encloué les canons, & détruit les munitions qu'ils ne purent enlever.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans l'Amérique Eſpagnole, l'Amiral Hyde Parker, qui avoit ſuccédé à Byron dans les Antilles, prit trois frégates détachées de la flotte du Comte d'Eſtaing. Quelque tems après, il donna chaſſe à un convoi qui arrivoit de France à la Martinique. M. de la Motte-Piquet, qui ſe trouvoit dans le port, ſortit avec trois vaiſſeaux pour empêcher ce déſaſtre. Il attaqua hardiment les premiers vaiſſeaux de l'armée Anglaiſe, en préſence de toute la flotte, & donna le tems à pluſieurs

1779. navires marchands de gagner les côtes de la Martinique. Il ſe retira enſuite ſous les batteries du fort, après avoir combattu avec beaucoup d'intrépidité, ſon vaiſſeau étant démâté & dans le plus grand délabrement. Les Anglais perdirent un Capitaine dans cette action ; mais ils prirent une partie du convoi.

La langueur de la campagne du côté de *New-York*, donna le tems aux Américains de prendre vengeance des cruautés que les Indiens avoient depuis long-tems commiſes ſur les frontières. Ces ſauvages avoient acquis un degré de diſcipline en combattant avec les Européens, & il parut néceſſaire, vers le commencement de l'automne, d'envoyer contre eux une petite armée aux ordres du Général Sullivan avec un train d'artillerie. Cette expédition étoit deſtinée contre ces peuples confédérés, qu'on appelle les ſix Nations, & qui forment une eſpèce de République dans les déſerts de l'Amérique. Ils habitent parmi ces grands lacs, ces rivières & ces forêts impénétrables qui ſéparent les Colonies ſeptentrionales du Canada. Ils étoient fort attachés aux Anglais, & les avoient même aſſiſtés contre d'autres Nations Indiennes. Ils avoient, au commencement des troubles, conclu un traité avec les Américains, par lequel ils s'engageoient à garder la plus exacte neutralité ; mais les pré-

sens des émissaires Britanniques, & le crédit du Chevalier Johnson, les portèrent bientôt à s'écarter de ce plan pacifique, & ils jouèrent un rôle considérable dans toutes ces expéditions de carnage & de rapine qui se firent sur les frontières. Il faut cependant en excepter les Oneidas, qui furent fidèles au traité. 1779.

Les Indiens allèrent à la rencontre de leurs ennemis sous la conduite de Butler, de Brandt, de Johnson & de Macdonald, & furent joints par quelques *Tories*. Ils prirent possession d'un passage difficile entre Chemung & *New-Town*, dans le voisinage de la rivière Teaoga, où ils se retranchèrent. Sullivan les attaqua le 29 Août dans leurs retranchemens. Ils se défendirent, pendant deux heures, avec la plus grande opiniâtreté; mais l'artillerie fit beaucoup d'impression sur leurs ouvrages, & les Généraux Poor & Clinton l'Américain ayant en même tems fait des mouvemens pour tourner leurs flancs & couper leur retraite, ils prirent soudainement la fuite, & ne reparurent plus en force durant le reste de l'expédition.

Les Indiens, suivant la relation de M. Sullivan, avoient fait des progrès considérables dans la culture de leurs terres. Ils avoient aussi montré du goût dans le choix du terrein où ils avoient élevé leurs maisons; elles étoient grandes

1779. & élégantes. Les Américains détruiſirent, dans cette expédition, cent ſoixante mille boiſſeaux de bled. Ce qui doit encore plus exciter l'étonnement, c'eſt le nombre d'arbres fruitiers qu'ils poſſédoient, & l'ancienneté de leurs vergers, ce qui ſert à réfuter une opinion généralement reçue, que les Sauvages ne penſent pas à l'avenir. Le Général Sullivan raconte que ſes ſoldats coupèrent quinze cens arbres fruitiers dans un ſeul champ. Malgré la juſtice, & peut-être la néceſſité de ces repréſailles, toute ame ſenſible n'entend qu'avec douleur des relations de ruine & de déſolation, & ne voit qu'avec chagrin l'induſtrie d'un grand nombre d'années détruite en un ſeul inſtant. Les Américains raſèrent quarante villes Indiennes, dont la plus grande contenoit cent vingt-huit maiſons.

CHAPITRE XXIX.

LE 25 Novembre, le Roi d'Angleterre ayant 1780.
assemblé son Parlement, lui fit le discours d'usage, dans lequel il répétoit ce qu'il avoit dit tant de fois contre l'injustice & les usurpations de la Maison de Bourbon. Il n'y disoit pas un mot de l'Amérique ou des Indes Occidentales ; on n'y faisoit nullement mention d'aucun évènement de la campagne dans aucune partie du monde. Le Roi paroissoit fâché des sommes extraordinaires que les besoins de l'État exigeroient pour l'année suivante. Il étoit satisfait de la discipline, de la bonne conduite & de la persévérance de la milice. Il concluoit en annonçant qu'il étoit absolument déterminé à continuer la guerre avec vigueur, & à faire tous ses efforts pour forcer ses ennemis à accorder des conditions de paix justes & honorables.

On proposa une adresse au Roi qui n'étoit qu'une répétition de son discours ; mais Mylord John Cavendish y fit l'*amendement* suivant : « Pour prier Sa Majesté de considérer l'étendue » de territoire, la puissance, & l'opulence de » la Grande-Bretagne au commencement de

1780. » ſon règne, la réputation dont elle jouiſſoit; » & l'union qui régnoit au-dedans; de comparer cette époque, la plus brillante & la plus » heureuſe de la nation, avec l'état de pauvreté, de foibleſſe & de diſtraction où elle » ſe trouvoit, après les ſommes immenſes que » différens Parlemens avoient accordées avec » une libéralité qui alloit même juſqu'à la profuſion, & avec une confiance qui excédoit » les bornes de la raiſon : que Sa Majeſté ne » devoit donc pas être ſurpriſe d'entendre la » véritable façon de penſer d'un Parlement fidel & affectionné, qui trahiroit Sa Majeſté, » & ceux qu'il repréſente, s'il ne lui diſoit pas » franchement que rien ne pouvoit prévenir » la ruine entière de la nation, qu'en changeant, ſans délai, de Conſeils & de Conſeillers; mais qu'il falloit que ce changement fût efficace, ſans meſure palliative, & » dans la conſidération des erreurs paſſées, autrement, qu'il ſeroit inutile ».

On propoſa enſuite le même *amendement* dans la Chambre des Pairs; mais, après des argumens ſans nombre dans les deux Chambres, dont les uns tendoient à inculper & les autres à diſculper les Miniſtres, il fut rejetté.

Ces grandes *majorités* qui, depuis le commencement de la guerre d'Amérique, empor-

toient tout devant elles, & qui étoient le ré- 1780.
ſultat d'un ſyſtême de corruption pour détruire la conſtitution Britannique par le moyen de ceux qui devoient la ſoutenir, commencèrent à alarmer le peuple. Il vit bien que les Membres de la Chambre des Communes n'étoient rien moins que les repréſentans de la nation, & que le petit nombre de véritables patriotes ſe trouvoit, pour ainſi dire, éclipſé dans la foule de ces hommes vénals qui ſont toujours à la diſpoſition des Miniſtres. Le nombre de places dont la Couronne diſpoſe, les marchés avantageux qu'elle peut donner aux Négocians, faiſoient pancher la balance du côté de cette branche de la *Légiſlature*, & les deux autres ſe trouvoient entraînés par elle, ſans qu'il parût poſſible de l'en empêcher. Le ſeul moyen probable fut cependant mis en uſage, c'étoit de diminuer le pouvoir du Roi en retranchant les places inutiles de ſa maiſon. En conſéquence, il y eut, dans pluſieurs comtés, des aſſemblées de Propriétaires qui préſentèrent des requêtes au Parlement pour le prier de travailler à cette réforme. Celle du comté d'York étoit ſignée de huit mille Francs-tenanciers. Après avoir établi pluſieurs faits, ils diſent qu'alarmés de voir que les reſſources de l'Etat diminuent, tandis que les fardeaux du peuple ſont conſidérablement

1780. augmentés, & perſuadés que la plus grande économie eſt néceſſaire dans tous les départemens, ils ſont extrêmement fâchés que l'on prodigue le tréſor public : que pluſieurs perſonnes qui n'avoient jamais rendu aucun ſervice à la patrie, poſſédoient des places & des penſions exorbitantes, ce qui augmentoit grandement le pouvoir de la Couronne, & que ſi on n'en arrêtoit pas les progrès, il ſeroit bientôt fatal à la liberté de l'Angleterre.

Ils ajoutent que, jugeant que le but de tout bon Gouvernement ne doit pas être de faire le bien de quelques particuliers, mais celui de toute la communauté, & ſachant que l'argent de la nation eſt confié à la Chambre des Communes, ils repréſentent humblement qu'à moins que l'on ne prenne des meſures efficaces pour remédier aux maux dont ils ſe plaignent, il ſeroit injurieux aux droits du peuple & dérogatoire à la dignité du Parlement, d'accorder de l'argent davantage outre les taxes qui étoient déjà impoſées. Ils demandent qu'avant de mettre de nouveaux impôts ſur leur patrie, on prenne des inſtructions, pour connoître de quelle manière les ſommes accordées ont été dépenſées, pour diminuer les émolumens des ſerviteurs du peuple, & pour abolir toutes les penſions qui ne ſont pas méritées.

Le Comté de Middlesex suivit l'exemple de celui d'York, & bientôt ceux de Herts, de Sussex, d'Huntingdon, de Bedford, d'Essex, de Somerset, de Glocester, de Wilts, de Dorset, de Devon, de Norfolk, de Berks, de Buks, & une infinité d'autres, présentèrent des pétitions pour le même objet. 1780.

Le Chevalier Saville, homme universellement respecté, à cause de son honnêteté & de son vrai patriotisme, présenta, le 8 Février, celle du Comté d'York. Il dit au Ministre de déclarer ouvertement ses sentimens, & de lui faire connoître s'il avoit dessein de soutenir cette requête, ou de s'y opposer : que cette conduite conviendroit beaucoup mieux à un homme de son rang, que de faire usage de subterfuges & d'artifice. Il ajouta que cette pétition étoit légitime & conforme à la constitution ; qu'elle étoit si juste & si raisonnable, qu'il espéroit qu'elle seroit accordée ; mais que s'il la refusoit, il craignoit les conséquences qui pourroient s'ensuivre. Il pria la Chambre de considérer que cette requête étoit signée par les plus riches Propriétaires du Royaume. Mais, continua-t-il, quel que soit son sort dans cette Chambre, ils ne l'abandonneront pas. Il y a un Comité d'établi qui doit correspondre avec les

1780. autres Comités. Il mit ſur la table les noms de ceux qui compoſoient le Comité.

Ce mécontentement général alarma vivement le Miniſtre. Il répondit d'un air fort piqué, & dit qu'il n'y avoit perſonne qui osât nier qu'un Anglais a le droit de préſenter des requêtes au Parlement : que la pétition étoit à préſent devant la Chambre, & qu'il ne s'oppoſoit pas à ce qu'elle reſtât ſur la table pour l'examen des Membres ; que lorſqu'ils l'auroient examinée, il ne doutoit pas qu'ils ne conſultaſſent pour le bien des ſupplians en particulier, ſans cependant perdre de vue l'intérêt général de la patrie; qu'il eſpéroit que les menaces indirectes que l'on avoit faites n'auroient aucune influence ſur le jugement de la Chambre ; & qu'il n'étoit pas néceſſaire d'examiner cette requête avant toute autre affaire ; que les ſubſides avoient été votés, & qu'il falloit d'abord pourvoir aux moyens de les lever. Les autres pétitions furent ſucceſſivement préſentées, & deux jours après, les négocians & planteurs de la Jamaïque envoyèrent une remontrance pour ſe plaindre du danger où cette île étoit expoſée, & du peu de ſoin que le Gouvernement donnoit à ſa conſervation.

L'Etat étoit alors dans la plus grande fer-

mentation, & on ſe croyoit à la veille d'une révolution. Il eſt certain que s'il s'étoit trouvé quelque chef hardi pour profiter des diſpoſitions du peuple, il auroit pu exciter quelque violente ſecouſſe dans l'Empire. En conſéquence de toutes ces requêtes, M. Burke propoſa à la Chambre un plan de réforme, & l'introduiſit par un diſcours qui fut admiré de tous les partis. Son but étoit d'abolir toutes ces charges & ces poſtes inutiles, tant dans les différens départemens du Royaume, que dans la maiſon du Roi, qui ne ſervent qu'à augmenter l'autorité de la branche monarchique du Gouvernement, & à lui donner trop de poids dans le ſyſtême politique de la conſtitution. Il cita pluſieurs fois l'exemple du Roi de France qui avoit eu le patriotiſme de faire une pareille réforme, & de mettre à la tête de ſes finances un homme habile, & dont l'intégrité étoit reconnue, quoiqu'il fût d'une religion différente à celle que l'on profeſſoit dans ſes Etats. 1780.

Tout le monde étoit convaincu de la vérité des aſſertions de M. Burke; on l'étoit également de la trop grande influence de la Couronne. Perſonne ne pouvoit nier la néceſſité d'une réforme; mais tout le monde n'étoit pas aſſez honnête pour donner ſa voix. Il parvint cependant à abolir pluſieurs places inutiles; mais

1780. le Miniſtre eut aſſez de crédit pour faire rejetter la plupart de ſes propoſitions.

Quand M. Burke propoſa un bill pour abolir la place d'un des principaux Secrétaires d'Etat ; les débats devinrent très-intéreſſans. Quelques Membres du parti du Miniſtère ayant avancé que le revenu que l'on avoit accordé à Sa Majeſté, à ſon avènement au trône, lui appartenoit de droit, & qu'il pouvoit en faire ce que bon lui ſembloit, cet Orateur célèbre répondit que ces principes étoient encore plus violens que ceux des *Tories* les plus zélés ; que c'étoit ceux des *Jacobites*. Car, continua-t-il, il eſt vrai que les *Tories* regardent la Monarchie comme la meilleure forme de Gouvernement poſſible, & la préfèrent à toute autre ; mais c'eſt parce qu'ils s'imaginent qu'elle eſt plus conforme au bien public, au lieu que les *Jacobites* croient qu'un Gouvernement eſt héréditaire, & qu'il doit paſſer de père en fils, comme un bien-fond. Si ces principes ſont abſurdes par rapport au Gouvernement, ils ſont également abſurdes par rapport au revenu qu'il poſsède. Un Gouvernement, dit-il, n'a point de propriété ; tout ce qu'il poſsède n'eſt qu'un dépôt. Il n'en eſt pas de même de la propriété du ſujet ; c'eſt pour l'aſſurer qu'on a fait des dépôts, & qu'on les a mis entre les mains du Gouvernement. Ce n'eſt

point

point le Gouvernement qui a fait la propriété ; mais la propriété a donné lieu au Gouvernement. L'une eſt primitive, l'autre n'eſt que dérivatif & ſecondaire. M. ſoutint donc que tous les revenus de la Couronne n'étant que des dépôts, il importoit peu qu'ils fuſſent à vie ou héréditaires, que ces conſidérations ne changeoient que la manière de les poſſéder, ſans du tout changer leur nature, & que le public avoit droit d'en prendre connoiſſance lorſqu'ils cauſoient des abus. 1780.

Des traîtres à leur patrie & de prétendus amis du Roi le repréſenteront-ils donc comme poſſédant de droit divin les dons volontaires que ce même peuple lui a faits pour ſon bien-être, & qu'il peut reprendre pour la même raiſon ? C'eſt ici le comble du deſpotiſme, & il ne ſauroit s'élever plus haut. C'eſt établir ces principes odieux & déteſtables qui détruiſent tout ce qu'il y a de bon, de grand, de noble & de généreux dans la nature humaine, en ſoutenant que les peuples ſont faits pour les Rois, & non pas les Rois pour les peuples.

Les Membres de l'oppoſition ſoutinrent M. Burke avec beaucoup d'énergie. M. Fox, après avoir réfuté les argumens de ſes adverſaires avec ce torrent d'éloquence qui entraîne ordinairement tout après lui, & qui a même ſouvent

1780. ébranlé les Miniſtres les plus fermes, s'écria : A quoi donc me ſervent mes connoiſſances & mon expérience, ſi on maintient une pareille doctrine dans cette Chambre ? Elle rompt entièrement le pacte entre le Roi & le peuple. La nature même du revenu que l'on accorde au Souverain ne le rend-elle pas ſujet à l'inſpection du Parlement. Quel fut le ſort de Jacques II, lorſque ce malheureux Prince préféra une miſérable penſion du Roi de France au Gouvernement d'un grand Empire ſuivant ſes loix & ſa conſtitution ? Le Parlement ne l'a-t-il pas privé de ſon revenu ? Les courtiſans, ajouta-t-il, voudroient inſinuer que nous avons deſſein de priver le Souverain des moyens d'entretenir ſa maiſon, ou de ſatisfaire ſes plaiſirs ; mais les objets que nous avons en vue, ſont tout-à-fait différens. Nous voulons faire une réforme dans cette partie de l'établiſſement de ſa maiſon qui regarde les emplois civils, & dans lequel il n'agit que comme gardien pour le peuple. Ces emplois ne peuvent lui ſervir qu'à obtenir une autorité illégitime en corrompant les repréſentans du peuple ; mais en ſuppoſant qu'on voulût faire une réforme dans l'intérieur de la maiſon du Roi, cela ne ſeroit pas du tout injuſte ; car le peuple ne peut payer que ſuivant ſes forces. A l'avènement de

Sa Majesté, on lui a accordé un grand revenu, parce que la nation étoit au comble de la gloire, & dans l'état le plus florissant. On n'avoit pas même alors d'idée de ce système pernicieux de Gouvernement qui a causé notre ruine. Il étoit impossible de prévoir la perte de l'Amérique & des Indes Occidentales. Le revenu de la Couronne est de la même nature que tous les autres établissemens humains. L'édifice ne sauroit avoir plus de stabilité que les fondemens sur lesquels il est élevé. Lorsque le peuple est pauvre, il ne peut point être aussi libéral que lorsqu'il est riche, & c'est insulter la Royauté, de supposer que le Souverain ne veuille point participer au malheur comme à la bonne fortune de ses sujets. Vers les trois heures du matin, on en vint à la division des voix, & le bill pour abolir la place de troisième Secrétaire d'Etat, fut rejetté par une majorité de sept seulement. 1780.

Dans la Chambre des Pairs, le Duc de Richemond conduisit le plan de réforme avec beaucoup d'habileté; mais il n'eut guères plus de succès.

Cependant le 6 Avril, jour nommé pour examiner les requêtes du peuple qui étoient au nombre de quarante, les choses prirent une nouvelle tournure. Les Membres de l'opposition

1780. emportèrent la majorité des ſuffrages, & les Miniſtres ſe trouvèrent dans le plus grand embarras. La Chambre étant formée en Comité, M. Dunning, célèbre conſeiller, après avoir fait un grand nombre d'obſervations ſur la nature du Gouvernement Britannique, ſur l'origine de ſes différens établiſſemens, & avoir montré une connoiſſance auſſi profonde de l'Hiſtoire que de la Politique, dit que le plan de ſon ami M. Burke, par les intrigues du Miniſtère, n'ayant pas produit les effets auxquels le peuple s'attendoit, il croyoit qu'il étoit du devoir de la Chambre de prendre quelque réſolution pour lui faire connoître ſi ſes requêtes étoient adoptées, ou rejettées. Il ajouta qu'il alloit rendre la queſtion ſimple, & la ſoumettre à la déciſion de l'Aſſemblée; après quoi, il propoſa la réſolution ſuivante : *Arrêté* « que ce » Comité eſt d'avis, qu'il eſt à préſent néceſ» ſaire de déclarer que l'influence de la Cou» ronne eſt augmentée, continue d'augmenter, » & qu'il faut la diminuer ». Elle fut approuvée par une majorité de dix-huit, deux cens trente-trois contre deux cens quinze ».

M. Dunning propoſa enſuite : « Il eſt de la » compétence de cette Chambre d'examiner & » de corriger les abus qui ſe ſont gliſſés dans » les dépenſes des revenus du Roi, ainſi que

» dans toute autre branche du revenu public, 1780.
» quand il plaira à la ſageſſe de cette Chambre
» d'uſer de ce droit ».

Cette propoſition fut approuvée ſans diviſion. Le Miniſtre témoigna alors la plus vive inquiétude, & pria la Chambre de ne pas aller plus loin ; mais il n'étoit pas à croire que les Membres de l'oppoſition, après tant d'années de trouble & de vexation, ſe fuſſent arrêtés dans une ſi belle carrière. M. Pitt continua de propoſer : « Il eſt du devoir de cette Chambre
» de pourvoir & de remédier, autant qu'il eſt
» poſſible, aux griefs & aux abus dont les re-
» quêtes préſentées à cette Chambre font men-
» tion ».

Le Miniſtre pria encore une fois le Comité de ceſſer pour le préſent ; mais on n'eut pas plus d'égard à ſes prières qu'auparavant, & cette propoſition fut approuvée.

M. Fox propoſa alors que le Comité rapportât ſur le champ toutes ces réſolutions à la Chambre. Le Miniſtre rallia toutes ſes forces, & fit uſage de toute ſon éloquence pour s'oppoſer à cette propoſition ; mais il n'eut pas plus de ſuccès. On fit les rapports des différentes réſolutions, & elles furent reçues. On les lut deux fois ; après quoi, elles furent confirmées ſans diviſion.

1780. Telle fut la victoire complette que gagnèrent les Patriotes dans ce jour mémorable. Leur triomphe ne pouvoit être égalé que par la détreſſe & le chagrin de leurs adverſaires. Les Miniſtres trembloient en réfléchiſſant aux ſuites funeſtes que ces réſolutions pouvoient avoir pour eux. Le ſyſtême de la Cour paroiſſoit ébranlé par ſes fondemens, le peuple en général étoit ſatisfait, & prenoit part au triomphe des Membres de l'oppoſition.

Le 10, M. Dunning propoſa : « Que, pour » aſſurer l'indépendance du Parlement, & pour » obvier à tous les ſoupçons que l'on pourroit » avoir de ſon intégrité, ſept jours après ſa » rentrée, on rendît compte annuellement à » la Chambre de l'argent payé, ou donné en » dépôt à tout Membre du Parlement, ſoit » du tréſor public, ſoit de celui du Roi, pen- » dant la vacance ». Cette propoſition fut auſſi approuvée.

M. Dunning propoſa alors : « Que le Tré- » ſorier de la Chambre, le Tréſorier, le Contrô- » leur & le Maître de la maiſon du Roi, les clercs » de la dépenſe & tous leurs Députés fuſſent » rendus incapables de ſiéger en Parlement ». Après de furieux débats, cette propoſition fut encore emportée par une majorité de deux ſeu-

lement, deux cens quinze voix contre deux cens treize. 1780.

Cette majorité des Patriotes ne fut cependant pas de longue durée. Le 13, lorſque M. Crewe propoſa un bill pour priver les Receveurs du revenu public du droit de voter pour l'élection des Membres du Parlement, cette propoſition fut rejettée par une majorité de vingt-neuf. L'Orateur ayant tombé malade le lendemain, la Chambre fut ajournée juſqu'au 24. Pendant cette courte ſéparation, le Miniſtre avoit travaillé à gagner de nouveaux partiſans, & on ne tarda pas à s'en appercevoir. Lorſque la Chambre fut raſſemblée, M. Dunning propoſa « de préſenter » une adreſſe au Roi pour le prier de ne point » diſſoudre ou proroger ſon Parlement juſqu'à » ce que cette Chambre eût pris des meſures » pour diminuer l'influence de la Couronne, » & pour remédier aux autres abus dont le » peuple ſe plaignoit dans ſes requêtes ».

Cette propoſition occaſionna une variété d'argumens des deux partis; mais quand on en vint à la diviſion des voix, elle fut rejettée par une majorité de cinquante-une. M. Fox ſe levant enſuite, donna lieu au plus grand déſordre, les partiſans du Miniſtère voulant l'empêcher de parler. A la fin l'Orateur rétablit l'ordre avec beaucoup de peine, & M. Fox attaqua ceux

1780. qui avoient abandonné ſon parti dans les termes les plus violens. Il déclara que cette déciſion étoit la plus ſcandaleuſe, la plus diſgracieuſe & la plus traître qu'on eût jamais faite. Je n'accuſe pas, dit-il, les deux cens quinze Membres qui ont voté avec le Miniſtre le 6 d'Avril, ils ont agi ouvertement, & ont été conſtans; comme ils s'étoient oppoſés aux réſolutions, ils devoient auſſi s'oppoſer à l'adreſſe d'aujourd'hui. Ils n'étoient pas de mon avis; mais je n'étois pas en droit de les blâmer, parce qu'ils votoient ſuivant leurs principes. Mais qui pourroit voir ſans ſurpriſe & ſans indignation des gens qui, après avoir voté, *que l'influence de la Couronne étoit augmentée, & qu'il falloit la diminuer;* qui, après avoir déclaré à cette Chambre, à la nation, à leurs conſtitutans, & à chacun d'entr'eux, qu'*il étoit de leur devoir de réformer les abus dont on ſe plaignoit*, ont honteuſement rompu cet engagement ſolemnel? Mais cette diatribe ne changea rien à la poſition du Miniſtère qui reſta en poſſeſſion du terrein qu'il avoit regagné.

CHAPITRE XXX.

TANDIS que l'Angleterre étoit ainſi diviſée au cœur de l'Empire, il ſe formoit une combinaiſon formidable pour porter le plus grand coup à ſon pouvoir. Le deſpotiſme que les Anglais exerçoient ſur toutes les mers, excitoit depuis long-tems la jalouſie des autres Puiſſances de l'Europe, & elles jugèrent que c'étoit-là le moment favorable pour témoigner leur reſſentiment. Elles s'imaginèrent d'abord que les forces maritimes de la Maiſon de Bourbon ſeroient plus que ſuffiſantes pour écraſer la marine Anglaiſe; mais lorſqu'elles s'apperçurent que les habitans des îles Britanniques faiſoient des efforts incroyables pour ſoutenir leur ſupériorité ſur mer, & qu'il étoit même probable qu'ils ſeroient capables de réſiſter à tous leurs ennemis, elles adoptèrent un moyen plus sûr pour parvenir à leur but. C'eſt une coutume établie parmi les nations de l'Europe, que ceux qui portent des proviſions de bouche ou de guerre à une place inveſtie, ſont regardés comme ennemis. Sur mer cette coutume étoit plus étendue, il n'étoit même pas permis aux Etats neutres de porter des proviſions de guerre aux Puiſſances 1780.

1780. belligérantes dans aucun de leurs ports. Cette loi mettoit cependant les plus grandes entraves au commerce, parce que, ſous la deſcription de *proviſions de guerre*, les uns vouloient qu'on entendît le bois de charpente, les cordages, le chanvre, le goudron, le fer, en un mot tout ce qui pouvoit ſervir à la marine. D'ailleurs, les navires marchands de toutes les nations neutres n'étoient jamais en ſûreté, puiſqu'ils devenoient ſujets à être viſités par les vaiſſeaux des nations belligérantes, qui les pilloient, les inſultoient, ou en faiſoient des priſes à leur gré. Il eſt vrai qu'on pouvoit enſuite s'adreſſer aux Cours de Juſtice; mais, après des délais conſidérables, on perdoit encore ſon procès avec dépens, &, lorſqu'on le gagnoit, les marchandiſes étoient avariées, ou il étoit trop tard pour que le négociant pût profiter de la ſpéculation qu'il avoit faite. Mettre de ſi grandes entraves à l'importation des denrées, dont nous venons de parler, dans les ports des Puiſſances belligérantes, c'étoit anéantir le commerce des Royaumes du Nord; c'eſt pourquoi, il parut néceſſaire à leurs Souverains de s'oppoſer à une conduite qui, conſidérée par les yeux de la raiſon, n'eſt certainement pas fondée ſur l'équité.

La Ruſſie ſe mit à la tête d'une confédération appellée *neutralité armée*, afin d'établir un

nouveau code de loix maritimes. Elle fit déclarer aux différentes Cours qui étoient en guerre qu'il n'étoit pas juste que les nations neutres souffrissent de leurs querelles, & qu'elles devoient avoir le même droit en tems de guerre qu'elles avoient en tems de paix, d'importer toutes sortes de denrées dans tous les ports de l'univers, excepté celles qui étoient prohibées. Le Danemarc & la Suède étoient de cette confédération ; la Hollande & le Portugal étoient invités à s'y joindre. Les confédérés assemblèrent une flotte formidable pour empêcher que ce réglement ne fût violé. C'est ainsi que Catherine, profitant de toutes les circonstances, donnoit des loix aux plus grands Potentats de l'Europe, & s'immortalisoit en bannissant une politique bornée, pour établir un système libéral, fondé sur la liberté & sur les droits du genre humain. Il suffit alors de ne point être en guerre pour ne point être inquiété, & les navires neutres eurent la liberté de trafiquer par-tout sans être exposés à une visite sur mer. Les Cours de France & d'Espagne reçurent cette déclaration de l'Impératrice de Russie avec la plus grande approbation, & lui firent réponse que leurs sentimens étoient tout-à-fait conformes aux siens ; que c'étoit pour assurer la liberté du commerce qu'elles étoient entrées en guerre, & qu'elles prodiguoient à présent leur trésor & 1780.

1780. leur ſang. La Cour de Londres, quelque piquée qu'elle fût de cette déclaration, ſe trouva dans la néceſſité de diſſimuler; elle n'étoit pas alors en état de ſe venger. Cependant, lorſqu'elle fut informée que la Hollande avoit deſſein de ſe joindre à la neutralité armée, elle crut qu'il étoit inutile de diſſimuler plus long-tems avec cette République. Depuis le commencement de la guerre d'Amérique, les Hollandais avoient fourni aux Américains une quantité prodigieuſe de poudre à canon, de fuſils & d'autres munitions, & avoient toujours éludé les remontrances du Chevalier York, Miniſtre Plénipotentiaire d'Angleterre à la Haye. Lorſque la Grande-Bretagne eut commencé des hoſtilités contre la France, ces Républicains fournirent aux Français toutes les choſes néceſſaires à leur marine, & ne firent pas plus d'attention aux mémoires de M. York. Quand la Cour d'Eſpagne ſe joignit enſuite à cette dernière Puiſſance, le Miniſtre Plénipotentiaire de la Cour de Londres fit de nouvelles repréſentations aux Provinces-Unies; mais les Hollandais ne furent point d'avis d'abandonner un commerce ſi lucratif. Il n'étoit guère poſſible de pouvoir contenir des négocians toujours avides de lucre, & qui vendent même en tems de guerre des proviſions à leurs ennemis. Ils préféroient les marchés de France & d'Eſpagne, parce qu'ils

y trouvoient un meilleur prix pour leurs denrées 1780.
que dans ceux des îles Britanniques. La Cour de Saint-James fit demander aux Hollandais les ſecours ſtipulés par les traités qui ſubſiſtoient entre la République & la Grande-Bretagne ; mais ils ne firent point de réponſe. Sur ces entrefaites, il arriva un évènement qui augmenta les animoſités entre les deux Puiſſances.

Pluſieurs vaiſſeaux Hollandais, chargés de bois de charpente, & d'autres proviſions de guerre pour le ſervice de France, réſolurent de profiter du départ du Comte Byland qui devoit eſcorter un convoi juſques dans la Méditerranée avec une petite Eſcadre de vaiſſeaux de guerre, & de ſe mettre ſous ſa protection. En conſéquence, le Capitaine Fielding reçut ordre de viſiter le convoi, & de ſaiſir les navires chargés de munitions. Lorſque les deux flottes ſe rencontrèrent, le Comte Byland refuſa de laiſſer viſiter ſes vaiſſeaux, ſur quoi Fielding tira un coup de canon en avant de l'Amiral Hollandais, qui lui répondit par toute une bordée, & mit enſuite pavillon bas, ſes forces étant trop inférieures pour pouvoir réſiſter à celles des Anglais. La plupart des vaiſſeaux qui faiſoient le ſujet de la diſpute, s'étoient cependant échappés à la faveur de la nuit, & étoient arrivés en France. Les Anglais en arrêtèrent quel-

1780. ques-uns, & dirent au Comte Byland qu'il étoit en liberté de remettre ſon pavillon, & de continuer ſa route. Il déploya de nouveau le pavillon Hollandais ; mais il refuſa d'abandonner aucun navire de ſon convoi, ce qui obligea Fielding à le mener à Spithead avec toute ſon Eſcadre, où il reſta juſqu'à ce qu'il reçût de nouvelles inſtructions de la République.

Vers le commencement de Mars, le Chevalier York eut ordre de demander aux Etats-Généraux une réponſe catégorique au mémoire qu'il leur avoit préſenté huit mois auparavant au ſujet des ſecours ſtipulés, & de leur dire que s'ils ne lui donnoient pas une réponſe favorable dans trois ſemaines, l'Angleterre regarderoit ce refus comme un manque au traité, & ne conſidéreroit plus la République comme un Etat privilégié ; mais ſimplement comme les autres Puiſſances neutres. Les Hollandais répondirent que le tems preſcrit étoit trop court pour qu'ils puſſent répondre ſuivant la conſtitution de la République. La Cour de Londres n'ayant point reçu de réponſe favorable au tems marqué, déclara que les ſujets des Etats-Généraux ne jouiroient plus déſormais d'aucun privilège particulier dans les ports des îles Britanniques, ou de leurs dominations.

CHAPITRE XXXI.

VERS la fin de l'année 1779, Rodney avoit été nommé au commandement de la flotte des Indes Occidentales. Suivant ſes ordres, il devoit porter, en paſſant, du ſecours à Gibraltar qui étoit bloqué par les Eſpagnols depuis le commencement des hoſtilités. Cette place, alors dans le plus grand beſoin de proviſions, étoit ſur le point de tomber entre les mains de ſes premiers poſſeſſeurs. L'Angleterre, ayant perdu ſa ſupériorité ſur mer, n'étoit plus capable de maintenir une flotte dans la Méditerranée, & ſa détreſſe avoit cauſé la défection de ces petits Etats de Barbarie qui avoient coutume de fournir des proviſions à Gibraltar dans ſes guerres avec la Maiſon de Bourbon. La fortune ne tarda pas à ſe déclarer en faveur de cet Amiral, & lui fut preſque toujours conſtante tant qu'il reſta à la tête des armées navales. A peine fut-il ſorti du port, qu'il rencontra une flotte marchande de quinze voiles, ſous l'eſcorte d'un navire de ſoixante-quatre canons, de quatre frégates, & de deux petits vaiſſeaux armés, le tout appartenant à la Compagnie de Carracas, allant de Saint- 1780.

1780. Sébaſtien à Cadix. Il s'empara aiſément de tous ces vaiſſeaux dont les uns étoient chargés de bled, de farine & d'autres proviſions, & les autres de choſes néceſſaires à la marine. Rodney envoya les premiers à Gibraltar, où on avoit grand beſoin de leurs cargaiſons, & les autres en Angleterre.

Ce n'étoit cependant là que le prélude de ſa bonne fortune. Huit jours après, il rencontra à la hauteur du cap Saint-Vincent une Eſcadre Eſpagnole de onze vaiſſeaux de ligne aux ordres de Don Juan de Langara. Les Eſpagnols, ayant des forces fort inférieures à celles des Anglais, firent tout ce qu'ils purent pour éviter une action. Tout contribuoit à favoriſer leur deſſein, le vent étoit fort violent, la mer groſſe, les jours courts, & la côte dangereuſe. Pour empêcher qu'ils ne réuſſiſſent, Rodney changea le ſignal de bataille en celui de chaſſe, commandant à chaque navire d'engager le combat à meſure qu'il atteindroit l'ennemi, & de ſe mettre entre la côte & lui, afin d'empêcher ſa retraite. Ses premiers vaiſſeaux attaquèrent à quatre heures après midi. Les Eſpagnols ſe défendirent avec beaucoup de courage & de réſolution. La nuit étoit obſcure, & leur flotte ſe trouvoit près des écueils de San Lucar. Au commencement de l'action, le San Domingo,

de

de ſoixante-dix canons & ſix cens hommes d'équipage, ſauta en l'air, & tous ceux qui étoient à bord périrent. Le vaiſſeau Anglais qui combattoit avec lui, fut près d'avoir le même ſort. La pourſuite continua, & une furieuſe canonnade, juſqu'à deux heures du matin : alors les premiers vaiſſeaux Eſpagnols mirent pavillon bas. 1780.

Le vaiſſeau Amiral de quatre-vingt canons, & trois de ſoixante-dix, furent pris & enlevés. Le San Julian de ſoixante-dix, commandé par le Marquis de Médina, fut auſſi pris, les Officiers échangés, & un Lieutenant, avec ſoixante-dix matelots, mis à bord ; mais, ayant échoué ſur la côte d'Eſpagne, les vainqueurs devinrent eux-mêmes priſonniers. Il y en eut un autre de ſoixante-dix, dont les Officiers avoient de même été échangés, qui fut perdu ſur les bancs. Les quatre autres s'échappèrent, & rentrèrent dans Cadix.

Rodney pouſſa ici le courage juſqu'à la témérité ; car en pourſuivant la flotte Eſpagnole, il courut riſque de perdre la ſienne. Ses vaiſſeaux furent deux jours à ſe débarraſſer des écueils & des bancs au milieu deſquels il s'étoit jetté. Don Juan de Langara ſe comporta avec la plus grande bravoure : quand il ſe rendit, ſon navire étoit entièrement démâté, & lui grièvement

1780. bleſſé. Le Capitaine Macbride, à qui il baiſſa pavillon, en uſa avec beaucoup de généroſité. Il régnoit à bord de ſon vaiſſeau une petite vérole maligne, il en fit inſtruire Don Langara, & lui dit qu'il laiſſeroit les Eſpagnols à bord de leur vaiſſeau, & ſe contenteroit ſeulement d'y envoyer ſoixante-dix Anglais, pourvu qu'il donnât ſa parole d'honneur qu'en cas de ſéparation, ou ſi ces derniers étoient attaqués, ſon équipage ne les interromproit pas dans leurs manœuvres. L'Amiral accepta la propoſition, les Eſpagnols s'acquittèrent de leur promeſſe avec la plus grande exactitude, & aidèrent même leurs ennemis à conduire la priſe à Gibraltar. Après ce ſuccès, Rodney partit pour les Antilles, laiſſant une partie de la flotte & les priſes qu'il avoit faites, aux ordres de l'Amiral Digby, pour les conduire en Angleterre. Quelques jours après leur ſéparation, ce dernier découvrit un convoi conſidérable allant à l'Iſle-de-France ſous l'eſcorte de deux vaiſſeaux de ligne. Il lui donna chaſſe; mais la plus grande partie du convoi s'échappa. Il n'y eut que trois vaiſſeaux de proviſions de pris avec le Prothé de ſoixante-quatre canons. Les nouvelles de ces différens ſuccès excitèrent la plus grande joie en Angleterre, & les deux Chambres votèrent unanimement des remercîmens à l'Amiral Rodney.

CHAPITRE XXXII.

L'APPARENCE du Comte d'Eſtaing ſur la côte de l'Amérique vers la fin de l'année 1779, avoit rallenti les opérations militaires des Anglais du côté de *New-York*. Ils s'étoient bornés à mettre cette place dans le meilleur état de défenſe poſſible, craignant d'être attaqués par terre & par mer. En conſéquence, ils avoient évacué *Rhode-Iſland*, & ſouffert que cette île retombât entre les mains des Américains; mais lorſqu'ils furent informés du manque de ſuccès des Français à Savannah, le Général Clinton & l'Amiral Arbuthnot formèrent le plan d'une expédition contre les Colonies Méridionales. La Caroline devint l'objet de leur entrepriſe. Le Chevalier Clinton avoit à ſes ordres une armée conſidérable, des proviſions de guerre en abondance, & une artillerie nombreuſe. La flotte étoit auſſi formidable, puiſqu'après le départ du Comte d'Eſtaing, il n'y avoit plus d'armée navale dans les mers d'Amérique capable de lui faire tête. Ils firent voile de *New-York* pour Savannah, les derniers jours de l'année 1779; mais ils n'y arrivèrent que vers la fin de Janvier 1780. Ils eſ- 1780.

1780. ſuyèrent des coups de vent terribles, & les tranſports ſouffrirent beaucoup. Il y en eut de perdus, d'autres de diſperſés, & quelques-uns de pris. Un vaiſſeau chargé de groſſe artillerie, & de proviſions de guerre, coula à fond. Ils perdirent auſſi preſque tous leurs chevaux, tant ceux de la cavalerie, que ceux de l'artillerie. Vers le milieu de Février, la flotte avoit remonté juſqu'au port de *North-Ediſto* ſur la côte de la Caroline Méridionale, où l'armée fut débarquée ſans oppoſition, & prit poſſeſſion des îles *John* & *James*, qui s'étendent au ſud du port de *Charles-Town*. Le Général Clinton jettant enſuite un pont ſur le canal de Wapao, étendit ſes poſtes ſur la terre ferme, juſqu'aux rives de l'*Ashley*, rivière qui borde *Charles-Town* d'un côté, tandis que celle de *Cooper* la borde de l'autre. L'armée reſta dans cette poſition juqu'à la fin de Mars, & fut conſidérablement retardée dans ſes opérations, faute de ſes canons de ſiège qui avoient coulé à fond. Il fallut débarquer de l'artillerie des navires, & un corps de matelots, aux ordres du Capitaine Elphinſtone, s'offrit à la ſervir. M. Clinton jugea auſſi à propos de faire venir des renforts de la Georgie, qui, après une marche pénible & difficile de douze jours, le joignirent enfin ſans aucune perte. Le 29 Mars, l'armée, ſon artillerie &

ſes proviſions furent débarquées ſans oppoſition 1780.
ſur la langue de *Charles-Town*. La nuit du premier Avril, les Anglais ouvrirent la tranchée à environ quatre cens toiſes des ouvrages des ennemis, &, huit jours après, ils avoient élevé des batteries. L'Amiral Arbuthnot avoit de ſon côté fait tous ſes efforts pour paſſer la barre de *Charles-Town*, & après avoir épié l'occaſion pendant quinze jours ſur une côte dangereuſe, il l'avoit enfin trouvée. Les Américains avoient dans le port des forces maritimes qui auroient pu faire plus de réſiſtance. Elles étoient compoſées d'un vaiſſeau percé pour ſoixante canons, mais qui n'en montoit que quarante-quatre; de deux frégates Américaines; d'une frégate Françaiſe de vingt-ſix, & d'un polacre de ſeize. Cette Eſcadre fit d'abord mine de vouloir diſputer le paſſage de la rivière; elle étoit mouillée à un paſſage étroit entre l'île Sullivan & le continent, dans une poſition d'où elle pouvoit prolonger les vaiſſeaux de l'Amiral Anglais à ſon approche du fort Moultrie.

Cette apparence de réſolution ne dura cependant pas long-tems; car, peu après, les Américains ſe retirèrent à *Charles-Town*, mirent des eſpèces de chevaux de friſe ſur le tillac de leurs vaiſſeaux, & les coulèrent pour boucher le canal de la rivière, entre la ville &

1780. *Shutes-Folly*. Arbuthnot ayant levé ces difficultés, & le ſuccès des troupes de terre dépendant de la coopération de la flotte, tâcha de paſſer le fort Moultrie, ſi célèbre par la noble défenſe qu'il fit contre le Chevalier Peter Parker. Il effectua ſon paſſage en eſſuyant une vive canonnade; mais il n'eut que trente hommes tant tués que bleſſés. Sa flotte ſouffrit néanmoins conſidérablement dans ſes agrès, & il perdit un vaiſſeau de proviſions. Il prit alors poſſeſſion du port, & bloqua tous les canaux, de ſorte que la ville ſe trouva parfaitement inveſtie. Les Généraux Anglais, avant d'ouvrir leurs batteries, envoyèrent ſommer le Général Lincoln, qui commandoit dans la place, de ſe rendre; il fit réponſe qu'il feroit ſon devoir, & qu'il la défendroit juſqu'à la dernière extrémité.

Les lignes de *Charles-Town*, quoique faites en très-peu de tems, étoient d'une force aſſez conſidérable. Elles conſiſtoient en une chaîne de redoutes & de batteries qui s'étendoit d'une rivière à l'autre, munie de quatre-vingt pièces de canons, & de mortiers. Les flancs des ouvrages étoient couverts de deux marais fangeux qui s'avançoient depuis les rivières juſques vers le centre, où ils ſe joignoient enſuite par un canal. Au-delà des ouvrages, il y avoit un

foſſé, & au-delà du foſſé un abattis : derrière le centre des lignes ſe trouvoit un ouvrage à cornes en maçonnerie qui ſervoit à couvrir la porte principale, & qu'on travailla pendant le ſiège à fermer par la gorge, de manière à former un fort indépendant des autres ouvrages. Le ſiège ſe fit avec vigueur, & la ſeconde parallèle qui étoit à deux cens toiſes des aſſiégés, fut complette le 19 Avril. Le Major Moncrieffe, qui s'étoit déjà ſignalé à la défenſe de Savannah, n'acquit pas moins d'honneur en conduiſant le ſiège de *Charles-Town*. 1780.

La ville avoit cependant gardé une communication ouverte avec la campagne du côté de la rivière *Cooper*, quelque tems après avoir été inveſtie des autres côtés. Pluſieurs corps de milice & de cavalerie s'aſſemblèrent ſur le haut de cette rivière, prirent poſſeſſion des ponts, & pouvoient incommoder les fourageurs. Le Général Clinton détacha quatorze cens hommes aux ordres du Lieutenant-Colonel Webſter pour attaquer ces différens corps que les Américains aſſembloient dans la campagne, pour couper cette communication, & s'emparer de tous les paſſages. Le Colonel Tarleton, à la tête d'un détachement de cavalerie ſoutenu par l'infanterie légère du Major Ferguſon & des chaſſeurs, donna ici des preuves de ſa valeur & de

1780. cette activité qui l'ont diſtingué dans toutes ſes campagnes. Avec des forces inférieures, il ſurprit & diſperſa entièrement ce parti d'Américains, prit poſſeſſion de *Biggins-Bridge*, ſur la rivière *Cooper*, ouvrit le chemin à Webſter pour s'avancer ſur la *Wandoo*, & s'emparer de tous les paſſages, de ſorte que la ville fut entièrement inveſtie. L'arrivée de quelques renforts de *New-York* mit le Général en état d'augmenter le corps de Webſter, & Mylord Cornwallis prit alors le commandement des troupes ſur la rivière *Cooper*. Il envoya Tarleton contre un autre corps de cavalerie que les Américains avoient eu beaucoup de peine à raſſembler. Ce Colonel s'acquitta de ſa commiſſion avec la plus grande célérité, & défit entièrement la cavalerie des ennemis.

Pendant ce tems là, les aſſiégeans finiſſoient leur troiſième parallèle, qu'ils avancèrent juſqu'au canal, & par le moyen d'une ſappe qu'ils avoient pouſſée juſqu'à l'écluſe qui lui fourniſſoit de l'eau, ils l'avoient mis à ſec. L'Amiral qui, de ſon côté, faiſoit tout ce qui dépendoit de lui pour incommoder les ennemis, ayant pris le fort du Mont-Plaiſant, fut informé, par quelques déſerteurs, de l'état de foibleſſe de la garniſon du fort Moultrie ſur l'île Sullivan. Il débarqua auſſi-tôt un corps de matelots

& de ſoldats de marine pour l'attaquer par terre, tandis qu'il le prendroit dans toutes les directions poſſibles par mer. La garniſon qui n'étoit compoſée que de deux cens hommes, craignant le danger où elle alloit être expoſée, demanda à capituler, & ſe rendit priſonnière de guerre. *Charles-Town* ſe trouva, par ce moyen, reſſerrée de tous les côtés. M. Clinton, pour éviter l'effuſion de ſang, ouvrit alors une correſpondance avec le Général Lincoln; mais, jugeant que les circonſtances dans leſquelles ce dernier ſe trouvoit ne lui donnoient point droit aux conditions qu'il demandoit, les hoſtilités furent renouvellées avec fureur. 1780.

Le Brigadier-Général du Portail, Officier Français au ſervice des Américains, & Commandant du Corps des Ingénieurs, ſe rendit dans la ville, le 25 Avril, par ordre du Congrès. Après avoir examiné les lignes, il ordonna ſur le champ de former une ſeconde enceinte, au moyen de l'ouvrage à corne dont nous avons parlé, & de quelques redoutes, qui permettroit de ſoutenir la première juſqu'à la dernière extrémité. Ces ouvrages auroient pu être finis en ſept à huit jours, ſi les bourgeois & la milice s'y étoient portés avec zèle; mais, comme ils ne travaillèrent qu'avec beaucoup d'indolence, M. du Portail vit bien qu'ils ne ſeroient pas achevés

1780. à tems. En conſéquence, il propoſa au Général Lincoln le ſeul parti qui reſtoit. C'étoit d'évacuer *Charles-Town* avec les troupes *Continentales*, par le moyen des frégates qui étoient dans la rivière *Cooper*. Ces troupes, tant à cauſe des malades & des bleſſés, ne montoient pas alors à plus de treize cens. On auroit pu remonter la rivière pendant la nuit, & paſſer le camp des Anglais avec le vent & la marée, débarquer enſuite ſur l'une de ſes rives, & gagner, par des marches forcées, quelque poſte dans l'intérieur du pays. Le Colonel Laurens, brave Officier Américain, qui connoiſſoit parfaitement le pays, avoit indiqué pluſieurs endroits où il étoit poſſible de débarquer les troupes. Si on réuſſiſſoit dans cette entrepriſe, ce corps auroit ſervi de point de ralliement à la cavalerie qui avoit été entièrement diſperſée, à la milice de l'intérieur du pays, & à celle de la Caroline du Nord; le tout auroit formé une petite armée qui auroit été capable de tenir la campagne, parce que le Général Clinton étoit obligé de retourner à *New-York* avec les deux tiers de ſes troupes. Les Anglais auroient été bornés à la priſe de *Charles-Town*, & n'auroient guère pu s'éloigner de cette ville. L'évacuation de la place étoit donc une choſe capitale; &, ſi on ne réuſſiſſoit pas, on ne pouvoit qu'être pris, comme

on devoit néceſſairement l'être dans la place. Le 1780.
Général Lincoln communiqua ce projet au Conſeil des Officiers Généraux, contre l'avis de M. du Portail & du Colonel Laurens, qui craignoient, avec raiſon, qu'il ne tranſpirât. Pluſieurs d'entr'eux ne l'approuvèrent point; mais, comme ils n'avoient à alléguer que des objections que l'on avoit déjà prévues, M. Lincoln perſiſta dans cette réſolution, & le Colonel Laurens ſe porta avec le plus grand zèle à préparer les moyens de l'exécuter.

Ce que M. du Portail avoit prévu, arriva. Quelques Membres du Conſeil de guerre ne gardèrent point le ſecret, & la milice fut informée des deſſeins des troupes *Continentales*. Leurs principaux Officiers vinrent alors ſe plaindre au Général Lincoln, & dirent qu'on vouloit les ſacrifier. On leur fit toutes les repréſentations poſſibles pour leur prouver la néceſſité de cette meſure; on leur indiqua les moyens de faire eux-mêmes une capitulation, après le départ des troupes réglées; mais ils perſiſtèrent dans leur opiniâtreté, & dirent que, ſi on continuoit les préparatifs pour l'évacuation, ils en donneroient avis au Général Clinton. Il devint donc néceſſaire d'abandonner ce projet.

Cependant les aſſiégeans avoient ouvert les batteries de la troiſième parallèle, & leurs

1780. tranchées furent bientôt pouſſées à peu de diſtance du foſſé de la place. Alors le Général Clinton envoya de nouveau un Parlementaire pour faire une dernière ſommation ; mais, comme il exigeoit toujours que la garniſon fût priſonnière de geurre, & que les troupes *Continentales* ne pouvoient s'y réſoudre, les conférences furent encore rompues. La milice ayant cependant eu connoiſſance des articles de la capitulation propoſée, & les trouvant aſſez avantageux pour elle, déclara au Général Lincoln que, s'il tardoit plus longtems à capituler, elle ne feroit plus le ſervice. Il fallut alors ſe rendre, d'autant plus, que, depuis que les Anglais avoient paſſé l'avant-foſſé, on ne pouvoit les empêcher de donner un aſſaut général dont le ſuccès auroit été certain. Les Anglais accordèrent les honneurs de la guerre à la garniſon ; mais le Chevalier Clinton ne voulut pas lui permettre de déployer ſes drapeaux, ou de battre une marche Anglaiſe. Les troupes *Continentales* furent priſonnières de guerre, & eurent permiſſion de garder leur bagage. Les miliciens & les Bourgeois s'en retournèrent chez eux ſur leur parole, & ne devoient point être inquiétés dans leurs biens ou dans leurs perſonnes tant qu'ils n'y manqueroient pas. Les Officiers gardèrent leurs épées

& leurs domeſtiques, & leur bagage ne fut pas viſité. 1780.

Les Anglais prirent dans cette place ſept Officiers généraux, environ ſeize cens hommes de troupes *Continentales*, en comptant les malades & les bleſſés, outre ſix cens matelots & trois mille hommes de milice. Ils trouvèrent dans la ville trois cens onze pièces de canon, & dans le port trois frégates Américaines, une Françaiſe, & un polacre de ſeize canons.

Pluſieurs perſonnes blâment fort le Général Lincoln de s'être enfermé dans *Charles-Town*, & d'y avoir amené avec lui une milice dont la plus grande partie étoit diſpoſée en faveur des Anglais.

Après la priſe de cette Place, ces derniers eurent les ſuccès les plus rapides. Mylord Cornwallis, en s'avançant le long de la rive Septentrionale de la grande rivière Santee, ayant reçu avis que les troupes qui reſtoient aux Républicains dans cette province étoient aſſemblées ſur les frontières de la Caroline Septentrionale, détacha le Colonel Tarleton avec ſa cavalerie pour les diſperſer avant qu'elles puſſent recevoir des renforts des Colonies voiſines. Les Américains ſe croyoient tellement en ſûreté à cauſe de la diſtance des lieux, qu'ils avoient choiſi une ſituation d'où ils ne pouvoient pas même

1780. faire de retraite. Tarleton ſurpaſſa dans cette occaſion ſa célérité ordinaire ; il fit cent cinq milles en cinquante-quatre heures, & ſe préſenta ſoudainement à Waxſaw devant les ennemis. Il leur fit propoſer les mêmes conditions qu'à la garniſon de *Charles-Town* ; mais elles furent rejettées. Il attaqua auſſi-tôt avec impétuoſité, & mit en peu de temps les ennemis en déroute. Les Américains eurent cent hommes de tués, cent cinquante de bleſſés, & cinquante de faits priſonniers ; ils perdirent leurs drapeaux, leur bagage & le reſte de l'artillerie appartenant à l'armée du midi. Les Anglais n'eurent que très-peu de monde de tué.

La réduction de la Caroline Méridionale paroiſſoit alors ſi aſſurée, que le cinq Juin, lorſque le Général Clinton partit pour *New-York*, il écrivit au Miniſtre du département des Colonies, qu'il y avoit très-peu de gens dans la province qui n'avoient, ou pris les armes pour le Gouvernement Britannique, ou qui n'étoient pas priſonniers. Il lui manda auſſi que les habitans venoient de tous côtés pour témoigner leur loyauté, & offrir leur ſervice, & qu'ils amenoient ſouvent avec eux leurs chefs & leurs oppreſſeurs comme priſonniers.

Ce Général, en réglant le Gouvernement de cette province, adopta un plan pour que

ſes habitans contribuaſſent à ſa défenſe & même à la réduction des Colonies voiſines. Il déclara qu'il ne vouloit pas que qui que ce fût demeurât neutre ; que ceux qui n'étoient point contre le Roi devoient prendre parti pour défendre ſa cauſe. Il ordonna donc que tout le monde ſe tînt prêt à marcher au premier moment ; que ceux qui avoient famille formaſſent une milice pour protéger leurs habitations, & ceux qui n'en avoient pas ſerviſſent avec les troupes Royales pendant ſix mois de l'année, lorſqu'ils ſeroient appellés pour repouſſer les Républicains de leurs frontières. Leur ſervice étoit cependant limité aux deux Carolines & à la Georgie ; ils ne devoient point paſſer les bornes de ces Colonies. A l'expiration de ces ſix mois ils ſeroient exempts de tout ſervice militaire, excepté de celui de la milice en cas de beſoin. M. Clinton avoit alors les plus grandes eſpérances de pouvoir ſubjuguer les Etats-Unis, ou au moins les Colonies Méridionales en peu de mois. 1780.

Ce ſyſtème de réduire une partie de l'Amérique par l'autre, ou d'établir dans les provinces conquiſes des forces ſuffiſantes de ſujets bien affectionnés pour les garder, avoit ſouvent été propoſé en Angleterre, & les Généraux qui avoient précédé M. Clinton furent blâmés de ne pas l'avoir adopté. Il paroît ce-

1780. pendant qu'il n'étoit pas praticable, parce que la plupart des habitans étoient attachés à la cauſe du Congrès. L'expérience prouve même qu'on ne doit pas placer trop de confiance en des profeſſions de loyauté & d'affection arrachées par la crainte, parce que ceux qui les font n'attendent ordinairement qu'une occaſion favorable pour y manquer.

Pendant l'abſence du Général Clinton, un de ces accidens qu'on ne ſauroit prévoir, avoit mis *New-York* dans le plus grand danger. L'hiver fut cette année-là plus long & plus rigoureux qu'il n'eſt ordinairement dans ces climats, & en privant les îles de la protection que la mer & les rivières leur accordent, expoſoit auſſi la marine qui pouvoit les défendre. La rivière du Nord & les autres canaux étoient couverts d'une glace ſi épaiſſe, que des armées entières pouvoient les paſſer ſans difficulté avec leur bagage & leur artillerie, les îles n'étant alors aucunement ſéparées du continent. Le Général-Major Pattiſon, qui commandoit alors à *New-York*, prit avec Knyphauſen les meſures les plus efficaces pour mettre la place en ſûreté. Il forma pluſieurs corps de bourgeois, & leur donna des Officiers; il fit auſſi un autre corps de quinze cens matelots, de ſorte que la garniſon ſe trouva par ce moyen forte

de

de ſix mille hommes. Les Officiers & les matelots des frégates qui étoient retenus par la glace, ſe chargèrent de défendre une redoute, & ceux des vaiſſeaux marchands & des tranſports furent armés de lances pour protéger les hangards & les navires. 1780.

Le Général Washington n'étoit pas en état de profiter de cet évènement. La petite armée qui étoit avec lui dans des barraques à *Morris-Town*, étoit inférieure à la garniſon de la place. Il fit cependant pluſieurs mouvemens qui ſembloient indiquer quelque deſſein, & le Général-Major Sterling paſſa même ſur l'île des Etats avec deux mille ſept cens hommes & de l'artillerie; mais il n'y reſta qu'un jour, & ſe retira enſuite pendant la nuit. Il y eut grand nombre de petites eſcarmouches pendant l'hiver, dans leſquelles les Anglais eurent ordinairement l'avantage.

CHAPITRE XXXIII.

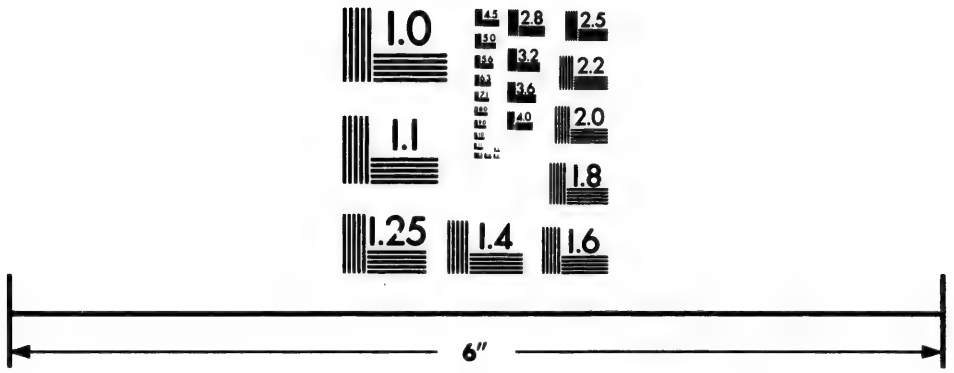
1780. PENDANT que ces choſes ſe paſſoient dans l'Amérique Septentrionale, les armées navales de France & d'Angleterre combattoient avec opiniâtreté dans les Antilles.

M. de la Motte-Piquet, eſcortant un convoi de la Martinique à Saint-Domingue avec trois vaiſſeaux de ligne & un de cinquante, eut connoiſſance de trois bâtimens. Il fit ſur le champ ſignal au convoi de gagner la terre, ce qui fut exécuté. Il mit enſuite le ſignal de chaſſe, & découvrit diſtinctement, le 20 Avril, trois vaiſſeaux ennemis & deux corvettes. C'étoit le Capitaine Cornwallis avec un vaiſſeau de ſoixante-quatorze, un de ſoixante-quatre, & un de cinquante. M. de la Motte-Piquet pourſuivit avec vigueur, & à cinq heures du ſoir, il ſe trouva ſeul à portée de canon des ennemis, ſes autres vaiſſeaux n'ayant pas été en état de le ſuivre. Il engagea auſſi-tôt le combat, & le continua avec la plus grande intrépidité juſqu'à cinq heures du ſoir contre des forces ſi inégales. Il fut alors joint par le reſte de ſon Eſcadre, & les Anglais reprirent la fuite. Les Français recommen-

cèrent la pourſuite, & le lendemain, à quatre heures du matin, ſe trouvèrent aſſez près des Anglais pour renouveller le combat ; mais les calmes qui ſurvinrent, & les courans, empêchant toute évolution, donnèrent le tems à l'Eſcadre de ſe réunir à quatre autres vaiſſeaux de ſa nation qui faiſoient force de voiles pour venir à ſon ſecours. Pendant le combat, M. de la Motte-Piquet fut atteint dans la poitrine d'une balle de mitraille qui avoit perdu une grande partie de ſa force ; mais, malgré cet accident, il continua de donner ſes ordres avec le plus grand ſang-froid, & fit mettre le premier appareil à ſa bleſſure ſur le pont. 1780.

Le Comte de Guichen ayant joint le Comte de Graſſe, la flotte de France étoit alors forte de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, ſans compter les frégates. Elle ſortit, le 13 Avril, du Fort-Royal avec un convoi chargé de troupes aux ordres de M. le Marquis de Bouillé, pour voir s'il n'y avoit pas moyen de faire quelque tentative ſur les poſſeſſions des Anglais, & pour couvrir en même tems une flotte marchande deſtinée pour Saint-Domingue. Rodney arriva d'Europe, à-peu-près à la même époque, pour prendre le commandement de l'armée navale Anglaiſe qui ſe trouva, par les renforts qu'il amena avec lui, forte de vingt

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1780. vaiſſeaux de ligne, & d'un de cinquante canons. Les Anglais n'ayant fait aucun mouvement pour s'oppoſer au paſſage du convoi de Saint-Domingue, le Comte de Guichen dirigea ſa route pour remonter au vent de la Martinique, en paſſant par le canal de la Dominique. Pluſieurs vaiſſeaux étoient parvenus à s'y élever, lorſque le Comte de Kerſaint, Capitaine de frégate, ſignala la vue de la flotte Anglaiſe. Le Général Français fit auſſi-tôt le ſignal de ralliement & celui d'ordre de bataille. Il employa toutes les manœuvres qui lui parurent les plus avantageuſes pour approcher les Anglais, qui avoient le vent. Le 17, Rodney ſe décida à accepter le combat, & porta ſur la ligne Françaiſe. L'armée de France étoit diviſée en trois Eſcadres. L'Eſcadre bleue étoit aux ordres du Comte de Sade, l'Eſcadre blanche aux ordres du Comte de Guichen, & le Comte de Graſſe commandoit l'Eſcadre blanche-bleue. Celle d'Angleterre étoit auſſi en trois diviſions. L'avant-garde étoit aux ordres du Chevalier Hyde Parker, Rodney commandoit le corps de bataille, & le Contre-Amiral Rowley l'arrière-garde. A une heure & un quart après midi, l'action s'engagea à l'avant & à l'arrière-garde, & à une heure trois quarts, un des matelots de l'Amiral Anglais, commença à canonner le vaiſſeau la

Couronne, monté par le Comte de Guichen. 1780.
Rodney ne chercha cependant pas lui-même le Général Français, & ſe tint toujours de l'arrière de la Couronne, ce qui fit juger au Comte de Guichen que ſon projet étoit de couper l'arrière-garde Françaiſe. En effet, Rodney ne tarda pas à manœuvrer de manière à exécuter ce projet, en tentant de paſſer par une lacune que la grande dérive d'un vaiſſeau laiſſoit dans la ligne Françaiſe. Il avoit déjà doublé un des vaiſſeaux de l'armée de France, lorſque le Comte de Guichen fit ſignal de revirer de bord vent arrière, & arriva dans le même inſtant pour couper lui-même la ligne Anglaiſe; mais Rodney ne lui en laiſſa pas le tems, & ſe preſſa de reprendre ſes amures. Le Général Français reprit auſſi les ſiennes, & annulla le ſignal de virer de bord.

Les deux armées ſe trouvant alors ſur les mêmes amures, le Comte de Guichen croyoit que Rodney voudroit enfin le combattre; mais il reſta toujours un peu de l'avant du Palmier de ſoixante-quatorze, commandé par le Chevalier de Monteil, matelot de l'arrière du Comte de Guichen. Le Général Français ne put jamais faire feu ſur le Sandwich que montoit le Général Anglais, que d'une partie de ſes canons. Les plus petits vaiſſeaux Français furent engagés

1780. par les plus gros navires Anglais, & ſoutinrent avec fermeté un feu ſi ſupérieur pendant plus d'une heure, juſqu'à ce que le Comte de Graſſe, ayant reviré de bord, vînt à leur ſecours & les dégagea. A cinq heures & demie, Rodney conſervant toujours l'avantage du vent, ne jugea plus à propos de continuer le combat, & fit ſerrer le vent à toute ſa flotte. Il avoit ſouffert conſidérablement, ſon mât d'hune tomba, & il dit lui-même qu'on fit des efforts incroyables, pendant vingt-quatre heures, pour empêcher que ſon vaiſſeau ne coulât à fond. L'armée de France conſerva ſes feux pendant toute la nuit; mais, le 18, elle perdit de vue la flotte Anglaiſe. Le Comte de Guichen ſe décida alors à débarquer ſes bleſſés à la Guadeloupe, ce qui fut exécuté ſans jetter l'ancre.

L'Armée Anglaiſe fut apperçue le 20 ſous le vent de la Guadeloupe. Celle de France manœuvra pendant deux jours pour l'engager de nouveau au combat; mais, comme elle parut décidée à ne pas l'accepter, le Comte de Guichen ſe détermina, de concert avec le Marquis de Bouillé, à remonter au vent des îles par le Nord de la Guadeloupe, pour tenter les expéditions qui paroîtroient praticables.

Le premier deſſein des Français étoit de faire une tentative ſur Saint-Chriſtophe, ou ſur l'île

d'Antigue, parce qu'ils avoient été informés 1780.
que les Anglais en avoient retiré la plus grande partie des garniſons pour attaquer la Grenade; mais ils trouvèrent qu'elles étoient repaſſées dans ces îles. L'égalité des deux armées navales ne permettoit pas de ſiège en règle; c'eſt pourquoi les Généraux Français ſe déterminèrent à remonter au vent de la Martinique, &, après avoir paſſé par le canal de Sainte-Lucie, à prendre poſte au Gros-Iſlet.

L'armée Françaiſe ſe trouva, le 5 Mai, à vue de la Martinique au vent. Le 7, le Marquis de Bouillé fit route ſur Sainte-Lucie avec ſix cens grenadiers répartis ſur quatre frégates, & toute la flotte ſuivit la route de cette petite Eſcadre, pour ſe trouver au point du jour à l'ouvert du canal. Le 8 au matin, on découvrit l'armée Anglaiſe. Les Français renoncèrent alors au projet de prendre poſte au Gros-Iſlet, & ſe diſposèrent à combattre. Le Comte de Guichen louvoya en préſence de l'armée Anglaiſe, pour l'engager à ſortir du canal; mais Rodney ne s'y décida pas. Il fit alors arriver ſa flotte ſur celle d'Angleterre, & la pourſuivit vent arrière pendant trois jours. Les vents ayant enſuite tourné de l'Eſt au S. E., ce changement donna aux Anglais l'avantage du vent, ce qui le détermina à accepter le combat. L'avant-

1780. garde Anglaiſe engagea, le 15, l'avant-garde Françaiſe. M. de Guichen fit auſſi-tôt virer de bord à ſon armée dans la vue de la couper, ou au moins de la faire plier. Cette manœuvre réuſſit, & une partie des deux armées combattit à bord oppoſé; mais la nuit qui ſurvint ne permit pas au Général Français de faire virer ſon armée. Il crut que la proximité des deux lignes pourroit cauſer beaucoup de confuſion, & que ni lui, ni le Général Anglais ne devoit s'y expoſer. M. de Guichen continua enſuite la bordée du Nord pour s'élever au vent de la Martinique, & s'entretint ſur ce bord juſqu'au 19, ſans que les Anglais fiſſent mine de vouloir l'attaquer.

Ils tentèrent cependant ce jour-là de gagner le vent, & vinrent à toutes voiles. L'armée de France n'en augmenta pas, pour donner aux Anglais l'eſpoir de paſſer au vent, & les laiſſer s'engager, puiſqu'ils évitoient conſtamment de combattre ſous le vent. A deux heures & demie, le Comte de Guichen, voyant qu'ils ne pouvoient plus refuſer le combat qu'en pliant tout-à-fait, ordonna aux vaiſſeaux de la tête de porter leurs efforts ſur l'avant-garde Anglaiſe, & d'engager. A trois heures & demie, le feu commença entre les deux chefs de files; les Anglais étant forcés d'arriver & de paſſer ſous

le vent. L'action devint ſucceſſivement générale entre les deux lignes à bords oppoſés; mais à quatre heures & demie, les vaiſſeaux de tête de la ligne Françaiſe, ayant beaucoup largué pour combattre de plus près, & les autres ayant ſuivi dans les eaux des premiers, le Général fit ſignal de ſe rallier en tenant le vent, afin qu'en virant tous enſemble, la ligne ſe trouvât formée au vent des Anglais, s'ils avoient le projet de revirer ſur ſon arrière-garde. A quatre heures trois quarts, pluſieurs vaiſſeaux Anglais ayant reviré, & venant à toutes voiles ſur les derniers vaiſſeaux de la ligne Françaiſe qui combattoient encore, le Comte de Guichen fit revirer l'Eſcadre blanche tout à la fois vent devant & enſuite l'Eſcadre bleue, & laiſſa continuer la route à l'Eſcadre blanche-bleue qui n'avoit pas encore paſſé l'ennemi. 1780.

Ce mouvement fut à peine exécuté par l'Eſcadre blanche, que neuf vaiſſeaux Anglais, qui venoient à toutes voiles, revirèrent auſſi-tôt de bord, & ſe rallièrent à leurs Eſcadres.

A ſix heures un quart, les deux armées étoient rangées ſur deux lignes à-peu-près parallèles à la diſtance de deux portées de canon; mais, pendant la nuit, les Anglais coururent largue, & le lendemain ils étoient à deux lieues ſous le vent. Ils continuèrent à courir largue, & le

1780. 21 on n'en eut plus aucune connoiſſance. Le Comte de Guichen jugeant qu'il s'étoient retirés à la Barbade ou à Saint-Chriſtophe, fit route pour la Martinique. Il paroît que l'avant-garde Anglaiſe fut fort maltraitée, & que cinq de leurs vaiſſeaux arrivèrent à Sainte-Lucie dans un délabrement complet, l'un d'eux étant abſolument hors de ſervice ; le reſte de la flotte ſe retira à la Barbade. Le 22, l'armée Françaiſe mouilla au Fort-Royal. Le Comte de Guichen ſe loue infiniment de la manière dont tous les vaiſſeaux ont combattu, & chaque Capitaine en particulier donne les plus grands éloges à la fermeté des équipages & des ſoldats qui étoient à bord. Les Français eurent, dans ces trois actions, cent cinquante-huit hommes de tués, & huit cens vingt de bleſſés.

Rodney, au contraire, ſe plaignit amèrement de ſes Officiers, dit que ſes ſignaux ne furent pas obéis. Il mit un de ſes Capitaines aux arrêts, & donna le commandement de ſon vaiſſeau au premier Lieutenant. Les Anglais eurent cent quatre-vingt-huit hommes de tués, & ſix cens quarante-ſix de bleſſés. Entre les premiers, étoient M. St-John, Capitaine de l'Intrépide, & trois de ſes Lieutenans. L'Albion ſeul eut vingt-quatre hommes de tués, & cent vingt-trois de bleſſés.

Malgré la tranquillité apparente qui régnoit dans la Caroline Méridionale lors du départ du Chevalier Clinton, les habitans donnèrent en peu de tems des preuves qu'ils n'étoient pas satisfaits du Gouvernement Britannique. Ils s'efforcèrent de vendre leurs biens à quelque prix que ce fût, & de quitter la province. Mylord Cornwallis, craignant les effets de cette émigration, fit publier une proclamation vers la fin de Juillet pour empêcher la vente des biens, & même celles des Nègres, sans avoir auparavant obtenu permission du Commandant de *Charles-Town*. 1780.

Ce Général étoit depuis long-tems en correspondance avec les Royalistes de la Caroline Septentrionale; mais, outre que la chaleur ne lui permettoit pas de rien entreprendre dans cette saison de l'année, il savoit aussi qu'il étoit impossible de faire subsister une armée dans cette Colonie avant la récolte de la moisson. Il pria donc les partisans du Gouvernement Britannique de se tenir tranquilles jusqu'à ce qu'il fût en état de les seconder, de faire leurs préparatifs sans bruit, & de ne point donner le moindre soupçon à leurs adversaires; mais l'impatience ordinaire de ces *Tories* ne leur permit pas de profiter de ces avis. En conséquence, il y eut des insurrections qui, étant mal conduites

1780. & prématurées, furent aiſément étouffées. Le Colonel Bryan, à la tête de huit cens hommes mal armés, gagna cependant la Caroline Méridionale, & joignit l'armée du Roi.

Mylord Cornwallis, étant encore retenu à *Charles-Town* pour régler les affaires de la province, fit avancer ſur les frontières les troupes deſtinées à faire la campagne ſous le commandement de Mylord Rawdon, qui établit ſon quartier à Cambden. La ſituation avantageuſe de cette ville ſur la grande rivière Santee, qui offre une communication facile avec les places les plus éloignées de la province, jointe à d'autres circonſtances, engagèrent Mylord Cornwallis à en faire une place d'armes & un dépôt pour les proviſions de l'armée dans ſes opérations futures. Il y fit donc tranſporter de *Charles-Town*, avec la plus grande diligence, des proviſions de bouche & de guerre. Il leva auſſi la milice, & forma de nouveaux corps ſous des Officiers qu'il croyoit bien affectionnés.

Pendant qu'il faiſoit ces préparatifs, il arriva un grand changement dans la Caroline Septentrionale. Le Baron de Kalbe, Officier Français au ſervice des Américains, arriva dans la province avec deux mille hommes de troupes *Continentales*, & fut ſuivi par quelques corps de

milice de la Virginie. La province faisoit, outre cela, les plus grands efforts pour se mettre en état de défense. Rutheford, Caswell, & Sumpter s'avancèrent sur les frontières. Il y eut différentes escarmouches, & Mylord Rawdon jugea à la fin à propos de concentrer ses postes. 1780.

Les Anglais ne tardèrent pas à s'appercevoir que la soumission des Caroliniens n'étoit que feinte, & que la nécessité seule les empêchoit de secouer le joug. A mesure que les Républicains s'approchèrent, ils firent des efforts incroyables pour les joindre. Le Colonel Lisle emmena tout un bataillon de milice levé pour Mylord Cornwallis, & joignit Sumpter. Un autre bataillon, que l'on avoit chargé de conduire cent malades à *George-Town*, par la rivière Pedee, se saisit de ses Officiers, & les mena prisonniers de guerre aux Républicains.

Peu de tems après, le Général Gates vint dans la Caroline Septentrionale pour prendre le commandement de l'armée du Midi. Vers le commencement d'Août, Mylord Cornwallis ayant reçu avis que Gates s'avançoit avec son armée vers la crique de Lynché, que Sumpter vouloit couper les communications entre la ville & l'armée, que toute l'étendue de pays entre la Pedee & la rivière Noire étoit révoltée, &

1780. que Mylord Rawdon aſſembloit ſes forces à Camden, il partit ſur le champ pour le joindre. A ſon arrivée, il apprit que Gates n'étoit pas fort éloigné avec une armée de cinq ou ſix mille hommes, dont la plus grande partie de milice. Celle de Mylord Cornwallis étoit tellement réduite par les maladies & d'autres accidens, qu'elle ne montoit pas à plus de mille quatre cens hommes de troupes réglées, en état de porter les armes, outre cinq à ſix cens miliciens. Il ſavoit que Gates étoit campé à environ treize milles de Cambden, à une place appellée Rugley, dans une fort mauvaiſe ſituation. Il réſolut de le ſurprendre. En conſéquence, il ſortit de la ville à dix heures du ſoir, après avoir diſpoſé ſes troupes réglées de manière qu'elles fuſſent oppoſées aux troupes *Continentales*. Il paroît qu'au moment où Mylord Cornwallis quitta Cambden pour ſurprendre Gates, celui-ci partit auſſi de Rugley dans l'intention de marcher aux Anglais. Les troupes légères des deux armées ſe rencontrèrent dans l'obſcurité, & furent également ſurpriſes. Les corps avancés des Américains furent cependant repouſſés, & ſe replièrent ſur leur avant-garde, ce qui la mit un peu en déſordre. Les deux Généraux formèrent alors leurs troupes, & attendirent le jour. Gates ſe trouvoit dans une fort mau-

vaiſe poſition. Il étoit dans un terrein étroit, entre deux marais fangeux, où il ne pouvoit tirer aucun avantage de ſa ſupériorité en étendant ſes lignes. 1780.

Au point du jour, le Général Américain fit un mouvement pour changer ſon ordre de bataille. Mylord Cornwallis tâcha auſſi-tôt d'en profiter, & ordonna au Colonel Webſter, qui commandoit l'aîle droite de ſon armée, de charger l'aîle gauche des Américains. L'action ne tarda pas à devenir générale, & fut ſoutenue pendant une heure de part & d'autre avec la plus grande opiniâtreté; le feu fut prompt & violent, & on vint même pluſieurs fois à la bayonnette. Les Anglais preſsèrent leurs ennemis avec vigueur, &, quelque tems après, les Américains furent mis en déroute & prirent la fuite de tous côtés. Les relations Américaines diſent que toute leur milice, excepté un régiment de la Caroline Septentrionale, fut miſe en déſordre à la première décharge, & qu'il fut enſuite impoſſible aux Officiers de la rallier; mais qu'elle gagna les bois, & ſe diſperſa. Les troupes *Continentales*, & ce régiment de milice dont nous avons parlé, ſe conduiſirent cependant avec le courage le plus déterminé. Mylord Rawdon, & les Colonels Webſter & Tarleton, ſe diſtinguèrent grandement dans

1780. cette bataille. La victoire fut complette, & les Américains furent pourſuivis juſqu'à vingt milles du champ de bataille. Toute leur artillerie, leur bagage, & deux mille fuſils, tombèrent entre les mains des Anglais. Mylord Cornwallis dit que les tués étoient au nombre de huit à neuf cens, & qu'il fit mille priſonniers. Le Baron de Kalbe, Commandant en ſecond dans l'armée Américaine, fut mortellement bleſſé. Cet Officier paſſa les derniers momens de ſa vie à dicter une lettre qui exprimoit l'affection la plus grande pour les Américains, & qui donnoit les plus grands éloges aux troupes *Continentales*, à cauſe de leur valeur dans cette action dont il avoit été témoin. Il témoignoit auſſi la plus grande ſatisfaction d'avoir été le compagnon de leur fortune, & d'être tombé en défendant leur cauſe.

Le Brigadier-Général Gregory étoit au nombre des morts, & le Général Rutherford fut pris. Les Anglais perdirent pluſieurs Officiers, & eurent trois cens vingt-quatre hommes de tués & de bleſſés.

Le Général Sumpter avoit eu beaucoup de ſuccès, en interceptant pluſieurs convois, & étoit aux gués de Catawba, avec environ mille hommes, & un grand nombre de priſonniers & de chariots qu'il avoit pris, où il ſe croyoit en

ſûreté,

sûreté, à cause de la distance des lieux & des difficultés du pays. Mylord Cornwallis crut qu'il étoit de la dernière importance de détruire ce corps avant d'entrer dans la Caroline Septentrionale. Il détacha donc le Colonel Tarleton avec environ trois cens cinquante hommes pour ce service. Cet Officier fit tant de diligence, que les Américains n'eurent aucun avis de son approche, & furent completement surpris. La plupart de leurs soldats n'eurent pas le tems de prendre leurs armes; il y en eut environ 150 de tués & 300 de faits prisonniers. Les Anglais reprirent aussi leurs chariots, & plusieurs de leurs compatriotes. Ces brillans succès laissèrent les Colonies Méridionales ouvertes à Mylord Cornwallis, & lui permirent de donner un libre essor à cet esprit d'entreprise qui l'a toujours distingué durant cette guerre. 1780.

Pendant ces opérations dans les Colonies Méridionales, les hostilités que la rigueur de l'hiver avoit fait discontinuer du côté de *New-York*, furent renouvellées. Peu de tems avant le retour du Chevalier Clinton, les Généraux Knyphausen, Robertson & Tryon, passèrent, pendant la nuit, de l'île des Etats à la ville d'Elisabeth, dans la Nouvelle-Jersey, & s'avancèrent jusqu'à un endroit appellé les fermes du Connecticut. La milice les avoit cependant fort

1780. incommodés dans leur marche, & s'étoit enſuite retirée dans ces fermes dont nous venons de parler, d'où elle faiſoit un feu violent. Les Anglais, pour ſe tirer d'embarras, les réduiſirent en cendres ; mais ils ſe trouvèrent arrêtés par un corps de troupes réglées qui vint au ſecours de la milice, & qui ſe poſta à un pont qui conduit à la ville de *Springfield*. Il y eut à cet endroit une eſcarmouche de pluſieurs heures, & les Généraux Anglais étant informés que de gros détachemens de l'armée Américaine étoient en mouvement pour joindre ces corps, jugèrent à propos de ſe retirer. Ils furent pourſuivis avec ardeur par les Américains, qui attaquèrent un régiment de leur arrière-garde avec furie. Après un combat bien ſoutenu pendant long-tems, ces derniers furent obligés de ſe retirer à cauſe des ſecours que les premiers reçurent de leur corps d'armée. Knyphauſen étoit encore à la ville d'Eliſabeth, lorſque le Général Clinton arriva de *Charles-Town*. Celui-ci réſolut de ſuivre le deſſein formé contre *Springfield*, & fit des préparatifs qui indiquoient une expédition dans la rivière du Nord, afin de cacher ſes intentions. Cette feinte engagea le Général Washington à détacher, pour la ſûreté de *Weſt-Point*, une partie de ſon armée. Les troupes Anglaiſes marchèrent alors vers *Springfield*. Le deſſein de Clinton étoit

de prendre poſſeſſion du pays montagneux qui avoit ſi ſouvent ſervi de retraite au Général Américain, & de détruire ſes proviſions & ſes magaſins. Le Général Green, ayant à ſes ordres les brigades de Jerſey & de Stark, gardoit les défilés & les montagnes qui forment la principale force du pays. *Springfield* eſt ſitué au pied de ces montagnes. Les Anglais s'avancèrent avec célérité vers ce village ; mais ils trouvèrent le pont qui y conduiſoit gardé par un détachement de cent ſoixante-dix hommes aux ordres du Colonel Angel. Cet Officier ſe comporta avec tant de bravoure, qu'il défendit ſon poſte avec cette poignée d'hommes, pendant un quart-d'heure, contre des forces infiniment ſupérieures, & après avoir perdu le tiers de ſes troupes, il fit encore une retraite honorable, emportant avec lui tous ſes bleſſés. Le Général Green étoit alors à un mille au-deſſus de *Springfield ;* mais il ne pouvoit détacher un ſeul homme pour ſecourir le Colonel Angel, ſans expoſer des poſtes plus importans. Les Anglais furent tellement irrités du grand nombre d'hommes qu'ils avoient perdus à l'attaque du pont, qu'ils mirent le feu à *Springfield*, & le réduiſirent en cendres. 1780.

Ainſi ſe termina cette expédition ; car ils trouvèrent le Général Green ſi avantageuſement

1780. poſté, qu'ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer. Ils firent donc une ſeconde retraite, & furent vivement pourſuivis par la milice qui s'aſſembloit de tous côtés, & qui étoit irritée à cauſe de la perte de ſes biens & de ſes habitations. Ils effectuèrent cependant leur retraite & paſſèrent le même jour ſur l'île des Etats.

CHAPITRE XXXIX.

DEPUIS le commencement de la révolution, les Américains ſe ſoutenoient ſeuls contre toutes les forces que l'Angleterre avoit employées pour les réduire ; mais plus leurs efforts avoient été grands, moins ils pouvoient ſe renouveller ; leur ſituation devenoit chaque jour plus dangereuſe. Dans cet état, il ſe déterminèrent à ſolliciter auprès du Roi de France, leur allié, un ſecours de vaiſſeaux, de troupes & d'argent. Sa Majeſté Très-Chrétienne leur accorda, ſans aucune condition, une Eſcadre de ſix vaiſſeaux pour agir ſur leurs côtes, un corps de quatre mille hommes & des ſecours pécuniaires. Peu après elle réſolut d'augmenter le nombre de ces troupes, ainſi que l'équipage d'artillerie & la quantité des munitions. Le Chevalier de Ternay eut le commandement de l'Eſcadre, & le Comté de Rochambeau celui des troupes. Tout ce qui concernoit le département de la guerre fut préparé avec la plus grande diligence, & rendu au port de Breſt dans les premiers jours du mois d'Avril, époque fixée pour l'embarquement. 1780.

Les vents ayant contrarié les bâtimens de

1780. tranſport qui devoient ſe rendre de Bordeaux à Breſt, il ne s'y en trouva, à l'arrivée du Comte de Rochambeau, que la quantité néceſſaire pour tranſporter cinq mille hommes; le reſte des troupes, dont le corps devoit être augmenté, fut laiſſé ſur la côte de France, & une partie des munitions à Breſt. L'Eſcadre du Chevalier de Ternay fut augmentée d'un vaiſſeau de ligne.

Les préparatifs que l'on faiſoit en Angleterre pour en mettre une à la ſuite de celle du Chevalier de Ternay, l'avantage que pouvoit avoir cette Eſcadre ſur celle de France en partant ſans convoi, & la néceſſité de porter de prompts ſecours aux Américains, déterminèrent le Miniſtère à donner ordre au Général Français de faire voile au premier moment favorable; mais les vents contraires retinrent en rade l'Eſcadre & le convoi juſqu'au commencement de Mai, & ne permirent pas aux bâtimens deſtinés pour le tranſport du reſte des troupes de ſortir de Bordeaux.

Quinze jours avant cette époque, le Marquis de la Fayette, qui retournoit à l'armée Américaine, en ſa qualité de Général-Major, partit de Rochefort ſur une frégate avec le ſieur Corny, Commiſſaire des guerres, pour aller annoncer aux Américains le ſecours qui devoit leur arri-

ver ; & préparer à *Rhode-Iſland* le débarque- 1780.
ment & les approviſionnemens pour les troupes Françaiſes.

Enfin la nuit du premier au 2 du mois de Mai, le Chevalier de Ternay profita habilement de la première pointe de vent pour mettre à la voile avec le convoi aſſemblé à Breſt. Il ſortit ſans accident de la paſſe du Rat ; mais trois jours après il fut accueilli dans le golfe de Gaſcogne d'un coup de vent violent. Le convoi fut diſperſé pendant la durée de la tempête qui continua quatre jours. Le vent ayant changé, il le rallia avec célérité, & doubla le cap Finiſterre.

L'Amiral Graves étoit ſorti des ports d'Angleterre, par le même vent dont avoit profité le Chevalier de Ternay pour ſortir de Breſt ; mais ſurpris par la même tempête, avant d'être hors de la Manche, il fut contraint de rentrer dans un port, ce qui donna quelque avance à l'Eſcadre Françaiſe & au convoi. Leur navigation, après avoir doublé le Sud des Açores, fut heureuſe, mais lente, & contrariée par des calmes.

Le 20 du mois de Juin, étant au Sud des Bermudes, on découvrit une Eſcadre de ſix vaiſſeaux arrivant à toutes voiles ſur le convoi ; le Chevalier de Ternay le rallia derrière ſa ligne,

1780. & préſenta ſes ſept vaiſſeaux de guerre en ordre de bataille. L'Eſcadre oppoſée retint le vent à l'exception d'un ſeul de ſes vaiſſeaux qui ſe trouvoit ſur la prolongation de la ligne du Chevalier de Ternay. Il fut chaſſé ſi vigoureuſement, qu'il étoit au moment d'être pris; mais le Chevalier de Ternay s'appercevant que la Provence ne pouvoit le ſuivre, ce qui occaſionna un vuide dans ſa ligne, & craignant que le gros de l'Eſcadre ennemie qui étoit au vent ne ſéparât la ſienne pour tomber enſuite ſur le convoi, fit ſignal aux deux vaiſſeaux qui le précédoient de diminuer de voiles. Celui des Anglais profita de ce moment pour virer de bord, & aller ſe réunir à ſon Eſcadre en eſſuyant tout le feu de la ligne de l'Eſcadre Françaiſe qui ne put le déſemparer. On ſe canonna de part & d'autre juſqu'au coucher du ſoleil; alors le Chevalier de Ternay continua ſa route avec le convoi, préférant ſa conſervation à la priſe d'un vaiſſeau (1).

Quelques jours avant cette rencontre, l'Eſcadre Françaiſe prit un cutter Anglais qui tranſ-

(1) L'Eſcadre Anglaiſe étoit commandée par le Capitaine Cornwallis, & elle retournoit à la Jamaïque, après avoir eſcorté un convoi juſqu'à la hauteur des Bermudes.

portoit aux îles quelques Officiers partis de *Charles-Town.* Elle apprit par eux le ſiège & la priſe de cette ville capitale de la Caroline Méridionale. 1780.

Le 4 Juillet, étant à peu de diſtance des caps de la Virginie, les Français prirent un bâtiment Anglais; les papiers qu'ils y trouvèrent confirmèrent la priſe de *Charles-Town*, & apprirent le retour de l'Eſcadre de l'Amiral Arbuthnot à *New-York*, avec les troupes que le Général Clinton avoit conduites au ſiège de *Charles-Town.* Ils ſurent auſſi qu'il avoit laiſſé dans cette dernière ville cinq mille hommes aux ordres du Lord Cornwallis; qu'après l'arrivée des troupes qu'il ramenoit à *New-York*, la garniſon s'y trouvoit forte de 14000 hommes, & qu'Arbuthnot attendoit de moment à l'autre l'Amiral Graves pour ſe réunir à lui, & agir enſuite avec toutes leurs forces de terre & de mer. Le ſoir du même jour, comme l'Eſcadre de France ſe préparoit à mouiller, le Chevalier de Ternay apperçut à l'ouverture des caps de la baie de Cheſapeak onze voiles fortes que ſes Officiers eſtimoient être des vaiſſeaux de guerre. Ils conjecturèrent que c'étoient les ſix vaiſſeaux qu'ils avoient combattus le 20, & qui s'étant joints à ceux d'Arbuthnot, attendoient l'Eſcadre Françaiſe.

1780. Les ordres qu'avoit le Chevalier de Ternay lui enjoignant de débarquer le convoi à *Rhode-Iſland*, il vira de bord, fit pendant la nuit quelques fauſſes routes, dont la dernière fut dirigée au Nord-Eſt pour porter ſur cette île. Il manqua cette occaſion favorable, parce que ces onze voiles fortes n'étoient, comme on l'apprit depuis, qu'un convoi allant de *Charles-Town* à *New-York*, ſous l'eſcorte de quelques frégates; mais le Chevalier de Ternay, principalement occupé de mener en ſûreté ſon convoi au lieu de ſa deſtination, cherchoit à éviter toute eſpèce d'engagement.

Il entra enfin le 12 Juillet dans le port de *Rhode-Iſland*, après une navigation de ſoixante-dix jours. Il y trouva une frégate commandée par M. de la Touche qui, peu de jours auparavant, avoit eu un combat obſtiné avec l'Iſis, frégate Anglaiſe.

L'Eſcadre de l'Amiral Graves arriva le 15 à *New-York*: on ſut que c'étoit à Plymouth que la tempête l'avoit forcé de ſe jetter, & qu'il n'avoit pu en ſortir que quinze jours après. Il prit vers les Açores le Fargés, vaiſſeau de la Compagnie Françaiſe des Indes, & le remorqua pendant une partie de ſa route; ce qui ralentit ſa marche & retarda ſa jonction avec Arbuthnot. Si ces deux Eſcadres ſe fuſſent trouvées en tra-

vers ſur les attérages à l'arrivée de l'Eſcadre Françaiſe à *Rhode-Iſland*, celle-ci auroit couru de grands dangers. 1780.

Le corps de troupes Françaiſes débarqua à *New-Port*. Le camp que le Comte de Rochambeau lui fit prendre couvroit la ville, ſa droite étoit appuyée au mouillage de l'Eſcadre qui s'emboſſa, & protégée par des batteries qu'il établit ſur toutes les pointes & dans les îles. Il fit travailler en même tems à fortifier différens points ſur leſquels les Anglais pouvoient débarquer, & à ouvrir des marches pour s'y porter. Dans cette poſition, les troupes Françaiſes avoient l'avantage de pouvoir marcher, par la ligne la plus courte, à tous les points de débarquement, tandis que l'ennemi, pour varier ſes attaques, avoit de grands cercles à parcourir. En douze jours de tems, un travail de toute la partie de l'armée en état d'agir rendit la poſition reſpectable; mais un grand tiers de l'armée tant de terre que de mer, étoit fortement attaqué du ſcorbut, & fut envoyé aux hôpitaux qui avoient été préparés dans l'intérieur de l'île.

La priſe de *Charles-Town* avoit jetté un grand diſcrédit dans les finances des Américains, & le papier monnoyé étoit fort déprécié.

Quant à la ſituation des affaires militaires, le Général Washington, après avoir détaché

1780. dans la Caroline, aux ordres du Général Gates; les troupes des Etats du Sud, ſe trouvoit réduit à la défenſive dans les Jerſeys avec ſon armée, compoſée des troupes des Etats du Nord. Le corps des Français fut reçu par le Général Washington, & par le Congrès, avec beaucoup de joie & de reconnoiſſance; mais ils deſiroient une augmentation de troupes & de vaiſſeaux qui pût donner ſur la mer la ſupériorité pour agir contre les places ſituées ſur les côtes.

Dix jours après le débarquement à *Rhode-Iſland*, les Eſcadres d'Arbuthnot & de Graves réunies au nombre de quarante voiles, dont onze vaiſſeaux de ligne, ſe préſentèrent devant *Rhode-Iſland*, & s'approchèrent de l'île de tous les côtés, cherchant à attaquer l'Eſcadre Françaiſe dans ſon mouillage. Les deux Amiraux parurent renoncer à ce projet juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſecondés par l'armée de terre, dont le Général Clinton preſſoit l'embarquement dans le Sud près de *New-York*. Le Général Washington, qui obſervoit leurs mouvemens, en donna de fréquens avis au Comte de Rochambeau, & attendu l'affoibliſſement conſidérable que les maladies occaſionnoient dans l'Eſcadre, & parmi les troupes Françaiſes, il l'autoriſa à requérir les milices de l'Etat de Boſton & de *Rhode-Iſland*, pour l'aider dans ſes travaux, & con-

tribuer à la défenſe de l'île. Les Etats lui en- 1780.
voyèrent quatre à cinq mille hommes convoqués par le Général Heath ; ils marchèrent avec beaucoup de volonté & de diligence. Le Général Heath avoit été détaché par Washington pour procurer au corps Français tous les ſecours qui ſeroient en ſon pouvoir ; il s'en acquitta avec un zèle vraiment patriotique. Le Comte de Rochambeau ne garda que deux mille hommes, & en donna le commandement au Marquis de la Fayette que le Général Washington lui envoya. Les autres miliciens retournèrent dans leurs habitations pour achever leurs moiſſons, qu'ils avoient interrompues pour marcher au ſecours des Français.

Le Général Clinton s'étoit effectivement embarqué avec huit mille hommes, de la groſſe artillerie & des mortiers, dans le deſſein d'attaquer les Français à *Rhode-Iſland*, & s'étoit avancé dans la baie d'Huntingdon à *Long-Iſland* ; mais cette expédition ne plut point à l'Amiral Arbuthnot. Il y eut des diſſentions entre ce Général & cet Amiral, & ils n'agirent jamais de concert. Il paroît, par la correſpondance du Chevalier Clinton avec M. Arbuthnot, que ce fut la faute de ce dernier s'il n'y eut rien d'entrepris.

Les diſpoſitions que firent enſuite les Fran-

1780. çais pour recevoir cette attaque, & le mouvement du Général Washington qui paſſa la rivière du Nord & menaça *New-York*, engagèrent le Général Clinton à abandonner ſon projet.

CHAPITRE XXXV.

Nous avons déjà vu les ſuccès qu'avoit eus Don Galvez contre les établiſſemens Anglais ſur le Miſſiſſipi. Ne ſe croyant pas dans ce tems-là en état de continuer ſes conquêtes, il concerta un plan d'opérations avec le Gouverneur de la Havanne, vers la fin de l'année 1779. En conſéquence, vers le milieu de Janvier 1780, il embarqua toutes les troupes qu'il put lever dans ſon gouvernement, & partit pour ſon expédition, ſous l'eſcorte de quelques frégates, s'attendant à être joint par les forces de la Havanne. 1780.

Il eſt impoſſible de concevoir les difficultés qu'il rencontra, & les dangers qu'il courut en paſſant à la Mobille. Il y a dans cette ſaiſon de l'année des coups de vent & des tempêtes terribles ſur cette côte, & un grand nombre d'écueils embarraſſent les embouchures de preſque toutes les rivières.

Après avoir combattu près d'un mois contre les mauvais tems & les autres difficultés, la plus grande partie de ſa petite Eſcadre fut jettée à la côte, & pluſieurs de ſes vaiſſeaux entière-

1780. ment perdus dans la baie de la Mobille. Cet accident leur ôta tout eſpoir de ſuccès. Don Galvez ſe trouvoit ſur un rivage déſert avec huit cens hommes, la plupart ſans habit, ſans armes, & avec très-peu de proviſions.

Les Eſpagnols ſupportèrent tous ces maux avec la plus grande fermeté. Au lieu de ſe laiſſer abattre par les difficultés, ils furent inſpirés d'une nouvelle ardeur. Ils tournèrent les débris de leurs vaiſſeaux en échelles & en d'autres machines, réſolus de prendre la place par eſcalade, puiſqu'ils n'avoient plus les moyens de faire un ſiège.

La perſévérance de Don Galvez ne tarda pas à être récompenſée; car, peu de tems après, il arriva quatre vaiſſeaux armés de la Havanne, avec une partie du régiment de Navarre. Quoique ces renforts apportaſſent la nouvelle que le principal embarquement étoit retardé, ils donnèrent cependant plus d'ardeur aux Eſpagnols. Ils ſe rembarquèrent avec allégreſſe; &, après avoir couru de nouveaux dangers, ils débarquèrent, le 15 Février, à trois lieues de la Mobille. Les Anglais n'avoient dans le fort que deux cens quatre-vingt-quatre hommes aux ordres de M. Dunford. Les Eſpagnols ouvrirent la tranchée le 9 Mars, &, au bout de trois jours, la garniſon demanda à capituler, & ſe rendit

rendit priſonnière de guerre. Le Général Major Campbell étoit parti de Penſacola avec onze cens hommes pour venir au ſecours de la place, & ſon avant-garde arriva au moment où les Eſpagnols venoient d'en prendre poſſeſſion. Ces derniers fortifièrent donc auſſi-tôt leurs ouvrages, dans la crainte d'une attaque ; mais les Anglais ne jugèrent pas à propos de les inquiéter. 1780.

Tandis que Don Galvez chaſſoit ainſi les Anglais d'une partie de la Floride Occidentale, le Miniſtère Eſpagnol méditoit un coup plus terrible contre le pouvoir Britannique. Il avoit formé le projet de s'emparer de la Jamaïque. Dans cette intention, il fit partir, le 18 Avril, Don Solano, avec douze vaiſſeaux de ligne, & un convoi de quatre-vingt trois tranſports, qui avoit à bord huit régimens d'infanterie, & un train conſidérable d'artillerie. Une frégate annonça ſon arrivée à M. de Guichen, qui étoit alors au Fort-Royal, occupé à faire radouber ſes vaiſſeaux. Il ſortit auſſi-tôt avec dix-huit vaiſſeaux de ligne, & joignit les Eſpagnols, le 10 Juin, ſous la Dominique. La flotte combinée des deux nations, dans les Antilles, montoit alors à trente-ſix vaiſſeaux de ligne, & un grand nombre de frégates. Les forces de terre étoient auſſi formidables ; de ſorte que l'Angleterre

1780. paroiſſoit devoir ſuccomber ſous la puiſſance de ſes ennemis, dans le nouveau comme dans l'ancien Monde. Heureuſement pour la Grande-Bretagne, les mêmes raiſons qui l'avoient préſervée d'une invaſion en 1779, ſauvèrent toutes ſes poſſeſſions dans les Antilles. Il régnoit dans la flotte Eſpagnole une maladie épidémique qui emporta une grande partie de ſes forces, & qui ſe communiqua enſuite à l'armée navale de France. Don Solano ne débarqua pas moins de douze cens malades en arrivant à la Dominique, & il en envoya enſuite un plus grand nombre à la Guadeloupe & à la Martinique.

La frégate le *Cerberus* avoit donné avis à Rodney de l'approche de la flotte Eſpagnole, & il avoit ſur le champ fait voile de la Barbade, afin de l'intercepter; mais lorſqu'il apprit la jonction des deux flottes, il ſe retira dans la baie du Gros-Iſlet, à Sainte-Lucie. Le commodore Walſingham y arriva quelque tems après avec un renfort de quelques vaiſſeaux & quatre régimens pour la Jamaïque. L'Amiral Rowley fut alors détaché de la flotte du Chevalier Rodney avec dix vaiſſeaux de ligne pour eſcorter le convoi, & renforcer le Chevalier Peter Parker qui étoit en ſtation à la Jamaïque.

Ces forces formidables de la Maiſon de Bourbon ſe ſéparèrent ſans rien effectuer. Cette

conduite ne causa pas moins d'étonnement au reste de l'Europe que de chagrin aux Américains ; car on espéroit qu'après la campagne des Antilles, M. de Guichen porteroit ses forces sur l'Amérique Septentrionale, & pourroit agir avec le Général Washington pour attaquer *New-York* ; mais il avoit ordre d'escorter le grand convoi de Saint-Domingue en Europe. Sur la nouvelle de l'approche de M. de Guichen, le Chevalier de Ternay & le Comte de Rochambeau eurent avec le Général Washington, à Hartford, le 27 Septembre, une entrevue dans laquelle ils réglèrent les bases des opérations dans la supposition d'une augmentation de forces ; mais ils en perdirent l'espérance lorsqu'ils apprirent l'arrivée de l'Amiral Rodney à *New-York*, ce qui triploit les forces maritimes des Anglais, & qu'ils furent informés que M. de Guichen, au lieu d'amener des renforts, faisoit route pour l'ancien Monde. Après ces conférences, le Général Washington retourna à son armée, où sa présence étoit plus nécessaire que jamais, & les Généraux Français revinrent à *Rhode-Island*. Pendant l'absence de MM. de Rochambeau & de Ternay, le Baron de Viomenil avoit fait les dispositions nécessaires pour assurer le mouillage de l'Escadre contre les nouvelles forces des Anglais. 1780.

1780. C'eſt à l'époque de cette entrevue qu'éclata la trahiſon d'Arnold. On n'a, ſans doute, pas encore oublié ce Général-Major qui s'étoit diſtingué par ſon eſprit d'entrepriſe, par ſon courage, & par les bleſſures qu'il avoit reçues, tant à l'attaque de Quebec, qu'à celle des retranchemens de Burgoyne. Ses exploits militaires l'avoient rendu cher à ſes compatriotes, &, après l'évacuation de Philadelphie par l'armée Anglaiſe, il avoit été fait Gouverneur de cette ville. Sa conduite, pendant ſon gouvernement, lui avoit attiré la haine de l'Etat de Penſylvanie. Il fut accuſé d'oppreſſion, d'exaction, & de s'approprier l'argent public. Des Commiſſaires, nommés pour examiner ſes comptes, avoient rejetté la moitié de ſes demandes; mais il en avoit appellé au Congrès. Les Membres de cette Aſſemblée avoient choiſi un Comité de leur propre Corps pour régler cette affaire, & ce Comité avoit décidé que le rapport des Commiſſaires étoit juſte, & qu'ils avoient même accordé à M. Arnold plus qu'il n'avoit droit de demander. Ce dernier s'étoit trouvé fort piqué de ce jugement, & s'étoit expliqué dans des termes peu meſurés contre le Congrès & les premiers Commiſſaires. Il fut cependant obligé de paſſer au Conſeil de guerre, qui le condamna à être réprimandé publiquement par

le Général Washington. Quoique cette sentence ne satisfît pas les accusateurs, elle laissoit cependant beaucoup de fiel chez l'accusé. Dès ce moment, il avoit pris la résolution de se venger par la plus noire des trahisons. Comme il étoit toujours en faveur auprès de M. Washington, qui faisoit cas de ses talens militaires, ce Général lui donna le commandement du poste important de *West-Point*, place d'armes des Américains sur la rivière du Nord. Il entra en négociation avec le Général Clinton, afin de lui livrer ce poste & toutes les forces qu'il avoit à ses ordres. Il y eut à ce sujet une longue correspondance entre lui & le Major André, Aide-de-Camp du Chevalier Clinton, sous des noms supposés. 1780.

Il paroît qu'Arnold étoit convenu de disposer ses troupes de manière à les obliger à mettre bas les armes devant l'armée Anglaise, en laissant surprendre les batteries du fort. Le complot étant mûr, il résolut de profiter de l'absence du Général Washington pour l'exécuter. En conséquence, le Major André fut débarqué d'un vaisseau de guerre, que les Anglais avoient fait remonter dans la rivière du Nord, afin de favoriser la correspondance, pour prendre les derniers arrangemens. Arnold l'attendoit sur le rivage, & le conduisit à *West-Point*, où il

1780. reſta pendant la nuit, & le lendemain durant tout le jour. Le Major André, pour écarter les ſoupçons, quitta ſon uniforme, & ſe déguiſa. Lorſqu'il voulut s'en retourner, Arnold lui perſuada de regagner *New-York* par terre, & lui fournit des paſſeports. Il paſſa toutes les ſentinelles des forts ſans être inquiété, ſous le nom d'Anderſon; mais la fortune ne lui fut pas toujours ſi favorable. Le lendemain, il fut arrêté à *Tarry-town* par une patrouille de miliciens. André montra d'abord ſon paſſeport, ce qui produiſit l'effet deſiré; ils le laiſsèrent continuer ſa route. A peine cependant les eut-il quittés, que l'un d'eux, ayant trouvé quelque choſe de particulier dans les manières d'André, dit qu'il vouloit l'examiner encore une fois. Le pauvre Major, qui n'étoit pas accoutumé à faire l'eſpion, perdit alors la tête, & parut confus. Il offrit même à ceux qui l'arrêtoient une bourſe remplie d'or & une montre qu'il avoit ſur lui, s'ils vouloient le conduire à *New-York*, ou le laiſſer paſſer; mais les miliciens les refusèrent avec dédain. On le mena devant un Magiſtrat, & on trouva tout le plan de la conſpiration dans ſes bottes. M. Arnold avoit tout écrit de ſa main. Il donnoit au Général Clinton un état des forces & de l'artillerie de *Weſt-Point*, avec les ordres donnés. Il faiſoit des remarques

critiques ſur les ouvrages, rendoit compte du nombre d'hommes qui les défendoient ordinairement, & d'autres choſes particulières qui s'étoient paſſées dans un Conſeil de guerre. 1780.

Washington arriva d'Hartford le 25 Septembre vers midi au quartier d'Arnold. Il y fut informé que celui-ci étoit ſorti depuis quelques heures, & qu'on le croyoit à *Weſt-Point*. La cauſe de ſon abſence ne tarda cependant pas à être connue ; car, peu de tems après, ce Général apprit la priſe du Major André, & la fuite d'Arnold, qui s'étoit réfugié à bord du vaiſſeau de guerre dans la rivière du Nord.

Le Général Washington ſe trouva dans une poſition très-critique ; il ne ſavoit pas juſqu'où la contagion s'étoit répandue, & il craignoit que la défection ne fût grande ; mais, heureuſement, Arnold étoit le ſeul traître de l'armée. André avoua tout le complot, il ne chercha pas à ſe conſerver la vie ; mais il borna toute ſa défenſe à ne point être traité comme eſpion, & à ne point ſubir de punition ignominieuſe. M. Clinton fit de ſon côté tout ce qui dépendoit de lui pour le ſauver ; mais il falloit des exemples, afin d'empêcher de ſemblables attentats. André, après avoir été examiné par un Conſeil de guerre de douze Officiers Généraux, fut condamné à être pendu, & ſubit ſa ſen-

1780. tence le 2 Octobre. Il ſe comporta avec une dignité qui excita l'admiration des ſpectateurs. On dit que tous les Officiers du Conſeil de guerre répandirent des larmes en ſignant ſa condamnation.

Malgré la ſupériorité de forces que l'arrivée de Rodney donnoit aux Anglais, ſoit que *Rhode-Iſland* fût fortifié de manière à ne craindre aucune attaque, ſoit que la ſaiſon fût trop avancée, ils ne formèrent aucune entrepriſe contre les Français. Cela donna lieu aux critiques de *New-York* de faire paroître nombre de paſquinades contre leurs Généraux.

Leur inaction permit au Comte de Rochambeau de s'occuper de l'établiſſement de ſes troupes pendant l'hiver, ce qui n'étoit pas ſans difficulté, non-ſeulement par la diſette de bois pour le chauffage, les Anglais ayant conſumé tout ce qui étoit dans l'île pendant le ſéjour qu'ils y avoient fait depuis trois ans; mais auſſi par l'embarras pour le logement dans un pays où chaque habitant regarde ſa propriété ſi ſacrée, que les troupes même du Général Washington n'avoient jamais eu pour couvert que la toile ou des barraques conſtruites dans les forêts. La diſcipline au-delà de toute expreſſion qu'obſervoient les Français, captiva les Américains, & les engagea à faire acquieſcer l'Etat de *Rhode-*

Iſland à la propoſition que lui fit le Comte de Rochambeau, de réparer, aux dépens du Roi, toutes les maiſons que les Anglais avoient détruites, à la condition que les ſoldats les occuperoient pendant l'hiver, & que chacun des autres habitans logeroit un Officier; ce qui fut exécuté. 1780

Les différens Députés des Sauvages qui vinrent au camp Français, furent ſur tout frappés de la diſcipline qui y régnoit parmi les troupes, & témoignèrent une extrême ſurpriſe en voyant les arbres chargés de fruits au-deſſus des tentes que les ſoldats occupoient depuis trois mois.

Un autre objet très-inſtant étoit de prendre le moment de faire paſſer à travers l'Eſcadre Anglaiſe, une frégate qui devoit porter en France le Vicomte de Rochambeau, fils du Général, pour expliquer au Miniſtère les beſoins de l'armée Françaiſe & de celle des Américains. M. de la Pérouſe, chargé du commandement de la frégate, & des dépêches du Chevalier de Ternay, prit, le 28 Octobre, le moment de ſon départ dans un coup de vent très-violent, qui ne permettoit pas à l'Eſcadre Anglaiſe de ſe tenir enſemble. Il paſſa au milieu d'elle avec deux autres frégates deſtinées à aller à Boſton pour eſcorter quelques bâtimens chargés de bois de conſtruction qu'on y avoit fait raſſembler.

1780. Elles furent vivement chaſſées par les croiſeurs Anglais. Celle de M. de la Pérouſe fut démâtée; mais, étant déjà hors de portée de l'ennemi, celui-ci leva la chaſſe.

Rodney repartit pour les îles dans le courant du mois de Novembre avec ſon Eſcadre, laiſſant douze vaiſſeaux de ligne à l'Amiral Arbuthnot, qui établit ſa croiſière, pendant tout l'hiver, dans la baie de Gardner, à la pointe de *Long-Iſland*, afin de ne pas perdre de vue l'Eſcadre Françaiſe, tandis qu'avec des vaiſſeaux de cinquante, & un nombre infini de frégates & autres petits bâtimens, il établit des croiſières à l'entrée de preſque tous les autres ports de l'Amérique.

Pendant le tems qu'il avoit tenu toutes ſes forces raſſemblées devant l'Eſcadre Françaiſe, le commerce, tant de Boſton que de Philadelphie, ne fut point interrompu; leurs Corſaires firent même beaucoup de priſes ſur les Anglais.

CHAPITRE XXXVI.

LES Antilles étoient deſtinées à des aſſauts plus terribles que ceux qu'elles avoient juſqu'ici éprouvés de la part des Puiſſances Européennes. Un ouragan furieux, qui reſſembloit à une dernière convulſion de la nature expirante, fit un dégat horrible dans toutes les îles. Quoique ce fléau balayât tout ce qu'il rencontra devant lui, il ſembla plus particulièrement ſe fixer ſur la Barbade. Le 10 Octobre, il commença ſes ravages dans cette île, & continua pendant quarante-huit heures ſans interruption. Dans l'après-midi, les vaiſſeaux furent enlevés du port, & obligés de lutter contre les horreurs de la mer la plus irritée, que les anciens marins euſſent encore vue. Pendant la nuit, la capitale fut entièrement démolie. 1780.

L'aurore découvrit une ſcène de déſolation qu'il eſt impoſſible de décrire. Cette ſuperbe île, toujours couverte de la verdure du printems, reſſembloit alors à ces régions ſtériles & ſauvages que l'on trouve aux deux extrémités du globe, dont les triſtes plaines ſont couvertes d'un hiver perpétuel.

Les petites villes ſouffrirent autant que la ca-

1780. pitale. Les familles les plus opulentes furent expoſées, comme les autres, à la furie de la tempête, ſans vêtemens, ſans nourriture & ſans abri. Pluſieurs mille hommes, tant blancs que noirs, périrent dans ce déſaſtre. Sainte-Lucie, la Grenade, Saint-Vincent & la Dominique, ſouffrirent auſſi grandement. La plupart des vaiſſeaux qu'il y avoit à Sainte-Lucie, furent pouſſés en pleine mer, ou jettés à la côte. Le Montague, l'Ajax & l'Egmont, de ſoixante quatorze canons, furent entièrement démâtés & autrement endommagés. L'Andromède & le *Laurel*, de vingt-huit, périrent, avec preſque tous ceux qu'il y avoit à bord, ſur la côte de la Martinique. L'Eſcadre de l'Amiral Rodney, qui eſcortoit le convoi de la Jamaïque en Europe, fut atteinte par la tempête, qui lui cauſa un dommage conſidérable. Il retourna à la Jamaïque avec cinq vaiſſeaux de ligne démâtés. Un autre gagna l'Angleterre. Le *Stirling-Caſtle* fut perdu ſur la côte d'Hispaniola, & il n'y eut que cinquante hommes de l'équipage de ſauvés. Il ne s'échappa pas un ſeul homme du *Thunderer*, de ſoixante-quatorze, aux ordres du Commodore Walſingham. Le Phœnix, de quarante-quatre canons, échoua ſur la côte de Cuba. Un grand nombre d'autres petits navires devinrent la proie de cet ouragan furieux.

Les îles Françaises ne souffrirent pas moins. 1780.
A la Martinique, la ville de Saint-Pierre fut entièrement submergée, ainsi que la ville de Basseterre à la Guadeloupe. Environ soixante transports, chargés de deux mille cinq cens hommes de troupes & de provisions qui étoient arrivés ce jour-là même, furent repoussés en mer, où ils éprouvèrent toutes sortes de calamités. Plusieurs furent engloutis dans l'Océan avec toutes leurs cargaisons, d'autres furent jettés à la côte. Il y eut un grand nombre de frégates entièrement détruites. Dix-neuf navires Hollandais, chargés de provisions, furent brisés en pièces sur l'île de la Grenade, & la perte de Saint-Eustache fut évaluée à 3,600,000 liv. tournois.

Le Marquis de Bouillé, qui s'étoit déjà distingué par sa bravoure & son humanité, en donna ici de nouvelles preuves. Il renvoya trente-un matelots Anglais qui avoient échappé à la furie des flots au Commodore Hotham, en lui faisant dire qu'il ne pouvoit pas regarder comme ennemis des gens qui avoient été exposés à de si grands dangers de la part des élémens.

L'ouragan commença à la Jamaïque, huit jours auparavant, & fut accompagné d'un tremblement de terre, & d'une mer qui s'élevoit, pour ainsi dire, jusqu'aux nues. Tandis que les habitans de Savanna-la-Mar contem-

1780. ploient en tremblant ces montagnes aquatiques; les flots, irrités, rompirent ſoudainement leurs chaînes, & engloutirent toute la ville, ne laiſſant plus, en ſe retirant, la moindre trace d'habitation, ou d'animaux. Trois cens perſonnes périrent par cette inondation. L'ouragan & le tremblement de terre achevèrent ce que la fureur des flots avoit épargné. Les pertes de la paroiſſe de Weſtmorland ſeule montoient à 16,800,000 liv. En un mot, le dommage de la partie occidentale de l'île fut immenſe. Les négocians de Kingſton, capitale de l'île, qui n'avoit point tant ſouffert, ſouſcrivirent ſur le champ 240,000 liv. pour le ſoulagement de leurs concitoyens. L'Angleterre, quoiqu'engagée dans une guerre ruineuſe, donna des marques de cette généroſité qui l'a toujours diſtinguée. La Chambre des Communes accorda 1,920,000 l. à la Barbade, & 960,000 liv. à la Jamaïque. Nombre d'individus firent auſſi des ſouſcriptions particulières pour ceux qui avoient éprouvé les calamités dont je viens de parler.

CHAPITRE XXXVII.

APRÈS avoir vu ce qui se passoit dans le nouveau Monde, il faut tourner nos regards vers l'ancien. La mort du Chevalier Hardy, qui arriva au milieu du mois de Mai, embarrassa de nouveau les Ministres de la Grande-Bretagne. Il ne leur fut pas facile de trouver un Amiral qui voulût se charger du commandement de la grande flotte, à cause des dissentions qui régnoient dans la marine. Ils persuadèrent à M. Geary de quitter sa retraite pour prendre le commandement. Cet Amiral fit voile de *Spithead* au commencement de Juin avec vingt-trois vaisseaux de ligne, & fut joint par six autres durant sa croisière. L'armée navale de France se joignit à celle d'Espagne à Cadix, ce qui donna à la Maison de Bourbon la domination des mers Européennes. Geary eut le bonheur de rencontrer au mois de Juillet une flotte marchande venant du Port-au-Prince, & d'en prendre douze vaisseaux; mais ce petit succès fut bientôt balancé par une perte considérable. 1780.

Tandis que les Anglais croisoient à la hau-

1780. teur du cap Finiſtère, dans l'eſpoir d'intercepter une Eſcadre aux ordres de M. de Beauſſet, qui étoit ſur les côtes d'Eſpagne & de Portugal, la flotte combinée, commandée par Don Louis de Cordova, donna au commerce de la Grande-Bretagne le plus grand coup qu'il eût jamais reçu. Elle intercepta un riche convoi pour les Indes Orientales & Occidentales, ſous l'eſcorte d'un vaiſſeau de ligne & de trois frégates, & prit environ ſoixante vaiſſeaux dont cinq étoient de la Compagnie des Indes.

Cadix n'avoit jamais vu une pareille capture. Les Eſpagnols furent tellement émerveillés, qu'ils oublièrent toutes leurs pertes, & firent paroître les plus grandes démonſtrations de joie. Les priſonniers de toute eſpèce qui ſe trouvoient à bord, ſembloient ajouter à leur triomphe. Il y avoit douze cens cinquante-cinq ſoldats qui, avec les matelots & paſſagers, portèrent leur nombre à deux mille huit cens ſoixante-cinq. La perte des proviſions de guerre & des matériaux néceſſaires à la marine, fut vivement ſentie dans les Indes Orientales, d'autant plus, qu'ils ne purent être remplacés à tems.

A-peu-près dans le même tems, on apprit la perte de la plus grande partie d'une riche flotte marchande deſtinée pour Quebec, qui avoit été interceptée, au commencement de Juillet, par

des

des corſaires Américains, à la hauteur du banc de Terre-Neuve. Ces pertes immenſes affectèrent toutes les conditions, & augmentèrent le mécontentement des Anglais. Chacun jetta les hauts cris contre le Gouvernement. On demanda pourquoi on avoit envoyé ce convoi ſi près des côtes d'Eſpagne, & pourquoi on lui avoit donné une eſcorte ſi foible. A ſon retour à Portſmouth, l'Amiral Geary réſigna ſa commiſſion. Le Miniſtère voulut donner le commandement de la flotte à M. Barrington, qui étoit le ſecond Amiral; mais il le refuſa. Il offrit cependant de ſeconder celui qui ſeroit nommé. L'Amiral Darby, qui avoit le troiſième rang dans cette armée navale, fut alors fait Général en chef, & fit voile de Portſmouth vers le milieu de Septembre. Le Comte de Guichen arriva quelque tems après à Cadix, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus, où il trouva le Comte d'Eſtaing avec dix-huit vaiſſeaux de ligne, qui l'accompagna juſqu'à Breſt. L'armée navale de France, compoſée de trente-ſix vaiſſeaux de ligne, fut, dans ce paſſage, un moment en vue de celle d'Angleterre, forte de vingt-quatre navires; mais il n'y eut aucun combat. 1780.

Dans le cours de cette année & de la précédente, on vit un grand nombre d'actions déſeſpérées entre les frégates des Nations belligé-

1780. rantes, dans leſquelles le courage & l'habileté qu'elles firent paroître ne pouvoient être égalés que par la généroſité avec laquelle elles traitèrent leurs ennemis vaincus.

La plus remarquable eſt le combat qu'il y eut ſur la côte d'Ecoſſe, entre la Serapis, frégate Anglaiſe aux ordres du Capitaine Pearſon; & le bon-homme Richard, commandé par le Commodore Paul-Jones, alors au ſervice du Congrès. Ces deux vaiſſeaux ſe battirent bord à bord pendant deux heures, leurs canons ſe touchant les uns les autres. La Serapis fut obligée de mettre pavillon bas; mais le vaiſſeau de Paul-Jones fut ſi fort endommagé, qu'il coula à fond le lendemain avec une partie des bleſſés. Le bon-homme Richard eut trois cens ſix hommes de tués & de bleſſés, & la frégate Anglaiſe deux cens dix.

Un autre combat, qui ne fut pas moins furieux, fut celui qui ſe donna à la hauteur d'Oueſſant, entre la Surveillante, frégate Françaiſe aux ordres de M. de Couedic, & le Quebec, commandé par le Capitaine Farmer; il dura pendant trois heures & demie. Les deux frégates étant entièrement démâtées, combattoient toujours avec le même acharnement, lorſque le Quebec prit feu: il ſauta peu de tems

après, & le Capitaine & une partie de l'équi- 1780.
page périrent par l'exploſion. Le brave M. de Couedic fut auſſi mortellement bleſſé dans cet engagement.

Le ſiège de Gibraltar occupoit toujours toute l'attention des Eſpagnols. Le blocus par terre avoit commencé au mois de Juillet 1779, & la place avoit, peu de tems après, été inveſtie par mer. Ils étoient infatigables dans la conſtruction de leurs ouvrages, afin de couvrir leur camp de Saint-Roch, & pour favoriſer leurs opérations futures. Depuis que Rodney avoit ravitaillé cette forteresſe, ils avoient redoublé leurs efforts pour lui couper les vivres, & il étoit de la plus grande difficulté de lui porter des proviſions. Les Anglais avoient dans la baie trois vaiſſeaux de cinquante canons, pour protéger les bateaux qui pouvoient éluder la vigilance de l'armée navale d'Eſpagne. Les Commandans Eſpagnols réſolurent de les détruire. En conſéquence, ils préparèrent, la nuit du 6 Juin, ſept brûlots qui étoient ſoutenus de pluſieurs chaloupes & galères armées. Don Barcello croiſoit, pendant ce tems-là, à l'entrée de la baie, avec une Eſcadre légère, pour couvrir l'attaque, & pour intercepter ceux qui voudroient en ſortir. Le vent étoit favorable, &

1780. l'obſcurité de la nuit ſembloit aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe.

Les Commandans Anglais n'avoient aucune idée de cette attaque, & ne furent informés de leur danger que par l'approche des brûlots. Ils envoyèrent auſſi-tôt leurs chaloupes pour jetter le grapin ſur eux, &, au milieu d'une grêle de bombes, elles les remorquèrent ſur différens endroits de la côte. La forteresſe, ainſi que les vaiſſeaux, firent pendant ce tems-là un feu continuel ſur les galères Eſpagnoles; mais l'obſcurité de la nuit ne permit pas de voir l'effet que cette canonnade produiſit. Don Barcelo ſe retira le matin à Algeſiras. Les Anglais ne perdirent pas un ſeul homme. Il paroît que les Eſpagnols mirent le feu à leurs brûlots à une trop grande diſtance des vaiſſeaux ennemis.

CHAPITRE XXXVIII.

ON a vu vers la fin de l'année 1779 le parti formidable qui s'étoit formé contre le Miniſtère Britannique. On ſe rappelle ſans doute encore de ces pétitions nombreuſes qui aſſiégèrent la Chambre des Communes, & des réſolutions fermes que prirent, pendant pluſieurs jours, les Membres de cette Chambre, en conſéquence de ces pétitions. On n'a pas oublié avec quelle difficulté le Miniſtre regagna une petite majorité pour faire rejetter une réſolution qui auroit été des plus nuiſibles aux prérogatives de la Couronne. Les pertes des flottes des Indes Orientales & Occidentales, & de celle de Quebec, n'étoient certainement pas capables de lui donner de la popularité. On croyoit donc un changement inévitable dans le Miniſtère, lorſque pluſieurs évènemens inattendus affermirent les Miniſtres dans leurs places. Le tumulte qu'excita dans Londres un Entouſiaſte, ſous prétexte de religion, en brûlant les habitations, les biens & les chapelles des Catholiques Romains, en détruiſant toutes les priſons de la ville, & en cauſant preſque la ruine 1780.

1780. de la Nation, inſpira de la terreur aux gens pacifiques, leur donna une eſpèce d'horreur pour les principes Républicains,& pour ces aſſemblées populaires dont ils appréhendoient les mêmes dangers.

La nouvelle de la priſe de *Charles-Town*, & de la réduction de la Caroline Méridionale, qui arriva à-peu-près dans le même tems, fit reprendre courage aux *Tories* & aux propriétaires qui ſouhaitoient de lever un revenu en Amérique. En un mot, les affaires prirent ſoudainement une nouvelle tournure. Les Miniſtres craignirent cependant qu'il ne reprît à ce Parlement un autre accès de ce patriotiſme qui avoit penſé les écraſer ; c'eſt pourquoi ils réſolurent ſa diſſolution. Pour s'aſſurer d'une majorité, ils travaillèrent avec le plus profond ſecret à gagner les Electeurs, donnèrent des commiſſions éloignées aux membres populaires, afin de les écarter, & caſsèrent ſoudainement le Parlement le premier Septembre. La proclamation qui annonçoit cet évènement eut l'effet d'un coup de tonnerre ſur ceux qui n'étoient point dans le ſecret. Malgré les efforts du parti de l'oppoſition, Mylord North fit élire cent treize nouveaux Membres. M. Fox fut cependant ré-élu pour la ville de Weſtminſter, en dépit du Comte de Lincoln, qui étoit ſoutenu

de tout le pouvoir de la Cour. Le Comté de Surrey donna auſſi un exemple de patriotiſme. L'Amiral Keppel, ayant perdu ſon élection à Windſor par l'influence de la Couronne, fut choiſi par les Electeurs de Surrey, quoiqu'il n'eût, pour ainſi dire, aucun crédit dans cette province. 1780.

Il arriva à-peu-près dans ce tems-là un évènement qui accéléra la rupture entre la Grande-Bretagne & la Hollande. M. Laurens venant à Amſterdam comme Ambaſſadeur, dans un paquebot du Congrès, fut pris ſur le banc de Terre-Neuve.

Le 6 Octobre, il fut envoyé à la tour pour crime de lèze-Majeſté, par un ordre ſigné des trois Secrétaires d'Etat. Il refuſa de répondre à la plupart des queſtions qu'on lui fit, & on ne put guère obtenir de lui que ſon nom, & un aveu qu'il avoit été Préſident du Congrès.

Ses papiers découvrirent cependant une infinité de choſes; & entre autres un traité éventuel entre l'Amérique & la Hollande, qui étoit en agitation depuis deux ans, & que M. Laurens étoit autoriſé à terminer. On trouva un plan de ce traité, qui ne devoit néanmoins avoir lieu que lorſque la Grande-Bretagne auroit reconnu l'indépendance de l'Amérique, ou qu'elle

1780. ſeroit confirmée par la paix. Les Négociateurs pour la Hollande étoient M. Van Berkel, penſionnaire & Conſeiller de la ville d'Amſterdam, & d'autres Membres de la régence. Les Hollandais n'approuvoient pas en général la guerre que l'on faiſoit à l'Amérique. Ils ſentoient une eſpèce de ſympathie pour un peuple qui étoit dans la même ſituation où leurs ancêtres s'étoient autrefois trouvés. Les négociations de la Cour de France, pour fortifier ſon parti en Hollande, furent mieux conduites que celles de la Cour de Londres, & finalement la plus grande partie des habitans des Etats-Généraux prirent en averſion la Nation Britannique. D'autres cauſes concoururent à produire ces effets. Une remontrance altière de la Cour de *Saint-James*, au lieu d'intimider, ne ſervit qu'à exciter du reſſentiment. Les vues du *Stadolder*, qui déplaiſoient aux Etats d'Hollande, & que l'Angleterre ſoutenoit, augmentèrent ces inimitiés.

Le Chevalier Yorke préſenta un mémoire aux Etats-Généraux, dans lequel, après avoir fait mention de la correſpondance clandeſtine que les Etats d'Amſterdam avoient tenue avec les Inſurgens de l'Amérique, & les pouvoirs qu'ils avoient donnés pour entrer en traité avec ces mêmes Inſurgens, quoiqu'ils fuſſent les ſu-

jets d'un Souverain avec lequel la République étoit liée par les liens de l'amitié la plus intime, il demanda, au nom du Roi ſon maître, non-ſeulement un déſaveu formel de cette conduite; mais auſſi une ſatisfaction égale à l'offenſe, & la punition du penſionnaire Van Berkel & de ſes complices, comme perturbateurs du repos public, & violateurs du droit des gens. 1780.

Les Etats-Généraux n'ayant point répondu ſur le champ, l'Ambaſſadeur d'Angleterre préſenta un ſecond mémoire. Il fut alors informé que ſon mémoire avoit été pris *ad referendum* par les Députés des Provinces reſpectives, ſuivant l'ordre & la conſtitution de la République, & qu'ils s'efforceroient d'y faire réponſe auſſitôt que la nature de leur gouvernement le permettroit. La Cour de Londres ne jugeant point cette réponſe ſatisfaiſante, donna ordre au Chelier Yorke de quitter la Haie.

Tel étoit à-peu-près l'état des affaires avant la rentrée du nouveau Parlement. Le Chevalier Norton ayant encouru la diſgrace de la Cour & des Miniſtres par le diſcours qu'il avoit tenu au Roi en 1777, lorſque la Chambre accorda à Sa Majeſté une augmentation annuelle de 2,400,000 liv. pour la dépenſe de ſa maiſon, il fut réſolu, par le parti du Miniſtère, de

1780. choiſir un autre Orateur. En conſéquence, Milord George Germaine propoſa M. Cornwall. Cette propoſition excita de violens débats; mais elle fut à la fin approuvée, en dépit de tous les efforts de l'oppoſition pour ſoutenir M. Norton. Le Roi ouvrit ſon Parlement le premier Novembre, & reçut très-favorablement le nouvel Orateur. Il déclara aux deux Chambres qu'il étoit très-ſatisfaiſant pour lui de venir au Parment dans un tems où les Membres de cette aſſemblée, ayant ſi récemment été choiſis par leurs conſtituans, étoient plus en état que jamais de l'informer des deſirs de ſon peuple, pour leſquels il avoit toujours les plus grands égards. Les autres objets du diſcours de Sa Majeſté Britannique étoient de mettre ſous le point de vue le plus clair, la ſituation critique des affaires publiques, la nature formidable, l'injuſtice, & les vues dangereuſes de cette combinaiſon de force formée contre l'Angleterre par le ſoutien de *la rébellion Américaine.* Les Monarchies Françaiſes & Eſpagnoles, dit le Roi, ont fait uſage de toutes leurs reſſources, & ont emploÿé tous leurs moyens, afin de ſatisfaire leur ambition démeſurée, en détruiſant le commerce de la Grande-Bretagne, & en donnant un coup mortel à ſa puiſſance. Il ajouta que les ſecours que le dernier Parlement avoit

accordés, avec l'aide de la divine Providence, avoient rendu les armées Britanniques capables de réſiſter aux efforts de leurs ennemis, & à fruſtrer leur attente. Il s'étendit ſur les ſuccès de ſes armes en Georgie & à la Caroline, & dit qu'il eſpéroit qu'ils contribueroient à terminer la guerre. Mais, ajouta-t-il, quelque deſiré que ſoit cet objet, tout le monde conviendra que le ſeul moyen d'obtenir des conditions honorables, c'eſt de faire des préparatifs qui puiſſent convaincre nos ennemis que nous ſommes déterminés à ne recevoir la loi d'aucune Puiſſance de la terre, & que nous courrons tous les dangers pour défendre notre patrie & nos intérêts eſſentiels. Sa Majeſté Britannique informa enſuite ſes Communes qu'il voyoit avec peine que les différens ſervices exigeroient des dépenſes conſidérables; mais elle leur diſoit de n'accorder que les ſommes qu'elles jugeroient néceſſaires, tant pour leur propre sûreté que pour les autres beſoins de l'Etat. 1780.

M. de Grey propoſa une *adreſſe* au Roi, en réponſe à ſon diſcours, & le Colonel Fitz Patrick un *amendement*. Après de longs débats, après une répétition des argumens que nous avons vus tant de fois, de la part des Membres de l'oppoſition, pour prouver l'impoſſibilité de

1780. la guerre d'Amérique, & de la part des Miniſtres, pour maintenir, qu'après les brillans ſuccès de Mylord Cornwallis, la cauſe du Congrès étoit ſur le point d'expirer, l'*amendement* fut rejetté, & l'*adreſſe* accordée.

M. Fox attaqua principalement cette partie du diſcours du Roi, où il diſoit qu'il ſouhaitoit connoître les ſentimens de ſon peuple, & qu'il eſpéroit pouvoir y parvenir par le moyen des nouveaux Membres. Il dit que ces expreſſions étoient des inſultes, que c'étoit ſe moquer du peuple. Les élections, ajouta-t-il, ont-elles été libres? La diſſolution a-t-elle été annoncée d'une manière convenable, & a-t-on choiſi le tems le plus propre pour la faire? Plaiſe à Dieu que toutes ces circonſtances deviennent l'objet d'une enquête du Parlement, afin qu'on puiſſe connoître celui des ſerviteurs du Roi qui a eu aſſez de hardieſſe pour lui conſeiller de diſſoudre ſon Parlement dans un tems où cette meſure étoit abſolument inutile, dans un tems où la plus grande partie de ces défenſeurs de la Conſtitution étoient dans les camps, & fort éloignés des places qu'ils repréſentoient. Cette diſſolution, loin de ſervir à faire connoître les vrais ſentimens du peuple, n'a au contraire ſervi qu'à nuire à la liberté des élections, & à favoriſer les partiſans de ces meſures ruineuſes & inſen-

sées que les Ministres suivent depuis tant de tems. 1780.

Dans la Chambre des Pairs, le Marquis de Carmarthen offrit un *amendement* à l'adresse proposée ; mais il fut aussi rejetté.

CHAPITRE XXXIX.

LE 20 Décembre, la Cour de *Saint-James*
1780 déclara la guerre à la Hollande, & publia un manifeſte pour donner les raiſons de ſa conduite. Dans ce manifeſte, les Etats-Généraux ſont accuſés de s'être écartés, par les conſeils & les intrigues d'une faction dévouée à la Cour de France, de ces ſages principes qui avoient coutume de guider la République & d'avoir ſuivi une politique injurieuſe à l'amitié qui avoit depuis long-tems ſubſiſté entre les deux Nations, & qui étoit ſi eſſentielle à leurs intérêts. On y fait enſuite mention de tous les ſujets de plainte. On y parle du peu d'attention de la Hollande aux propoſitions amicales de l'Ambaſſadeur d'Angleterre : — du refus qu'elle avoit fait de fournir les ſecours ſtipulés par les traités : — de ſon mépris pour ces traités, en déclarant poſitivement aux ennemis de la Grande-Bretagne qu'elle obſerveroit une exacte neutralité : — on l'accuſe d'avoir donné tous les ſecours poſſibles aux autres Puiſſances belligérantes, tandis qu'elle refuſoit à l'Angleterre ceux qu'elle étoit obligée de lui fournir : — on lui reproche d'avoir aboli des droits dans

l'intérieur du pays, afin de faciliter le transport de bois & de munitions en France: — d'avoir protégé le Capitaine Paul-Jones, & en général tous autres corsaires Américains, & d'avoir, conjointement avec la France, fait tous ses efforts pour susciter des ennemis à l'Angleterre dans les Indes Orientales. La principale attaque du manifeste étoit cependant dirigée contre la ville & les Magistrats d'Amsterdam, & contre le pensionnaire Van Berkel. Le ressentiment qu'il exprimoit contre les Etats-Généraux n'étoit que parce qu'ils n'avoient pas voulu punir sur le champ cette violation de la foi publique, & cette insulte à la Nation Britannique. Il attribuoit donc toutes les causes de plainte ci-dessus mentionnées à l'influence des principaux Magistrats de cette ville, & exprimoit un desir qu'il fût possible à la Grande-Bretagne de faire sentir à Amsterdam seul le poids de sa juste vengeance; mais il observoit que cela étoit impossible, à moins que les Etats-Généraux ne déclarassent immédiatement que cette ville ne recevroit aucun secours du reste de la République. 1780.

La Cour de Londres accorda le même jour des lettres de marque & de représailles contre les Hollandais, & fit arrêter tous leurs vaisseaux dans les différens ports du Royaume. La

1780. multitude qui ſe laiſſe ordinairement éblouir par les coups d'éclat, ſans en conſidérer les conſéquences, approuva hautement la guerre avec la Hollande. Des gens ſenſés crurent même qu'il valoit mieux avoir une guerre ouverte que des ennemis cachés; mais les politiques furent fâchés que l'union qui ſubſiſtoit depuis des ſiècles entre les deux Nations fût rompue, & de voir une nouvelle Puiſſance ſe joindre à la ligue formidable formée contre eux.

On ne tarda pas à commencer les hoſtilités. La Bellone, vaiſſeau de guerre Anglais, prit peu de jours après, dans la Manche, un navire Hollandais de cinquante-quatre canons, & le Warwick, un de cinquante, après un petit combat. Les Anglais prirent auſſi un navire de la Compagnie des Indes Hollandaiſe, & pluſieurs vaiſſeaux marchands.

Le 25 Janvier, Mylord North apporta à la Chambre un meſſage du Roi, contenant une courte relation de la rupture de la Grande-Bretagne avec la Hollande, une copie du manifeſte, & nombre d'autres papiers touchant cette affaire.

M. Burke obſerva qu'il manquoit encore pluſieurs documens pour ſavoir ſi la guerre étoit fondée ſur la juſtice; mais que dans la ſituation actuelle de la Grande-Bretagne, elle paroiſſoit

paroiſſoit contraire à la prudence & à la ſaine politique. Il dit que les papiers qui étoient devant la Chambre ne faiſoient mention que d'un traité éventuel, que ce n'étoit qu'une affaire de ſpéculation, & qu'il ne trouvoit pas que ce fût une raiſon ſuffiſante pour juſtifier une déclaration de guerre. Il ajouta que l'état de la Nation étoit critique, & qu'il falloit plutôt diſſimuler & ſouffrir même quelque choſe, que de chercher des querelles par des interprétations forcées; que lorſque la guerre devenoit auſſi inſupportable que la paix néceſſaire, il étoit de la dernière folie de ſe créer un nouvel ennemi. 1781.

Milord North répondit, qu'il avoit toujours regardé une guerre comme une affaire très-ſérieuſe; & qu'il conſidéroit la rupture avec la Hollande comme un évènement fort malheureux, puiſqu'elle détruiſoit cette ancienne union des deux Nations, qui étoit fondée ſur les principes de la plus ſaine politique pour leur avantage commun. Il dit que ce n'étoit pas ſans le plus grand chagrin que Sa Majeſté s'étoit vu forcée de commencer des hoſtilités contre les Etats-Généraux; mais que toutes les raiſons dont le manifeſte faiſoit mention étoient plus que ſuffiſantes: Qu'on devoit être étonné que le Miniſtère Britannique n'eût point plutôt adopté

1781. des meſures plus violentes. Il ajouta que le traité avoit été ſigné par le penſionnaire Van Berkel ; & M. de Neufville, négociant & bourgeois d'Amſterdam, d'une part, & M. Lee, Commiſſaire du Congrès, d'autre part. Mais, continua le Miniſtre, il eſt fort indifférent que ce traité ſoit conclu ou non, il ſuffit qu'il ſoit agité & que les Etats-Généraux aient refuſé ſatisfaction au Chevalier Yorke, en ne faiſant aucune réponſe à la demande qu'il avoit faite que ledit Van Berkel & ſes aſſociés fuſſent punis comme ils le méritoient.

Milord North propoſa enſuite une *adreſſe* au Roi, « pour l'aſſurer que ſes Communes étoient » fermement réſolues à le ſoutenir contre tous » ſes ennemis, dans la pourſuite de cette guerre » juſte & néceſſaire pour l'honneur de ſa Cou» ronne & pour le maintien des droits de ſes » peuples ».

Cette propoſition ayant été ſecondée par Mylord Lewisham, qui attribua la conduite des Hollandais à l'influence de l'argent de France, un Membre du parti de l'oppoſition obſerva que les Miniſtres exécutoient toujours, pendant la ſéparation du Parlement, des projets qu'ils n'oſoient point avouer lorſqu'il étoit aſſemblé ; que leur coutume avoit toujours été de déterminer les affaires de la plus grande importance pendant

les vacances, & enſuite de venir prier la Cham- 1781.
bre de ſoutenir les conſéquences de leur mauvaiſe conduite. C'eſt de cette manière, ajouta-t-il, qu'on nous a d'abord annoncé la guerre d'Amérique, le traité des Etats-Unis avec la France, la guerre avec cette nation, & enſuite avec l'Eſpagne, & qu'on nous avertit aujourd'hui que nous avons commencé des hoſtilités avec la Hollande. Tous les ans, le Miniſtre vient nous annoncer un nouvel ennemi; mais, depuis le commencement des troubles, il ne nous a jamais parlé d'un nouvel allié. Dans les tems glorieux où nos affaires étoient conduites par des Miniſtres *whigs* & ſur des principes *whigs*, la moitié de l'Europe combattoit à nos côtés pour humilier l'orgueil de la Maiſon de Bourbon.

Mylord North fut plus piqué que dans aucune autre occaſion de ce qu'on l'accuſoit d'avoir changé de ſyſtême, & d'abandonner les connections du Continent. Il dit que perſonne n'étoit plus grand partiſan que lui des principes *whigs* adoptés pendant le règne du Roi Guillaume; que perſonne ne deſiroit avec plus d'ardeur que lui de former des alliances ſur les mêmes principes; que l'objet de toutes les guerres de Sa Majeſté Britannique avoit été de diminuer

1781. le pouvoir de la Maiſon de Bourbon ; & de conſerver l'équilibre de l'Europe. Pourquoi, ajouta-t-il, ſommes-nous en guerre à préſent ? n'eſt-ce pas pour cet objet ? Mais on dit que nous n'avons pas d'alliés, cela prouve-t-il que nous ne ſuivions pas le même ſyſtême ? Cela prouve ſeulement que nous ne jouiſſons pas des avantages de ce ſyſtême ; avantages qui dépendent du tems, des circonſtances, & d'une infinité d'autres évènemens qui empêchent de pouvoir citer dans l'hiſtoire des périodes où les nations ſe ſont trouvées dans des ſituations exactement ſemblables. La politique de l'Europe eſt changée, continua-t-il ; & la Hollande a adopté la nouvelle politique, quoique ſa ruine doive néceſſairement ſuivre celle de la Grande-Bretagne, ſi la Maiſon de Bourbon réuſſit. L'Angleterre a rempli toutes les obligations des traités quand ſes alliés ont été attaqués & ont demandé ſon aſſiſtance. Malheureuſement pour elle, les autres Puiſſances de l'Europe n'ont point agi avec la même fidélité. Il déclara que ſi le Duc de Malborough & les Miniſtres *whigs* du Roi Guillaume & de la Reine Anne étoient à la tête des affaires, la nation ſeroit dans le même état qu'elle l'étoit actuellement. Enfin, après beaucoup d'autres débats & pluſieurs *amendemens*

proposés, l'*adresse* fut accordée telle que le Ministre l'avoit d'abord présentée. Celle que Mylord Stormont offrit à la Chambre des Pairs, fut également approuvée, après de violens débats. 1781.

CHAPITRE XL.

1781. IL eſt tems que nous retournions vers la Caroline Méridionale où nous avons laiſſé Mylord Cornwallis dans tout le triomphe de la victoire, les Américcains dans la plus grande conſternation, & l'armée de Gates entièrement diſperſée.

Après la bataille de Cambden, les chaleurs exceſſives & les maladies qu'elles avoient occaſionnées, l'empêchèrent cependant de ſuivre le coup qu'il avoit porté. Il employa une partie de ce tems-là à régler l'intérieur de la colonie. Il publia, le 16 Septembre 1780, une proclamation pour la confiſcation des biens de ceux qui étoient en armes contre Sa Majeſté Britannique, ou qui s'oppoſoient à ſon gouvernement, & nomma un Commiſſaire pour en percevoir les revenus, & les approprier aux dépenſes de la guerre.

Cependant, pour tenir ſes troupes en haleine, & encourager les *Loyaliſtes*, il détacha le Colonel Ferguſon avec un corps d'infanterie légère & de milice, pour faire des incurſions ſur les frontières de la Caroline Septentrionale. Comme ces troupes n'avoient point de bagage

avec elles, qu'elles avoient ordre de se retirer à la première apparence d'un ennemi en force, & que les Américains étoient dans le plus grand découragement, il sembloit qu'elles n'avoient rien à appréhender. Cette trop grande sécurité perdit Ferguson. Il resta plus long-tems dans le comté de Tryon qu'il n'étoit nécessaire, dans l'espoir d'intercepter le Colonel Clarke qui retournoit d'une expédition dans la Georgie. Pendant ce tems-là, seize cens habitans des montagnes, bien montés, se réunirent sous six ou sept de leurs Colonels de milice, & se mirent en marche pour l'attaquer. Ferguson avoit déjà reçu ordre de retourner, & s'avançoit pour passer la Catawba, lorsqu'en traversant la montagne du Roi (*Kings-mountain*), il s'apperçut qu'il étoit poursuivi par une nombreuse cavalerie. Il prit alors le poste qu'il jugea le plus convenable pour la recevoir, mais les Américains attaquèrent avec tant d'impétuosité, que ses troupes ne soutinrent pas la première charge, & furent mises en déroute. Le Colonel Ferguson & cent cinquante hommes de son détachement furent tués; il y en eut environ deux cens de blessés, & plus de huit cens de faits prisonniers; ce qui composoit presque tout le corps qu'il avoit à ses ordres. 1781.

Voilà le premier revers de fortune que My-

1781. lord Cornwallis éprouva dans ſa carrière militaire ; &, dans la conjoncture préſente, cette défaite contraria fort ſes opérations. Elle fut néanmoins un peu compenſée quelque tems après par l'échec qu'éprouva Sumpter.

Ce Général s'avança à la tête d'environ mille hommes vers *Ninety-Six*, dans le deſſein d'attaquer cette place. Comme le Colonel Tarleton étoit à une diſtance conſidérable, il ne craignoit pas d'être interrompu ; mais ce dernier paſſa la *Wateree* & la *Broad-River* avec tant de célérité, qu'il s'en fallut peu qu'il ne le ſurprît ſur la rive méridionale de l'*Ennoree*. Un déſerteur avertit le Général Sumpter de ſon danger, & celui-ci paſſa cette rivière avec précipitation.

Il continua la retraite juſqu'au *Tyger*, & fut pourſuivi avec vigueur par la cavalerie de Tarleton qui portoit le ſoixante-troiſième régiment en croupe. Le reſte de l'infanterie ſuivoit à quelques milles par-derrière avec une pièce de campagne.

Le Général Sumpter voyant le danger qu'il y avoit de paſſer le *Tyger* en préſence d'un ennemi victorieux, & étant informé que Tarleton n'avoit pas d'infanterie, prit une forte poſition à une place appellée *Black-Stocks*, près de la rivière, & réſolut de l'attendre. Tarleton avoit deſſein de l'amuſer juſqu'a ce qu'il fût

joint par le reſte de ſes troupes ; mais le ſoixante-troiſième régiment ayant été attaqué par les Américains au moment où il ſe formoit, il ſe détermina à tout riſquer, & chargea ſur le champ avec ſa cavalerie. Il mit en peu de tems les ennemis en déroute, & les obligea à paſſer la rivière dans la plus grande confuſion. 1781.

Les Américains perdirent cent vingt hommes, entre leſquels étoient trois Colonels. Sumpter lui-même fut dangereuſement bleſſé. Les Anglais eurent cinquante hommes de tués & de bleſſés. Tarleton les ſuivit juſqu'à ce que ce corps fût entièrement diſperſé.

Il paroît que les Anglais regardoient la bataille de Cambden comme déciſive, & s'imaginoient que rien ne s'oppoſeroit dans la Caroline Septentrionale au paſſage de Mylord Cornwallis en Virginie ; car c'eſt dans cette ſuppoſition que le Général Clinton détacha, vers le milieu d'Octobre, le Brigadier Général Leſlie avec trois mille hommes de troupes d'élite pour la *Cheſapeack*, afin de coopérer avec lui, & pour intercepter les ſecours que Washington pourroit envoyer de l'armée du Nord; mais il devoit ſe conduire ſuivant les ordres du Lord Cornwallis. Ces troupes débarquèrent à Portſmouth en Virgine, où elles trouvèrent beaucoup de tabac & un grand nombre de bâti-

1781. mens dans les ports & dans les rivières, qu'elles prirent ou détruiſirent.

Mylord Cornwallis, après la défaite de Ferguſon, étant à une trop grande diſtance pour profiter de la diverſion de Leſlie, lui ordonna de ſe rendre, avec ſon Eſcadre & ſes troupes, à *Charles-Town*, où il arriva vers le milieu de Décembre. Il y trouva des ordres de laiſſer quinze cens hommes dans la place, & de marcher ſur le champ avec le reſte pour joindre l'armée. Les troupes du Brigadier Général Leſlie furent remplacées à *New-York* par trois mille hommes qui arrivèrent d'Irlande.

Sur la fin de l'année, le Général Green vint, par ordre du Congrès, prendre le commandement de l'armée du Midi. Il n'emmena point de troupes avec lui de l'armée du Général Washington, ſe confiant ſur les reſſources des Colonies Méridionales pour leur propre défenſe; mais il étoit accompagné du Colonel Morgan, brave Officier qui s'étoit fait une bonne réputation dans cette guerre.

Au commencement de l'année 1781, Mylord Cornwallis s'avança vers les frontières, dirigeant ſa marche entre la *Broad-River* & la Catawba, juſqu'à ce qu'il arrivât à la *Creek-Turkey* qui ſe décharge dans la première. Green

avoit alors assemblé ses principales forces dans le comté de Mecklenburg, dans la Caroline Septentrionale. Pour empêcher les progrès de l'armée Royale à laquelle il n'étoit pas encore en état de s'opposer en pleine campagne, il jugea à propos de faire une diversion sur la gauche ; &, dans cette intention, il fit une attaque sur *Ninety-Six*, tandis que pour soutenir cette diversion, Morgan s'avança avec environ cinq cens hommes de troupes réglées, quelques miliciens, & un détachement de cent hommes de cavalerie aux ordres du Colonel Washington, sur la rivière Pacolet. 1781.

Tarleton étoit déjà du même côté avec trois cens hommes de cavalerie, & cinq cens hommes d'infanterie, où il fut ensuite joint par le septième régiment. Il reçut ordre de Mylord Cornwallis de disperser les forces de Morgan, s'il étoit possible, ou de l'obliger au moins à passer la *Broad-River*, afin de ne plus rencontrer d'ennemis dans sa marche. Le Colonel Morgan fit une retraite, & Tarleton poursuivit ; mais le premier trouvant enfin que, les Anglais le suivoient de si près, qu'il ne pouvoit passer la *Broad-River*, dont les eaux étoient alors fort enflées, sans exposer ses troupes à de plus grands dangers qu'elles ne courroient en risquant une bataille, il se déter-

1781. mina ſur le champ à ce dernier parti, & choiſit le terrein qu'il jugea le plus avantageux. Le 18 au matin, le Colonel Tarleton atteignit les Américains, & les trouva poſtés le long d'un bois ouvert, ſans avoir aucune défenſe de front. Cette poſition donnoit aux Anglais le plus grand eſpoir de ſuccès; mais Morgan avoit ſes raiſons pour faire cette diſpoſition. Les troupes qui étoient en dehors du bois n'étoient que ſept cens miliciens en qui il ne mettoit pas beaucoup de confiance; mais la ſeconde ligne, compoſée des troupes *Continentales* & de Virginie, étoit cachée dans le bois en ordre de bataille, & préparée à tous les évènemens. La milice ne put ſoutenir l'attaque des Anglais, & ſe précipita dans le bois : c'étoit à quoi Morgan s'attendoit; &, pour leur laiſſer le paſſage libre, il fit ouvrir la ſeconde ligne à droite & à gauche. Les Anglais pourſuivirent avec rapidité; mais, quand le Colonel Américain s'apperçut qu'ils étoient aſſez avancés, il fit faire un feu terrible qui couvrit en un inſtant le champ de bataille de morts & de bleſſés. Les Anglais furent mis en déſordre, & il s'en ſuivit une défaite totale. Le ſeptième régiment perdit ſes drapeaux; les ſoldats de l'artillerie furent taillés en pièces, & il y eut quatre cens hommes de tués & de bleſſés. Au milieu de cette défaite, Tarleton

tallja cependant une partie de ſa cavalerie, & 1781.
reprit le bagage; mais, ne pouvant point l'emporter, il fut obligé de le détruire.

Cette défaite ſuivant de ſi près celle de Ferguſon, produiſit de forts mauvais effets pour les Anglais, & dérangea beaucoup tous les projets de la campagne. La perte de la cavalerie & de l'infanterie légère fut irréparable.

Mylord Cornwallis, pour aſſurer la tranquillité de la Caroline Méridionale, fut forcé de laiſſer une forte garniſon à *Charles-Town*, & un grand corps de troupes à Camden aux ordres de Mylord Rawdon; ce qui diminuoit extrêmement ſes forces; mais qui étoit abſolument néceſſaire, parce que les Généraux Sumpter, Marion, & les autres Chefs, ayant raſſemblé beaucoup de milice à cheval, il falloit de grandes précautions pour empêcher leurs courſes.

Lorſque Mylord Cornwallis eut appris la défaite de Tarleton, il détacha ſur le champ une partie de ſon armée, ſans bagage, pour tâcher d'intercepter le Colonel Morgan, ou au moins de reprendre les priſonniers; mais ce Colonel fit tant de diligence, qu'il gagna les gués de la Catawba, avant que les Anglais puſſent l'atteindre.

Cette expédition n'ayant point réuſſi, toute

1781. l'armée Anglaiſe s'aſſembla le 25 Janvier aux moulins de Ramfoure ſur la fourche méridionale de la Catawba ; & comme on ne pouvoit eſpérer aucun ſuccès que par une grande célérité, Mylord Cornwallis paſſa deux jours à détruire le bagage ſuperflu, & tout ce qui pouvoit retarder ſa marche. Il brûla tous les chariots, excepté ceux qui étoient chargés de proviſions. Les troupes ſe ſoumirent à cette deſtruction ſans le moindre murmure. Le Général donna lui-même l'exemple, ſa table étoit auſſi frugale que celle des ſimples ſoldats.

La fourche ſeptentrionale de la Catawba étoit tellement enflée par les pluies continuelles, qu'il n'étoit guère poſſible de la paſſer, & tous les gués au-deſſus de cette fourche étoient bien gardés pendant l'eſpace de quarante milles, non-ſeulement par des détachemens du corps de Morgan, mais auſſi par les milices du pays. Mylord Cornwallis envoya le Colonel Webſter, avec une partie de l'armée & tout ce qui reſtoit de bagage, au gué de *Beattie* pour attirer l'attention de l'ennemi, tandis qu'avec une brigade des gardes, le régiment de Boſe, & deux cens hommes de cavalerie, il s'avança vers un autre gué, à environ un mille de celui de M'Cowen, dans le deſſein de traverſer la rivière. Quand il y arriva, il s'apperçut, par

le nombre de feux qui étoient de l'autre côté, 1781.
que ce paſſage étoit mieux gardé qu'il ne s'imaginoit. Mais comme les pluies qui tomboient ne faiſoient qu'augmenter les difficultés, & qu'il ſavoit d'ailleurs que le Général Green étoit en marche pour joindre M. Morgan, il devint néceſſaire de tout riſquer. En conſéquence, il ordonna aux gardes commandées par le Brigadier-général O'Hara d'entrer dans la rivière. Les gardes s'avancèrent avec beaucoup d'ardeur, & paſſèrent avec intrépidité dans l'eau juſqu'à la ceinture en préſence d'un détachement de milice, qui fit une foible oppoſition. Le Général Davidſon & pluſieurs Officiers périrent dans cette eſcarmouche. Les Anglais ne perdirent que le Colonel Hall & quelques ſoldats. Le reſte de l'armée ayant ſuivi avec rapidité, Mylord Cornwallis détacha le Colonel Tarleton, avec ſa cavalerie, pour pourſuivre les fuyards. Celui-ci apprit dans ſa marche qu'il devoit s'aſſembler trois ou quatre cens miliciens environ dix milles plus loin. Brûlant d'envie de réparer ſa dernière défaite, il s'y rendit à la hâte, les ſurprit & les diſperſa en un inſtant.

Les Anglais recommencèrent le lendemain matin la pourſuite de Morgan, & le deſir qu'ils avoient de ſe venger leur fit faire des efforts incroyables afin de pouvoir l'atteindre; mais ce

1781. Colonel fit tant de diligence, qu'il paſſa la Yadkin avec ſes priſonniers & la plus grande partie de ſes chariots avant qu'ils arrivaſſent.

M. Morgan ayant tous les bateaux de ſon côté, & le gué où il avoit paſſé étant devenu impraticable, Mylord Cornwallis réſolut de remonter la rivière; mais il fut obligé de s'arrêter à Salisbury pour y prendre des proviſions.

Pendant ce tems-là, le Colonel Balfour, qui commandoit à *Charles-Town*, forma une petite expédition pour la rivière du cap *Fear*, non-ſeulement pour faire une diverſion en faveur de Mylord Cornwallis; mais pour ouvrir un paſſage afin de fournir à ſon armée les proviſions néceſſaires.

Le Capitaine Barclay, qui commandoit cette petite Eſcadre, compoſée d'une frégate & de deux *ſloops*, ayant à bord trois cens hommes de troupes, les débarqua près de Wilmington, qu'il prit ſans aucune réſiſtance. Il brûla quelques bateaux dans la rivière, après quoi il répara les fortifications de la ville, & en fit un poſte important.

Mylord Cornwallis n'étoit plus trop en état de continuer la pourſuite, ſon armée manquoit de tout, & il falloit paſſer à travers un pays déſolé. Il réſolut donc de couvrir le pays, & de ſe poſter de manière à pouvoir ouvrir une communication

munication avec le cap *Fear*, chose qui étoit alors absolument nécessaire. En conséquence, il campa le 13 Mars à la *Quaker-Meetting-House*, entre les fourches de la *Deep-River*. Il fut le lendemain informé que le Général Butler, avec un corps de milice de la Caroline Septentrionale, ainsi que les renforts de la Virginie, avoient joint M. Green, & que ce dernier étoit en marche pour attaquer l'armée Anglaise. Le même soir il reçut avis que les Américains étoient à Guilford, à douze milles de son camp. Mylord Cornwallis étant persuadé qu'ils avoient dessein de risquer une bataille, envoya son bagage le long de la rivière, dans un Comté bien affectionné, & marcha le 15 au point du jour à la rencontre de ses ennemis. Le Colonel Tarleton, après avoir fait quatre milles, rencontra la légion de Lee, & la fit replier. L'armée Anglaise ayant continué sa marche, apperçut peu de tems après les Américains en ordre de bataille sur un terrein élevé à environ un mille & demi de *Guilford-Court-House*. Entre les deux armées étoit une plantation avec quelques champs ouverts des deux côtés; derrière cette plantation, il y avoit à quelque distance un bois d'environ un mille de profondeur, & au-delà du bois une petite plaine. La première ligne des Américains, composée de la milice de la 1781.

1781. Caroline Septentrionale, étoit poſtée entre le bois & la plantation; la ſeconde, compoſée de la milice de la Virginie, étoit formée dans le bois, & la troiſième, qui étoit les troupes *continentales*, fut auſſi placée dans le bois un peu en arrière de la ſeconde ligne : leurs flancs étoient couverts par des dragons & des chaſſeurs.

L'armée de Mylord Cornwallis, n'étant point aſſez nombreuſe, ne put former que deux lignes. L'aîle droite étoit aux ordres du Général Leſlie, & la gauche commandée par le Colonel Webſter. Tarleton étoit poſté avec ſa cavalerie & un corps de réſerve de manière à pouvoir ſecourir ceux qui auroient le plus beſoin de ſon aſſiſtance. Après avoir fait des reconnoiſſances, Mylord Cornwallis s'étant apperçu qu'à la gauche des Américains le bois étoit moins épais, réſolut d'en faire ſon principal objet d'attaque. La bataille commença à deux heures après midi. Après pluſieurs décharges de part & d'autre, la ſeconde ligne des Anglais fut obligée de joindre la première, afin de préſenter un front également étendu à celui des Américains, qui les incommodoient fort par la ſupériorité de leur feu. Dans cette poſition, ils avancèrent avec rapidité, & repouſſèrent la milice de la Caroline; mais les Virginiens ſe défendirent

avec opiniâtreté, & quoiqu'ils fussent obligés de se replier, ils le firent cependant en bon ordre, & joignirent les troupes réglées qui formoient la troisième ligne. Le bois étoit alors si épais, qu'il devint impossible de conserver aucun ordre de bataille. Il y eut un nombre de combats particuliers dans différens endroits. Les Américains se rallièrent plusieurs fois, & l'action continua pendant un tems considérable. Les Anglais s'avancèrent cependant graduellement, & une de leurs divisions pénétra enfin à travers le bois dans la plaine, où elle trouva un corps de troupes réglées prêtes à les recevoir. Les gardes attaquèrent avec tant d'impétuosité, qu'elles repoussèrent les Américains jusque dans un bois qu'ils avoient derrière eux, & s'emparèrent de leur artillerie. Ces derniers se rallièrent, firent face aux Anglais &, par un feu des plus vifs, obligèrent à leur tour les gardes à se retirer dans la plaine, où elles furent chargées par la cavalerie du Colonel Washington. Les Américains recouvrèrent leur artillerie, & mirent les gardes en désordre. Dans ce moment critique, pendant que le Général O'Hara, quoique blessé, faisoit les plus grands efforts pour les rallier, elles furent jointes par l'artillerie Anglaise aux ordres du Capitaine Macleod, & la cavalerie de Tarleton; ce qui changea la face 1781.

1781. des affaires de ce côté-là, où l'artillerie Américaine fut repriſe ; mais le combat continua avec furie à la droite de l'armée Anglaiſe, & fut également bien ſoutenu, juſqu'à ce que Tarleton & les autres troupes victorieuſes fuſſent arrivées au ſecours des Anglais, ce qui détermina le ſort de la bataille, les Américains ſe retirant à travers les bois. Les premiers ſe diſtinguèrent dans cette bataille en remportant une victoire ſur des troupes plus nombreuſes. Mylord Cornwallis déclara dans ſes ordres publics qu'il regarderoit toujours comme le plus grand honneur de ſa vie d'avoir été placé à la tête d'une armée ſi courageuſe. Il donna dans cette action de grandes preuves de ſes talens & de ſon activité, & quoiqu'il fût fort malade, il étoit préſent par-tout. Il eut dans cette journée deux chevaux de tués ſous lui.

Le Général Green montra auſſi beaucoup de jugement dans le choix du terrein, dans ſon ordre de bataille, & dans la conduite de l'action. La première ligne des Américains ſe comporta foiblement ; mais la ſeconde & la troiſième combattirent avec la plus grande bravoure, & ſe rallièrent pluſieurs fois avec une intrépidité qui auroit fait honneur à des vétérans. Dans une lettre que ce Général écrivit au Préſident du Congrès, il donna beaucoup d'éloges à la mi-

lice de Virginie, aux troupes légères de Washington & de Lee, & aux régimens *Continentals*, attribuant le succès des Anglais à la supériorité de leur discipline. 1781.

Cette victoire coûta fort cher aux Anglais; ils perdirent environ un quart de leurs forces, perte qui étoit irréparable dans la situation où ils se trouvoient. Entre les morts étoient le Colonel Stuart, les Capitaines Schuts, Maynard & Goodricke, outre les Officiers subalternes. Le Colonel Webster, qui commandoit l'aîle gauche, mourut de ses blessures. Les Brigadiers-Généraux O'Hara & Howard furent blessés, ainsi que le Colonel Tarleton. La perte des Américains montoit à près de quinze cens hommes, tant tués que blessés.

Le Général Green se retira avec les troupes *Continentales* & la milice de Virginie à la rivière *Reedy-fork* qu'il passa à environ cinq milles du champ de bataille, où il rassembla son armée, & prit une nouvelle position. Les Anglais n'étoient pas en état de le poursuivre. Après être restés deux jours à Guilford, où ils manquoient même de pain, il furent obligés de diriger leur marche vers Wilmington. Mylord Cornwallis s'apperçut alors qu'il avoit été trompé, & que les partisans du Gouvernement Britannique étoient fort peu nombreux. Après une

1781. ſuite de victoires il n'étoit joint que par quelques petits partis qui ne pouvoient être d'aucun ſervice. Il publia une proclamation pour encourager les *Loyaliſtes* & ſe concilier les partiſans du Congrès ; mais elle n'eut aucun effet. Quand il arriva près de la *Deep-River*, il fut obligé d'abandonner ſoixante-dix de ſes bleſſés. Ainſi tout le fruit, que le Général Anglais retira de cette bataille, fut d'être forcé à faire une marche rétrograde de deux cens milles avant de pouvoir trouver un abri. Enfin, le 7 Avril, il arriva dans le voiſinage de Wilmington, ce qui mit, pour un tems, fin aux fatigues & aux misères que ſes troupes enduroient depuis trois mois.

CHAPITRE LXI.

APRÈS avoir vu ce qui ſe paſſoit dans les provinces méridionales, il faut tourner les yeux vers *Morris-Town* & *Rhode-Iſland*, où nous avons laiſſé les Américains en quartier d'hiver dans des barraques, & les Français bloqués par des forces ſupérieures. Vers la fin de l'année 1780, le Chevalier de Ternay mourut, & M. Deſtouches, comme le plus ancien Officier de l'Eſcadre, en prit le commandement. La même harmonie continua de régner entre la marine & l'armée de terre, qui ſe ſoutenoient réciproquement. 1781.

Le commencement de l'année 1781 s'annonça d'une manière peu avantageuſe pour les Américains. Le tiers de l'armée du Général Washington ſe révolta. La ligne de Penſylvanie, après avoir mis ſes Généraux & ſes Officiers aux arrêts, marcha ſous la conduite d'un ſergent en ordre de bataille pour aller à Philadelphie demander ſa paie au Congrès & à l'Aſſemblée légiſlative de cet Etat. On doit citer dans ce moment de rebellion un acte de patriotiſme extraordinaire. Le Général Clinton,

1781. Commandant à *New-York*, à portée duquel paſſoit cette troupe, lui envoya des émiſſaires pour l'engager à venir ſe réunir au corps d'Américains réfugiés qui étoient dans ſon armée, lui offrant de payer tous les arrérages qui lui étoient dus. Le Sergent, commandant la ligne, dit à ſa troupe : *Camarades, il nous prend pour des traîtres. Nous ſommes de braves ſoldats, qui ne demandons que juſtice à nos compatriotes ; mais nous ne trahirons jamais leurs intérêts.* Il traita les émiſſaires en eſpions, & continua ſa marche. L'Aſſemblée de Penſylvanie envoya au-devant de ſa troupe des Députés, leſquels, après une négociation difficile, parvinrent à la ramener à ſon devoir.

La mutinerie s'étendit dans la ligne de Jerſey ; le Général Washington fut forcé d'arrêter, par un exemple de ſévérité, un déſordre dont la communication eût été d'autant plus dangereuſe, qu'elle pouvoit s'étendre dans toute ſon armée qui avoit les mêmes griefs, & qui pouvoit, avec juſtice, former les mêmes plaintes.

Le Corps Français étoit dans l'impoſſibilité de donner à l'armée Américaine aucuns ſecours pécuniaires, étant déjà obligé de recourir à des emprunts très-onéreux. Les lettres-de-change ſur France ſe négocioient à Boſton & à Philadelphie à une perte prodigieuſe. Le papier mon-

noyé perdoit encore plus, & étoit à la veille de son anéantissement total. 1781.

Ce fut dans ces circonstances qu'Arnold s'embarqua à *New-York* avec quinze cens hommes pour aller prendre poste à Portsmouth en Virginie, & faire dans la baie de Chesapeak des incursions & des déprédations contre lesquelles il ne pouvoit trouver d'opposition que de la part des milices du pays.

Tous ces malheurs engagèrent le Congrès à envoyer en France le Colonel Laurens, Aide-de-Camp du Général Washington, & fils du fameux Laurens, précédemment Président du Congrès, qui étoit alors détenu à la Tour de Londres. Cet Officier avoit ordre de représenter dans le plus grand jour, à la Cour de France, l'état de détresse dans lequel étoit sa patrie.

Les frégates du Roi, qui étoient parties de Boston par un coup de vent, en furent battues pendant trois semaines, & rentrèrent à *New-Port* vers la fin du mois de Janvier. Leur retour fit naître au Chevalier Destouches l'idée de former une Escadre légère d'un vaisseau de ligne & de ces trois frégates, pour aller dans la baie de Chesapeak troubler les opérations d'Arnold dont on savoit que les vaisseaux de transport n'étoient escortés que par deux vaisseaux de quarante canons, & quelques autres

1781. petits bâtimens de moindre force. Il vouloit ſatisfaire aux inſtances réitérées de l'Aſſemblée de Virginie qui lui en faiſoit la demande. Cette Eſcadre, aux ordres de M. de Tilly, appareilla dans le plus grand ſecret; elle remplit une partie de l'objet auquel elle étoit deſtinée, en s'emparant du *Romulus*, vaiſſeau de quarante-quatre canons, & de quelques tranſports; mais le reſte des forces de l'ennemi remonta la rivière d'Elizabeth juſqu'à Portſmouth, & le Chevalier de Tilly n'ayant pu y faire piloter ſon vaiſſeau qui tiroit trop d'eau, il retourna avec ſes priſes à *New-Port*. Le rapport qu'il fit détermina une autre entrepriſe plus ſérieuſe, dont l'évènement qui arriva à l'Eſcadre Anglaiſe pouvoit faire eſpérer le ſuccès.

Les mêmes coups de vents qui avoient tourmenté les frégates Françaiſes, firent un effet bien plus funeſte ſur quatre vaiſſeaux de ligne Anglais qui étoient ſortis de la baie de Gardner pour les intercepter; deux furent jettés à la côte, & deux autres démâtés. Le Chevalier Deſtouches ayant fait reconnoître des différens points du Continent le véritable état de l'Eſcadre Anglaiſe dont on découvroit en entier le mouillage, mit ſon Eſcadre en état de ſortir auſſi promptement que le manque de moyens pouvoit le lui permettre. Le Général Washing-

ton, que le Comte de Rochambeau informa de cet évènement, se détermina sur le champ à faire partir le Marquis de la Fayette à la tête d'un détachement de mille hommes, pour aller par terre se réunir aux milices de Virginie, & proposa au Général Français d'embarquer, sur l'Escadre, mille hommes de son armée, pour aller, conjointement avec le Marquis de la Fayette, attaquer Arnold dans sa position de Portsmouth, où l'apparition du Chevalier de Tilly dans la baie l'avoit fait rentrer. 1781.

Le Comte de Rochambeau détacha douze cens hommes dont il donna le commandement au Baron de Viomenil, ayant à ses ordres le Marquis de Laval, le Vicomte de Noailles, & MM. Anselme & de Gambs. Ces troupes furent embarquées avec de l'artillerie de siège, & un nombre de mortiers suffisans pour le succès de cette expédition, si l'Escadre étoit assez heureuse pour pouvoir y arriver. Mais le tems indispensable pour les dispositions, quoique l'armée de terre lui fournît en vivres & en argent ce qui lui restoit, ne lui permit de sortir qu'au commencement du mois de Mars. Les Anglais profitèrent de ce tems pour se réparer, & vingt-quatre heures après le départ de l'Escadre, ils se mirent à sa suite. Les vents forcés & la navigation dure de cette saison,

1781. obligèrent le Chevalier Deſtouches à porter au large pour ſe rapprocher enſuite de la côte auſſitôt qu'il ſeroit dans la latitude de la Virginie. Une mer orageuſe, & la marche inégale de ſes vaiſſeaux, lui occaſionna une ſéparation qui auroit pu devenir funeſte, ſi le matin même du jour auquel il fut dans le cas de combattre il n'eut eu le bonheur de réunir ſon Eſcadre. Elle étoit compoſée de huit vaiſſeaux, dont le *Romulus* qu'il mit en ligne faiſoit partie. Il découvrit l'Eſcadre Anglaiſe aux attérages de la baie de *Cheſapeak*. Elle étoit auſſi compoſée de huit vaiſſeaux; mais le *London* que montoit Graves étoit à trois ponts, les autres vaiſſeaux de part & d'autre étoient à-peu-près d'égale force. Le combat s'engagea par les quatre vaiſſeaux de la tête de la ligne du Chevalier Deſtouches contre les quatre vaiſſeaux de celle des Anglais; il fut très-vif & très-meurtrier. Le Conquérant, commandé par M. de la Grandiere; le Jaſon & l'Ardent commandés par MM. de Marigny & de la Clocheterie, s'y diſtinguèrent particulièrement. Trois vaiſſeaux Anglais ſortirent de la ligne fort maltraités, deux des Français ne le furent pas moins. Dans le moment où le Chevalier Deſtouches ſe préparoit à virer de bord pour recommencer le combat, on vit la flotte Anglaiſe tenir le vent,

& manœuvrer pour rentrer dans la baie de *Cheſapeak*, ce qui engagea le Chevalier Deſtouches à ſe retirer pour rentrer à *Rhode-Iſland*, en remorquant le Conquérant qui avoit perdu ſon gouvernail. Le Marquis de Laval fut bleſſé légèrement à bord de ce vaiſſeau. 1781.

M. de la Perouze fut de retour à Boſton dans les derniers jours du mois de Février, apportant un million cinq cens mille liv. pour le ſervice de l'armée Françaiſe. Ce fut par lui que le Comte de Rochambeau reçut les premières dépêches depuis ſon départ de Breſt. Il fut alors informé que M. de Sartine étoit retiré du département de la marine, qu'il étoit remplacé par M. le Marquis de Caſtries, que les Anglais ayant déclaré la guerre aux Hollandais, & étant prêts à les prendre au dépourvu dans toutes leurs poſſeſſions, la Cour de France préparoit des forces de terre & de mer pour les empêcher de ſuccomber ; qu'enfin ces nouvelles circonſtances pouvoient partager l'attention que méritoient les affaires de l'Amérique. Le Vicomte de Rochambeau eut ordre d'attendre le moment auquel on pourroit faire des réponſes poſitives aux demandes des Américains.

Après la rentreé de l'Eſcadre de M. Deſtouches à *New-Port*, M. Arnold fut renforcé dans

1781. la Virginie par trois mille hommes partis de *New-York* aux ordres du Général Philips. L'Eſcadre Anglaiſe rentra à *New-York* pour réparer les trois vaiſſeaux qui avoient été fort maltraités. Le Chevalier Deſtouches travailla de ſon côté à réparer le Conquérant.

Le Marquis de la Fayette continua ſa marche par terre pour ſe joindre au Baron de Stuben & aux détachemens de milice que la Virginie avoit mis ſur pied.

L'état de Boſton ſollicita le Chevalier Deſtouches pour une expédition ſur Penobſcot, que les Anglais avoient fortifié à l'extrémité du Nord de l'Amérique, & qui incommodoit beaucoup leur commerce. Le Général Washington n'approuva pas ce projet, & jugea que cette expédition n'étoit pas aſſez importante à cette époque, pour courir les riſques d'un ſecond combat naval.

L'Eſcadre Anglaiſe s'étant réparée, & ayant été renforcée à *New-York* de tous les vaiſſeaux de cinquante qui étoient en différentes ſtations, ſa ſupériorité mit l'Eſcadre Françaiſe dans l'impoſſibilité de former aucune entrepriſe par mer.

Les Anglais paroiſſant décidés à porter toute l'offenſive contre les Etats du Sud, & l'Eſcadre Françaiſe pouvant à cette époque être laiſſée

en sûretée à *Rhode-Iſland*, avec un moindre nombre de troupes pour aſſurer ſon mouillage, le Comte de Rochambeau propoſa au Général Washington de marcher par terre à la rivière du Nord pour ſe réunir à lui vis-à-vis *New-York*, & le mettre en état de renforcer le Marquis de la Fayette par un détachement de ſon armée. Le Général Washington reçut cette offre avec beaucoup de ſatisfaction, & ne jugeant pas les affaires du Sud aſſez intéreſſantes, il fut d'avis de différer le mouvement, non-ſeulement pour donner le tems de préparer des ſubſiſtances, mais auſſi pour attendre le retour du Vicomte de Rochambeau que l'on eſpéroit pouvoir amener quelques ſecours. Cependant le Général Washington fit marcher la ligne de Penſylvanie, aux ordres du Général Waine, pour joindre le Marquis de la Fayette. 1781.

Au mois d'Avril, & pendant une partie de celui de Mai, Mylord Cornwallis donna à ſes troupes des quartiers de rafraîchiſſement aux environs du cap *Fear*. Pendant ce tems, le Général Green marcha par Hillsbouroug vers Cambden, & la Caroline du Sud, pour attaquer le Lord Rawdon qui étoit reſté avec un corps pour couvrir cette province. Il eſpéroit obliger, par ce mouvement, le *Lord* Cornwallis à rétrograder pour marcher à ſon ſecours;

1781. mais, comme, par cette manœuvre, il découvroit lui-même la Virginie, Mylord Cornwallis, par une marche rapide, paſſa le Roanock à Halifax, & ſe réunit à Pétersburg, en Virginie, aux Généraux Philips & Arnold.

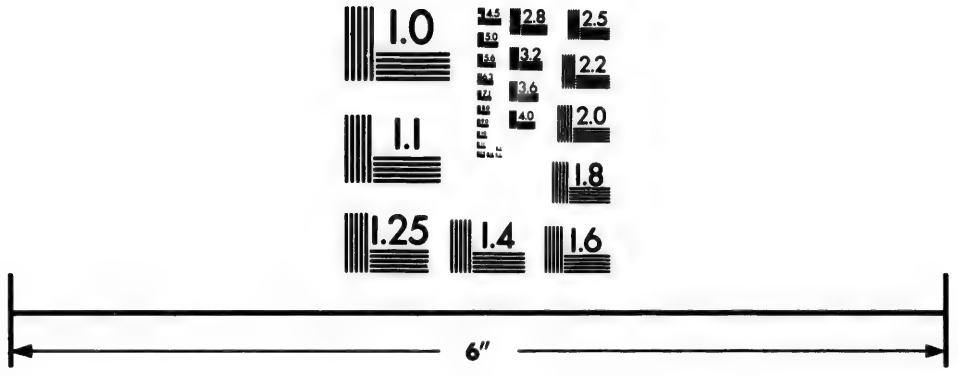
Le Vicomte de Rochambeau arriva, le 8 Mai, à Boſton dans la frégate la Concorde, avec le Comte de Barras, Chef d'Eſcadre, qui venoit remplacer le Chevalier de Ternay. On apprit par eux qu'ils avoient vu partir de Breſt une puiſſante flotte aux ordres du Comte de Graſſe; qu'une partie devoit ſe détacher à la hauteur de Madère pour aller ſous le commandement du Baillif de Suffrein, ſecourir d'abord le cap de Bonne-Eſpérance, & enſuite renforcer l'Eſcadre des Indes Orientales; que le Comte de Graſſe, après avoir paſſé au Sud des Açores, devoit détacher un convoi de ſix cens recrues ſous l'eſcorte du Sagittaire; que c'étoit le ſeul ſecours deſtiné, dans ce moment, à l'Amérique Septentrionale. Le tréſor, tant pour la marine que pour les troupes de terre, étoit partagé ſur le Sagittaire & la frégate qui portoit M. de Barras.

Le Comte de Rochambeau fut auſſi informé, ainſi que le Miniſtre de France le déclara au Congrès, que Sa Majeſté, pour tenir lieu des ſecours de troupes & de vaiſſeaux qu'elle ne pouvoit

pouvoit envoyer dans ces circonſtances aux Amé- 1781.
ricains, elle aſſignoit une ſomme de ſix millions dont le Général Washington pourroit diſpoſer pour les beſoins de l'armée Américaine. Le Comte de Rochambeau eut particulièrement avis pour lui ſeul que le Comte de Graſſe avoit ordre de ſe rendre au mois de Juillet ou d'Août dans les mers d'Amérique, pour dégager l'Eſcadre de M. de Barras, & que, dans le cas où le Comte de Rochambeau marcheroit avec ſes troupes dans le Continent pour ſe réunir au Général Washington, M. de Barras devroit ſe replier ſur Boſton. On enviſageoit en France comme poſſibles des expéditions dans le Nord de l'Amérique, ſoit ſur la baie d'Hudſon, ſoit ſur Terre-Neuve ou Halifax; mais on laiſſa au Comte de Rochambeau la liberté de combiner avec le Général Washington quelque autre opération qui fût proportionnée à leurs forces & aux beſoins de l'Amérique, & qui pût être protégée pendant la courte ſtation que le Comte de Graſſe pourroit tenir dans ces mers.

Auſſi-tôt après, le Comte de Rochambeau eut, avec le Général Washington, à *Weatherfield* près d'Hartford (le 23 Mai) une conférence à laquelle le Comte de Barras ne put aſſiſter, parce que dans ce moment l'Eſcadre Anglaiſe vint parader devant la ſienne. Le Gé-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1781. néral Washington étoit accompagné des Brigadiers-généraux Knox & du Portail. Le Comte de Rochambeau avoit avec lui le Chevalier de Chatellux. Dans toute la conférence, le Général Washington, ſachant que *New-York* étoit dégarni des différens détachemens qui avoient été envoyés au Sud, eut pour principal objet une entrepriſe contre cette ville, la regardant comme la plus capable de porter le coup le plus funeſte à la domination Anglaiſe. D'ailleurs, les pilotes Américains l'aſſuroient que la barre de ce port n'étoit pas impraticable aux vaiſſeaux de ſoixante-quatorze canons, ſans qu'ils fuſſent obligés de s'alléger. Il conſidéra une expédition dans la baie de *Cheſapeak* comme un objet ſecondaire auquel il ne falloit avoir recours que lorſqu'on ſeroit certain de ne pouvoir réuſſir à *New-York*. A tout évènement, il fut convenu qu'auſſi-tôt après l'arrivée des recrues qu'amenoit le convoi du Sagitaire, le corps Français ſe mettroit en mouvement pour aller ſe réunir à l'armée Américaine près de *New-York*, dont on s'approcheroit le plus près qu'il ſeroit poſſible, en attendant des nouvelles du Comte de Graſſe, auquel on expédieroit une frégate.

Auſſi-tôt après cette conférence, le Général Washington en écrivit le réſultat au Général Sullivan, député du Congrès. Ses lettres furent

interceptées; on crut, & toutes les gazettes répétèrent, qu'il n'y avoit parlé de l'attaque de *New-York* que pour tromper l'ennemi, & qu'il avoit été bien aise que ses lettres tombassent entre ses mains. Ce grand homme n'a pas besoin de pareilles fictions pour faire passer sa gloire à la postérité; il avoit alors réellement le dessein d'attaquer *New-York*, & l'auroit exécuté, si l'ennemi avoit continué à s'y dégarnir. 1781.

A son retour à *New-Port*, le Comte de Rochambeau voyoit avec peine les préparatifs du Comte de Barras pour se retirer à Boston lorsque les troupes quitteroient *Rhode-Island* pour joindre le Général Washington. Quoique le port de Boston ne fût, par le Continent, qu'à trente lieues de *New-Port*, il en est à plus de cent lieues par mer, à cause des bancs de Nantucket qu'il faut doubler. D'ailleurs, les vents soufflant plus ordinairement de la partie du Nord que de celle du Sud, ces motifs pouvoient retarder long-tems la jonction de M. de Barras avec le Comte de Grasse. D'un autre côté, le Comte de Rochambeau devoit confier au premier toute son artillerie de siège qu'il ne pouvoit mener dans la marche pénible qu'il alloit entreprendre. Dans ces circonstances, il se tint un Conseil de guerre dans lequel on discuta avec M. de Barras si, attendu l'affoiblissement de

1781. la garniſon de *New-York*, l'Eſcadre Françaiſe pouvoit reſter en sûreté dans le port de *Rhode-Iſland*, après le départ des troupes Françaiſes, en y laiſſant ſeulement un détachement de cinq cens hommes aux ordres de M. de Choiſy, & mille hommes de milices Américaines, pour occuper les forts qui protégeoient le mouillage.

On ne peut ſe diſpenſer de rapporter ici un propos de M. le Comte de Barras, qui caractériſe le patriotiſme de cet Amiral. Après que l'on eut fait quelques obſervations ſur l'incertitude de l'arrivée du Comte de Graſſe dans les mers de l'Amérique Septentrionale, le Comte de Barras prit la parole & dit : *Perſonne n'eſt plus intéreſſé que moi à l'arrivée du Comte de Graſſe dans ces mers ; il vient d'être fait Lieutenant-Général, il eſt mon cadet, dès que je le ſaurai à portée d'ici, je mettrai à la voile pour me mettre à ſes ordres.*

Auſſi-tôt après le Conſeil de guerre, où la réſolution paſſa à l'affirmative, pour laiſſer l'Eſcadre à *Rhode-Iſland*, le Comte de Rochambeau prépara ſa dépêche au Comte de Graſſe, pour la faire partir dès que la Concorde ſeroit en état de mettre à la voile. Il expoſa dans cette lettre la détreſſe dans laquelle étoit l'Amérique, ſur-tout la Virginie, où il n'y avoit à oppoſer aux forces du *Lord* Cornwallis, qu'un petit corps

aux ordres du Marquis de la Fayette, qui n'avoit pour sa défense que sa bonne conduite & la nature d'un pays coupé de grandes rivières; il lui observa qu'il étoit plus en état que personne de juger de la possibilité de forcer la barre de *New-York*; il lui rappella en même tems, au sujet de cette entreprise, ce qui s'étoit passé, lorsque dans des circonstances à-peu-près semblables, le Comte d'Estaing avoit fait des instances inutiles à ses pilotes, en leur offrant une somme considérable pour les engager à passer la barre de ce port. Le Comte de Rochambeau présenta ensuite à M. de Grasse, comme son opinion particulière, une entreprise contre le *Lord* Cornwallis dans la baie de *Chesapeak*, laquelle lui paroissoit plus praticable, & peut-être plus inattendue par l'ennemi. En lui faisant cette ouverture, il lui demanda de requérir avec instance le Gouverneur de Saint-Domingue de lui accorder pour trois mois le corps de troupes qui étoit aux ordres de M. de Saint-Simon, destiné à agir avec les Espagnols; ceux-ci ne paroissant pas être en état d'en faire usage pendant la campagne. 1781.

Des lettres interceptées de Mylord Germaine au Chevalier Clinton, en date du 7 Février & du 7 Mars, donnèrent des lumières sur les projets des Anglais. On connut que leur but étoit

1781. de conquérir tous les Etats du Sud, & de réduire le Général Washington au Nord de la rivière d'Hudſon. Mylord Germaine traitoit dans ſes lettres les Américains avec le plus grand mépris; il obſervoit à M. Clinton, que puiſqu'il croyoit avoir à la ſolde du Roi d'Angleterre plus d'Américains Royaliſtes qu'il n'y avoit de rebelles dans l'armée de Washington, il étoit extraordinaire qu'on eût laiſſé ſubſiſter auſſi long-tems cette rébellion. Il ne faiſoit mention des Français que pour aſſurer le Général Clinton qu'il ne ſe faiſoit en France aucuns préparatifs pour envoyer de nouveaux renforts en Amérique, & que les troupes qui y étoient, avoient aſſez d'affaires à ſoutenir & à protéger le mouillage de la petite Eſcadre qui étoit à *New-Port*. Il obſervoit que le diſcrédit dans les finances des Américains étoit au dernier point. En effet, le papier monnoyé venoit d'être entièrement annullé par une réſolution du Congrès.

Le Général Green, en s'avançant ſur Cambden, avoit été repouſſé à la fin d'Avril par Mylord Rawdon; mais le Général Marion, Américain, avoit réduit le fort Watſon, ſitué dans la communication de l'ennemi, & le Général Green ne perdoit pas l'eſpoir d'avoir des ſuccès dans la Caroline. La ſituation de la Virginie

étoit bien différente ; Mylord Cornwallis, après avoir rassemblé toutes ses forces au nombre de sept mille hommes, marchoit contre le Marquis de la Fayette, qui n'avoit d'autre ressource que de se replier de rivière en rivière pour aller au-devant du Général Wayne. Ce dernier marchoit à son secours avec la ligne de Pensylvanie. 1781.

Le 9 Juin, le Comte de Rochambeau fit embarquer toute son armée pour passer à Providence, & y attendre les recrues qu'amenoit le Sagittaire, ou marcher sans ces recrues, si les affaires du Sud devenoient plus instantes. Une partie du convoi du Sagittaire avoit été dispersée ; néanmoins les recrues & le trésor arrivèrent, & le Général Français, après en avoir laissé la plus grande partie pour former le détachement destiné à protéger l'Escadre aux ordres de M. de Choisy, se mit en marche le 18 Juin vers la rivière d'Hudson, pour faire sa jonction avec le Général Washington.

Il reçut en chemin des nouvelles de quelques succès qu'avoit eu le Général Green sur la communication du *Lord* Rawdon, qui avoit même été forcé de quitter Cambden & de se retirer à *Charles-Town*. Le corps Français ayant passé le Connecticut, arriva à *New-Town*, sur

1781. la frontière de l'Etat de la Nouvelle-York où il ſe raſſembla.

Le Général Washington ayant eu avis que l'ennemi s'étoit ſéparé en pluſieurs camps, & qu'il avoit envoyé dans les Jerſeys un détachement pour en tirer des vivres, profita de ces circonſtances pour aller faire un coup de main ſur le fort Washington, à l'entrée de l'île de *New-York*. Le Général Lincoln fut chargé de tenter cette expédition avec un détachement, & le Général Washington marcha, le premier Juillet, avec toute ſon armée, pour le ſoutenir; il écrivit en même tems au Comte de Rochambeau pour l'engager à ne point ſéjourner, comme il ſe le propoſoit, à *New-Town*, & à doubler ſes marches avec le corps de Lauzun & ſa première brigade, afin d'être à portée de faire la jonction ſi elle devenoit néceſſaire. Le Général Lincoln tomba dans un détachement nombreux des ennemis, ſorti le matin de *New-York* pour un fourage; mais il ſe replia en bon ordre ſur la tête de la colonne du Général en chef, qui arrêta les Anglais, tandis que la cavalerie de Lauzun menaçoit leur flanc. Ce détachement prit alors le parti de rentrer à *New-York*: la perte de part & d'autre fut très-légère.

La célérité de la marche du corps Français opéra la réunion des deux armées dans le camp

de *Philisburgh*, à trois lieues de *Kings-Bridge*, premier poſte des Anglais dans l'île de la Nouvelle-York. Les deux armées formoient au plus neuf mille hommes; mais leur mouvement & leur réunion produiſit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Le Chevalier Clinton reſta à *New-York*, au lieu de s'embarquer, ſuivant ſes ordres, pour aller par le Maryland & la Penſylvanie, forcer le Général Washington à ſe réduire à une défenſive à l'Eſt de la rivière du Nord. Mylord Cornwallis, après avoir fait un grand circuit dans l'intérieur de la Virginie, ſe replioit pendant ce tems-là ſur Richmond & *Willlams-bourg*, pour y choiſir une place d'armes ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçues du Général Clinton. 1781.

On apprit en même tems qu'il étoit arrivé à *Charles-Town* un convoi de trois mille recrues, & qu'on attendoit à *New-York* un pareil renfort.

Les Anglais firent remonter la rivière du Nord à une petite Eſcadre qui s'empara d'un bâtiment chargé de pain deſtiné pour les troupes Françaiſes. Cet accident fit réduire la ration à quatre onces de pain, auxquels on ajouta du riz & un ſupplément de viande. Pour éviter de ſemblables contradictions, on établit une batterie de canons & d'obus, dont on donna le

1781. commandement à MM. de Neuris & de Verton, au point le plus étroit de la rivière, pour attendre l'Eſcadre Anglaiſe à ſon retour : elle y fut ſi bien accueillie, qu'on eut ſujet d'eſpérer qu'elle ne reparoîtroit plus.

Les 19, 21 & 22 Juillet, les Généraux Washington & de Rochambeau s'occupèrent à faire les reconnoiſſances des ouvrages de *New-York* & des îles adjacentes. Ces reconnoiſſances furent protégées par un détachement de cinq mille hommes aux ordres du Chevalier de Chatellux & du Général Lincoln. On balaya tous les poſtes des réfugiés qui déſoloient le pays. Ce détachement étoit compoſé des régimens de Bourbonnais & de Royal-deux-Ponts, aux ordres du Marquis de Laval & du Comte de Deux-Ponts; de deux bataillons de grenadiers commandés par le Vicomte de Rochambeau & le Marquis de Charlus; de la légion de Lauzun, & de deux mille cinq cens hommes de l'armée Américaine. Tous les ouvrages de *New-York* firent un feu conſidérable, ainſi que les bâtimens qui étoient autour de l'île, mais cette canonnade ne produiſit d'autre effet que de tuer le cheval du Comte de Damas, un des Aides-de-camp du Général Français.

Mylord Cornwallis continuoit ſa retraite, ſuivi par le Marquis de la Fayette. Celui-ci

avoit confié ſon avant-garde au Général Wayne, qui eut un premier ſuccès contre l'arrière-garde de Cornwallis ; mais à la ſeconde attaque, il fut repouſſé avec quelque perte. Le *Lord* Cornwallis deſcendit la rivière de *James* juſqu'à Portſmouth : il jugea ſans doute que ce poſte n'étoit point avantageux à occuper, & alla faire ſon établiſſement à York & Glouceſter, ſur les deux rives de cette rivière qui lui ſervoit de port, & où les plus gros vaiſſeaux pouvoient mouiller. 1781.

Le convoi de trois mille recrues annoncé pour *New-York*, y arriva le 11 Août. Au moyen de ce renfort & de la garniſon de Penſacola, qui y étoit rentrée, la force de l'armée Anglaiſe y fut au moins de douze mille hommes.

CHAPITRE XLII.

1781. Les ſuccès qu'avoit eus Don Galvez dans ſes différentes expéditions ſur le Miſſiſſipi, & contre la Mobile, l'engagèrent à entreprendre la conquête de toute la Floride Occidentale. Il partit lui-même pour la Havanne, afin d'accélérer les préparatifs néceſſaires, & pour ſe mettre à la tête de l'armée qu'il deſtinoit à l'attaque de Penſacola, capitale de la province. La fortune ſembla d'abord ſe déclarer en faveur des Anglais; car à peine les Eſpagnols furent-ils ſortis du port, qu'un ouragan furieux détruiſit preſque toute leur flotte. Quatre vaiſſeaux de guerre, outre pluſieurs autres de différentes grandeurs, furent engloutis dans la mer avec tous leurs équipages. Le reſte de la flotte retourna à la Havanne dans un état déplorable. Quelques navires chargés de proviſions étant arrivés d'Eſpagne pendant leur abſence, cet évènement les remit en état de réparer en partie leurs dommages, & de détacher cinq vaiſſeaux de ligne pour eſcorter Don Galvez, qui avoit à ſes ordres cinq à ſix mille hommes de troupes. Ces forces parurent devant Penſacola le 9 Mars,

& Don Solano y arriva peu de tems après avec le reſte de la flotte, le tout montant à quinze vaiſſeaux de ligne, parmi leſquels étoit l'Eſcadre Françaiſe de M. de Monteil. Le Général-Major Campbell, Commandant de la Province, ſe défendit avec la dernière opiniâtreté, & ſoutint un ſiège de ſix ſemaines avec beaucoup de conſtance & de vigueur. Une bombe, qui fit ſauter une des principales redoutes de la place, l'obligea enfin à capituler, & le 9 Mai, Penſacola fut livré aux Eſpagnols, qui en conſéquence furent maîtres de toute la Floride Occidentale. 1781.

Du Continent de l'Amérique nous allons paſſer dans les îles où Rodney étoit retourné vers la fin de l'année 1780. A ſon arrivée, il fit une tentative ſur Saint-Vincent, & y débarqua un corps de troupes aux ordres du Général Vaughan; mais après y être reſté pendant un jour, il trouva la place ſi bien fortifiée, qu'il ſe rembarqua ſans haſarder d'attaquer. Environ un mois après, il parut avec toute ſa flotte devant la petite île de Saint-Euſtache, & ſomma le Gouverneur de ſe rendre. M. Graaf, qui n'avoit pas la moindre connoiſſance d'une rupture entre l'Angleterre & la Hollande, & qui n'étoit point en état de réſiſter à de ſi grandes forces, fut obligé d'en paſſer par les conditions qu'on voulut lui offrir. Les richeſſes que les

1781. Anglais trouvèrent dans cette place ſont incroyables : toute l'île ne formoit qu'un vaſte magaſin, & la côte même étoit couverte de barrils de ſucre & de tabac. Il y avoit au moins pour ſoixante-douze millions de marchandiſes. Les Anglais prirent outre cela deux cens cinquante vaiſſeaux de toute eſpèce, & une frégate de trente-huit canons. Les petites îles de Saint-Martin & de Saba furent priſes de la même manière. Rodney ayant appris que peu de tems avant ſon arrivée une flotte marchande de trente voiles, étoit partie pour l'Europe ſous l'eſcorte d'un navire de ſoixante canons, détacha quelques vaiſſeaux de guerre pour la ſuivre. Ces derniers l'atteignirent ſans peine, & après un petit combat dans lequel l'Amiral Hollandais fut tué, s'emparèrent de toute la flotte.

Une Eſcadre de corſaires de Briſtol étant informée de la guerre avec la Hollande, entra dans les rivières de Demerary & d'Iſſequibo, & s'empara de tous les vaiſſeaux qu'elle y trouva. Les établiſſemens de Demerary & d'Iſſequibo, ainſi que celui de Berbices, appartiennent à la Colonie Hollandaiſe, connue ſous le nom de Surinam, & qui forme une partie de ce vaſte pays ſur le Continent de l'Amérique Méridionale, anciennement appellé la Guiane. Les principaux habitans de ces établiſſemens, crai-

gnant de devenir la proie de ces aventuriers, 1781.
avoient déjà envoyé une députation au Gouverneur de la Barbade, avec une offre de leur soumission, n'exigeant d'autres conditions que celles que l'on avoit accordées à Saint-Eustache. Ils ne pensoient guère qu'en demandant ces conditions, ils s'exposoient à être dépouillés de leurs biens & chassés de leurs habitations; car voilà la manière dont l'Amiral Rodney traita la plupart des habitans de cette île. Les Négocians des îles Anglaises qui avoient une quantité prodigieuse de marchandises à Saint-Eustache, présentèrent nombre de remontrances à l'Amiral; mais il répondit : « que l'île étant » Hollandaise, tout ce qui y étoit devoit être » Hollandais, & qu'il agiroit en conséquence ».

La persécution commença par les Juifs, qui furent, sans miséricorde, dépouillés de leurs biens, & transportés à Saint-Christophe. Ces malheureux Américains Royalistes, qui avoient quitté leur patrie pour éviter la vengeance des Républicains, & tâchoient de réparer par le commerce les pertes qu'ils avoient faites, furent ensuite chassés, & les Hollandais subirent à leur tour le même sort. L'assemblée de Saint-Christophe passa un acte qui lui fera toujours honneur, pour pourvoir à la subsistance de tous

1781. ces infortunés, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé les moyens de ſe faire rendre juſtice. Rodney fit, peu de tems après, vendre à l'encan les marchandiſes qu'il y avoit dans l'île, & invita toutes les Nations à cette vente extraordinaire.

Pendant que les Anglais contemploient leur vaſte butin, les affaires prirent une nouvelle tournure dans les Antilles. Le Comte de Graſſe arriva à la Martinique avec vingt vaiſſeaux de ligne, un de cinquante, & un convoi conſidérable. L'Amiral Hood, qui avoit été détaché par Rodney, pour empêcher la jonction de la flotte de France avec l'Eſcadre qui ſe trouvoit alors au Fort-Royal, ne put s'y oppoſer, & eut la diſgrace de voir entrer tout le convoi ſain & ſauf à la Martinique. Il y eut cependant un combat de trois heures; mais les deux armées navales étoient à une trop grande diſtance pour qu'il fût déciſif. Les Anglais perdirent le Capitaine Nott, & quatre de leurs navires furent fort maltraités. L'armée navale de France ſe trouvant alors forte de 27 vaiſſeaux de ligne, chercha le lendemain celle d'Angleterre; & la pourſuivit juſqu'à l'île d'Antigue. Rodney, informé du danger de ſa flotte, quitta Saint-Euſtache, & joignit Hood peu de jours après, avec trois vaiſſeaux de ligne & quelques troupes, afin de protéger les poſſeſſions Anglaiſes.

Le

Le Marquis de Bouillé débarqua pendant ce tems-là un corps de troupes à Sainte-Lucie, pour faire une tentative sur cette île ; mais après avoir reconnu les fortifications, il jugea à propos de se rembarquer pendant la nuit, & forma une autre expédition contre Tabago, qu'il prit le premier Juin, après six jours de siège. Il accorda aux habitans à-peu-près les mêmes conditions que celles qu'il avoit déjà accordées aux autres îles qui étoient tombées entre ses mains, & ses ennemis eurent toujours à se louer de son humanité. 1781.

L'Amiral Rodney avoit détaché le Contre-Amiral Drake avec six vaisseaux de ligne, pour porter du secours à Tabago ; mais la flotte formidable du Comte de Grasse ne lui avoit pas permis d'exécuter ce projet, & quand il arriva lui-même devant l'île elle étoit déjà prise. Rodney retourna ensuite à la Barbade, & le Comte de Grasse, après avoir rassemblé tous les vaisseaux de commerce des Antilles, fit voile pour Saint-Domingue.

Il reçut à son arrivée au Cap Français, par la frégate la Concorde, ses dépêches de l'Amérique, & entr'autres celles du Comte de Rochambeau, dont nous avons ci-devant parlé. Il les communiqua à Don Solano, & à M. de Lillancourt, Commandant de Saint-Domingue.

1781. Ils contribuèrent en tout ce qu'ils purent à faciliter le plan de l'expédition propoſée ; le dernier en prétant pour trois mois trois mille hommes de troupes, aux ordres du Marquis de Saint-Simon ; le premier, en tenant prêt à la Havanne, les douze cens mille livres demandées par M. de Rochambeau, & les remettant à une frégate au paſſage du Comte de Graſſe devant ce port. Cet Amiral renvoya la Concorde avec des dépêches pour les Comtes de Rochambeau & de Barras, pour les inſtruire de ſon arrivée dans la baie de *Cheſapeak* pour la fin d'Août, avec tous les ſecours & les moyens qui lui avoient été demandés pour entreprendre cette opération.

Dès que le Comte de Rochambeau eut reçu cette réponſe, il n'eut plus à s'occuper que de concerter avec le Général Washington & le Comte de Barras les moyens de faire leur jonction avec le Comte de Graſſe. Deux mille hommes des Etats du Nord ſe déterminèrent à être de cette expédition, & le tréſor qui reſtoit dans la caiſſe des troupes Françaiſes fut partagé avec les Américains. Le 19 Août, l'armée combinée ſe mit en mouvement. Elle fit trois marches en arrière, pour remonter la rivière du Nord, qu'elle paſſa à *King's-Ferry*, ſous la protection des forts Américains, laiſſant à la rive

gauche trois mille hommes, aux ordres du Général Heath, pour couvrir *West-Point* & les Etats septentrionaux. Elle descendit ensuite la même rivière sur l'autre rive, pour se porter en vue de *Staten-Island*, ou de l'île des Etats, en avant de Chatham, où l'on avoit établi des fours & fait des démonstrations d'approvisionnemens qui annonçoient l'attaque de *New-York* par l'île des Etats. 1781.

Le sieur Villemanzy, Commissaire des guerres, remplit parfaitement cette commission. Tout-à-coup les deux Généraux tournèrent à droite, & conduisirent leurs armées à la *Delaware*, qu'elles passèrent à gué près de Trenton. Ce ne fut que dans ce moment que le Général Clinton fut sûr du véritable dessein des alliés. Il étoit bien tard pour s'opposer à son exécution, en supposant, comme il étoit à croire, que le Comte de Grasse se trouvât à la baie de *Chesapeak* à l'époque qu'il avoit indiquée. L'armée combinée continua sa marche par Philadelphie, & défila devant le Congrès assemblé. Ce fut-là que les Généraux apprirent que Mylord Hood étoit arrivé devant *New-York*, où il avoit joint l'Amiral Graves, & qu'il faisoit force de voiles pour la *Chesapeak*. Cette nouvelle inquiétante fut balancée par un rapport arrivé le lendemain de Baltimore, qui annonçoit l'arrivée du Comte

1781. de Graſſe à l'entrée de la baie, avec une flotte de vingt-ſix vaiſſeaux de ligne. Lorſque l'avant-garde fut arrivée à la tête de l'Elk, un Officier, qui l'y attendoit depuis une heure, remit aux deux Généraux des dépêches du Comte de Graſſe.

Toutes les difficultés n'étoient point ſurmontées. Dans leurs différentes incurſions, les Anglais avoient tellement détruit toutes les barques Américaines, qu'il fut impoſſible d'en raſſembler pour embarquer plus de deux mille hommes, ce qui étoit à peine ſuffiſant pour tranſporter deux avant-gardes. Le reſte de l'armée continua de marcher par terre, en tournant la baie juſqu'à Baltimore & Annapolis.

Les Généraux Washington & de Rochambeau, prirent le devant avec le Chevalier de Chatellux, &, par des marches forcées de ſoixante milles par jour, ils arrivèrent le 14 Septembre à *Williams-Burgh*. Ils y trouvèrent le Marquis de la Fayette & le Marquis de Saint-Simon réunis, & qui avoient pris une poſition très-avantageuſe pour les attendre. Mylord Cornwallis étoit occupé à ſe retrancher à York & à Glouceſter, il barroit la rivière par des vaiſſeaux emboſſés, & en avoit coulé quelques-uns à fond dans le canal.

On ſavoit à Williamsbourg l'apparition de

l'Escadre Anglaise & la sortie de celle du Comte de Grasse. On avoit aussi nouvelle d'un combat donné dans la journée du 5, & que, depuis, deux frégates Anglaises avoient paru dans la baie; mais enfin dans la nuit du 14 au 15 on apprit, par une lettre du Comte de Grasse au Marquis de la Fayette, que l'Escadre Anglaise, forte de vingt vaisseaux, étoit arrivée le 5 au Cap Charles; que, quoiqu'il fût privé de quinze cens matelots qui avoient débarqué le corps de M. de Saint-Simon, il n'avoit pas balancé à couper ses cables & à aller combattre avec vingt-quatre vaisseaux l'Amiral Graves; que cet Amiral s'élevant au vent, l'avant-garde de l'Escadre Française, sous la conduite de M. de Bougainville, avoit atteint les Anglais qui avoient été très-maltraités; que le Comte de Grasse les ayant poursuivis quelque tems, étoit rentré le 11 dans la baie; qu'il y avoit trouvé l'Escadre de M. de Barras, laquelle étant partie de *New-Port* le 25 Août avec dix bâtimens portant l'artillerie de siège, étoit entrée le 10 dans la baie; que les deux frégates Anglaises qui y avoient paru, se trouvant entre les deux Escadres, avoient été prises. Aussi-tôt, ces deux frégates, les dix transports de M. de Barras, & les bâtimens qu'avoit pris le Comte de Grasse, furent dé- 1781.

1781. tachés, ſous la conduite de M. de la Villebrune, pour aller embarquer les troupes à Annapolis. M. de la Villebrune y ayant joint le Baron de Viomenil, l'embarquement ſe fit avec la plus grande célérité, & le 25 l'armée arriva à la crique de Williamsbourg; elle y débarqua le 26 & le 27.

Le 28, à la pointe du jour, elle en partit, & ſe tranſporta ſur York. Le Comte de Rochambeau, à la tête du corps Français, commença l'inveſtiſſement depuis le haut de la rivière d'York juſqu'au marais, près la maiſon du Colonel Nelſon, en profitant des bois, des rideaux & des criques, de manière à reſſerrer l'ennemi juſqu'à portée du piſtolet de ſes ouvrages. Les trois brigades Françaiſes partagèrent le terrein, & furent campées à l'abri du canon de l'ennemi. M. le Baron de Viomenil commandoit les grenadiers & chaſſeurs de l'armée à l'avant-garde, & cet inveſtiſſement fut fait au plus près ſans la perte d'un ſeul homme. Ce même jour, le Général Washington, à la tête du corps Américain, fut obligé de s'arrêter ſur le marais dont tous les ponts étoient rompus, & d'employer le reſte de la journée & la nuit pour les raccommoder. Le 29, l'armée Américaine paſſa le marais, y appuya ſa gauche,

& sa droite à la rivière d'York, & l'investis- 1781.
sement se trouva complet, & la place resserrée d'aussi près qu'il étoit possible.

L'infanterie de Lauzun, étant débarquée dès le 23, marcha sous les ordres du Duc pour rejoindre la cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Glocester, aux ordres du Brigadier-Général Weeden, qui y commandoit un corps de milice de douze cens hommes. Toute la légion y fut réunie le 28, jour de l'investissement d'York.

La nuit du 29 au 30 les Anglais, craignant d'être insultés dans la position un peu étendue qu'ils avoient fortifiée, prirent le parti d'abandonner leur camp retranché de *Pigeons-Hill*, & de se réduire à l'enceinte de la place. La journée du 30 fut employée à se loger dans les ouvrages abandonnés par l'ennemi; ce qui mit les Alliés à portée de le resserrer dans un cercle moins étendu, & leur donnoit les plus grands avantages.

On apprit à cette époque que, vers la fin du mois d'Août, Arnold avoit fait une incursion & exercé des cruautés à *New-London* dans le Connecticut, & qu'après avoir passé au fil de l'épée le brave Colonel Ledjar & un détachement de milice qui gardoit un fort, il avoit brûlé

1781. la ville & une partie des vaiſſeaux qui étoient dans le port.

On eut nouvelle alors que l'Amiral Digby étoit arrivé à *New-York* avec trois vaiſſeaux de ligne & des troupes ; qu'il avoit à bord le Prince Frédéric Henri, l'un des fils du Roi d'Angleterre, & que Mylord Dunmore étoit arrivé à *Charles-Town*, où ſa Cour l'avoit envoyé pour reprendre poſſeſſion de ſon Gouvernement de Virginie. Ces ſecours de vaiſſeaux & de troupes mirent le Général Clinton en état d'embarquer une partie de ſon armée ſur une flotte compoſée alors de vingt-ſix vaiſſeaux, dont quelques-uns de cinquante, qui furent mis en ligne, & de quelques brûlots. Il preſſoit vivement à *New-York* ſon départ pour ſecourir Cornwallis.

Le 30, ſur la demande du Comte de Rochambeau, le Comte de Graſſe lui envoya huit cens hommes de la garniſon de ſes vaiſſeaux, pour renforcer le Duc de Lauzun dans le Comté de Glouceſter.

Le 3 Octobre, M. de Choiſy marcha pour reſſerrer de plus près Glouceſter. Tarleton faiſoit un fourage avec deux cens hommes d'infanterie, & quatre cens chevaux. La légion de Lauzun, ſoutenue par un corps de milices Amé-

ricaines, l'attaqua & le culbuta. Tarleton rentra dans la place, ayant fait quelque perte. MM. Billy Dillon & Dutertre, Capitaines, furent bleſſés. MM. Robert Dillon, Scheldon, Beffroy & Montreuil, s'y diſtinguèrent. M. de Choiſy porta ſes poſtes avancés juſqu'à un mille de Glouceſter. 1781.

En même tems le Comte de Viomenil fit attaquer les piquets des Anglais qui occupoient le bois en avant de la redoute de droite, & les força de rentrer dans la redoute. Un Officier du régiment d'Agenois fut bleſſé, ainſi que quelques volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon.

Dans la nuit du 6 au 7 Octobre, on ouvrit la tranchée aux deux attaques; les Américains eurent partie de celle de la droite; les Français l'autre partie à leur gauche. Ces derniers furent auſſi chargés de la fauſſe attaque. L'ouvrage de la nuit fut de ſix à ſept cens toiſes. MM. du Portail & de Quernet, en l'abſence de M. Deſandrouin, Commandant du génie, reſté malade à Williamsbourg, conduiſoient le ſiège; M. d'Aboville, & le Général Knox commandoient l'artillerie. Quoique l'opération d'un ſiège fût nouvelle pour les Américains, ils ne reſtèrent point en arrière dans la partie dont ils étoient char-

1781. gés, & ils témoignèrent autant de zèle que de courage.

Le 10, on mit le feu au Charon, vaiſſeau de guerre Anglais, & à trois bâtimens de tranſport qui étoient mouillés pour prendre des revers ſur les attaques.

La nuit du 14 au 15, la tranchée fut relevée par les régimens de Gatinois & Royal-Deux-Ponts, aux ordres du Baron de Viomenil; on attaqua deux redoutes détachées en avant de la gauche des aſſiégés. Le Marquis de la Fayette fut chargé, par le Général Washington, de l'attaque de la droite avec les Américains; le Baron de Viomenil, de celle de la gauche avec les Français : quatre cens grenadiers eurent la tête de cette attaque aux ordres du Comte Guillaume de Deux-Ponts, & du Baron de l'Eſtrades, Lieutenant-Colonel du régiment de Gatinois. Les deux redoutes furent emportées dans le même moment l'épée à la main. Le plus grand nombre de ceux qui les gardoient furent tués ou pris. On fit ſoixante-huit priſonniers, dont un Major & ſix Officiers. Le logement ſe fit en joignant les deux redoutes par une communication à la droite de la ſeconde parallèle. L'emplacement des deux redoutes fournit le moyen d'établir de nouvelles batteries qui ache-

vèrent de cerner l'armée de Mylord Cornwallis, 1781
& de battre toute la place à ricochets. Le Comte Guillaume de Deux-Ponts fut bleſſé, ainſi que le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-général-des-logis, & M. de Gimat, Aide-de-camp de M. de la Fayette.

Le régiment de Gatinois étoit le dédoublement du régiment d'Auvergne, & devoit avoir la tête de l'attaque. Le Comte de Rochambeau dit aux grenadiers : *Mes enfans, ſi j'ai beſoin de vous cette nuit, j'eſpère que vous n'aurez pas oublié Auvergne, ſans tache*, épithète honorable pour ce régiment, & qu'il a mérité dans toutes les occaſions. Ils répondirent : *Qu'ils ſe feroient tuer juſqu'au dernier*, & en même tems demandèrent *qu'on leur rendît leur ancien nom.* Ils ſe conduiſirent d'une manière digne des plus grands éloges ; & depuis, le Roi, par une ordonnance, a donné à ce régiment le nom de Royal-Auvergne. M. de Sireuil, Capitaine de chaſſeurs, fut bleſſé & mourut de ſes bleſſures.

La nuit du 15 au 16, les aſſiégés firent une ſortie au nombre de ſix cens hommes d'élite. Ils trouvèrent de la réſiſtance à toutes les redoutes, & ſe jettèrent dans une batterie de la ſeconde parallèle dont ils encloüèrent quatre pièces. M. le Chevalier de Chatellux marcha à eux avec ſa réſerve, & les chaſſa. Les pièces

1781. enclouées tirèrent ſix heures après. Le Marquis de Saint-Simon fut bleſſé le lendemain à la tranchée, & ne ſe retira que lorſqu'elle fut relevée.

Le 17, commencèrent des pour-parler de la part des aſſiégés. Le Colonel Laurens & le Vicomte de Noailles furent chargés de dreſſer les articles de la capitulation, conjointement avec deux Officiers ſupérieurs de l'armée de Mylord Cornwallis; elle fut ſignée le 19 par le Général Washington, le Comte de Rochambeau & le Comte de Barras, chargé des pouvoirs du Comte de Graſſe. Suivant ſa teneur, Mylord Cornwallis & toute ſon armée, furent priſonniers de guerre. A midi, les troupes des deux Nations prirent poſſeſſion de deux baſtions. Deux heures après, les Anglais ſortirent & défilèrent entre les deux armées, tambours battans & portant leurs armes, qui furent enſuite miſes en faiſceaux avec vingt-deux drapeaux. Le *Lord* Cornwallis étant malade, le Général-Major O'Hara défila à la tête de la garniſon; il arriva en baiſſant ſon épée au Comte de Rochambeau, qui lui montra, vis-à-vis de lui, le Général Washington à la tête de l'armée Américaine, & lui dit, que l'armée Françaiſe n'étant qu'auxiliaire, c'étoit à ce Général à lui donner ſes ordres. Il ſe trouva huit mille priſonniers, dont

sept mille de troupes régulières, & mille matelots; deux cens quatorze pièces de canons, dont soixante-quinze de fonte. Dans le nombre des prisonniers, on en compta deux mille dans les hôpitaux; on en prit le plus grand soin, le reste fut envoyé dans l'intérieur du pays. 1781.

Le Duc de Lauzun, & le Comte Guillaume de Deux-Ponts furent dépêchés par le Comte de Rochambeau, sur deux différentes frégates, pour porter la capitulation à la Cour de France, & le sieur Tilman, Aide-de-camp du Général Washington, fut chargé, par ce Général, de la porter au Congrès.

A peine les détails de cette opération étoient finis, que l'Escadre Anglaise, forte de vingt-sept vaisseaux, dont trois de cinquante, parut le 27 au Cap Henri. Elle avoit à bord le Prince Frédéric Henri, & un corps de troupes aux ordres du Général Clinton; mais elle n'y resta pas long-tems, & gagna le large. Le Comte de Grasse, de son côté, partit le 4 Novembre pour retourner aux Antilles. Il renvoya à Saint-Domingue partie des troupes que M. de Saint-Simon en avoit amené, & laissa à York, sous les ordres de M. de la Villebrune, une Escadre légère dont le *Romulus* étoit le plus fort vaisseau. Le Général Washington retourna avec les

1781. troupes des Etats du Nord dans ſes quartiers ſur la rivière d'Hudſon près de *Weſt-Point*. Il envoya les troupes, qui étoient précédemment aux ordres du Marquis de la Fayette, renforcer, dans le Sud, le Général Green. Les Français reſtèrent à York, Glouceſter, Hampton & Williamsbourg, où ils prirent leurs quartiers, en rétabliſſant les maiſons détruites par les Anglais ou par le ſiège.

Auſſi-tôt que le Congrès eut la nouvelle de la reddition de Mylord Cornwallis, il paſſa une réſolution pour faire ériger à York, en Virginie, une colonne ornée d'emblêmes pour marquer l'alliance entre le Roi de France & les Etats-Unis. Il fut auſſi décidé qu'il y ſeroit inſcrit ſuccintement le fait de la reddition de l'armée de Cornwallis, aux Généraux Washington, Comte de Rochambeau & Comte de Graſſe. Le Congrès réſolut auſſi de préſenter au Général Washington deux drapeaux, & aux Comtes de Rochambeau & de Graſſe, deux pièces de canon, priſes ſur l'armée Anglaiſe avec une inſcription pour leur témoigner, de la part du Congrès, ſa reconnoiſſance de leur coopération au ſuccès de cette brillante expédition.

Pendant cette opération, le Général Green eut dans le Sud de nouveaux ſuccès; il deſcendit des hautes montagnes de la Santee, paſſa

la Wateree & la Congaree, marcha sur Dor- 1781.
chester, & força l'ennemi à lui abandonner tous les postes qu'il occupoit dans la plaine, & à rentrer dans les lignes de *Charles-Town*. Les Anglais, à la fin de cette campagne, ne possédoient plus, dans le Continent de l'Amérique, que cette place, Savannah, & *New-York*. Tous ces succès ne contribuèrent pas peu à bouleverser le Ministère Anglais, lorsque la nouvelle en fut arrivée en Europe, & à faire prendre au Parlement d'Angleterre la résolution de proposer à son Souverain de renoncer à toute entreprise offensive du côté de l'Amérique.

Nous ne rapporterons pas ici la relation de Mylord Cornwallis, qui n'arriva en Europe qu'un mois après celle du Comte de Rochambeau, parce qu'elle est substantiellement la même, ce qui prouve la véracité des deux Généraux. Il observe cependant qu'il avoit été traité avec beaucoup d'égards par les ennemis, & il parle en particulier de la politesse & de l'honnêteté des Officiers Français. « Leur délicatesse, dit-il, la part qu'ils sembloient » prendre à notre triste situation, la générosité » avec laquelle ils nous offrirent toutes les » sommes dont nous pouvions avoir besoin, » sont au-dessus de toute expression, & doivent

1781. » ſervir d'exemples aux Officiers Anglais, quand
» la fortune de la guerre mettra quelques-uns
» de leurs compatriotes entre nos mains. ».

Une pareille conduite ſert à adoucir les horreurs de la guerre, & à en diminuer les calamités.

COPIE

COPIE du Manifeste de l'Ambassadeur d'Espagne, donné le 16 Juin au Vicomte Weymouth.

TOUTE la Terre a été témoin de la noble impartialité du Roi dans les disputes de la Cour de Londres avec ses Colonies & avec la France. Sa Majesté, ayant appris que sa puissante médiation étoit desirée, l'a généreusement offerte, & les Puissances belligérantes l'ont acceptée. Le Roi a fait les plus grands efforts, & ils auroient dû produire les meilleurs effets, afin de faire un accommodement entre ces Puissances à des conditions qui leur étoient à toutes également honorables, proposant des expédiens pour lever les difficultés & prévenir les calamités de la guerre; mais quoique les propositions de Sa Majesté, & particulièrement celles de son *ultimatum*, fussent conformes à celles que la Cour de Londres avoit, dans d'autres tems, jugées propres à un accommodement, elles ont été rejettées d'une manière qui prouve clairement que le cabinet d'Angleterre ne se soucie guère de rétablir la paix de l'Europe, ou de conserver l'amitié du Roi. En effet, le cabinet n'a eu pour objet, pendant plus de huit mois, que

de prolonger les négociations par de vains prétextes, ou par des réponſes qui n'étoient pas plus concluſives, tandis que pendant ce tems-là les Anglais portoient juſqu'à l'excès les inſultes qu'ils faiſoient au pavillon du Roi, & les déprédations qu'ils commettoient ſur ſon territoire. Ils ont pris, viſité & pillé ſes vaiſſeaux; ils en ont même attaqué pluſieurs qui ont été obligés de ſe défendre. Ils ont déchiré les regiſtres, & n'ont pas même eu les moindres égards pour les paquets de la Cour trouvés à bord du paquebot de Sa Majeſté.

Ils ont menacé les dominations du Roi en Amérique, & ont même ſoulevé les Indiens appellés *Chatcas*, *Cheroquies* & *Chicachas*, contre les habitans paiſibles de la Louiſiane, qui ſeroient devenus victimes de ces barbares, ſi les *Chatcas* ne s'étoient pas repentis, & n'avoient point révélé toutes les machinations des Anglais. Ils ont uſurpé la ſouveraineté de Sa Majeſté dans la province de Darien & ſur la côte de Saint-Blas, en permettant au Gouverneur de la Jamaïque d'accorder la commiſſion de Capitaine-général de ces provinces à un Indien rebelle. En un mot, ils ont, depuis peu, violé la baie d'Honduras, en commettant des actes d'hoſtilité & d'autres excès contre les Eſpagnols, en les empriſonnant, & en s'emparant de leurs

maiſons. La Cour de Londres a, outre cela, négligé juſqu'ici de ſe conformer à l'article 16 du dernier traité de Paris touchant cette côte. Des griefs ſi nombreux, ſi conſidérables & ſi récens, ont cauſé différentes plaintes de la part du Roi. Il a fait préſenter des mémoires aux Miniſtres de la Grande-Bretagne, ou il les leur a fait remettre par le moyen de l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Madrid; mais quoiqu'ils aient répondu avec honnêteté, Sa Majeſté n'a eu d'autre ſatisfaction que de voir ces inſultes répétées, même juſqu'au nombre de cent.

Le Roi, agiſſant avec cette ſincérité & cette candeur qui l'ont toujours caractériſé, a formellement déclaré à la Cour de Londres, dès le commencement de ſes querelles avec la France, que l'Eſpagne régleroit ſa conduite ſur celle d'Angleterre.

Sa Majeſté a auſſi déclaré à cette Cour, qu'en faiſant un accommodement avec celle de Verſailles, il ſeroit abſolument néceſſaire d'arranger les différens qui s'étoient élevés, ou qui pourroient avoir lieu par la ſuite avec l'Eſpagne. Dans le plan de médiation qui fut envoyé le 28 Septembre dernier aux Marquis d'Almadovar, & qui fut préſenté par lui au Miniſtre Britannique, au commencement d'Octobre, plan qui fut auſſi communiqué à Mylord Grantham,

Sa Majeſté déclaroit poſitivement aux Puiſſances belligérantes, qu'à cauſe des inſultes faites à ſes ſujets & à ſes dominations, & des attentats contre ſes droits, elle ſeroit obligée de prendre ſon parti ſi les négociations, au lieu d'être continuées avec ſincérité, étoient rompues, ou ſi elles ne produiſoient aucun effet.

Les cauſes de plaintes données par la Cour de Londres ne ceſſant point, & cette Cour ne paroiſſant pas portée à faire réparation, le Roi a réſolu & ordonné à ſon Ambaſſadeur de déclarer que l'honneur de ſa Couronne, la protection qu'il doit à ſes ſujets, & ſa dignité perſonnelle, ne lui permettent pas de ſouffrir que ces inſultes continuent, ni de négliger plus longtems de demander ſatisfaction pour celles qu'il a déjà reçues, & que, dans cette intention, malgré ſa diſpoſition pacifique, & l'inclination qu'il a toujours eue en particulier de cultiver l'amitié de Sa Majeſté Britannique, il ſe trouve dans la néceſſité déſagréable de faire uſage de tous les moyens que le Tout-Puiſſant lui a confiés pour obtenir cette juſtice qu'il a ſollicitée en vain de tant de manières : mettant ſa confiance dans la juſtice de ſa cauſe, Sa Majeſté eſpère que les conſéquences de cette réſolution ne lui ſeront pas imputées devant Dieu ni devant les hommes, & que les autres Nations formeront

une idée convenable, en la comparant avec la conduite que le Miniſtère Britannique a auſſi tenue à leur égard.

Signé, le Marquis D'ALMADOVAR.

Fin du Tome troiſième.

TABLE
DES MATIÈRES

De l'Hiſtoire des Troubles de l'Amérique Anglaiſe.

CHAPITRE XVII.

LE Général Clinton vient au ſecours de Rhode-Iſland. Page 1
L'Amiral Montague détruit les établiſſemens de Saint-Pierre & de Miquelon. 2
Le Général Clinton forme une expédition pour Egg-Harbour. 5
Conduite des Indiens. 8
Deſcription de Wyoming. 11
Conduite des habitans de Wyoming. 13
Deſtruction de cet établiſſement. 14
Les Indiens épargnent les femmes & les enfans. 16
Expédition du Colonel Clarke. 18
Expédition du Colonel Butler. 21

CHAPITRE XVIII.

M. Gérard arrive à Philadelphie. 23

Réception de ce Miniſtre plénipotentiaire. Page 2
Manœuvres du Gouverneur Johnſtone. 31
Réſolution du Congrès à ce ſujet. 34
Elles excitent la colère de M. Johnſtone. 35
Les Commiſſaires font une réponſe à la déclaration du Congrès. 36
Proclamation des Commiſſaires. 41
Réponſe du Congrès. 42
Le Marquis de la Fayette envoie un cartel à Mylord Carliſle. 45

CHAPITRE XIX.

Expédition du Capitaine Willing. 47
Le Général Clinton envoie un corps de troupes contre la Georgie. 48
Défaite des Américains, priſe de Savannah. 55

CHAPITRE XX.

Le Marquis de Bouillé prend la Dominique. 57
Conduite de ce Général. 59
Plaintes des Anglais. 60
Querelle entre les Boſtoniens & les matelots du Comte d'Eſtaing. 62
Autre querelle entre les Français & les Américains de Charles-Town. 63
Adreſſe du Comte d'Eſtaing aux Canadiens ; il

part pour les Indes Occidentales. Page 65
Le Chevalier Clinton envoie cinq mille hommes aux Antilles. 67
Les Anglais prennent Sainte-Lucie. 69
Le Comte d'Eſtaing paroît devant cette île. 71
Il attaque l'Amiral Barrington. 72
Le Comte d'Eſtaing débarque dans l'île, & attaque la preſqu'île. 73
Défaite du Comte d'Eſtaing. 75

CHAPITRE XXI.

Etat de la Grande-Bretagne. 76
Débats du Parlement. 78
Adreſſe de la ville de Londres. 80
Réponſe du Roi à cette adreſſe. 81
La Cour de France accorde des lettres de marques & de repréſailles. ibid.
Elle donne une audience publique aux trois Députés de l'Amérique. 82
M. Keppel eſt fait Amiral de la grande flotte Anglaiſe, ſa conduite. 83
Priſe de pluſieurs frégates Françaiſes. 87
Combats de la Belle-Poule & de l'Aréthuſe. 88
L'Amiral Keppel retourne à Portſmouth. 90
Il remet en mer avec des renforts. 91
La flotte de France ſort de Breſt. 92
Conduite des deux Amiraux. 93

Combat d'Oueſſant. Page 94
Conduite du Chevalier Palliſer. 97
Réponſe du Duc d'Orléans. 100

CHAPITRE XXII.

Affaires des Indes Orientales. 102
Attaque de Pondichéri. 104
Conduite de M. de Tronjolly. 105
Priſe de Pondichéri. 108
Débats du Parlement Britannique. 109
Diſpute entre l'Amiral Keppel & le Chevalier Palliſer. 121
Le Chevalier Palliſer accuſe l'Amiral Keppel. 132

CHAPITRE XXIII.

On inſtruit le procès de l'Amiral Keppel. 136
Il eſt honorablement acquitté. 138
Remercîmens des deux Chambres à l'Amiral Keppel. 139
Réjouiſſances du peuple Anglais. Ibid.
M. Fox accuſe les Miniſtres. 140
Pluſieurs Officiers renvoient leurs commiſſions, parce qu'ils n'aiment point le Miniſtre de la Marine. 146

CHAPITRE XXIV.

Enquête de la conduite de Mylord Howe & du Chevalier ſon frère. Page 147
Enquête de la conduite du Géneral Burgoyne. 153
Le Comte de Briſtol attaque Mylord Sandwich dans la Chambre des Pairs. 155

CHAPITRE XXV.

La Cour de Verſailles engage celle de Madrid à ſe joindre à elle. 159
Le Roi d'Eſpagne offre ſa médiation. 161
Mylord North annonce le manifeſte de la Cour d'Eſpagne. 162
Débats à ce ſujet. 163
Propoſition du Duc de Richmond. 166
Le Parlement eſt prorogé. 168

CHAPITRE XXVI.

Etat des affaires en Amérique. 170
Défaite du Général Ashe. 173
M. Prevoſt paroît devant Charles-Town. 177
Il ſe retire de devant cette place à l'approche du Général Lincoln. 178

Les Américains attaquent le Colonel Maitland, & ſont repouſſés. Page 180
Expéditions du Général Clinton en Virginie. 181
Priſe de Verplanks *& de* Stoney-Point. 183
Expédition du Gouverneur Tryon dans le Connecticut. 187
Les Américains reprennent Stoney-Point *d'aſſaut.* 188
Ils l'abandonnent à l'approche de l'armée Anglaiſe. 189
Les Américains attaquent Paulus-Hook, *& ſont repouſſés.* Ibid.
Défaite des Américains à l'attaque de Penobſcot. 196

CHAPITRE XXVII.

Arrivée des renforts d'Europe aux Généraux Français & Anglais dans les Antilles. 199
Le Comte d'Eſtaing fait voile pour la Grenade, & prend cette place d'aſſaut. 201
L'Amiral Byron vient au ſecours de la Grenade. 202
Combat naval entre les Amiraux d'Eſtaing & Byron, défaite de ce dernier. 203
Le Comte d'Eſtaing part pour l'Amérique Septentrionale 210

Il arrive ſur la côte de Georgie. Page 211
Les Généraux d'Eſtaing & Lincoln attaquent Savannah. 212
Défaite des Français & des Américains, le Comte d'Eſtaing eſt bleſſé. 216
M. d'Eſtaing revient en Europe. 219

CHAPITRE XXVIII.

Manifeſtes des différentes Puiſſances. 220
Les Français prennent tous les établiſſemens des Anglais au Sénégal. 221
Le Prince de Naſſau forme le deſſein de prendre Jerſey. 222
Le Chevalier Wallace détruit pluſieurs frégates Françaiſes dans la baie de Cancale. 223
Projet d'envahir la Grande-Bretagne. 224
Les flottes combinées de France & d'Eſpagne paroiſſent devant Plymouth. 225
Elles s'en retournent ſans rien exécuter. 226
M. d'Orvilliers quitte le commandement. Ibid.
Don Galvez attaque la Floride Occidentale. 227
Les Anglais prennent le fort Omoa. 228
L'Amiral Hyde Parker attaque un convoi qui alloit à la Martinique, & en prend une partie. 230
Expédition du Général Sullivan contre les Indiens. 231

CHAPITRE XXIX.

Discours du Roi d'Angleterre à son Parlement. Page 233
Adresse, amendement & débats. 234
Pétition de différens comtés. 235
Le Chevalier Saville présente la pétition du Comté d'York. 237
L'Angleterre est dans la plus grande fermentation. 239
Proposition de M. Burke. 240
Proposition de M. Dunning, défaite des Ministres. 244
Les Ministres regagnent le terrein qu'ils avoient perdu. 247

CHAPITRE XXX.

Neutralité armée. 249
Le Comte Byland, Amiral Hollandais, est amené en Angleterre avec une partie de son convoi. 253

CHAPITRE XXXI.

Rodney porte du secours à Gibraltar, succès de cet Amiral. 255

CHAPITRE XXXII.

Le Chevalier Clinton part pour la Caroline Méridionale. 259
Il aſſiège Charles-Town. 260
Priſe de cette ville. 268
Succès de Mylord Cornwallis 270
Meſures du Chevalier Clinton à New-York, *danger de cette ville.* 272

CHAPITRE XXXIII.

Combat de M. de la Motte-Piquet avec le Capitaine Cornwallis. 273
Le Comte de Guichen joint le Comte de Graſſe à la Martinique. 275
Combats entre le Comte de Guichen & l'Amiral Rodney. 277
Troubles de la Caroline Méridionale. 283
Le Général Gates prend le commandement de l'armée du Midi. 285
Défaite du Général Gates. 288
Le Colonel Tarleton défait un parti d'Américains. 289
Affaire de Springfield. 290

CHAPITRE XXXIV.

Sa Majeſté Très-Chrétienne envoie des troupes en Amérique. Page 293
Elles arrivent le 12 *Juillet à* Rhode-Iſland. 298
Le Comte de Rochambeau campe dans l'île. 299
L'Eſcadre d'Angleterre bloque celle de France dans le port de New-Port, 300

CHAPITRE XXXV.

Expédition de Don Galvez. 303
Les flottes d'Eſpagne & de France ſe joignent dans les Antilles, & ſe ſéparent ſans rien effectuer. 306
Entrévue des Généraux Washington & de Rochambeuu. 307
Trahiſon d'Arnold. 308
Priſe du Major André. 310
Il eſt pendu comme traître. 312

CHAPITRE XXXVI.

Ouragan dans les Antilles. 315
Humanité du Marquis de Bouillé. 317

CHAPITRE XXXVII.

M. Geary eſt fait Amiral de la grande flotte Anglaiſe. Page 319
Les flottes combinées de France & d'Eſpagne prennent un convoi de ſoixante vaiſſeaux. 320
Combats remarquables entre des frégates. 322
Suite du blocus de Gibraltar. 323

CHAPITRE XXXVIII.

Etat des affaires de la Grande-Bretagne. 325
M. Laurens, ancien Préſident du Congrès, eſt envoyé à la tour de Londres. 327
Le Chevalier Yorke préſente un mémoire aux Etats-Généraux. 328
Il reçoit ordre de quitter la Haie. 329
Nouveau Parlement. Ibîd.
Débats au ſujet d'une adreſſe au Roi. 330

CHAPITRE XXXIX.

L'Angleterre déclare la guerre à la Hollande. 334
Mylord North en informe le Parlement. 336
Débats à ce ſujet. 337

CHAPITRE

CHAPITRE XL.

Caroline Méridionale, défaite de Ferguſon. Page 342.
Pourſuite de Sumpter par le Colonel Tarleton. 344
Le Général Green vient prendre le commandement de l'armée du Midi. 346
Le Colonel Morgan défait le Colonel Tarleton. 348
Mylord Cornwallis paſſe la Catawba. 350
Il pourſuit vivement Morgan. 351
Morgan paſſe la Yadkin avec les priſonniers. 352
Expédition pour la rivière du Cap Fear. Ibid.
Bataille de Guilford. 354

CHAPITRE XLI.

Situation des Américains & des Français. 356
Révolte des troupes du Général Washington. 360
Expédition du Chevalier Deſtouches. 361
Le Marquis de la Fayette prend le commandement des troupes en Virginie. 362
Le Comte de Rochambeau détache douze cens hommes pour protéger la Virginie. 363

Combat entre deux Eſcadres. Page 364
Arrivée de M. de la Perouze, avec de l'argent pour les troupes Françaiſes. 365
Arnold reçoit des renforts. 366
Arrivée du Comte de Barras. 368
Conférence entre le Général Washington & le Comte de Rochambeau. 369
Conſeil de guerre à New-Port. 371
Lettres de Mylord G. Germaine interceptées. 374
Situation de la Virginie. 375
Le Corps Français part de Rhode-Iſland *pour joindre les Américains.* 376
Les Alliés arrivent devant New-York. 378

CHAPITRE XLII.

Expédition de Don Galvez contre Penſacola. 380
Rodney s'empare de Saint-Euſtache. 381
Conduite de cet Amiral. 383
Arrivée du Comte de Graſſe à la Martinique. 384
Priſe de Tabago. 385
La frégate la Concorde apporte la réponſe du Comte de Graſſe. 386
L'armée combinée s'avance vers l'île des Etats. 387
Elle arrive à la tête de l'Elk. 388

Combat du Comte de Graſſe avec l'Amiral Graves. Page 389
Inveſtiſſement d'York. 390
On ouvre la tranchée. 393
Priſe de Mylord Cornwallis. 396
Le Comte de Graſſe retourne aux Antilles avec les troupes de M. de Saint-Simon. 397
Réſolutions du Congrès. 398
Copie du Manifeſte de la Cour d'Eſpagne. 401

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 15, lignes 6 & 13, Confrères; *liſez*, Compatriotes.

Page 31, lig. 6, qu'il étoit néceſſaire; *liſez*, ſur la néceſſité.

Page 48, lig. 22, affecté; *liſez*, interrompu.

Page 59, lig. 12, dopter; *liſez*, adopter.

Page 74, lig. 2, cinq colonnes; *liſez*, trois colonnes.

Page 76, lig. 10, inégale; *liſez*, égale.

Page 154, lig. 12, conditionnelles; *liſez*, conditionnels.

Page 224, lig. 9, Marquis de Lanjac; *liſez* de Lujac.

Page 248, lig. 17, conſtitutans; *liſez*, conſtituans.

Page 293, Chapitre XXXIX; *liſez*, Chapitre XXXIV.

s ; *liſez*,

liſez, ſur

mpu.

.

rois co-

, con-

liſez de

conſti-

hapitre